ŒUVRES

DE

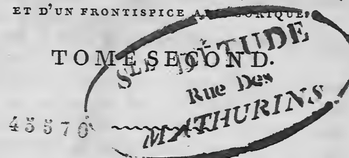
VICQ-D'AZYR,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES AVEC DES NOTES ET UN DISCOURS SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR JACQ. L. MOREAU (de la Sarthe),

Docteur médecin, Sous-bibliothécaire de l'École de médecine, Membre adjoint de la Société de cette École, membre de la Société philomathique, des Sociétés de médecine de Paris, de Montpellier, etc.

ORNÉES D'UN VOLUME DE PLANCHES, GRAND IN-4.°, ET D'UN FRONTISPICE ALLÉGORIQUE.



TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE BAUDOUIN.

A PARIS,

Chez L. DUPRAT-DUVERGER, rue des Grands-Augustins, N.° 24.

AN XIII. — 1805.

ÉLOGES HISTORIQUES.

SUITE DE LA SECONDE SECTION.

POULLETIER DE LA SALLE.

François - Paul - Lyon Poulletier de la Salle, maître des requêtes, ancien président au grand conseil, associé libre de la Société de médecine, naquit, le 30 septembre 1719, de Pierre Poulletier, intendant de la généralité de Lyon et conseiller d'état, et d'Henriette-Guillaume de la Vieux-Ville.

La ville de Lyon le tint sur les fonds de baptême, et lui donna son nom.

M. Poulletier fut envoyé à Paris pour y étudier en droit. Les professeurs les plus habiles enseignoient alors la médecine dans cette capitale : sa curiosité le porta près d'eux; son penchant l'y retint; et tandis que, pour obéir à son père, il donnoit quelques momens à la jurisprudence qui n'avoit point d'attraits pour lui, toutes ses journées étoient remplies par l'étude de notre art. Il y trouvoit la nature et l'homme liés par des rapports nécessaires, invariables, et importans à connoître pour tous ceux qui font quelque cas des recherches vraiment utiles à l'humanité.

Souvent on a vu des médecins célèbres employer leur crédit pour faire obtenir à leurs fils des places distinguées dans la magistrature; ils cherchent à s'élever en agissant ainsi : M. Poulletier suivit une route contraire; il repoussa les dignités auxquelles il étoit conduit par sa naissance, et il ne crut point descendre en préférant de s'asseoir parmi nous. L'usage qu'il a fait de son temps montre assez qu'il eut raison.

Maintenant que le passé le justifie, on loue sa générosité; mais lorsqu'au commencement de sa carrière il s'écarta des routes de l'ambition et de la fortune pour se livrer à un goût qui paroissoit bizarre, on accusa d'extravagance ce qu'avoit tracé la sagesse; et chacun plaignit M. l'intendant de Lyon d'avoir un fils qui vouloit se faire médecin.

Persécuté par ses parens et par ses amis, il fallut bien que M. Poulletier acceptât la charge de maître des requêtes qu'on lui destinoit depuis long-temps. Mais lorsqu'à peine sorti de sa première jeunesse, on le pressa d'exercer un de ces grands emplois sur lesquels repose le sort de tout un peuple : « Non, dit-il, je n'ai point assez médité sur des devoirs que je sais au-dessus de mes forces, et je n'ai point assez vécu pour inspirer la confiance qui est nécessaire au succès ». Il se sut toujours gré de ce refus. Il se félicitoit de s'être conservé pur dans un âge où l'on a tant à espérer et à craindre de ce que peut la séduction. « Qu'est-ce, ajoutoit-il, qu'un magistrat enfant, qui sait à peine balbutier les lois, et que l'on envoie pour commander aux hommes?

et combien je serois coupable si j'avois pu contribuer à donner un tel exemple! »

Cette conduite dévoila tout-à-coup le caractère de M. Poulletier. Son père lui-même conçut pour lui plus que de l'estime. « Mon fils, lui dit-il un jour, montrez-moi donc comment vous passez votre temps? et si vous n'entreprenez rien pour votre fortune, que je sois au moins dans la confidence de votre bonheur »! « Vous connoîtrez, répondit le jeune philosophe, le fruit de mes économies et de mes veilles. Ici j'ai rassemblé les oracles du petit nombre de siècles dont on a gardé le souvenir; j'y étudie les hommes sans avoir rien à craindre d'eux, puisqu'ils ne me sont présens que par la pensée; là j'interroge la nature par la voie de l'analyse, et tout, jusqu'à son silence, y est éloquent pour moi. Plus loin, je descends dans les replis les plus secrets des corps animés; je compare leurs organes avec leurs affections; et cette science, repoussante pour la plupart parce qu'elle atteste notre néant et nos misères, a des charmes pour moi, qui n'en suis point effrayé. Ailleurs, des végétaux salutaires qui croissent sous mes yeux m'offrent des feuilles, des fleurs et des fruits que je consacre au soulagement des malades. Ainsi, toujours occupé, mais toujours libre, l'intrigue et l'envie ne peuvent me blesser, parce qu'elles ne sauroient m'atteindre. Dites-moi, mon père, s'il est possible de mieux employer les biens que je tiens de vous, et prononcez entre le monde et moi? »

Une autre fois, M. Poulletier rassembla le bon et vertueux de Jussieu, le savant Astruc, le bouillant

Rouelle, Boulduc, Macquer, Levret, Sue, et il plaça son père au milieu d'eux. Étonné de tant de savoir, ému sur-tout par ce zèle de la vérité qui brilloit dans leurs discours, et comparant ces hommes avec ceux dont il étoit ordinairement environné, M. l'intendant de Lyon fut touché jusqu'aux larmes. Il félicita son fils, loin de le blâmer, d'avoir fait un tel choix; et peu s'en fallut qu'il ne quittât lui-même l'administration et les affaires pour demander à être admis dans cette société, près de laquelle il vint plus d'une fois chercher des consolations et des lumières. Depuis ce moment, M. Poulletier suivit librement ses goûts, et nul obstacle ne l'interrompit dans ses travaux.

Il avoit formé le plan de plusieurs ouvrages, qu'il ne pouvoit achever sans avoir fait l'essai de différens remèdes, et sans s'être accoutumé lui-même à la pratique de notre art. A ses projets d'instruction se joignirent des vues de bienfaisance plus louables encore. M. Poulletier établit dans les faubourgs de Paris trois hospices où les pauvres étoient reçus et traités à ses dépens. Là, sous la direction des médecins et des chirurgiens les plus habiles, il apprit à connoître la nature et les diverses périodes des maladies. Les jours étoient employés à la visite de ces maisons; les nuits l'étoient à l'étude, et tout son temps se passoit à bien faire.

Il en est des formules de nos médicamens comme de celles de nos arrêts et de nos lois. Toutes portent l'empreinte du siècle qui les dicta. Quel siècle en effet que celui où Jean Damascène et Nicolas de Salerne entassoient

les recettes des Arabes dans d'énormes antidotaires? Que celui où Nicolas, prévôt de Tours, et Bauderon, prétendoient communiquer toutes les propriétés à leurs remèdes en y faisant entrer toutes les drogues.

Ce fut en 1542 que la première Pharmacopée parut à Nuremberg. Quarante-huit années après, la Faculté de médecine de Paris publia le premier Recueil de ses formules, qu'elle a corrigées plusieurs fois, et qu'elle a rendues sur-tout plus complètes en 1758. Le Collége des médecins de Londres n'a pas apporté moins de zèle dans la rédaction de son Dispensaire, dont l'édition, enrichie des notes du docteur Pemberton, étoit très-estimée. M. Poulletier se chargea de la traduire en français, et il y ajouta un Dictionnaire de matière médicale, avec des notes très-étendues qui servent de supplément à l'ouvrage.

On ne sait ce qu'on doit le plus louer dans ce travail, ou des connoissances chimiques que l'auteur y a développées, ou de l'exactitude avec laquelle il y a décrit les procédés de la pharmacie, science trop étrangère à la plupart des médecins, ou de l'impartialité dont il y a donné des preuves.

Plusieurs articles importans avoient été oubliés, soit dans le catalogue des médicamens, soit dans la manipulation des drogues. Quelques erreurs avoient été commises; d'anciennes formules très-inutiles avoient été conservées: M. Poulletier a relevé et corrigé toutes ces fautes.

Les membres du Collége de médecine de Londres remarquent sur-tout, et l'on ne sauroit trop répéter

qu'il n'y a point de plus grand obstacle aux progrès de notre art que l'usage où l'on est de réunir un grand nombre de drogues dans ses formules. On ignore, en se conduisant ainsi, auquel des moyens le succès peut être dû ; et, faute d'isoler les faits, le jugement demeure à jamais incertain.

Au reste, si, malgré les travaux des compagnies les plus savantes, nous n'avons point encore une Pharmacopée telle que nous pourrions la désirer, il ne faut en accuser que la difficulté même du sujet. Démêler dans les anciennes compositions les substances vraiment actives, et les conserver ; chercher dans les écrits et dans la pratique des médecins les plus fameux quels remèdes ont le mieux réussi, et quel changement il seroit à propos d'y faire ; consulter l'empirisme et profiter de ses hasards, en le jugeant par l'observation, sans le soumettre aux théories du moment ; rejeter les nombreux mélanges que l'on emploie sans motifs, comme on les fait sans raison ; donner aux médicamens une force constante et dont on puisse calculer les résultats ; les réduire à un état de simplicité qui ne laisse point de doute sur leurs effets, et ne s'écarter jamais des règles que la chimie prescrit ; c'est-à-dire, joindre à une connoissance parfaite de l'histoire de la médecine une étude profonde des sciences qui lui sont accessoires ; à un tact délié, un esprit juste ; à une prudence consommée, cette hardiesse sans laquelle on ne va point au but : voilà quels talens et quelles qualités doivent réunir ceux qui se chargent de rédiger nos formules.

Déja les découvertes de Bergman et de Schéele ont produit dans ce genre une révolution utile. Les médecins de Stockholm ont donné l'exemple. Ceux de Wirtemberg, de Genève, d'Edimbourg et de Londres, l'ont suivi. La Faculté de médecine de Paris est maintenant occupée de la même réforme. Ne doit-on pas espérer que, forcés par les progrès des lumières, tous les colléges de médecine effaceront enfin de leurs dispensaires ces recettes informes, assemblages monstreux de substances qui se combattent, dont les vertus se détruisent, et que l'ignorance a consacrées? Les partisans nombreux de ces anciennes superstitions citeront des siècles de succès; ils diront que l'on détruit toujours sans édifier, et qu'on ne substitue rien à ce qu'on leur enlève. Vaines déclamations trop souvent répétées par les détracteurs des sciences! Lorsque les ténèbres se dissipent, le jour, au même instant et sans nul effort, en prend la place, et la vérité, quoi qu'on en dise, est, comme la lumière, un des plus beaux présens que l'on puisse offrir à l'humanité.

Les auteurs de la Pharmacopée de Londres avoient parlé sans ménagement de Fernel, l'un des plus illustres médecins de l'Ecole française. M. Poulletier en a fait de justes plaintes, en blâmant cette jalousie nationale qui a donné tant de torts aux Anglais envers nous, et qui suffiroit seule pour faire révoquer en doute leur prétendue supériorité.

La plupart des personnes riches qui se livrent à l'étude des sciences ou des lettres semblent se plaire à commencer un grand nombre d'écrits, que le plus

souvent elles ne finissent jamais. C'est qu'abandonnées au plaisir de produire, elles se dispensent des soins qu'exigeroit l'achèvement de leurs ouvrages; enfans de la pensée que l'on conçoit avec joie, mais qui ne croissent qu'au milieu des sollicitudes paternelles, et qui ne parviennent que difficilement à leur maturité.

M. Poulletier a fourni un grand exemple à l'appui de cette remarque; il a laissé sur toutes les parties de la médecine des manuscrits dont il n'y a qu'un très-petit nombre auxquels il ait mis la dernière main.

Parmi ceux-là doit être compté un Essai sur les accidens qui sont causés par l'épanchement de l'air ou des gaz dans les différentes cavités du corps humain. En faisant diverses expériences sur ce sujet, il a observé que les intestins grêles sont plus irritables que les gros, et que dans ceux-ci la partie la plus élevée est celle qui jouit au plus haut degré de cette force.

Ce traité de M. Poulletier, quoique complet à l'époque où il a été écrit, aura besoin d'un supplément lorsque nous le donnerons au public. La chimie moderne a découvert trois gaz différens dans l'estomac et dans les intestins des animaux; savoir, l'air fixe ou acide carbonique qui est dû à la fermentation des alimens, le gaz inflammable, et le gaz hépatique ou sulfuré.

On distingue encore parmi les manuscrits de M. Poulletier, dont M. Jeanroi, qui étoit son ami, est maintenant le dépositaire : 1.º les procès-verbaux des expériences qu'il a faites avec M. Verdier et Bertrandi sur la sensibilité; 2.º des remarques sur la manière de dissoudre l'extrémité d'une sonde de plomb restée dans

la vessie, en y injectant du mercure; 3.° une table des différentes longueurs du conduit intestinal dans les différens âges: d'où l'on tire un résultat curieux; savoir, que la longueur des intestins, comparée avec celle du corps, est plus grande dans les enfans que dans les adultes et dans les vieillards; 4.° des recherches sur l'absorption des vaisseaux lymphatiques dans les gros intestins, qui démontrent la possibilité de guérir des maux très-graves par le moyen des lavemens médicamenteux; 5.° un exposé des effets qui sont résultés de l'application de la pierre à cautère sur différentes parties des cadavres, où elle a formé des escarres entourés de cercles rouges; 6.° enfin des réflexions judicieuses sur les antispasmodiques, qui n'opèrent jamais plus sûrement qu'en augmentant une excrétion quelconque, sur-tout celle de l'insensible transpiration.

Dans d'autres cahiers sont rassemblés des extraits, des anecdotes, des formules, des sommaires de tous les genres, qu'il y trouvoit au besoin.

Pour savoir ce que la mort de nos confrères doit causer de regrets, il faudroit, comme nous, avoir pénétré dans leurs laboratoires, dans leurs bibliothèques; il faudroit s'y être assis, comme nous, au milieu des écrits auxquels ils ont confié leurs dernières pensées; il faudroit y avoir vu ce qu'ils n'ont qu'esquissé, et ce qu'ils avoient encore à dire. Combien de fois, entouré de ces débris, ai-je formé des vœux pour qu'il me fût possible de rassembler autour de moi tous mes lecteurs et de leur communiquer en ce moment toutes mes impressions! Venez, leur aurois-je dit; apprenez ce que

coûte un peu de gloire, et jugez, par ce qui reste, de tout que vous avez perdu !

Une remarque que j'ai faite en examinant les registres et les manuscrits des savans dont j'ai publié les éloges, c'est qu'il y en a eu peu où j'aie aperçu les traces d'une méthode qu'ils eussent adoptée ou suivie pour classer les premiers résultats de leurs travaux. Comme il existe un art de combiner les idées et de former les jugemens, je demande pourquoi l'on ne s'efforceroit pas aussi d'en trouver un pour ordonner ses souvenirs. Locke savoit, à l'aide d'une disposition, qui maintenant est très-connue, retrouver à volonté dans ses cahiers les faits et les anecdotes qu'il avoit pris soin d'y recueillir; mais ce moyen ne peut s'appliquer à tous les cas. L'homme qui lit ou qui observe, qui médite ou qui écrit, a sous les yeux une galerie de tableaux, dont les scènes, les temps, les lieux, et la toile même qui les reçoit, varient à chaque instant du jour : il voit fuir des images auxquelles d'autres impressions succèdent. Tous les détails, toutes les nuances dont se composent ces vérités déliées et fines qui font le charme du discours, s'effacent à mesure qu'une étude nouvelle vient à s'emparer de son esprit; et toujours ce qu'il oublie surpasse infiniment ce qu'il a retenu.

Pour établir quelque proportion entre l'instruction et les lectures; pour assurer à l'homme la jouissance de toutes ses pensées, je demande qu'il s'accoutume dès sa jeunesse à se rendre compte des grandes émotions que le plaisir ou la douleur lui aura fait éprouver; qu'il ne lise aucun livre sans en tirer des résultats; qu'il ne

laisse échapper sans les écrire, aucune vérité importante, aucun fait digne d'être remarqué. Je demande que ces notes, réflexions ou extraits, soient inscrits sur des feuilles dont chacune ne contienne que des observations du même genre, et qui soient toutes séparées les unes des autres, afin qu'elles puissent entrer dans toutes les combinaisons dont on aura besoin. Il faut que ces pièces soient rangées dans un ordre analytique, qui sera, pour ainsi dire, l'alphabeth de la mémoire; il faut enfin que ce répertoire, riche de tant de contributions, soit visité chaque année dans toutes ses parties par celui qui l'aura formé. Une seule phrase, un mot lui rappelleront de nombreuses idées; il verra se renouer les fils de ses différens souvenirs; il retrouvera toutes ses méditations, toute sa vie, tout son être; il se contemplera tout entier; et chaque fois qu'il fera cette revue sur lui-même, il en sortira plus exercé, plus confiant, plus fort, et sûr de marcher vers des succès nouveaux.

Au nombre des livres que M. Poulletier préféroit étoient sur-tout ceux de Morgagni. Les notes et les observations qu'il a rassemblées sur les causes et le siége des maladies, suffiroient pour servir de commentaire à une édition nouvelle des traités de cet auteur sur le même sujet. Il regardoit ce genre d'étude comme un de ceux qui devoient le plus contribuer à l'avancement de notre art. Van Helmont reprochoit aux médecins de son temps de n'y chercher que des prétextes pour excuser leurs fautes (1). Bonnet et Morgagni, plus

(1) *Ad inveniendum excusationes in peccatis.*

généreux, ont publié les leurs; ils en ont montré les sources, et ils ont mis ceux qui les lisent dans l'heureuse impossibilité de les commettre.

Les recueils de M. Poulletier sur les diverses congestions du cerveau sont les plus complets de tous. Il résulte de ses recherches, comme de celles de M. Walter, que ces congestions enlèvent la plus grande partie du genre humain. Presque toutes les maladies lentes et la plupart des maladies aiguës se terminent en effet par une sorte d'apoplexie, dans laquelle le cerveau, surchargé de sucs, perd son mouvement, s'affaisse et succombe. C'est cette même lymphe qui alimente la vie, dont l'épanchement cause la mort. C'est elle qui, s'échappant de ses vaisseaux, répand un nuage entre le monde et nos organes. Ici l'imagination s'effraie; mais le philosophe, plus calme, dit, que s'il n'est pas très-doux de vivre, il n'est pas non plus très-douloureux de mourir.

Le temps est un des grands élémens des choses; mais cet élément si précieux est prodigué de toutes parts, et il semble qu'on n'en donne à l'étude que ce que le monde ne peut en dissiper. M. Poulletier, qui avoit vu au commencement du siècle les gens de lettres plus éloignés des distractions de la société, et moins occupés de leurs plaisirs que de leur gloire, se plaignoit sans cesse de ce désordre, qui, pour des jouissances éphémères, détruit l'espoir de l'avenir. Exact observateur de ces principes, son temps suffisoit à peine à ses travaux lorsque le goût de la chimie se joignit à ceux qu'il avoit montrés jusqu'alors. Il ne se contenta point de lire, il voulut opérer; il étoit l'ami de M. Macquer,

il en devint l'émule ; et le Dictionnaire de chimie se grossit de ses recherches.

On y lit les expériences de M. Poulletier sur la soude et le varech. On y trouve son analyse de la magnésie, qu'il a combinée avec l'acide sulfurique pour former le sel d'epsom, et ses essais sur l'eau de la mer.

M. Poulletier a été le premier qui ait fait en France l'analyse de la substance osseuse, qu'il a traitée par les acides vitriolique et nitreux, et dont il a tiré l'acide phosphorique et la terre calcaire, comme Schéele et Gahn l'avoient annoncé. Plus de mille expériences répétées avec M. Macquer viennent à l'appui de l'opinion que Schéele a établie; mais il n'a rien dit de plus. Schéele ne se plaisoit que dans des routes inconnues; M. Poulletier au contraire craignoit de s'y engager: plusieurs fois il a tenu dans ses mains des vérités importantes qui lui ont échappé, parce qu'il n'a pas osé y croire, ou parce qu'il n'a pas eu le courage de les dire. Fidèle à l'ancien plan, il a fait plus d'efforts pour s'y renfermer, qu'il n'en auroit fallu pour en sortir. Il redoutoit les constructions nouvelles, et il travailloit avec M. Macquer à réparer et à finir l'édifice, lorsque, plus hardis, les chimistes modernes s'occupoient à le détruire pour le recommencer.

M. Poulletier a travaillé long-temps sur le sel sédatif.

Les expériences qu'il a faites sur la bile, et que l'auteur de l'Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction a publiées, prouvent que cette humeur est de nature savonneuse; vérité que M. Cadet a mise, quelques années après, dans tout son jour.

Vers l'année 1758, M. Poulletier fit la découverte de la matière blanche cristalline et très-légère qui compose en grande partie les concrétions biliaires humaines, dont elle se dégage par le moyen de l'esprit de vin. Il l'a vue se sublimer en fumée blanche. Il en forma avec les acides minéraux une espèce de bitume, et il ne le trouva point dans les pierres biliaires du bœuf. M. de Fourcroy a retiré cette même substance en grande masse des corps humains altérés par la putréfaction, et il a fait voir qu'elle est analogue au blanc de baleine. C'est une des vérités que les commissaires de la Société de médecine doivent à l'examen des corps ensevelis dans le terrain des Saints-Innocens, dont ils ont dirigé l'exhumation.

Le travail le plus complet que M. Poulletier ait exécuté en chimie est l'analyse de la farine : des expériences de Beccari et de Keissel Meyer qu'il a répétées et perfectionnées, il a tiré les résultats suivans qui lui appartiennent. Il s'est assuré que la farine délayée dans l'eau, que le pain azyme et la pâte ancienne ne fournissent point de matière glutineuse; que l'on retire des sels ammoniacaux du gluten, en le traitant lentement avec les acides; etc., qu'il existe dans la farine une matière mucoso-sucrée qui se dissout dans l'eau lorsqu'on lave la pâte pour en séparer le gluten et l'amidon. Ces recherches, vraiment intéressantes, ont été publiées avec éloge par M. Macquer, que M. Poulletier a beaucoup aidé dans ses travaux sans lui avoir toujours permis de le citer.

M. Poulletier avoit commencé en 1786 un travail

qu'il faisoit en commun avec M. de Fourcroy sur l'analyse des pierres urinaires. Dès 1750 il avoit cherché à découvrir le fondant de ces concrétions; mais il n'avoit pas réfléchi qu'il falloit en déterminer la nature avant que de travailler à les dissoudre. Il les supposoit composées de terre calcaire; et des essais dirigés d'après cette vue ne pouvoient réussir, puisqu'un acide concret et insoluble en est, comme Schéele l'a démontré, le principal élément.

On se souvient qu'en 1779 des voleurs ayant imaginé de mêler diverses préparations des plantes narcotiques aux alimens et sur-tout aux boissons, il se commit alors de nombreux empoisonnemens. M. Poulletier fut prié, conjointement avec quelques autres membres de la Socité de médecine, d'analyser les liqueurs suspectes que l'on avoit trouvées entre les mains de ces malheureux. Les magistrâts furent très-satisfaits de ces recherches, dont nous supprimons à dessein les détails. Sur un pareil sujet on ne doit rien écrire dont les méchans puissent faire quelque profit. Notre nation est d'ailleurs, en ce genre, d'une ignorance et d'une maladresse qui lui font honneur, et qu'il faudroit accroître encore, si le mal que l'on sait pouvoit être oublié.

Jamais l'influence du caractère d'un auteur sur ses ouvrages ne fut plus marquée que dans les productions de M. Poulletier. Il tenoit fortement à ses premières idées, et tout ce qui n'étoit point d'accord avec elles trouvoit difficilement grace auprès de lui. Il avoit été trompé tant de fois, que, pour ne plus l'être, il avoit

pris le parti d'opposer le doute à presque toutes les assertions; et ce doute se montroit dans ses gestes, comme dans les inflexions de sa voix; il étoit répandu sur toute sa personne. On se blessoit peu de cette méfiance qui sembloit n'être que générale, quoiqu'elle fût souvent personnelle; car tous ceux qu'il estimoit avoient de grands droits sur lui: s'ils erroient, il erroit volontier avec eux, et il les défendoit avec courage. L'habitude qu'il avoit contractée de croire difficilement ce que les autres disoient avoir vu, le portoit à croire difficilement aussi ce qu'il voyoit lui-même. Il craignoit toujours d'être égaré par quelque prestige. Tant d'inquiétude lui ôtoit cette liberté d'esprit sans laquelle on ne s'élève point à de hautes conceptions : aussi ses immenses travaux ont produit peu de découvertes. Il apportoit parmi nous un grand zèle; ses doutes, ses contradictions y étoient souvent utiles et jamais incommodes, parce que sans avoir rien de choquant ilsplaisoient, ils instruisoient même par leur piquante originalité : dans nos scrutins il sembloit quelquefois renoncer à son caractère, et ses avis alors n'avoient pas toute la singularité de ses opinions.Il nous a laissé l'exemple d'une vie remplie par le travail et par la vertu, et je crois lui rendre un hommage digne de sa probité sévère en parlant ici le langage de la vérité.

M. Poulletier ne se permit jamais qu'un seul délassement, l'étude de la musique. L'art de la composition ne lui étoit point étranger; il avoit mis en chant plusieurs morceaux des opéras de Quinault et de Métastase; mais son goût étoit demeuré le même : et la musique

a tant changé que se restreignant au plaisir d'en entendre, il avoit eu la sagesse de renoncer depuis long-temps à en faire.

M. Poulletier a vécu célibataire sans avoir éprouvé aucun des inconvéniens auxquels cet état expose. M. et madame de Thurique, ses neveu et nièce, avec lesquels il demeuroit, ont été la consolation et l'appui de sa vieillesse; et, graces à leurs tendres soins, ses dernières émotions ont été celles de la reconnoissance et de l'amitié.

Dans les premiers mois de 1787, on s'aperçut que la santé de M. Poulletier se dérangeoit. Il éprouva ce qui arrive sur-tout aux personnes foiblement constituées : les forces de tous les organes diminuant en même proportion, le dépérissement se fait d'une manière insensible, et la mort survient sans qu'aucune affection grave ait paru la précéder. Ce fut ainsi que M. Poulletier succomba, au mois de mars de cette année. Ses médecins, qui étoient ses amis et ses confrères, reconnurent de bonne heure que les suites de sa maladie seroient funestes, et ils ne firent point pour le guérir des efforts qui auroient été sans succès. Celse a établi pour principe que dans ces sortes de cas on doit s'abstenir des remèdes, pour ne pas les diffamer. Il seroit plus humain et plus vrai de dire qu'il faut cesser alors d'en faire usage, pour ne pas augmenter la souffrance des malheureux qui sont condamnés à mourir.

La nouvelle de la perte de M. Poulletier a répandu la consternation dans les campagnes où il avoit des possessions. Il y avoit établi des hospices où il traitoit les

habitans lorsqu'ils étoient malades ; les autres avoient aussi part à ses bienfaits. Tous l'aimoient et tous l'ont regretté.

M. Poulletier doit être proposé comme un modèle aux amateurs des sciences et des lettres, qu'il cultiva pour elles-mêmes. En s'associant à leurs travaux, il ne chercha point à faire un vain bruit ; il n'exigea rien, mais il obtint de nous tout ce qui pouvoit le flatter, égards, déférence, estime, amitié. Son nom sera inscrit parmi ceux des savans qui ont été les premiers et les principaux appuis de notre Société.

SCHÉELE.

La vie de M. Schéele offre l'exemple d'un savant modeste qui, dédaignant tout éclat, eut le courage de vivre obscur; dont le zèle n'eut pas besoin d'être excité par la louange, et qui, connu des gens de l'art, mais presque ignoré de son siècle, avoit rendu son nom immortel lorsqu'il n'avoit pas encore de célébrité. Travaillant dans le silence, il ne désiroit et ne cherchoit que l'instruction. Des découvertes importantes l'avoient enfin trahi, et il alloit jouir du fruit de ses veilles lorsqu'il nous fut enlevé pour toujours. Le bruit de sa perte se répandit alors en même temps que celui de sa renommée; on apprit à le regretter en quelque sorte avant de le connoître, et le public ne sait pas encore combien sa personne mérita d'estime et tout ce que les sciences doivent à son inépuisable fécondité.

Charles-Guillaume Schéele, membre de l'Académie des sciences de Stockholm (1), de la Société des naturalistes de Berlin (2), de l'Académie des sciences de Sardaigne (3), et associé étranger de la Société royale de médecine (4), naquit le 9 décembre 1742 à Stralsund, capitale de la Poméranie suédoise,

(1) En 1775.
(2) En 1778.
(3) En 1783.
(4) En 1785.

de Chrétien Schéele (1) et de Marguerite Éléonore Varnecross.

M. Schéele fut envoyé au collége public; mais il y profita si peu que ses parens l'en retirèrent pour lui faire apprendre un métier. M. Bauch, apothicaire à Gothebourg (2), et qui étoit l'ancien ami de sa famille, offrit de s'en charger, et de lui apprendre la pharmacie. Le jeune Schéele avoit alors quatorze ans: son apprentissage dura six années, après lesquelles il demeura pendant deux ans encore chez M. Bauch, en qualité de garçon. De Gothebourg, il passa à Malmo, ville fortifiée de la Scanie, où il fut employé pendant cinq années dans le laboratoire de M. Keustroëm, apothicaire.

Jusqu'à cette époque on n'avoit remarqué en lui que de l'intelligence et du zèle; il avoit lu tous les livres de chimie qu'il avoit pu se procurer : le Traité de Neuman (3) avoit sur-tout fixé son attention; mais il n'avoit témoigné ni enthousiasme, ni surprise. Calme et tranquille, il suivoit avec résignation le mouvement de sa destinée.

Après avoir parcouru, comme les élèves en pharmacie le font ordinairement, les différentes villes des

(1) Son père, qui étoit marchand à Stralsund, avoit onze enfans, dont M. Schéele étoit le septième.

(2) Le frère aîné de M. Schéele (Jean-Martin) avoit demeuré chez ce même apothicaire, et il étoit mort pendant son apprentissage.

(3) Le Cours de chimie de Neuman, en allemand.

provinces, il résoulut d'aller à Stockholm et ensuite à Upsal.

Il arriva en 1769 à Stockholm (1). Plusieurs membres de l'Académie des sciences de cette ville lui ouvrirent leurs bibliothèques, et l'engagèrent à faire diverses expériences dont il leur avoit communiqué le plan. Il se rendit à leurs conseils : mais le pharmacien chez lequel il demeuroit fut effrayé de ses préparatifs ; il craignit que les travaux de son laboratoire ne se fissent pendant ce temps avec moins d'activité ; M. Schéele le rassura par la manière dont il le servit.

Dans l'année suivante, il mit la dernière main à une de ses plus belles productions, à son Mémoire sur le spath-fluor (2) ; il l'offrit à l'Académie des sciences de Stockholm (3), et il partit aussitôt après pour Upsal (4).

Dans cette ville, même amour du travail et même goût pour la retraite ; mais M. Locke, maître en pharmacie, chez lequel il fut reçu comme garçon, s'aperçut bientôt de l'étendue de ses connoissances et sur-tout de la grande habileté avec laquelle il dirigeoit ses essais.

---

(1) Il y demeura trois années chez M. Scharenberg, apothicaire à l'enseigne du corbeau, place du Grand-Marché.

(2) Ce travail fut annoncé avec éloges dans les journaux allemands de 1771.

(3) Dès 1770, M. Retzius avoit fait la mention la plus honorable de M. Schéele dans son Mémoire sur le tartre. (Académie des sciences de Stockholm).

MM. Boeck, Bergius et Schultzen avoient aussi conçu la plus haute opinion des talens de ce chimiste.

(4) En 1772.

La ville d'Upsal, après avoir été, par les travaux de Linné, le chef-lieu de l'enseignement pour l'histoire naturelle, étoit devenue, par ceux de Bergman, la première de toutes les écoles de chimie. Un enthousiasme général dirigeoit tous les esprits vers l'étude de cette science, et il étoit impossible que M. Schéele y demeurât plus long-temps ignoré. Vous devriez vous présenter à M. Bergman, lui disoit-on sans cesse. Mais M. Schéele craignoit cette entrevue au moins autant qu'il la désiroit, et il n'osoit s'y déterminer. Il redoutoit le coup d'œil d'un grand maître, qui devoit d'un seul regard, justifier ou anéantir ses espérances. C'étoit cependant ce jugement dont il avoit besoin, et qu'il étoit venu chercher à Upsal. Pendant qu'il délibère et que pour la première fois peut-être l'inquiétude de l'amour-propre lui fait éprouver quelque tourment, Bergman apprend son embarras; il court à lui : quelle surprise ! Schéele, les yeux baissés et dans la contenance d'un homme qui demanderoit une grace, lui montre, quoi ? non quelques sels surajoutés à la liste de ceux que l'on connoît déja, mais des terres, des acides, des régules nouveaux; mais les principes d'un grand nombre d'affinités complexes, mais les élémens d'une nouvelle théorie de l'air et du feu; il tremble, et ne sait pas encore s'il ne s'est point égaré. Bergman, muet d'étonnement, ne comprend pas comment tant de découvertes peuvent être l'ouvrage d'un jeune homme inconnu. Quelle scène fut jamais plus touchante ! Après quelques momens de silence, Bergman saisit Schéele avec transport. Ce ne sont pas des applaudissemens qu'il

lui donne, ce sont des respects qu'il lui rend; c'est le génie qui apprend au génie à s'estimer ce qu'il vaut, qui lui révèle le secret de sa destinée ; c'est un élève obscur qu'il place au rang éclatant des grands hommes. Combien est puissante la passion de la gloire qui reçoit et donne de semblables récompenses !

Dans le même temps, l'Académie des sciences de Stockholm fut tellement satisfaite du mémoire que M. Schéele lui avoit adressé, qu'elle le nomma son associé ordinaire (1), et cette distinction fut accordée, ce dont il n'y avoit jamais eu d'exemple, à un élève en pharmacie !

Ces diverses circonstances étant devenues pour lui l'occasion d'une grande perte de temps, il résolut de se retirer dans un lieu plus tranquille. On lui offrit la direction d'une pharmacie, dont le propiétaire (2) venoit de mourir à Koeping (3), petite ville de Suède, et qui appartenoit à une veuve que l'on croyoit riche et dont on lui faisoit espérer la main. Il partit (4); mais

---

(1) En 1775. Il communiqua cette année à l'Académie ses Remarques sur le sel du benjoin et sur l'acide arsenical. M. Bergman, président de cette compagnie en 1777, lui obtint, à cette époque, une pension annuelle de 600 liv., destinée à payer au moins en partie les frais de ses travaux.

(2) M. Pohl, apothicaire.

(3) Petite ville de Suède, bâtie sur le lac Malare.

(4) M. Bergman lui fit plusieurs propositions très-avantageuses pour le retenir à Upsal; le gouvernement lui offrit la direction de différentes manufactures. Le roi de Prusse lui témoigna le désir de l'attacher à son académie. M. Schéele refusa tout pour aller à Koeping. Les magistrats de cette ville le nommèrent apothicaire

il trouva la succession du maître en pharmacie de Koeping dans le plus mauvais état; il n'en fut point rebuté. Nous l'avons vu grand et modeste. Il va se montrer sensible et généreux. Après plusieurs années de travail, il paya les dettes de la veuve (1): heureux, disoit-il, de pouvoir lui donner ce qu'elle-même lui avoit offert, et il l'épousa le 18 mai 1786 ! Mais le jour même de son mariage, il fut attaqué d'une fièvre aiguë dont il périt (2): condamné sans doute à ne jamais jouir du repos, ni du bonheur dont il étoit si près et qu'il méritoit si bien.

La vie des grands hommes se divise naturellement en deux parts : l'une appartient aux besoins, aux convenances, aux distractions de la société; l'autre est celle du travail, et trop souvent c'est aux dépens de la seconde que la première s'agrandit. L'éloge de M. Schéele ne présentera point ce contraste.

Stérile en événemens, c'est en découvertes que sa carrière fut féconde. On apprend à son école ce que peut le talent sans dignités, sans protecteur et sans appui. On l'apprend sur-tout en comparant la courte durée de sa vie avec le riche tableau de ses productions, et les obstacles qu'il surmonta avec le peu de

---

du bailliage; le Collége royale de médecine, non seulement lui délivra ses lettres gratis, mais encore le dispensa du serment. Ses lettres d'apothicaire sont datées de 1777.

(1) Il fit construire une des plus belles maisons de la ville sur la place du marché, où il demeuroit.

(2) Il mourut le 22 mai 1786, âgé de 44 ans.

ressources qu'il eut pour obtenir d'aussi nombreux succès.

Pour interroger la nature avec profit par la voie de l'expérience, on a besoin des lumières de l'esprit, des secours de la fortune et d'un bon emploi du temps.

M. Schéele eut sans doute plus que de l'esprit; mais il manqua de cette première éducation qui en règle la marche et qui en hâte la maturité. Ses travaux journaliers l'ayant éloigné de tout enseignement, ses progrès durent être difficiles, parce qu'il ne put étudier que dans les livres les élémens de l'histoire naturelle et de la physique expérimentale, si nécessaires au complément de son instruction. M. Schéele ne reçut des leçons de personne; il fut en quelque sorte l'élève de sa propre pensée : forcé à tout acquérir, il dut tout à son industrie; aussi sa méthode est-elle quelquefois en défaut: mais s'il paroît obscur, un trait de lumière dissipe aussitôt le nuage dont on le croit environné. Si la chaîne de son raisonnement semble se rompre, on la voit se renouer d'elle-même; un instinct irrésistible le porte vers ce qui est neuf et piquant. Toutes les routes le conduisent à la vérité : c'est lorsqu'elle va lui échapper qu'il s'en saisit; non seulement il la trouve, mais il l'observe avec une attention profonde; et ses regards pénétrans ne laissent rien à découvrir à ceux qui la verront après lui.

Quant à la fortune il en eut peu, mais assez. Un revenu très-modique lui suffit pour atteindre au faîte de la gloire: de six cents livres qu'il gagnoit chaque année, il en employoit cinq cents à ses recherches, et

ce fut avec ce foible secours qu'il alluma tant de fois le feu de ses fourneaux et qu'il opéra tant de prodiges. Comme, à l'aide d'un grand savoir et d'un coup d'œil sûr, il ne tentoit qu'un petit nombre d'essais pour arriver à chaque résultat, il procédoit à chaque essai de la manière la plus simple, qui est presque toujours aussi la moins dispendieuse : de sorte que l'esprit d'ordre et celui d'économie se confondoient et n'en formoient qu'un seul en lui. L'expérience qu'il préféroit pouvoit toujours décider plusieurs questions et servir à plusieurs usages. Son travail ne fut jamais sans salaire, parce qu'il n'opéra jamais sans dessein. Il eût peut-être moins fait avec plus de fortune, parce qu'en prodiguant les dépenses il auroit plus attendu du hasard et moins obtenu de son talent.

Pour son temps, il n'étoit point à lui; il appartenoit au maître chez lequel il demeuroit, et M. Schéele étoit incapable de manquer à ses engagemens. Mais son génie n'étoit à personne, et son activité le menoit à tout. A côté de l'appareil nécessaire pour l'opération pharmaceutique qu'il dirigeoit, il en plaçoit un autre qu'il conduisoit en même temps et qui servoit à ses recherches. Quelquefois le même feu, dirigé avec intelligence, les animoit tous deux. D'une part, fidèle à son devoir, il exécutoit des procédés grossiers et pour ainsi dire mécaniques; de l'autre, entraîné par son penchant, il analysoit les corps les plus réfractaires, et il s'élevoit aux plus hautes conceptions : ici, seulement imitateur ou artisan; là, grand observateur, inventeur même, et par-tout exact et rigoureux, il

donnoit le même temps et le même soin à la potion qu'il préparoit pour un malade et à la découverte qui devoit l'immortaliser : mélange sublime de bonheur et d'infortune, de grandeur et de simplicité, de savoir et de modestie! Qui pourroit dire s'il falloit plaindre ou envier son sort?

Les heures de la nuit étoient les seules dont il pût disposer, et il savoit les employer utilement. Jamais cependant il ne paroissoit empressé; mais aussi jamais il n'étoit oisif. Silencieux sans tristesse, et ne pouvant prendre conseil que de lui-même, il méditoit longtemps avant que d'agir. Jamais on ne le surprit livré dans le même temps à un grand nombre de travaux. M. Schéele, tout entier à la solution d'un problème, ne suivoit qu'un ordre de recherches correspondant toujours à un certain ordre d'idées. Personne ne fit moins de cas que lui du luxe des instrumens et des machines, et ne sut mieux s'en passer : physicien vraiment habile, il s'accommodoit des moyens qui étoient à sa portée, et il ne dut qu'à lui seul tout le succès de ses travaux.

C'est une tâche pénible que de rendre compte des ouvrages de ce savant. Épars dans les recueils de l'Académie des sciences de Stockholm, et dans les journaux allemands de M. Crell (1), ses différens mémoires n'ont aucune liaison entre eux : il n'appartenoit qu'à l'auteur de les rassembler en un corps de doctrine; et

(1) Voyez aussi le Journal de physique, où une partie de ces travaux a été annoncée.

cependant il a fallu me substituer un moment à lui pour en rédiger le tableau. Une autre difficulté s'est offerte à moi dans ce travail. La chimie, telle que M. Schéele l'a traitée, est en quelque sorte une chimie transcendante, et j'aurois commis une grande faute si j'eusse osé la soumettre à ma seule censure, et m'en rapporter à mon seul jugement. MM. Lavoisier, Berthollet et de Fourcroy ont guidé mes pas. Qu'il me soit permis de m'appuyer de leurs conseils en m'honorant de leur amitié.

Lorsque j'ai essayé de diviser en plusieurs classes les nombreuses productions de M. Schéele, j'ai vu qu'il avoit porté successivement son attention sur les acides des trois règnes, sur plusieurs régules, sur la décomposition des sels neutres, sur la préparation de certains médicamens, sur quelques procédés utiles aux arts, et je me suis aperçu qu'il étoit possible de réduire à ces différens chefs toutes les découvertes de ce chimiste.

Dans le cercle éternel de mouvement dont Beccher a tracé l'image, dans ce combat perpétuel des substances qui s'attirent et se repoussent, c'est à l'action réciproque des fluides et des solides que doivent être rapportés les mouvemens intestins des corps, et dans cette action les acides ont une influence dont on ne connoît pas encore toute l'étendue. Newton l'avoit pressenti. L'acide, a-t-il dit, est ce qui attire fortement, et qui est fortement attiré. Mais l'art des chimistes s'étant borné long-temps à l'extraction des acides que fournissent le vitriol, le nitre, le sel marin et quelques végétaux, on

n'avoit point compris le sens de cette grande pensée. Le champ des connoissances s'est enfin accru. L'on a tiré un acide particulier de la craie, et ce nouveau fait a changé la face de la chimie. Il a dévoilé les causes de l'effervescence, de la causticité, du méphitisme. Il a montré les substances alkalines et calcaires en plusieurs états, et nous avons appris à composer les eaux nérales gazeuses. En suivant la même route, on s'est élevé à des découvertes inattendues, et l'on est entré pour ainsi dire dans le pays des merveilles : des molécules incoërcibles et qui échappent à l'œil ont été dégagées et analysées ; on a trouvé dans l'air un fluide plus respirable que l'air lui-même, et un autre fluide qui éteint la flamme dont le premier est l'aliment. Ces deux êtres opposés dans leurs effets, réunis dans leur composition, sont l'un, le principe des acides, l'autre, celui des alkalis. L'océan où nous sommes plongés donne et reçoit des torrens de matière élémentaire ; l'eau résulte elle-même de la combinaison de deux fluides aériformes ; et les vastes bassins de la mer où se préparent la soude, l'acide muriatique, la chaux et la magnésie ; où vivent et meurent tant d'animaux et de plantes ; où se choquent et se brisent des flots sans nombre : ces bassins immenses ne sont remplis que de deux gaz condensés, auxquels se joignent accidentellement des substances étrangères à l'eau qui les dissout. Nous voyons ce fluide décomposé dans la putréfaction dont il est l'agent, et retenu dans les corps marins dont il fait partie. Ailleurs, la base de l'acide crayeux, et le gaz inflammable, absorbés par les

plantes, y composent le charbon et les huiles, tandis que l'air vital est versé dans l'atmosphère : la moffette se fixe dans les animaux, et la base de l'air se combine avec les substances inflammables pour former les acides; elle produit par ses combinaisons diverses la dissolution, la calcination et la réduction des différens corps; elle masque l'éclat des régules; elle augmente le poids des chaux métalliques; elle détermine enfin, par ses affinités nombreuses, celles de toutes les substances salines dont il a fallu recomposer le tableau.

Enrichie de tant de découvertes, élevée pour ainsi dire au-dessus d'elle-même, la chimie, comme toutes les sciences très-avancées, ne peut maintenant devoir ses progrès qu'à des hommes d'un grand talent : on en jugera par les travaux de M. Schéele.

La nature du spath vitreux, de la molybdène, de la pierre pesante et de l'arsenic, n'étoit point connue : M. Schéele en a fait l'analyse, et il y a découvert un acide particulier dont personne n'avoit soupçonné l'existence dans des corps aussi compacts.

C'est par l'intermède de l'acide vitriolique qu'il a dégagé l'acide du spath vitreux de sa base, qui est calcaire. Ce nouvel acide, reconnu maintenant par tous les chimistes, a la propriété de dissoudre la terre siliceuse, même étant dans l'état de gaz, sans qu'alors, ce qui est très-étonnant, les molécules terreuses soient visibles à l'œil. Son odeur est analogue à celle de l'acide marin : il n'agit point sur l'or, même avec l'addition de ce dernier acide; il attaque le fer avec un prompt

dégagement de gaz inflammable, et la plupart de ses dissolutions sont gélatineuses.

L'auteur très-recommandable d'un écrit qui a paru sous le nom de Boulanger objecta à M. Schéele que l'acide spathique n'étoit que de l'acide marin, et M. Monnet prétendit au contraire que cet acide résultoit de la combinaison de l'acide vitriolique devenu volatil avec le spath vitreux lui-même. M. Schéele répondit à l'un que ce spath contenoit en effet un peu d'acide marin qu'il étoit possible d'en séparer entièrement; et à l'autre, que tout l'acide vitriolique mis en usage dans ce procédé se trouvoit uni à la chaux sous la forme de sélénite, et que l'on pouvoit se passer de cet acide pour dégager l'acide spathique. C'est la seule fois peut-être que l'on se soit élevé contre les expériences de ce chimiste, qui publioit alors son premier ouvrage. Sa réplique, qui parut en 1780 (1), fut si vigoureuse et si convaincante qu'on n'osa plus l'arrêter dans le reste de sa course (2).

Avant M. Schéele, on ne connoissoit point la différence de la plombagine d'avec la molybdène. En calcinant cette dernière substance, il la vit se sublimer en cristaux aiguillés et il la changea en un acide, qui, joint à l'acide marin, précipite l'argent et le mer-

(1) Académie des sciences de Stockholm.

(2) Depuis que cet éloge a été lu, un auteur célèbre a publié une réponse très-ingénieuse; mais les chimistes que j'ai consultés pensent que la doctrine de M. Schéele n'en jouit pas moins de toute sa force.

cure de leur dissolution dans l'acide nitreux ; qui, sous forme concrète, se dissout abondamment dans l'acide vitriolique, s'épaissit en se refroidissant, et prend une couleur bleue.

Les naturalistes regardoient la pierre pesante comme une chaux d'étain. M. Schéele a prouvé qu'elle étoit composée de terre calcaire et d'un acide particulier, qu'il a dégagé par l'action successive des alkalis et de l'acide nitreux, et il a régénéré la pierre pesante en combinant cet acide avec la chaux.

En écrivant les éloges de MM. Macquer et Bergman, j'ai parlé de l'arsenic et de son acide; mais rien ne peut me dispenser de rappeler ici que la découverte de cet acide appartient à M. Schéele : fécond en moyens et en ressources, presque toujours il indique plusieurs procédés pour obtenir le même résultat; ici l'acide nitreux, et l'acide marin déphlogistiqué, lui servent également pour la préparation de l'acide arsenical qui forme des sels insolubles avec la plupart des substances terreuses et calcaires. Une circonstance remarquable, et qui n'a point échappé à M. Schéele, c'est qu'en sublimant le sel ammoniacal d'arsenic, une partie de cette combinaison reparoît sous l'aspect d'arsenic blanc; tandis qu'il se développe un gaz qui n'est point de l'acide crayeux, comme on l'avoit dit, mais de la moffette, due à la décomposition de l'alkali volatil, ainsi que M. Berthollet l'a prouvé.

La manganèse est une substance minérale très-composée. M. Schéele y a découvert de la chaux de fer, de la terre siliceuse insoluble, de la terre calcaire, et

une petite quantité d'une terre alors inconnue, que M. Bergman a nommée terre pesante, et dont M. Schéele a déterminé les principales propriétés. On obtient la manganèse pure en la dissolvant dans l'acide vitriolique, et en la précipitant par l'alkali fixe. La plupart des acides l'attaquent, sur-tout lorsqu'elle n'est qu'à demi-calcinée; mais les phénomènes qu'elle présente avec l'acide marin sont tout-à-fait extraordinaires, et M. Schéele eut besoin de répéter plusieurs fois cette partie de ses recherches pour accorder sa confiance à ses propres essais. La manganèse distillée avec l'acide marin le rend propre à dissoudre tous les métaux, l'or lui-même, sans effervescence; à changer les couleurs des végétaux, en les jaunissant; à blanchir le papier bleu du tournesol, et à épaissir les huiles et les graisses.

En offrant cette esquisse des mémoires où M. Schéele a traité les questions les plus abstraites et les plus difficiles de la minéralogie, je dois avertir que je n'ai pu faire mention que d'une partie des découvertes qu'ils contiennent. La chimie tout entière y est appliquée à chaque sujet; chaque sujet y est appliqué réciproquement à toute la chimie, et les faits y sont réunis en si grand nombre, que l'œil ne sait où s'arrêter.

A quoi tient donc cette fécondité d'esprit? Y a-t-il un petit nombre d'hommes auxquels appartienne l'art de surprendre les secrets de la nature? Est-ce à leur pénétration ou à leur destinée qu'est reservé cet inestimable avantage? Je réponds que c'est sur-tout à l'opiniâtreté dans le travail, sans laquelle il n'y a point

de durée dans le succès; je réponds qu'il en est des richesses de l'expérience et de la pensée, comme de celles que la terre cache en son sein; que les unes et les autres ne se trouvent qu'à de grandes profondeurs; qu'il faut creuser long-temps avant d'arriver à ces veines heureuses qui sont le salaire de la peine et de l'industrie; qu'à la surface sont semés avec profusion ces faux-brillans dont la paresse se contente et dont se pare le mauvais goût : je réponds qu'il ne suffit pas d'avoir découvert à grands frais des matériaux précieux; qu'il faut encore les préparer, les mettre en œuvre à l'aide de la méditation et du temps. Voilà ce que fit M. Schéele, et ce que ne peuvent se dispenser de faire tous ceux qui voudront s'immortaliser après lui.

Entre les résultats des recherches de ce chimiste et sa théorie, on remarque quelquefois une incohérence qui doit être regardée comme le garant de ses assertions. Elle prouve qu'il n'a pris aucune peine pour tourmenter les faits et pour les mettre d'accord entre eux. C'est ainsi qu'en réduisant tout aux affinités du phlogistique, il a consigné dans ses écrits des détails d'où naissent les argumens les plus forts contre ce système. La plupart de ses nombreuses expériences sur les spaths, sur les bases des métaux et sur la plombagine, sont inexplicables dans toute autre théorie que dans celle des gaz, qu'elles confirment en s'y rapportant; et M. Schéele est peut-être celui de tous les chimistes qui, sans le savoir, a fourni le plus de faits à l'appui de cette doctrine.

On croiroit, au premier coup d'œil, que les acides

végétaux (1) seroient plus faciles à dégager que ceux du règne minéral, puisqu'ils appartiennent à des matières moins compactes; mais ils sont mêlés avec tant d'autres substances, qu'il est difficile de les obtenir dans un état de pureté; opération sans laquelle on ne peut cependant parvenir à les connoître. M. Schéele imagina d'ajouter de la chaux ou de la craie au fluide (2) qui les tenoit en dissolution; il les sépara de ces bases par l'intermède d'un autre acide, et il les fit cristalliser : c'est ainsi qu'il a obtenu les acides du benjoin, du citron (3) et des pommes. Il a découvert que certains sucs végétaux contenoient deux espèces d'acides; dans le suc de groseille, par exemple, sont réunis l'acide des pommes et celui du citron. Un procédé très-ingénieux y a conduit M. Schéele. De l'esprit de vin versé sur le suc, réduit à consistance d'extrait, en a coagulé le mucilage et la gomme; après l'évaporation de l'esprit de vin, le résidu, délayé dans l'eau, a été saturé avec de la craie : d'où il est résulté que l'acide du citron, formant avec cette base un sel presque insoluble, s'est précipité, tandis que l'autre sel est resté suspendu dans la liqueur.

Après avoir reconnu plusieurs acides dans le même fruit, M. Schéele a réduit à une seule espèce les acides de plusieurs végétaux. Il a fait voir que celui du sucre étoit le même que celui de l'oseille. Il a recomposé ce dernier en versant peu à peu une liqueur

---

(1) Sur l'acide des fruits : Académie de Stockholm, 1785.

(2) Journal de Chimie, par M. Crell.

(3) Académie de Stockholm, 1783.

alkaline sur une dissolution d'acide saccharin : de sorte que celui-ci, que l'on croyoit n'être que le produit de l'art, se trouve abondamment dans la nature.

A peu près dans le même temps, MM. de Lassone père, et Cornette, ont fait sur les acides végétaux un travail qu'ils ont communiqué à l'Académie des sciences, et dans lequel ils annoncent que toutes ces combinaisons salines sont analogues à la crême de tartre, et M. Crell a changé la plupart de ces acides et l'esprit de vin lui-même en vinaigre; découvertes qui conduiront sans doute à faire quelques changegemens dans la nomenclature de ces substances: car, si les mots y étoient plus nombreux que les idées, il faudroit bien les réduire à leur juste valeur pour éviter l'inconvénient de parler sans rien dire, ou de dire le contraire de ce qu'on devroit exprimer.

La chimie moderne a démontré dans le règne animal l'existence de plusieurs acides qui lui sont propres. La nature de ceux du petit-lait et du sucre de lait a été déterminée par M. Schéele.

La découverte d'un acide dans la pierre de la vessie est encore le fruit de ses travaux. On a cru long-temps et la plupart croient encore que le calcul est de nature calcaire. M. Schéele a prouvé qu'il est au contraire formé d'un acide particulier, concret, et d'une petite quantité de substance gélatineuse. Le sédiment briqueté des pierreux est le même acide sous une autre apparence. Toutes les pierres de la vessie, quelles que soient leur consistance et leur forme extérieure, se réduisent aux mêmes principes. Non seulement l'eau de chaux et les alkalis

caustiques les attaquent; mais l'eau elle-même en grande masse et avec le secours de la chaleur les dissout entièrement.

Ces découvertes ne sont pas les seules que l'on doive à M. Schéele sur cette partie du règne animal. Il a trouvé le sel phosphorique calcaire et l'acide phosphorique à nu dans l'urine; il a observé que ce fluide contenoit moins d'acide dans l'état de santé que dans celui de maladie; et M. Bertholet, qui a rendu ces expériences plus complètes, en a fait l'application à la connoissance du corps humain.

Arrêtons-nous un moment ici, et demandons ce qu'il faudroit penser d'un médecin qui, n'ayant aucune notion sur l'analyse de l'urine, prendroit pour du lait des substances salines blanchâtres qui se dissolvent à l'aide de la chaleur et se précipitent par le froid; qui traitant souvent des pleurésies dues à la suppression de la sueur, ne voudroit point savoir que l'acide phosphorique de ce fluide, répercuté, produit la plupart des accidens fâcheux dont on se plaint alors; qui conseilleroit à ses malades des antilaiteux pour combattre un vice imaginaire, ou qui emploieroit des compositions propres à fondre la pierre qu'il croiroit calcaire, tandis qu'elle seroit éminemment acide? Ces méprises et tant d'autres que je pourrois accumuler ici sont celles de médecins qui, calomniant les sciences exactes, refusent leur attention à ce qu'il est de leur devoir et même de leur intérêt d'apprendre. Elles exciteroient le rire, si elles n'avoient aucune suite fâcheuse pour l'humanité.

C'est ici le lieu de le dire, notre science se compose de toutes les autres sciences, qui l'éclairent et qu'elle éclaire à son tour; et celui-là seul est digne de la confiance publique qui recueille tout ce qu'il peut trouver d'instruction et de lumières pour rendre moins difficile et moins obscure la route par laquelle il marche vers la vérité.

Aux mémoires que M. Schéele a publiés sur les acides des trois règnes, succèdent des travaux non moins étendus sur la décomposition du vitriol de soude, et sur celle des sels neutres par la chaux vive et par le fer, sur le quartz et sur l'argile, dans laquelle il n'a point trouvé d'acide vitriolique; sur la composition du gaz méphitique, et sur le bleu de Prusse.

Les recherches de M. Schéele sur cette dernière substance auroient suffi pour lui mériter la réputation la plus distinguée.

Après s'être assuré que le principe colorant du bleu de Prusse, lorsqu'il étoit combiné avec un alkali sans l'intermède du fer, s'échappoit sous la forme de gaz; que c'étoit l'air fixe de l'atmosphère qui le dégageoit ainsi, et que tous les acides jouissoient de cette propriété : il chercha un moyen de séparer ce principe du bleu de Prusse et de l'obtenir sans aucun mélange, et il y parvint par un procédé des plus compliqués, qu'il a exposé avec une grande précision, et dont l'expérience a démontré l'exactitude. Ici, des réactions nombreuses, des affinités successives sont mises en jeu : M. Schéele nous dévoile tout-à-coup une des plus belles opérations de la chimie moderne, sans dire

quel fil l'a dirigé, quelle théorie l'a conduit, et il nous laisse dans l'étonnement, non de ce qu'il s'est élevé à une telle hauteur, mais de ce qu'en franchissant un aussi grand espace on ne voit aucune trace de ses efforts, aucun vestige de son passage : c'est le génie de l'invention qui se joue des obstacles, et qui ne daigne pas même se souvenir des difficultés qu'il a vaincues.

La chimie des arts doit à M. Schéele la découverte d'une nouvelle couleur verte qui peut être employée à l'eau et à l'huile, et qui n'avoit pas éprouvé le plus léger changement après un intervalle de trois années.

Parmi les nombreux services que M. Schéele a rendus à la pharmacie, je citerai les suivans. Il a indiqué un moyen facile pour conserver long-temps le vinaigre sans qu'il se corrompe. Il a séparé des huiles exprimées et des graisses (1) un principe doux et sucré (2). Il a retiré de la racine de rhubarbe (3), de plusieurs autres racines officinales et de quelques écorces un sel insoluble, formé de l'acide oxalique et de la chaux. Il a fait voir que la couleur noire de la pierre infernale étoit due au cuivre, dont l'argent fin n'est pas tout-à-fait dépourvu. Il a rendu plus simple et moins dispendieuse

---

(1) Académie de Stockholm, 1783.

(2) Pour l'obtenir, il faut dissoudre une partie de litharge pulvérisée dans deux parties d'huile ou de graisse, en y ajoutant un peu d'eau, et en tenant ce mélange en ébullition jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance d'onguent. L'eau que l'on sépare en décantant contient ce principe.

(3) Académie de Stockholm, 1784 et 1785.

la préparation de la poudre d'algaroth, dont M. de Lassone s'est servi avec succès dans la composition du tartre stibié. Le procédé que M. Schéele a conseillé pour obtenir le mercure doux étoit connu depuis longtemps en France, comme M. de Fourcroy l'a remarqué; mais son mémoire sur l'éther contient un grand nombre d'observations nouvelles. Jamais l'action des acides et des sels métalliques sur les liqueurs spiritueuses n'avoit été soumise à tant d'épreuves. Il nous suffira d'ajouter, comme un résultat général de ces belles expériences, qu'une condition nécessaire pour que les acides changent l'esprit de vin en éther, est qu'ils puissent agir sur ce fluide en se dépouillant d'une partie de l'air vital qu'ils contiennent: ce qui explique pourquoi tous les acides végétaux n'ont pas cette propriété.

Jusqu'ici M. Schéele s'est montré, par le nombre et l'originalité de ses découvertes, le rival de Beccher et de Stahl. Nous allons le voir se placer à côté de Boërrhaave, dans son Traité de l'air et du feu, celle de toutes ses productions qui a donné la plus grande idée de son talent. En Suède, Bergman y ajouta une savante préface, et voulut en être l'éditeur. En France, M. le baron de Dietrick le traduisit à la sollicitation de feu M. Turgot, et tous les physiciens le lurent avec avidité. En Angleterre, M. Kirwan se chargea de le publier; il y joignit des notes très- étendues, et par-tout MM. Bergman, Priestley, Crawford et Kirwan, en parlant de M. Schéele, lui prodiguent les noms de chimiste du premier ordre, de grand maître, de génie sublime : heureux, lorsque dans ce concert

de louanges je dois mêler ma voix à la leur, d'avoir de pareils garans de mon admiration et de la manière dont je l'ai exprimée dans cet éloge!

Le feu est pour les chimistes un instrument de tous les instans. M. Schéele, qui avoit le plus grand intérêt à le connoître, s'aperçut bientôt que l'air, s'il n'entroit pas dans sa composition, servoit au moins à l'entretenir, et qu'il falloit s'occuper en même temps de l'examen de ces deux fluides.

Aux yeux de Boërrhaave, l'air proprement dit et la matière de la chaleur avoient toujours été des êtres simples. M. Schéele alla plus loin; il connut quelques-uns de leurs élemens. Ayant observé que l'air atmosphérique, mis en contact avec un mélange de soufre et de limaille de fer diminuoit constamment de volume par l'absorption d'une partie de sa masse, il découvrit dans l'atmosphère un fluide particulier dont il détermina la nature, et qu'il appela air du feu, parce qu'il sert en effet à l'alimenter (1). Presque dans le même temps M. Priestley faisoit à Londres la découverte du même gaz, sous le nom d'air déphlogistiqué. M. Schéele mit le complément à ses recherches, en prouvant qu'il entroit à peu près neuf trente-troisièmes de ce fluide dans l'air atmosphérique.

Cette découverte de deux grands hommes répandue dans le monde littéraire y trouva beaucoup de détracteurs. On s'étonna qu'il y eût un mortel assez témé-

---

(1) Il a donné le nom d'air vicié à l'autre partie constituante de l'atmosphère.

raire pour oser dire qu'il avoit décomposé des élémens qu'Aristote avoit déclarés inaltérables : on nia, puis on douta, puis il fallut croire; marche contraire à celle que l'on tient pour le prestige et pour l'erreur. On commence alors par croire, puis on doute, et enfin la raison nie ce que l'enthousiasme avoit admis avec transport.

Que le principe du feu se dégage de l'air qui lui doit son ressort, c'est ce dont il n'est pas maintenant permis de douter; mais la chaleur elle-même s'est offerte à M. Schéele (1) sous divers aspects. Tantôt ardente et sombre, elle tend à s'élever dans l'atmosphère, où elle produit des mouvemens vacillatoires autour du corps qu'elle a pénétré; elle se combine avec l'air qui la touche; elle se transmet facilement d'un corps dans un autre, et elle ne se réfléchit point par les miroirs. Tantôt active et rayonnante, elle se répand à de grandes distances, en suivant des lignes droites: dans cet état elle ne se combine point avec l'air; les miroirs métalliques la réfléchissent avec chaleur dans le foyer, et sans s'échauffer eux-mêmes; les miroirs de verre la réfléchissent, mais leur foyer n'est pas brûlant. Placé entre la flamme et le miroir de métal, le verre plan le plus mince ôte à son foyer la propriété de communiquer la chaleur, et tous ces effets sont beau-

(1) Suivant ce chimiste, l'air vital est un des élemens du feu. Cette proposition n'est pas exacte. Il ne faut pas dire que ce fluide entre lui-même dans la composition du feu, mais seulement que le principe du feu se dégage de l'air lorsque celui-ci est fixé par quelque substance qui a plus d'affinité avec lui qu'il n'en a avec le feu.

coup plus marqués lorsque le charbon est ardent-clair, qu'au moment où la flamme brille de tout son éclat. Ce n'est donc pas à la lumière proprement dite qu'il faut attribuer ces phénomènes, mais à la matière de la chaleur, prête à se changer en lumière, comme il a vu celle-ci se convertir en chaleur rayonnante, que par d'autres modifications il savoit rendre ardente ou sombre. Quel homme que celui près duquel l'air, la chaleur, la flamme, l'étincelle et la lumière n'ont pu se soustraire à l'analyse! Qui pourroit lui disputer ce beau nom de philosophe du feu, créé pour quelques chimistes et que nul ne mérita comme lui.

A côté de ces belles découvertes sur le feu, se trouve, osons le dire, une théorie sans fondement et sans appui. Suivant M. Schéele, l'air se combinoit pendant la combustion avec le phlogistique, et il passoit sous forme de chaleur au travers des vaisseaux. M. de Lavoisier a détruit cette explication adoptée par Bergman, en prouvant que le poids des vaisseaux fermés, dans lesquels on fait des combustions étoit le même avant et après cette expérience, et que celui du corps brûlé augmentoit toujours en proportion de ce que l'air des vaisseaux avoit perdu.

C'est un spectacle bien digne de l'attention des philosophes, que de voir deux hommes de l'ordre de MM. Bergman et Schéele, partant ici d'un faux principe, employer toutes les ressources de la physique et de la chimie, suivre un long enchaînement de conséquences bien déduites et de faits presque tous nouveaux pour arriver à l'erreur.

Cette association intime de MM. Bergman et Schéele qui s'est étendue jusqu'aux fautes qu'ils ont commises, cette union de pensées et de travaux ne les ont pas mis à couvert des traits de l'envie : on a reproché à l'un de s'être emparé des découvertes de l'autre. Que la calomnie écoute, si cependant elle sait écouter, M. Schéele lui-même annonçant dans le journal allemand de M. Crell la mort de son illustre compatriote. « La chimie, dit-il (1), a perdu tout ce qu'elle peut perdre dans un seul homme. Il n'est plus ce professeur, le premier de tous ceux que l'on a connus jusqu'à ce jour, et dont la bonté faisoit disparoître entre nous tout intervalle de connoissances et d'âge. Que ne puis-je lui élever un monument durable ! Son souvenir au moins me sera toujours présent, et j'écrirai l'histoire de sa vie, car je veux que l'on sache qu'il fut mon ami ». Il ne l'a point écrite cette histoire; c'est moi qui l'ai tracée, et lui-même il n'est plus. Leurs noms, réunis à jamais, recevront les mêmes hommages; et s'ils ont mérité quelques reproches, ils les partageront encore : c'est le triomphe de l'amitié.

Nos regrets s'accroîtront si nous comparons leurs diverses qualités entre elles. L'un, formé par l'étude des sciences exactes, et sévère dans le choix des preuves, appliqua le calcul aux détails et traita les grands sujets avec autant de méthode que d'élévation ; l'autre, abandonné aux seules impulsions de la nature, entraîna par la conviction des faits qu'il accumula sans désordre,

---

(1) Annales chimiques de M. Crell.

et qu'il rapprocha sans les enchaîner. Le premier vous conduit à la vérité par la voie de la démonstration, et vous la découvrez avec lui; avec le second, c'est elle qui se montre à vous et qui semble vous chercher. M. Bergman, vivant au sein d'une académie célèbre, entouré de disciples et toujours en commerce avec les savans, avoit acquis cette étendue de connoissances et cette sûreté de goût que donnent une société choisie et des relations nombreuses; M. Schéele travaillant seul, dominé par la vigueur, j'ai presque dit par la rudesse de son talent, n'avoit point appris à se défier de ses propres forces, qui le portèrent souvent au-delà du but : M. Bergman étoit peut-être plus loin de l'erreur, et M. Schéele plus près des vérités nouvelles. Divisés, ils auroient eu chacun quelque souhait à former; réunis, ils possédoient tout : génie, savoir, méthode, élégance et clarté. Que n'en ont-ils joui plus long-temps !

MM. Bergman et Schéele, car nous ne pouvons plus les séparer, étoient devenus un objet de curiosité pour les étrangers. M. le président de Virly, amateur éclairé des sciences et des arts, fit en 1782, avec M. Elluyart (1), Espagnol, le voyage de Suède, dans le dessein de les voir et de les entendre. La manière dont M. Schée le les reçut achevera de faire connoître son caractère. Arrivés à Koeping, ils se présentent chez ce savant avec une lettre

---

(1) Frère de celui que le gouvernement d'Espagne a envoyé en Hongrie pour apprendre la méthode de traiter les mines d'or, découverte par M. Born. Il est actuellement directeur des mines d'Espagne dans l'Amérique méridionale.

de M. Bergman, la meilleure recommandation qu'il fût possible d'avoir auprès de lui. Ils trouvent un jeune homme en tablier, auquel ils le demandent. Ce jeune homme est M. Schéele lui-même. Il ouvre la lettre de son ami, la lit, et les accueille avec joie; il les fait asseoir, il converse avec eux, et il continue son travail sans leur demander excuse pour une chose qui n'en a pas besoin. Il leur parle indifféremment des découvertes des autres et des siennes propres, sans montrer ni vanité ni modestie; il leur expose sans réserve toutes les expériences dont il s'occupe; souvent il s'interrompt pour les entretenir de M. Bergman. « C'est l'honneur de la Suède », leur dit-il, sans avoir l'air de soupçonner que l'on puisse en dire autant de lui. Chaque jour les voyageurs l'invitent à dîner avec eux, et chaque jour il accepte sans remercier et sans permettre qu'on le remercie; mais le repas fini, il se hâte de retourner à sa maison, où ils le suivent. Son temps étoit ce qu'il ne cédoit à personne. Ils le quittent enfin avec regret, et bien convaincus que tous ceux qui aiment vraiment l'étude doubleroient leur existence, si, comme M. Schéele, ils osoient secouer le joug du cérémonial et de l'importunité.

Une autre singularité dans l'histoire des travaux de M. Schéele est, que nous devons à une femme la connoissance de ses nombreux mémoires. Encouragée par M. de Morveau, l'un des savans les plus distingués de ce siècle, madame Picardet, épouse d'un magistrat de Dijon, résolut d'apprendre les langues allemande et suédoise uniquement pour transmettre dans la nôtre

les découvertes du chimiste de Koeping; et son entreprise eut le plus grand succès. Cet acte de dévouement et de courage suppose dans le traducteur de M. Schéele, non le bel esprit qu'on loue trop, mais le bon esprit qu'on ne loue point assez, et qui se montreroit sans doute plus souvent s'il étoit apprécié ce qu'il vaut.

Si quelqu'un demande encore à quoi servent les éloges : ils servent, dirons-nous, à faire connoître de grands noms qui seroient demeurés dans l'oubli, à désigner les véritables sources de l'instruction et du savoir. Peut-être aussi que le spectacle d'une assemblée nombreuse attentive à la lecture d'un éloge a quelque chose de consolant pour l'humanité. Ces lectures sont, dit-on, vouées à l'indulgence. Pourquoi ne laisseroit-on pas entrevoir aux hommes qu'il suffit d'avoir rendu des services réels aux sciences, aux lettres, à la patrie, pour obtenir, s'ils en ont besoin un jour, quelques graces devant elles? Vit-on jamais la satire, la critique même se renfermer dans de justes bornes? De quel droit condamneroit-on la louange seule à n'en point sortir? Les panégyristes au reste ne seroient jamais exposés à de tels reproches s'ils avoient toujours à louer des hommes comme M. Schéele, dont la vie frugale et pure fut consacrée tout entière à la recherche de la vérité et à la pratique de la vertu.

SPIELMANN.

Jacques Reimbold Spielmann, docteur en médecine et professeur de chimie dans l'Université de Strasbourg, correspondant de l'Académie royale des sciences, membre de celles de Nancy, de Berlin, de Pétersbourg, de Stockholm, de Turin, de Hall, de Hesse-Hambourg, associé régnicole de la Société royale de médecine, naquit à Strasbourg en avril 1722, de Jean-Jacques Spielmann, maître en pharmacie, et de Marie-Elisabeth Frédéric.

Après avoir fait ses études, il choisit la profession dans laquelle ses parens avoient acquis de la considération et de la fortune. Dès le quatorzième siècle, la famille des Spielmann étoit comptée parmi les patriciennes; mais elle n'a jamais fait d'efforts pour sortir de la classe de la bourgeoisie, et la maison que M. Spielmann le père occupoit, et où il désiroit de voir son fils établi, lui avoit été transmise par ses ancêtres. Dans les villes où le luxe est peu répandu, on trouve encore un petit nombre de ces familles qui ne cherchant point à s'élever au-dessus de leur état, bornent leur ambition à voir leur probité passer en héritage à leurs enfans. Le toit qu'ils tiennent de leurs pères et où sont dressés leurs ateliers est simple comme

eux, et ancien comme leur race; et leur généalogie, sans tache comme sans illustration, est écrite dans le souvenir d'un peuple nombreux qui les honore.

Ce spectacle, maintenant très-rare dans nos grandes villes, est encore assez commun dans quelques-unes de celles de la Suisse et de l'Allemagne. M. Spielmann se soumit avec empressement à un usage reçu dans sa famille. Il étudia en pharmacie, d'abord à Strasbourg, ensuite à Nuremberg, où cet art s'exerce avec une grande célébrité.

La pharmacie n'occupoit point tous les momens de M. Spielmann; il cultivoit en même temps et avec une grande ardeur tous les genres de littérature; et déja la médecine faisoit partie de ses travaux. De Nuremberg il passa à Leipsick, où Walther, Hebenstreit, Ludwig et Cramer enseignoient les diverses parties de l'art de guérir. Wolf et Hoffman le retinrent quelque temps à Hall; mais c'étoit à Berlin qu'il devoit faire le plus long séjour. Cette capitale, qui réunit depuis si long-temps des héros et des savans, où tous les genres de gloire sont rassemblés, où le bruit des armes prises tant de fois ne troubla jamais la paix des arts, si souvent recréés par la présence de la victoire; cette ville étoit alors, comme aujourd'hui, célèbre par les grands maîtres qui composoient son Académie. Sproegel y professoit la médecine; Pott et Margraf, la chimie; Ludolf, la botanique; Budæus, Cassebohm et Lieberhunk, l'anatomie; Fritsch, l'histoire naturelle des animaux; et parmi ces grands noms, ceux de Frédéric

et de Henri, plus grands encore, fixoient déja les regards étonnés des voyageurs, comme ils arrêteront ceux de la postérité.

M. Spielmann ne quitta qu'à regret une école où il avoit trouvé tant de lumières. Le fameux Henkel lui permit l'entrée de son laboratoire à Freiberg; il suivit à Paris les leçons des Jussieu; Reaumur et Geoffroy l'admirent dans leur intimité; et il revint à Strasbourg, riche des connoissances des peuples les plus éclairés de l'Europe, et excité par cette émulation qui devoit illustrer sa carrière.

Peu de temps après son retour il fut reçu maître en pharmacie, et successivement docteur et professeur surnuméraire en médecine. Sept années s'écoulèrent avant qu'il y eût une chaire vacante dont il pût être titulaire, et pendant cet intervalle il se livra tout entier à l'étude de la chimie, de la matière médicale et de l'histoire naturelle, qu'il démontroit aux élèves. Ces leçons particulières acquirent une grande célébrité : les jeunes médecins venoient de toutes les parties de l'Allemagne pour les entendre, et l'Université de Strasbourg en recevoit un nouvel éclat. Empressée de lui en témoigner sa reconnoissance, elle ne craignit point de s'exposer au reproche d'avoir fait un choix bizarre en le nommant en 1756 à la place de professeur de poésie, qui vaqua cette année. On ne peut, sans être surpris, voir un chimiste chargé d'un département aussi différent du sien; mais on sera peut-être plus surpris encore en apprenant qu'il a

rempli les fonctions de cette chaire pendant trois années, à la grande satisfaction de ses auditeurs. Il avoit recueilli les plus beaux passages des poëtes grecs et latins, dont la lecture lui étoit familière, et il y puisoit les règles du goût; il se plaisoit à montrer combien Homère et Virgile étoient versés dans la connoissance de la nature, dont l'étude est peut-être un peu trop négligée par les littérateurs modernes; et il ne cessoit d'inviter ceux qu'un attrait irrésistible entraînoit vers ce genre de talent, à n'écrire qu'après avoir bien observé l'homme et ses rapports, et avoir éprouvé en eux-mêmes cette explosion d'une ame active, sans laquelle le discours est toujours incapable d'attacher et d'émouvoir.

Les six livres de Lucrèce sur la nature des choses étoient ceux qu'il expliquoit et qu'il commentoit de préférence. Ce poëme, qui peut être consideré comme un traité de physique, où l'auteur expose et discute dans de beaux vers les opinions des philosophes sur les élemens des corps, sur la lumière, sur les sens et même sur les maladies, fournissoit à M. Spielmann l'occasion de tracer la marche et les progrès des sciences. On apprenoit peut-être dans ses leçons moins de poésie que d'histoire naturelle; mais il avoit trouvé le moyen d'intéresser le public et de plaire en instruisant; ce qui doit être le but de tous ceux qui ont à parler aux hommes.

En 1759, M. Spielmann abandonna une carrière qui lui étoit étrangère. Nommé professeur ordinaire

de chimie, il rentra avec joie dans son laboratoire pour n'en plus sortir; car s'il est vrai que chaque chose ait besoin d'être à sa place, c'est à l'homme sur-tout qu'il est le moins permis de s'en écarter. M. Spielmann a exercé pendant vingt-quatre ans avec la plus grande distinction les fonctions de cette dernière chaire.

Il n'est point étonnant que la chimie ait excité dès son origine un enthousiasme universel. Ses recherches sont peut-être les plus piquantes de toutes celles qui s'offrent à la curiosité. La physique expérimentale présente un appareil imposant; ses machines tracent les lois du mouvement et dévoilent le mécanisme des cieux; mais toutes ses opérations se passent à l'extérieur des corps : elle ne sait que les diviser; elle ne les décompose point. L'histoire naturelle embrasse les trois règnes : habile à comparer et à décrire, il n'est rien qu'elle n'observe, qu'elle ne classe; mais elle ne porte point son examen jusqu'à la structure intime de ces substances. Le chimiste, plus difficile à satisfaire, pénètre leur tissu. La dureté, la transparence, la mobilité, ne résistent point à ses moyens. Des fluides légers, incoërcibles, sont dégagés, analysés et changés en des masses pesantes; il sépare et réunit à son gré les élemens; il semble créer de nouveaux êtres. Tant de changemens inattendus, tant de formes données à la matière, des essais d'où naissent des espérances si vastes et des chimères si séduisantes, peuvent-ils ne pas enflammer l'imagination de ceux entre les mains desquels

s'opèrent ces sortes de prodiges? M. Spielmann étoit vraiment digne de cultiver cette science. Quoique d'un caractère froid et tranquille il s'animoit dans son laboratoire; il étoit souvent assez heureux pour y ressentir quelques-unes de ces inspirations qui donnent des vues nouvelles et présagent des succès. Il se renfermoit alors, et ne songeoit aux besoins de la vie qu'après avoir satisfait à ceux que l'amour du travail rendoit les plus pressans.

Les recueils des thèses soutenues dans les universités sont les dépôts où la plupart des savans étrangers consignent leurs recherches. Celles de M. Spielmann se trouvent parmi les Dissertations médicales de Strasbourg, publiées à Nuremberg en quatre volumes, dont elles forment la plus grande partie. Ces mémoires, qui sont très-nombreux, peuvent être divisés en quatre ordres; plusieurs sont relatifs à la chimie et forment la première classe. L'analyse et les propriétés des eaux minérales de Niederbrun et de quelques autres sources sont exposées dans deux dissertations qui composent le second ordre; dans le troisième on peut ranger ses recherches sur l'acacia des boutiques et sur les différentes espèces de cardamome, plante cultivée par les anciens, et si mal décrite dans leurs ouvrages, qu'il est difficile d'en déterminer le genre par ce qu'ils en ont dit. Enfin deux mémoires sur des sujets relatifs à l'hygiène peuvent être rapportés à la quatrième classe. Dans l'un, il a fait connoître à ses concitoyens tous les végétaux malfaisans ou vénéneux de l'Alsace; l'autre

contient l'analyse la plus exacte peut-être qui ait été faite des différentes espèces de lait considérées sous tous leurs rapports, dans des tables très-détaillées. Le but de cet ouvrage est de prouver que le lait maternel est le seul aliment que l'on doive offrir aux nouveau-nés; précepte que la nature a entouré de jouissances, et dont il est honteux qu'il faille rappeler le souvenir aux hommes.

Au mérite des expériences faites avec ordre et exposées avec clarté, les dissertations de M. Spielmann joignent celui de l'exactitude et de l'étendue des recherches historiques. On voit en les lisant qu'il les a rédigées avec tout le soin dont il étoit capable; aussi n'a-t-il point éprouvé le sort des écrivains qui, traitant légèrement le public, ne doivent pas être surpris d'en être traités de même.

Les chimistes font le plus grand cas de son Mémoire sur la nature du principe salin; grande et belle question, parce qu'elle ne tient pas à un ordre de faits isolés, mais à tous les êtres en général. Les acides des trois règnes y sont examinés successivement. Après avoir indiqué les quantités respectives de terre et d'eau qui les composent, il en conclut que l'acide vitriolique est le principe salin le plus pur; que l'acide nitreux contient plus d'eau; que cet élément est plus abondant encore dans l'acide marin; que dans ces deux derniers la combinaison du principe salin proprement dit est altérée, et que les acides végétaux doivent à une certaine quantité d'huile inhérente des propriétés savonneuses

qui sont utiles dans le traitement de plusieurs maladies.

Ailleurs il recherche quels sont les effets des différentes préparations mercurielles sur les humeurs animales et principalement sur le sang, et il donne la préférence au mercure employé sous forme saline, parce qu'il est plus soluble et qu'il est plus facile d'en estimer les doses.

Ce qu'il a écrit sur la nature de la bile, déterminée par des expériences exactes, sur l'argile, sur le principe de la causticité, sur l'acide imaginé par Meyer, dont il loue les travaux en rejetant son système, et sur les gaz dont il a publié l'histoire jusqu'en 1776, annonce un savant également consommé dans la pratique et dans l'étude de la chimie. Il a retiré de l'urine, par l'analyse, de l'eau, de l'huile, du sel marin, du sel fébrifuge de Sylvius, du sel admirable de Glauber, un sel ammoniacal fixe, de l'alkali volatil, de l'acide phosphorique, de la sélénite et des terres vitrifiable, calcaire et alumineuse, dont il a fait connoître les proportions et les sources. Il regardoit le tartre comme un acide auquel se sont jointes, dans le travail de la végétation, quelques portions de terre calcaire et d'huile.

On savoit depuis Stahl que tous les fluides dans lesquels l'huile, l'acide et la terre étoient réunis de manière à produire une saveur douce ou sucrée, pouvoient fournir des esprits ardens. Quoique le lait possède éminemment ces qualités, les chimistes étoient bien loin de présumer qu'il fût susceptible de la

fermentation vineuse : M. Spielmann lui-même en avoit long-temps douté ; mais M. Oseret's-Kowsky lui ayant assuré en 1778 qu'il avoit vu les Tartares préparer, avec le lait de jument et sans aucune addition quelconque, une boisson spiritueuse, il donna le plan des expériences qui furent tentées à Strasbourg pour vérifier ces assertions, et il obtint le même résultat avec le lait de vache : il ne faut que l'agiter long-temps dans un tonneau sans qu'il ait précédemment éprouvé la plus légère altération. L'effet du mouvement est de s'opposer à la séparation des parties constituantes de ce fluide si légèrement unies entre elles, qui, retenues dans leur contact, fermentent ensemble et peuvent alors fournir les principes nécessaires au produit que l'on attend. M. Spielmann s'est assuré que le secours des farineux est inutile au succès de cette opération, dans laquelle les Tartares ont été nos maîtres. Ainsi le lait, cet aliment de l'embryon et de l'enfant, peut se changer en une boisson vineuse pour l'adulte, en un acide pour étancher la soif ; il abreuve le malade d'une sérosité bienfaisante ; il contient une huile abondante et douce ; il fournit un sel analogue au sucre : lui seul pourroit suffire à tous les âges et à toutes les conditions de la vie. Que de propriétés, que de vertus, que de substances cachées dans un seul être ! Disons avec Pascal : Combien l'homme est ingénieux et grand, puisqu'il sait démêler et créer en quelque sorte ces objets de son admiration et de ses besoins !

Tous ces ouvrages, tous ces travaux étoient dirigés

vers l'instruction ; et c'est principalement comme professeur que nous devons célébrer la mémoire de M. Spielmann. Deux excès doivent être évités dans ce genre, et cette extrême légèreté qui ne laisse point de questions indécises, et cette excessive réserve qui n'ose rien affirmer. Celui qui enseigne doit se considérer comme un guide; si sa marche n'est point assurée, il ne peut inspirer de confiance à ses disciples. M. Spielmann avoit bien saisi ce juste milieu. Son usage étoit de réduire à des propositions générales les résultats de ses réflexions et de ses expériences : s'il doutoit il en exposoit clairement les motifs ; sur-tout, il connoissoit le degré d'attention dont ses auditeurs étoient susceptibles, et il ne l'excédoit jamais. Ne pourroit-on pas dire qu'il en est de l'instruction comme des alimens, qui doivent être préparés avec choix et toujours proportionnés à la force des organes, que l'on affoiblit également et lorsqu'on les épuise et lorsqu'on les surcharge?

Il n'appartient qu'aux grands maîtres de tracer les élémens des sciences qu'ils cultivent. Les Instituts de chimie rédigés par M. Spielmann justifient les éloges que nous avons donnés à la méthode de l'auteur. Il a suivi l'ordre des grandes opérations chimiques et non celui des règnes. Déja Geber et Vogel avoient adopté cette marche. Elle tient de plus près et mène plus directement à la pratique ; et tous ceux que leur état engage à s'y livrer liront avec fruit cet ouvrage écrit par une main que le travail a formée. Ils y remar-

queront sur-tout, ce qui ne se trouve point ailleurs, un exposé des progrès de la chimie, et des procédés des anciens comparés avec ceux des modernes. Ces Instituts ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe; et ils servent encore aujourd'hui de livre classique dans plusieurs universités; mais il ne faut point confondre avec les autres éditions celle que M. Cadet de Vaux a publiée à Paris en 1770. Revu par l'auteur lui-même, cet ouvrage est compté dans le petit nombre de ceux qui sont sortis des mains du traducteur plus parfaits qu'ils n'étoient auparavant.

La matière médicale, plus composée encore que la chimie, résulte d'un concours de connoissances qu'il est très-difficile de réunir. Le Traité de M. Spielmann sur ce sujet, dont les grandes classes de médicamens forment les principales divisions, est digne de la réputation de ce professeur : il est écrit avec précision et il ne mérite point le reproche que l'on peut faire à tant d'autres. A en juger par leur étendue, on croiroit que nos ressources en médecine seroient immenses : il semble que les auteurs de ces volumineuses productions aient voulu imiter ces ruses de guerre dans lesquelles on ajoute des armes simulées aux véritables pour tromper et inspirer plus de confiance par un appareil imposant.

M. Spielmann a déterminé dans un autre ouvrage les doses des divers médicamens. Enfin, dans sa Pharmacopée générale, à des procédés chimiques qui sont très-exacts, et à une histoire complète des drogues, il a joint toutes les formules des plus célèbres méde-

cins connus, et sous tous ces rapports peu d'hommes ont travaillé dans ce siècle aussi utilement et avec autant de zèle pour l'avancement de notre art.

La vigilance de M. Spielmann s'est étendue jusqu'au jardin de botanique de Strasbourg. Lorsque ce terrain lui fut confié, il n'y avoit ni serres, ni école; aucuns fonds n'étoient destinés à son entretien. M. Spielmann en sollicita et en obtint; et ce jardin, qu'il distribua suivant un nouveau plan, est maintenant un des mieux tenus et des plus riches que l'on connoisse. M. Gérard, préteur de Strasbourg, l'a embelli en y déposant une collection des plantes les plus curieuses de l'Amérique septentrionale, qu'il a rapportées lui-même des environs de Philadelphie. Soignés avec une sorte de respect par M. Spielmann, acclimatés sous un ciel ami du leur et propice à leur culture, ces végétaux y rappelleront long-temps ce que peuvent l'alliance et les armes du monarque français.

La Société royale nomma M. Spielmann son associé régnicole en 1777, et depuis cette époque il nous a fait parvenir, chaque année, le résultat de ses travaux.

Si l'on en croit le témoignage des fils de M. Spielmann et celui de M. Lorenz, recteur de l'Université de Strasbourg, auteur d'un éloge de ce médecin célèbre, nulle rivalité, nulle jalousie, nul chagrin, ne mêla son amertume à ses succès. Livré à des travaux qui faisoient ses délices, comblé d'honneurs au sein même de sa patrie, entouré de disciples qui l'admiroient, d'une famille nombreuse qui le chérissoit, marié deux

fois sans avoir eu sujet de s'en repentir, jamais on ne courut avec plus de bonheur tous les hazards de la vie.

En septembre 1783, il fut attaqué d'une maladie peu douloureuse, et la mort la plus douce termina sa carrière.

Telle est l'histoire simple, mais rare, d'un citoyen qui vécut heureux et tranquille, quoiqu'il fût illustre par son savoir et recommandable par sa vertu.

ÉLOGES HISTORIQUES.

TROISIÈME SECTION.

ÉLOGES
DE WATELET ET DE VERGENNES;
ET
MÉLANGES DE LITTÉRATURE.

AVERTISSEMENT.

La Société royale de médecine, que Vicq-d'Azyr avoit formée et qui fut constamment animée de l'esprit de son fondateur, considéra la médecine dans le point de vue le plus vaste et dans ses rapports avec toutes les sciences physiques et morales, auxquelles elle peut offrir ou demander un tribut de connoissances et de lumières.

Cette illustre Société, qui fut pendant longtemps obligée de combattre les ennemis les plus dangereux, ceux de la raison et de tout changement utile, se trouva dans la nécessité de chercher souvent un appui dans le crédit de

quelques amis puissans, et d'inscrire sur la liste de ses membres les noms de plusieurs hommes que leur profession et leurs études habituelles rendoient entièrement étrangers à la médecine. Tels furent principalement WATELET et DE VERGENNES, qui s'intéressèrent à l'établissement de la Société royale, et que les membres de cette illustre académie placèrent par reconnoissance sur la liste de leurs associés libres.

Nous avons cru devoir ranger sous un titre particulier les éloges de ces deux bienfaiteurs de la Société de médecine, et nous avons rapporté au même titre quelques mélanges littéraires de Vicq-d'Azyr, qu'il nous eût été impossible de placer dans une autre section.

Ces articles, entièrement relatifs à la philosophie et à la littérature, prouvent d'ailleurs avec quelle supériorité l'esprit flexible de Vicq-d'Azyr savoit s'appliquer aux objets les plus éloignés du genre de ses études habituelles.

Ces articles sont, 1.° une Notice historique sur les académies; 2.° des Réflexions générales sur les sciences, en réponse au Discours de Rousseau; 3.° un Discours lu à l'ouverture de la séance du 26 octobre 1784, à laquelle le prince Henri de Prusse assista.

WATELET.

Comment le nom de M. Watelet, qui a consacré sa vie entière à la poésie et aux arts, s'est-il trouvé inscrit sur notre liste ? Je me hâte de répondre à une question que le public a sans doute le droit de nous faire.

Lorsqu'en 1776 feu M. Turgot et M. de Malesherbes obtinrent la sanction royale au plan de notre institution, M. Watelet contribua beaucoup à ce succès par son crédit et par ses conseils; et des circonstances particulières lui confièrent en partie l'examen de nos premiers règlemens. Ce furent donc la reconnoissance et l'amitié qui le placèrent parmi nous ; c'est d'elles aussi que sa mémoire attend le tribut de nos regrets, et c'est en leur nom que je sollicite l'indulgence de l'auditoire. Chargé, pour obéir à nos lois, de lire dans cette séance l'éloge de M. Watelet, et ne pouvant le louer que par ses œuvres, je demande la permission de parler ici des belles lettres et des beaux arts.

Claude-Henri Watelet, receveur général des finances, l'un des quarante de l'Académie française, des académies de Berlin, della Crusca, de Cortone, de l'Institut de Bologne, honoraire des Académies royales de peinture et d'architecture, associé libre de la Société

royale de médecine, naquit à Paris le 28 août 1713, de Henri Watelet, receveur général des finances de l'Orléanois, et de Marguerite de Beaufort, fille de M. de Beaufort, fermier général.

Il fit ses humanités au collége d'Harcourt.

On remarqua de bonne heure en lui un goût très-vif pour le dessin et pour la musique, et ses parens ne mirent aucun obstacle à ces dispositions.

Il n'est point en effet d'étude qui convienne mieux à la mobilité de l'enfance et à l'activité de la jeunesse que l'étude des arts. Considérez jusqu'à quel point tous les organes sont alors impatiens de jouir: il n'est rien que l'enfant ne voie, qu'il ne touche, qu'il n'entende, qu'il ne répète, qu'il n'imite. Voulez-vous accélérer le développement de ses facultés? appelez à votre secours les beaux arts, si mal-à-propos exclus des colléges, et qu'ils soient admis parmi ses jeux: que son oreille soit frappée de l'harmonie des sons, et vous le verrez régler ses mouvemens sur leurs mesures. Dessinez en sa présence les objets qui l'auront le plus intéressé, et vous arrachant le crayon, il vous forcera de lui apprendre à s'en servir. Ouvrez-lui ces ateliers dans lesquels l'argile prend sous la main de l'artiste des formes divines ou humaines, et l'enfant qui voudra la paîtrir acquerra des idées exactes des grandeurs et des contours; il se plaît à représenter par des constructions bizarres des temples et des autels. Qu'il joue avec des colonnes de tous les ordres, qu'il les combine de mille manières; et sa curiosité vous interrogera bientôt sur leurs

attributs et sur leurs rapports. Ainsi vous n'aurez parlé qu'à ses sens et vous l'aurez instruit ; sans l'attrister vous aurez obtenu son attention et fixé son inconstance ; en un mot, il sera subjugué, mais il n'aura point cessé d'être libre, parce que vous lui aurez montré la nature avec tous ses charmes, et qu'il se sera lui-même soumis à l'observation de ses lois.

Presque tous les détails de ce tableau peuvent s'appliquer à l'enfance et à la jeunesse de M. Watelet. Sa santé, foible et chancelante, avoit besoin des ménagemens d'une éducation facile, de l'exercice modéré que donne la pratique des arts, et sur-tout de ces émotions douces qui développent dans les organes la sensibilité, le mouvement et l'énergie.

On jugea qu'un voyage contribueroit à le fortifier ; et son père, qui l'aimoit tendrement, le fit partir pour l'Allemagne, qu'il parcourut accompagné de M. Leroi de Saint-Agnan, médecin, et homme aimable autant qu'éclairé.

A Vienne il fut témoin des fêtes qui eurent lieu à l'occasion du mariage de la feue impératrice reine Marie-Thérèse ; il passa en Italie par le Tyrol ; à Naples il fut attaqué de la petite-vérole ; à Rome, il fut plus heureux ; sa santé y devint meilleure et il y acquit un ami.

M. Pierres, actuellement premier peintre du roi, y résidoit alors. Ils se lièrent intimement ensemble. Même respect pour l'antique, même pureté de goût, même amour du vrai, les ont toujours caractérisés l'un

et l'autre. Devenu en quelque sorte un des élèves de l'École françoise à Rome, M. Watelet s'associa à leurs travaux. Il visita avec eux les monumens répandus dans cette capitale des arts, où il prolongea son séjour.

Pour savoir jusqu'à quel point ce spectacle devoit l'intéresser, que l'on jette un regard sur le tableau de sa vie. On le verra recueillant dans les ouvrages de Michel-Ange et de Raphaël les principes des proportions et de l'ensemble ; on le verra, joignant le talent de la poésie à celui des arts, peindre en vers français, d'après le Tasse, la prudence consommée de Godefroi, la bravoure souvent indocile de Renaud, l'amour furieux dans Armide, passionné, mais doux et tendre dans Herminie ; on le verra parmi les féeries de l'Arioste essayer de transmettre dans notre langage la gaieté, la richesse et la variété de ces tableaux. Il crayonnera les exploits du terrible Roland, les aventures du sensible Roger ; pénétrant avec lui dans le palais de l'enchanteresse Alcine, il nous la montrera si touchante, que nous n'apercevrons en elle d'autre pouvoir que celui de ses yeux, d'autre magie que celle de sa beauté : et si l'on se rappelle qu'âgé de dix-neuf ans il habitoit la patrie des grands hommes qui ont donné ces chefs-d'œuvres au monde ; que ce fut alors qu'il traça d'une main libre et hardie le plan auquel il a soumis toute sa carrière, qu'il se voua pour toujours à l'étude des lettres et des arts : on jugera sans peine de l'énergie de son zèle et du bonheur de ses premières années.

Mais il fallut quitter ces climats où les jours couloient si promptement pour lui : il revint en France, où la renommée avoit publié ses succès. Sa tête étoit pleine d'images ; les illusions de la Fable, embellies par le pinceau des grands artistes, s'offroient en foule à sa mémoire ; en un mot, il étoit devenu poëte à l'École de Rome, parmi les peintres ; à Paris il se distingua comme peintre et comme poëte, et il eut des succès dans ces deux genres.

Bientôt les sociétés les plus brillantes le recherchèrent. A une amabilité naturelle, il en joignoit une, acquise, qui plaisoit peut-être davantage ; il faisoit avec facilité des chansons, des fables, des drames, des opéras ; il raisonnoit sur les divers genres de poésie, de peinture, de musique, sur les antiquités ; il sembloit avoir plusieurs formes, comme il avoit plusieurs talens ; et on le fêtoit dans des cercles dont les goûts étoient opposés : chez Mesdames de Tencin, de Pompadour, et Geoffrin, chez MM. de Maurepas, de Caylus et d'Argenson.

Il étoit sans doute à craindre que ce succès rapide, récompense dangereuse d'un talent naissant, ne nuisît à sa maturité. Peut-être aussi pourroit-on dire que M. Watelet ne se défia pas toujours assez de ce penchant qui entraîne l'homme de lettres vers le torrent du monde, où il est applaudi. Là manquent deux grands moyens sans lesquels nul n'atteint à la perfection : la méditation et le temps ; mais s'il fut quelquefois séduit, il ne se laissa jamais aveugler. Il distingua toujours,

parmi ses écrits ceux qu'il destinoit au public, d'avec ceux qu'il accordoit aux diverses circonstances de la société; et si cette dernière part a été la plus forte, pourquoi le blâmerions-nous d'avoir sacrifié sa gloire à son bonheur, et l'amour-propre à l'amitié?

Celle de ses occupations qu'il préféroit et à laquelle il revint toujours, fut l'étude des arts.

S'il en est un dont les principes méritent d'être recueillis et ornés par la main des poëtes, n'est-ce pas l'art de peindre? Déja Dufresnoy (1) et Marsy (2) en avoient tracé les élémens dans des vers latins, aussi bons peut-être qu'il soit possible d'en faire à présent; mais la langue française, qui compte maintenant plus d'un succès dans ce genre (3), ne s'y étoit point encore essayée lorsque M. Watelet résolut de s'y livrer; il ne se dissimula point les difficultés de son entreprise. Composer un poëme sur la peinture n'est-ce pas en effet s'astreindre à montrer ses rapports avec tous les arts, avec tous les événemens, avec toutes les passions? n'est-ce pas embrasser la nature entière, les dieux et leur puissance, le ciel et ses merveilles, la terre avec tous ses sites et ses

---

(1) *Pictura, carmen; auctore* Francisco Maria MARSY.

(2) *De arte graphica liber; auctore* C. A. DUFRESNOY.

(3) Voyez La Peinture, poëme en trois chants, par M. LEMIÈRE; in-4.°, à Paris, chez Lejay, libraire, rue Saint-Jacques, au-dessus des Mathurins, au grand Corneille, 1769.

On trouve dans ce poëme, écrit avec enthousiasme, un grand nombre de tableaux élégamment et fortement dessinés.

tableaux, ses plaines et leurs moissons, ses montagnes et leurs volcans, ses forêts et leurs ombrages; ses mers, leur calme et leurs tempêtes; le temps et ses époques, l'histoire et ses leçons, la Fable et ses mensonges, l'homme lui-même, enfin, avec sa grandeur et sa misère? Toutes ces images se présentent en foule au poëte étonné, que l'ascendant de son génie peut seul élever à la hauteur d'un aussi grand sujet.

Averti par cette pensée, M. Watelet connut ses forces; et déterminant la marche et les limites de son projet, il sut les mesurer avec celles de son talent.

Le dessin, la couleur et l'invention forment la division de son poëme (1): il dit dans ses vers quelles sont les proportions des différentes parties du corps, comment on en exprime les attitudes et les contours; comment doivent être dirigées les lignes de la perspective, de quelle substance l'artiste doit se servir pour colorer ses pinceaux: et ces détails ont tous reçu les formes de la poésie; et lorsqu'il traite de l'élégance et du goût,

---

(1) L'Art de peindre, poëme, avec des réflexions sur les différentes parties de la peinture; par M. Watelet, associé libre de l'Académie royale de peinture et de sculpture: nouvelle édition, augmentée de deux poëmes sur l'Art de peindre, de M. C. A. Dufresnoy et de M. l'abbé de Marsy. A Amsterdam, aux dépens de la compagnie, 1761.

Ce poëme avoit été publié précédemment in-4.o grand papier, Paris, 1760. Il y a aussi une édition in-8.o de la même année.

Ce poëme a essuyé plusieurs critiques: voyez, entr'autres, la lettre à M***, contenant quelques observations sur le poëme de L'Art de peindre.

il ne manque jamais de donner à la fois le précepte et l'exemple.

Que l'on ne croie pas cependant que tout le mérite de ce poëme didactique se borne à l'enseignement et à l'exposition. Qu'on jette les yeux sur la belle description des couleurs du prisme; qu'on lise les adieux d'Andromaque et d'Hector, et le tableau du vainqueur de Porus, et les attributs des héros d'Homère : et l'on ne pourra refuser à M. Watelet le double laurier qu'il a mérité comme peintre, et comme poëte en chantant les beaux arts.

Les réflexions qu'il a publiées à la suite de ce poëme ont réuni tous les suffrages; leur distribution est vraiment pittoresque. En tête de chaque article est le portrait du peintre le plus célèbre dans le genre qui en est le sujet; de sorte que ce n'est pas l'auteur, mais le peintre lui-même qui parle et qui enseigne. On ne lit point un livre; on assiste aux leçons des grands artistes, et on s'instruit à leur école.

Avec eux, on recherche, dans l'examen des statues antiques, comment de la réunion des parties proportionnées d'un corps naît son ensemble; on compare le jeune Faune avec l'Antinoüs, celui-ci avec le Gladiateur, et l'Hercule avec le Laocoon (1); et parcourant

(1) Les artistes qui veulent donner une idée complète de la douleur doivent, s'ils suivent les conseils de M. Waletet, avoir sans cesse sous les yeux le Laocoon : on voit les affections déchirantes s'étendre jusqu'aux extrémités, à raison du grand nombre d'articulations et de cordes qui s'y trouvent dans un petit espace.

ainsi dans ces chefs-d'œuvres des arts le cercle des divers âges et des différentes conditions de la vie, on y découvre ces règles précises, ces dimensions exactes d'où résulte la beauté des formes, dont elles sont la mesure, et qu'une étude profonde a retrouvée et fait revivre parmi nous. Des proportions (1) et de l'ensemble naissent l'équilibre et le mouvement; et c'est Léonard de Vinci que M. Watelet interroge sur cette partie de son art. C'est par son organe qu'il expose comment les efforts et l'appui, mal combinés entre eux, donnent de la gêne à la figure et de la fatigue au spectateur. Vous aimez à voir Hercule tenant le géant Anthée suspendu dans ses bras nerveux et prêt à l'étouffer sur son sein : c'est que les lois de l'équilibre, complétement observées dans ce groupe, vous rendant en quelque sorte témoins de l'action, vous applau-

---

En effet, chaque doigt éprouve une portion de la douleur qui agit sur tous les muscles; il semble que les affections, portées jusqu'aux extrémités, redoublent de violence, parce qu'elles ne peuvent s'étendre plus loin.

(1) Il paroît naturel de croire, dit M. Watelet, qu'un objet, par exemple, une figure d'homme ou de femme, représentée dans sa grandeur et dans les proportions naturelles, a quelque avantage relativement à l'illusion dans la conformité des dimensions.

Il est une infinité de circonstances où cet avantage est sensible. Ainsi la représentation de la servante de Rembrant, dont ce peintre exposa le portrait à sa fenêtre, n'auroit pu tromper les passans si l'imitation avoit été plus grande ou plus petite de proportion que la nature.

Mais il faut observer que plus on s'appuieroit sur cette base, moins l'illusion appartiendroit au libéral de l'art.

dissez à la défaite du monstre impie vaincu par le demi-dieu.

Qui peut mieux que le Titien donner des leçons sur l'harmonie des couleurs? Qui dira mieux que lui comment les rayons, dirigés du centre lumineux vers les divers points de l'objet, y portent le jour et sont terminés par les ombres; quelles sont les lois de leur incidence et de leurs reflets; quelles sont celles de la dégradation des couleurs et de leurs sympathies; jusqu'à quel point les organes de l'artiste influent sur le ton de ses tableaux, et sur-tout avec quel soin on doit éviter le faux-brillant qui, dans la peinture comme dans la poésie et dans toutes les productions de l'esprit, diminue l'effet au lieu de l'augmenter.

De ces nuances bien senties résultent la grace (1) et la beauté, dégagées de toutes les fantaisies de la mode et de la contrainte des manières, telles enfin qu'on les voit quelquefois sortir des mains de la nature, ou telles qu'on les a vu naître sous les pinceaux du Corrège et de l'Albane.

Ne faut-il pas encore que l'expression anime et varie les tableaux? Ici le Dominiquain et le Brun se réunissent

---

(1) La grace, dit M. Watelet, naît du juste accord des sentimens de l'ame avec l'action du corps : le peintre, pour la représenter, doit donc apprendre à bien connoître, par l'observation et par la méditation, cette marche corrélative des affections et des mouvemens; marche quelquefois parfaitement correspondante, mais trop souvent inégale, soit que l'expression éprouve de la gêne, ou que le sentiment soit contraint.

pour dévoiler les secrets de l'ame affectée par les passions, et pour apprendre l'art d'en saisir extérieurement les caractères; mais où trouver des sujets propres à ce genre d'imitation? Seroit-ce dans les villes, où les gestes et la physionomie obéissent à la convention dès l'enfance? Seroit-ce près des villes, où tout ce qui les environne, les champs, les animaux, et les arbres eux-mêmes, portent le sceau de la contrainte et de l'uniformité sociale? Seroit-ce loin des villes, où les organes, fatigués et grossiers, ne reçoivent qu'un petit nombre d'impressions qu'ils savent aussi dissimuler? Parmi tant de causes propres à masquer la nature, le seul modèle des arts, qui retrouvera la trace des émotions du cœur humain, si ce n'est l'observation guidée par l'enseignement des grands maîtres dans les académies, où l'on garde un souvenir profond de ce que l'homme fut autrefois, et de ce qu'il a perdu, dans les grandes associations, de force, de franchise et de simplicité?

Est-il donc une étude plus grande et plus belle que celle de l'art de peindre ainsi considéré? Comme il s'unit à la philosophie par le tableau des sensations; à la morale, par celui des vertus et des vices; à l'histoire naturelle, par celui des attitudes et des gestes; à la science de l'équilibre, par les lois de la pondération des figures; à l'optique, par les illusions de la perspective; à l'anatomie, par le dessin des masses et des articulations; enfin, à la chimie, par la fabrication et le mélange des couleurs!

En lisant cet ouvrage, on est étonné du grand

nombre de pensées et de vues resserrées par l'auteur dans aussi peu d'espace. Ces réflexions ne sont en effet que le sommaire d'un grand traité auquel M. Watelet a consacré sa vie, qu'il a enfin rédigé sous la forme de dictionnaire, et dont le public jouira bientôt. Tout ce qui concerne l'art de peindre y est discuté sans longueur et sans ennui ; le précepte ne s'y montre jamais isolé ; on voit toujours d'où il naît et ce qu'il doit produire. L'enthousiasme et le goût (1) sont assujétis à quelques règles ; elles y sont tracées. Nul n'y puisera sans doute ni cette vive émotion d'où l'ame tire sa vigueur, ni ce tact exquis d'un sens intime qui la dirige dans ses jugemens ; mais ceux qui en sont pourvus y trouveront des conseils dont ils sauront profiter.

---

(1) Il faut distinguer, suivant M. Watelet, le goût qui jouit, du goût qui opère : non qu'ils soient essentiellemeut différens, mais parce que l'un agit avec promptitude, et l'autre avec réflexion. Du reste, tous deux ont également pour base ce sentiment délicat qui se décide d'après les convenances ou d'après les conventions.

Le goût, appuyé sur les convenances, a plus de perfection et de stabilité. En effet, les convenances naissent de la nature même des hommes, c'est-à-dire de ce qu'ils sont essentiellement et de ce qu'ils doivent être les uns à l'égard des autres dans l'ordre général. Le goût, appuyé sur les conventions, est plus restreint, parce que les conventions n'embrassent ni les choses ni les hommes en général, et ne s'établissent le plus ordinairement que parmi un certain nombre d'hommes. Aussi les conventions diffèrent entre elles dans les différens climats, dans les temps divers, dans les sociétés, et jusque dans les plus petites portions des sociétés.

C'est par ces raisons que le goût qui naît des conventions peut être établi sur tant de bases qu'on doit le regarder comme arbitraire.

L'art de peindre reconnoît deux origines, l'une naturelle, l'autre historique. Ce bel art exerce son domaine sur deux mondes, dont l'un est réel et l'autre imaginaire ; il représente deux espèces de beautés, dont l'une est vraie et l'autre seulement idéale. Tantôt il montre la vérité dans tout son jour, tantôt il la cache sous le voile des symboles. S'agit-il de ses genres ? Ils sont assez variés pour suffire à tout ce que l'esprit peut concevoir d'images et de tableaux. S'agit-il de ses procédés et de ses effets ? Les uns sont aussi minutieux que les autres sont sublimes. S'agit-il enfin de la poétique de cet art ? Elle se compose de tout ce que l'imagination a de moyens et d'énergie. On lit dans le Dictionnaire de M. Watelet (1) un grand nombre d'articles, ou plutôt de traités sur ces différentes matières.

S'il falloit indiquer quelque rapprochement entre nos travaux et les siens, nous le trouverions dans les mots ANATOMIE et FIGURE qu'il a rédigés, soit pour l'ancienne édition de l'Encyclopédie, soit pour le Dictionnaire qui fera partie de la nouvelle ; et nous prouverions que plusieurs de nos connoissances ne lui étoient point étrangères, en faisant voir combien ce qu'il a dit du squelette et des muscles est exact et précis.

---

(1) Dictionnaire de peinture, destiné à faire partie de l'Encyclopédie méthodique. On trouve en tête des notions préliminaires sur la peinture, et un tableau des principales parties qui constituent cet art. J'ai entre les mains les premières feuilles de ce dictionnnaire jusqu'au mot CONTOUR ; en tout 126 pages in-4.° en deux colonnes.

Veut-on maintenant avoir une juste idée de ce que fut M. Watelet, à qui tant de rapports étoient connus? Que l'on se représente un homme également versé dans toutes les parties des sciences et des lettres qui intéressent les beaux arts; se servant avec le même succès de la plume, du burin et du pinceau; placé pour ainsi dire entre les poëtes, les philosophes et les artistes, et rendant communes à tous les richesses propres à chacun d'eux; souvent consulté, parce qu'il joignoit à l'affabilité une vue qui s'étendoit au loin, et un tact qui s'appliquoit à tout; consultant plus souvent encore, parce nul ne rechercha de meilleure foi l'instruction et les lumières; applaudissant avec transport au talent; habile à consoler et à faire renaître le courage dans les revers; accueillant les élèves, sur-tout lorsqu'ils avoient plus besoin de ses secours que de ses avis; les recevant dans sa maison, les traitant en père ou en ami, et jamais en protecteur; en un mot, aimant les arts sans faste et les artistes pour eux-mêmes, et formant des vœux qui étoient tout entiers pour leurs progrès et pour leur gloire : tel fut M. Watelet aux yeux de ses contemporains, et tel il doit paroître à ceux de la postérité.

Jusqu'ici je l'ai présenté comme livré seulement à l'art de peindre : il a traité, dans un autre ouvrage (1), de l'origine et de la destination des beaux arts, consi-

(1) De l'origine et de la destination des arts libéraux, in-8.°, 1779. La première partie est depuis ce temps prête à paroître; je ne sais pourquoi elle n'a pas encore été rendue publique.

dérés en général et sous leurs différens rapports. J'ajouterai même qu'il n'a montré nulle part autant de profondeur. Cet écrit, dont la première partie est imprimée, n'étant point connu, j'ai cru que l'on me sauroit gré d'en publier une esquisse (1).

Interroge-t-on la nature? dit M. Watelet: on est sur la route des sciences. Cherche-t-on à l'imiter? on est sur celle des arts. Ceux-ci fixent-ils votre attention, et demandez-vous quelle est leur origine? Semblables

---

(1) TABLEAU des principales parties qui constituent l'art de la peinture.

Il faut considérer dans l'art de la peinture,

SON ORIGINE

NATURELLE.

L'origine naturelle de la peinture a pour fondement un besoin et un penchant universel qui portent l'homme à exprimer ce qu'il sent, et à imiter. Ce besoin et ce penchant, qui font partie de la nature de l'homme, lui rendent les arts libéraux indispensables; et ces arts, au nombre desquels est la peinture, deviennent des langages intellectuels, attachés sur-tout aux plus nobles des institutions qui s'établissent dans les sociétés; je veux dire les systèmes de religion, d'héroïsme et de patriotisme.

HISTORIQUE.

L'origine historique de la peinture a pour base les monumens de l'antiquité; mais ces monumens offrent peu de faits certains. On trouve dans les anciens auteurs qui ont traité de l'histoire des arts quelques circonstances et quelques détails qui intéressent la curiosité. Ils ne sont la plupart ni essentiellement nécessaires, ni infiniment utiles aux progrès des artistes.

aux races illustres, leur génération se confond avec celle des hommes. Leur principe commun est l'imitation. Avant M. Watelet, l'abbé le Batteux l'avoit dit, et il avoit trouvé le germe de cette idée dans Aristote. Que l'on observe l'homme dans tous les temps de sa vie, et on le verra pressé par le désir d'exprimer ce qu'il

---

Suite du tableau sur l'art de la peinture.

SON USAGE,

UTILE	UTILE ET AGRÉABLE	AGRÉABLE,
Aux sciences et institutions en général par la représentation des objets dont elles s'occupent, et des moyens qu'elles emploient; A l'histoire, par la représentation des faits, par la conservation fidèle des objets, des monumens, des ressemblances, et des usages en particulier; A la morale, par la représentation des actions louables; et enfin, Aux institutions, parce que la peinture les rend sensibles, en mettant sous les yeux les faits qui appartiennent à ces institutions, et les allégories qui leur sont propres.	Aux arts libéraux, par les rapports que la peinture qui en fait partie a avec eux. Aux arts mécaniques, en facilitant l'intelligence, l'exécution et l'imitation de tout ce qu'invente l'industrie humaine; car l'art de la peinture est à cet égard une langue universelle.	Comme objet de délassement et de plaisir, soit par la satisfaction particulière que la peinture fait éprouver dans les imitations qu'elle produit; Soit à titre de monumens et d'ouvrages patriotiques; Soit encore à titre de propriété et de jouissance personnelle.

sent, et d'imiter ce qu'il voit. Qu'on le suive avec le secours de l'histoire dans l'étude progressive des arts, et l'on apercevra qu'en imitant il a mis en usage des moyens de divers ordres ; que ses représentations ont d'abord été simples, et qu'elles sont ensuite devenues complexes ; c'est-à-dire qu'après avoir rendu les formes par des formes plus habiles à tromper, il a enfin représenté les reliefs par des traits et par des couleurs.

Suite du tableau sur l'art de la peinture.

SA PERFECTIBILITÉ

PAR LA THÉORIE,		PAR LA PRATIQUE,
Au moyen de l'enchaînement des principes nécessaires à l'art; Par les secours qu'elle tire des parties de différentes sciences, telles que l'anatomie, qui démontre au peintre l'ostéologie et la myologie ; Par les mathématiques, qui seules peuvent donner des lois précises de la perspective et de la pondération ; Par l'histoire et la fable, où se trouvent consignés les faits intéressans et le costume des peuples, ainsi que les allégories.	Au moyen des observations sur les formes des corps ; Leurs couleurs; Les effets de la lumière ; Les effets des passions ; Les mouvemens apparens des corps animés ; Les accidens de toute espèce auxquels la nature visible est sujette.	Qui comprend : L'exercice habituel de l'art, d'où résultent la liberté et la facilité d'opérer ; Le choix des meilleurs moyens et de tous les secours que peut employer l'art ; Le perfectionnement des ustensiles et des matières, de la préparation de ces matières, et la parfaite connoissance de l'emploi qu'on peut et qu'on doit en faire.

Recherche-t-on quelles sont les liaisons des beaux arts avec nos besoins? M. Watelet répond qu'ils doivent être considérés comme autant de langages (1). Le plus simple

---

(1) TABLEAU des six arts ou langages libéraux, avec la différence qui distingue trois d'entre eux des trois autres, d'après M. Watelet.

Arts ou langages dont les productions sont transitoires ou instantanées.

Art de la Pantomime	Langage d'action.
Art de la Parole	Langage des sons articulés.
Art de la Musique	Langage des sons modulés.

Arts ou langages dont les productions sont fixes et durables.

Art de la Sculpture	Langage par l'imitation des formes de tous les objets visibles et palpables.
Art de l'Architecture	Langage par le moyen des dispositions ingénieuses et significatives dont les constructions sont susceptibles.
Art de la Peinture	Langage par le moyen des couleurs, disposées et appliquées avec intelligence et intention sur des surfaces unies.

La différence ci-dessus indiquée consiste, d'une part, dans l'instantanéité d'existence

De la Pantomime,
De la Parole,
Et de la Musique.

De l'autre part, dans la fixité et la durée

De la Sculpture,
De l'Architecture,
Et de la Peinture.

et le plus ancien est le langage d'action ou la pantomime. Celui des sons articulés ou la parole lui a succédé. Celui des sons modulés, plus tardif, dut à la joie ses premiers accens ; et ces trois moyens d'expressions, images de la pensée, sont aussi prompts et aussi peu durables qu'elle. Ils ont cessé, et leur trace n'est déja plus. La peinture, la sculpture et l'architecture constituent trois autres langages dont les produits, au contraire, sont permanens, et peuvent en quelque sorte parler à plusieurs siècles.

Tous ces moyens d'expressions ont donc un principe d'existence bien déterminé dans l'exercice des facultés intellectuelles. Essayons de montrer comment ils sont parvenus, dans les grandes sociétés, au plus haut point de perfection et de gloire. Ne cherchons cet exemple ni dans les climats où l'excès du froid ralentit le feu de la vie, ni dans les pays brûlés par une chaleur ardente, où l'inaction est un besoin. Fuyons encore les lieux habités par des esclaves, et disons : S'il a existé une nation brave et polie, qui, sous une température douce et modérée, ait possédé une langue harmonieuse et riche ; qui, reconnoissant autant de puissances dans le ciel qu'il y a de vertus et de passions dans le cœur humain, leur ait rendu un culte aussi magnifique dans sa pompe, qu'ingénieux et délicat dans ses allégories ; qui ait placé la victoire et la liberté sur des autels ; qui passionnée pour les actions d'éclat les ait récompensées par des apothéoses ; qui se soit honorée elle-même en se croyant en partie composée de

demi-dieux : si cette nation a existé, ça été sans doute au milieu d'elle qu'ont fleuri les beaux arts. Qui ne retrouve pas l'ancienne Grèce dans cette esquisse ? Là s'établirent trois cultes très-distincts, quoique liés ensemble de la manière la plus étroite : le culte des dieux, le culte des grands hommes et celui de la patrie. Là furent célébrés des fêtes et des triomphes ; là furent élevés des statues et des temples ; là enfin le ciseau des arts, exercé par tant de glorieux travaux, s'immortalisa dans ces monumens consacrés au génie des héros et des peuples avec lesquels il devoit partager un jour l'admiration de l'univers (1).

Dans la suite de ces mémoires, que l'on quitte à regret, l'auteur offre comme très-probable une conjecture ingénieuse. Il présume que le dessin, dont les élémens sont des lignes droites et courbes de toute

(1) J'ajouterai au tableau de cet ouvrage un résultat qui suffiroit pour en faire sentir toute l'importance, c'est qu'en considérant les trois institutions ou cultes portés si loin dans l'ancienne Grèce comme la cause principale de l'avancement des beaux arts, soit que l'on parcoure l'histoire, soit qu'on jette un coup d'œil sur l'état actuel de l'Europe, on trouve par-tout une liaison si intime entre leurs progrès et ces grands mobiles de l'esprit des nations, qu'on peut toujours juger des uns par les autres, vu la juste proportion qu'ils conservent entre eux.

Il semble, a dit un philosophe moderne, que l'amour-propre des princes soit encore plus intéressé à protéger les beaux arts que les sciences mêmes : car lorsqu'on parle de celles-ci, on dit le siècle d'Aristote, de Newton ; et lorsqu'on parle des arts, on dit le siècle d'Alexandre, de Léon X, des Médicis, et de Louis XIV.

espèce, peut n'avoir été dans son principe qu'une imitation de la pantomime, par laquelle sont tracées des lignes semblables dans le vague de l'air. Il expose par quelles nuances ces signes durables des gestes ont pu conduire à ceux des idées; enfin, comment, en les fixant par des caractères, l'homme est parvenu à joindre le passé au présent, et, soutenu sur cette base, à s'élancer vers l'avenir.

Après avoir fait une étude aussi longue et aussi réfléchie des arts, il étoit naturel que M. Watelet désirât de revoir l'Italie. Des personnes de sa société intime et qui avoient les mêmes goûts l'accompagnèrent. Il mit sur-tout un grand soin à comparer ses sensations avec celles de sa jeunesse, et il jugea mieux parce qu'il fut moins séduit.

M. Watelet reçut dans toutes les capitales où il séjourna des témoignages de la considération publique. Le roi de Sardaigne et le pape Rezzonico l'accueillirent d'une manière distinguée. Il rentra avec joie dans l'École française à Rome: il s'y étoit assis parmi les élèves, il y fut fêté comme un des maîtres de l'art. Il devint l'ami du cardinal Albani, l'un des plus grands littérateurs et des plus aimables hommes de l'Italie; il se lia avec les PP. Lesueur et Jacquier, que leur attachement réciproque avoit rendus célèbres, et dont les cœurs sensibles ne s'approchoient pas sans émotion; et il revint à Paris avec des connoissances et des affections nouvelles.

Quelques années auparavant, M. Watelet avoit parcouru la Hollande et les Pays-Bas autrichiens dans le

dessin de connoître les tableaux sortis de l'école de Hubert et de van Dick.

Ses délassemens, parmi tant de travaux consacrés aux arts, étoient la traduction en vers français de la Jérusalem délivrée et de Roland le furieux, et la composition de quelques autres ouvrages en vers, tels que des comédies et des fables.

Pour mieux entendre les chefs-d'œuvres du Tasse et de l'Arioste, et pour ne laisser échapper aucune de leurs beautés, M. Watelet avoit commencé par en faire une version en prose, dont il traduisit une partie en vers. Mais ces premiers essais ne satisfirent ni M. Watelet, ni ceux de ses amis auxquels il s'en rapporta. On sait avec quelle abondance les fictions les plus ingénieuses sont répandues dans cesdeux poëmes; avec quelle profusion, mais avec quel art les ornemens de toute espèce y sont distribués; on sait aussi jusqu'à quel point la langue du Tasse est féconde dans ses nuances, et sur-tout combien les poëtes italiens du seizième siècle étoient hardis dans leurs inversions. Ces difficultés nombreuses cachées au lecteur par l'agrément de la composition, se montrèrent tout-à-coup à M. Watelet lorsqu'il fallut traduire en poëte. Il vit qu'il devenoit diffus lorsqu'il vouloit être exact; que les formes des images étoient si délicates et si légères, que le moindre changement en altéroit la grâce, et qu'en touchant alors au coloris il en détruisoit la fraîcheur; et il résolut alors de publier, non une traduction, mais seulement une imitation de ces deux épopées. Lorsque

ces ouvrages paroîtront (1), l'auteur, qui n'est plus, sera jugé sans doute avec impartialité. On y trouvera plusieurs morceaux dignes de sa réputation et de ses modèles, et l'on répétera ce que M. de Marmontel a dit (2) en citant la traduction d'un épisode du Dante par M. Watelet, que « nul homme de lettre ne fut plus » exercé dans l'étude des poëtes italiens, n'en sentit » mieux les beautés et ne sut mieux les rendre. »

Il faut le louer sur-tout d'avoir bien connu ce qu'il devoit au public, à ses amis et à lui-même. De toutes les pièces qu'il avoit écrites pour différens théâtres, aucune n'avoit encore été imprimée en 1784. Ce fut alors que, jugeant dans le silence de la solitude ces ouvrages de sa jeunesse, quelques-uns trouvèrent grâce devant lui ; il les réunit dans un volume (3), et l'accueil qu'ils reçurent du public justifia son choix.

On y remarque sur-tout une comédie intitulée les

---

(1) Imitation du poëme de l'Arioste, en vers français. J'ai entre les mains les quatre premiers chants imprimés et le commencement du cinquième : en tout 112 pages.

(2) Poëtique française, 2 vol. in-8.°, pag. 44.

C'est le tableau du comte Ugolin dévorant dans les enfers la tête de l'archevêque Roger.

M. de la Harpe, tome VI de ses œuvres, in-8.° 1778, pag. 362, parle aussi avec éloge de la traduction du même morceau du Dante par M. Watelet.

Le témoignage de ces deux grands littérateurs est si honorable à la mémoire de M. Watelet, que j'aurois cru manquer à mon devoir en oubliant d'en faire mention ici.

(3) Recueil de quelques ouvrages de M. Watelet, de l'Académie

Veuves, dans laquelle M. Watelet a mis en action le conte de la Matrone d'Éphèse (1); plusieurs drames, tels que les Statuaires d'Athènes, Phaon, et Délie, où l'on trouve des tableaux pleins de grâce et de finesse, présentés ailleurs sous d'autres formes; et la charmante comédie de Zénéide (2), dont la fable est simple, ingénieuse et très-morale. Au reste, ces pièces, dont (3) la plupart n'ont point été jouées, sont dignes au moins d'être lues: différentes en cela de plusieurs aux-

---

française et de celle de peinture : à Paris, chez Prault, imprimeur du roi, quai des Augustins, in-8.°, 1784.

Les pièces contenues dans ce recueil sont :

SILVIE, roman imité de l'AMINTE du Tasse.
ZÉNÉIDE.
LES STATUAIRES D'ATHÈNES.
LES VEUVES, ou la Matrone d'Ephèse.
MILON, intermède pastoral.
DEUCALION et PYRRHA, opéra.
DÉLIE.
PHAON.

(1) Avec cette différence qu'il a substitué un corsaire au soldat, et que le mari, qui n'est pas mort, mais qui a feint de l'être pour éprouver Astérie, termine la pièce par une moralité sur le bonheur, que l'on détruit souvent en l'examinant de trop près.

(2) Un homme de lettres à qui M. Watelet avoit confié le manuscrit de cette comédie, l'a mise en vers, et le public la voit toujours avec plaisir.

(3) Milon, drame lyrique; et Deucalion et Pyrrha, sujets riches de tous les contrastes que peuvent produire la fureur des hommes et la colère des dieux, ont les mêmes beautés et les mêmes défauts; on y trouve des vers faciles et des tableaux bien dessinés, mais dans lesquels on désireroit plus de chaleur, plus de couleur et

quelles on a accordé la première distinction, sans qu'elles aient encore obtenu la seconde.

M. Watelet fut reçu en 1761 membre de l'Académie française (1), où il succéda à M. de Mirabeau. La carrière des lettres fut pour lui sans orage. Comme il étoit dénué de toute prétention, il n'y chercha point

---

d'énergie. Les drames intitulés les Statuaires d'Athènes, et Délie, ont quelques rapports dans leur principale situation. Dans le premier, deux élèves de Phydias offrent aux Athéniens réunis dans le temple de Vénus pour adjuger le prix de sculpture, l'un, une jeune fille sous la forme de cette déesse; l'autre, un jeune homme, son amant, sous celle d'Adonis. Tous les yeux sont trompés, mais la tendresse paternelle ne sauroit l'être; les entrailles des deux pères sont émues, et le mystère est découvert.

Dans le second, Anacréon croit rendre hommage au portrait de Délie, et c'est à Délie elle-même que s'adressent ses vœux; elle les reçoit et le couronne.

Des auteurs très-estimables ont employé avec succès sur nos théâtres des moyens du même genre.

(1) Discours prononcés dans l'Académie française le lundi 19 janvier 1761, à la réception de M. Watelet. A Paris, au Palais, chez la veuve Brunet, imprimeur de l'Académie française.

M. Watelet y succéda à M. de Mirabeau, connu par sa traduction du Tasse et de l'Arioste, dont M. Watelet s'est aussi occupé. La réponse à M. Watelet fut faite par M. le comte de Buffon. Ce grand homme avoit bien jugé l'académicien qui est le sujet de nos regrets; il s'exprime à son égard de la manière suivante. « Vous venez, dit-il, d'enrichir les arts et notre langue d'un ouvrage qui suppose avec la perfection du goût tant de connoissances différentes, que vous seul peut-être en possédez les rapports et l'ensemble; vous seul avez osé tenter de représenter par des vers harmonieux les effets des couleurs; vous avez essayé de faire pour la peinture ce qu'Horace fit pour la poésie, un monument plus durable que le bronze. Rien ne garantira des outrages du temps

d'admirateurs et il y trouva des amis. Que l'on me permette, sa cendre n'y sera point insensible, de rassembler ici leurs noms autour du sien. Tels furent, parmi ceux qui comme lui ne sont déja plus, MM. de Foncemagne, de Château-Brun, le comte de Caylus, l'abbé de Condillac, Turgot, d'Alembert, Thomas, l'abbé Copette, auxquels il a donné tant de regrets ; et parmi ceux qui lui survivent, MM. le duc de Nivernois, le comte d'Angivillier, de Saint-Lambert, Pierres, le duc de la Rochefoucauld, le marquis de Condorcet, de Keralio, Daubenton, Mauduyt, Dusaulx, qui l'ont tant regretté. J'oserai ajouter mon nom à une liste aussi honorable ; en l'oubliant, j'offenserois à la fois l'amour-propre et l'amitié.

Plusieurs de ceux que j'ai nommés ont reçu de M. Watelet une marque particulière d'affection. Il a lui-même dessiné et gravé leurs portraits. Cette manière de s'occuper de ses amis en se pénétrant de leur image, a quelque chose de tendre qu'il n'appartient qu'aux ames délicates et pures d'inspirer ou de ressentir.

---

ces tableaux précieux des Raphaël, des Titien, des Corrège ; nos arrière-neveux regretteront ces chefs-d'œuvres comme nous regrettons nous-mêmes ceux des Zeuxis et des Appelle. Si vos leçons savantes sont d'un si grand prix pour nos jeunes artistes, que ne vous devront pas, dans les siècles futurs, l'art lui-même et ceux qui le cultiveront ! Au feu de vos lumières, ils pourront réchauffer leur génie, ils retrouveront au moins dans la fécondité de vos principes et dans la sagesse de vos préceptes une partie des secours qu'ils auroient tirés de ces modèles sublimes qui ne subsisteront plus que par la renommée. »

N'est-ce pas ici le lieu de parler de l'Essai sur les Jardins (1), ouvrage que dictèrent à M. Watelet les plus agréables souvenirs? A des vues très-philosophiques sur les progrès des arts, l'auteur a joint dans cet écrit des préceptes ingénieux sur la décoration des jardins de toute espèce; mais ce que l'on y remarque avec le plus d'intérêt, c'est le tableau de sa vie dans l'asile champêtre où il devoit à ses amis le bonheur et l'hospitalité; asile devenu fameux par les beautés de son site et de ses dispositions, et où la nature fut toujours respectée; asile visité par les grands, habité par les Muses, célébré par le chantre aimable des Jardins (2), et qui fut la retraite d'un sage. Le cours et la limpidité des eaux, la fraîcheur et le silence des grottes, des fleurs éparses sur des terrains incultes, et l'aspect de quelques ruines

---

(1) Essai sur les jardins, par M. Watelet, de l'Académie française, et honoraire de l'Académie royale de peinture et de sculpture, etc. *Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes.* Georg., lib. II. A Paris, chez Prault, imprimeur du roi, quai des Augustins, 1774.

(2) Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur.
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure,
Qui rougit d'être nue et craint les ornemens.

(Les Jardins, poëme, par M. l'abbé Delille, chant III.)

accompagnées d'inscriptions en vers harmonieux et doux, y rappeloient ce que valent dans le sein de l'amitié la liberté, le repos et le temps.

Se pouvoit-il que les jours de M. Watelet continuassent jusqu'à leur terme d'être heureux et sereins? Un événement imprévu troubla ce calme en le privant d'une grande partie de sa fortune. Le bon usage qu'il en avoit su faire rendit ses regrets légitimes et touchans. Les jeunes artistes dont il prévenoit les besoins, et les malheureux qu'il soulageoit, y perdirent au reste moins que lui. Ce fut sur la part qu'il s'étoit réservée qu'il fit le plus de retranchemens. L'estime publique ne l'abandonna point dans ce revers; des amis puissans lui donnèrent des preuves de leur zèle : un entre autres, que ses bienfaits désigneront assez, lui prodigua toutes les consolations d'une ame affectueuse et tendre, auxquelles il joignit des secours qu'il est rare que les hommes de son rang donnent à ceux de l'état de M. Watelet.

C'est sur-tout dans les tempéramens foibles et sensibles que le chagrin appelle la souffrance, à laquelle succèdent la langueur et le dépérissement. M. Watelet s'aperçut pendant ses dernières années que le travail des lettres le fatiguoit beaucoup; il y substitua celui des arts. Tantôt il dessinoit, tantôt il gravoit à la manière de Rembrant, dont il se flattoit d'avoir découvert le procédé, dont au moins il savoit rendre quelques effets. S'étant affoibli davantage, il se contenta de modeler en cire; plus foible encore, il parcouroit ses

porte-feuilles (1), il conversoit avec de jeunes artistes dont le feu le ranimoit ; et proportionnant toujours ces nuances de plaisir à l'état de ses forces, il ne cessa d'en goûter les charmes qu'au moment où ses sens refusèrent de lui en transmettre les impressions. Il s'éteignit ainsi d'une manière insensible au milieu de ses jouissances, et il expira sans douleur, en croyant s'endormir, le 12 janvier 1786 (2).

Sa mort fut donc aussi douce que sa vie avoit été tranquille (3). Tous ceux qui l'ont connu savent que sa

---

(1) Voyez le catalogue des tableaux, dessins montés et en feuilles, pastels, émail du célèbre Petitot ; bustes, figures et gaînes de marbre, tables de porphyre, instrumens de physique et de géométrie, estampes d'après les plus grands maîtres, différens œuvres de Rembrant, Rubens, Labelle, Hollar, Callot, ect. ; planches gravées par Rembrant, M. Watelet et autres.

Le tout provenant du cabinet de feu M. Watelet ; par A. J. Paillet, in-8.° 1786.

(2) Voyez, dans le Journal de Paris du 28 janvier 1786, un article très-bien fait sur la vie et les ouvrages de M. Watelet.

(3) On a trouvé parmi les papiers de feu M. Watelet les manuscrits suivans :

1.° La traduction ou imitation en vers français des poëmes du Tasse et de l'Arioste. Ces manuscrits sont en bon état.

2.° Un recueil de cinquante fables, avec une épître dédicatoire à M. L. C., un prologue et un épilogue. Ce manuscrit est en bon état.

3.° Un carton contenant des vers relatifs au Moulin Joli. C'est de ce recueil que M. Watelet a extrait les inscriptions en vers publiées dans son Essai sur les jardins.

4.° Un volume contenant des vers, intitulé Bouquet, etc., à Madame . . . .

5.° Imitation libre de la première élégie de Tibulle.

modération étoit grande; mais on ne sait pas assez que cette modération fut moins un présent de la nature, dont il reçut une ame très-active, que l'ouvrage d'une raison sévère qui en avoit de bonne heure réprimé

6.° Plan d'un poëme sur les différentes parties du jour.

7.° Fragment de la traduction d'un poëme italien intitulé : Grenade conquise.

8°. Un grand nombre d'articles destinés à former le Dictionnaire de peinture pour l'Encyclopédie méthodique.

9.° Plan d'un Traité de la peinture, à l'usage des poëtes; et De la poësie, à l'usage des peintres; avec un supplément sur les divers costumes.

10.° Plan d'un essai sur le sentiment de la nature.

11.° Quelques matériaux pour un traité des monumens.

12.° Plan d'un ouvrage dans le genre du Spectateur.

13.° Plan de conversations sur divers sujets moraux.

14.° Traduction des Méditations sur le bonheur; ouvrage italien du comte Verri : Meditazioni sulla felicita. Si l'on est curieux de voir cette question traitée sous différens rapports, on comparera cet ouvrage avec les Réflexions de Fontenelle sur le même sujet, et avec l'Essai sur le bonheur, par Fergusson. (Histoire de la société civile.) On en trouve dans le Mercure de France, juin 1774, page 190, une traduction dont l'auteur est une femme aussi respectable par ses rares vertus qu'elle est recommandable par l'étendue de son savoir. Sa modestie me feroit un crime de la nommer.

15.° M. Watelet avoit formé le projet de répandre l'instruction parmi le peuple des villes et des campagnes : il avoit commencé la rédaction de divers écrits intitulés Feuilles morales, Feuilles citadines, Feuilles paysannes ou campagnardes.

16.° Notes sur plusieurs voyages en Allemagne, en Hollande, en Italie et sur l'île de Caprée.

Plusieurs de ces manuscrits ont été remis à M. Dusaulx, membre de l'Académie des inscriptions, qui doit en être l'éditeur.

les mouvemens. Cette surveillance s'appliqua successivement à toutes ses passions, dont il redoutoit les transports, et auxquelles il sembloit qu'il craignît de s'abandonner. Il s'étoit interdit tout projet de fortune, d'ambition et de gloire; aussi ne chercha-t-il dans l'étude que des plaisirs et non des succès. Son amour-propre n'offensa jamais celui des autres; il ne troubla l'amitié par aucun sentiment inquiet. On aimoit à s'entretenir avec lui, parce qu'il savoit écouter, et sur-tout parce qu'en répandant un grand intérêt il ne songeoit point à s'emparer des suffrages. Ses observations ne déplaisoient point, parce qu'il étoit indulgent et juste; toujours calme, jamais indifférent, quoiqu'il eût l'air de s'oublier lui-même, son plus grand bonheur étoit de croire que ses amis ne l'oublieroient jamais; et ce caractère n'étoit point un masque dont il se couvrît. M. Watelet étoit le même dans tous les lieux et pour tous les hommes. Plus on le voyoit, plus on sentoit le prix de cette longue habitude de se vaincre, qui mène infailliblement à la vertu; de cette constance dans les goûts, de cette simplicité dans les mœurs qu'expriment si bien les vers suivans, où il s'est peint lui-même, et par lesquels je terminerai cet éloge :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie :
Voilà les jours dignes d'envie.
Être chéri vaut mieux qu'être vanté (1).

(1) Essai sur les jardins, page 151.

VERGENNES.

Charles Gravier de Vergennes, ministre et secrétaire d'état au département des affaires étrangères, commandeur des ordres du roi, chef du conseil royal des finances, conseiller d'état d'épée, associé libre de la Société royale de médecine, naquit le 28 décembre 1719, à Dijon, de Charles Gravier de Vergennes, maître des comptes de Bourgogne, et de Charlotte Chevignard de Charodon, fille de Jean Chevignard, premier président du bureau des finances de la même ville.

La famille de Vergennes est divisée en plusieurs branches établies dans le Berri, dans le Poitou, dans l'Agénois et dans le Charollois : celle-ci, dont M. de Vergennes est issu, fut long-temps agitée par les guerres de religion, fléau dont le souvenir effraie encore les descendans de ceux qu'il a frappés, et qu'une loi de clémence et de justice a enfin éloigné pour toujours des habitans de ces climats.

Lorsque la Société royale de médecine fut établie, elle dut, conformément aux vues de son institution, se ménager des correspondances multipliées avec les divers colléges et académies et avec les médecins les plus célèbres des pays étrangers. La confiance dont M. de Vergennes jouissoit dans toutes les cours nous

fournit de grandes facilités pour exécuter ce projet; et ses services furent ses titres auprès de nous.

Jusqu'ici la reconnoissance a tout fait, et celui qui en est l'organe rempliroit un ministère facile et doux, s'il pouvoit se borner à ces premiers épanchemens de son cœur.

Mais les devoirs d'une grande place ont fixé sur M. de Vergennes les regards des nations; ses conseils ont influé, je ne dirai pas sur le sort de l'Europe, je dirai sur celui des deux mondes. C'est par eux que s'est allumé, que s'est éteint le flambeau de la guerre; que des peuples puissans ont réglé les intérêts de leur commerce et de leur gloire : les détails de sa vie sont liés aux événemens de deux règnes, et il faut que ce tableau soit tracé dans mon discours.

Le ministre auquel cet éloge est consacré montra-t-il autant de lumières et d'énergie dans ses plans qu'il mit de prudence dans sa conduite, de convenance et d'accord dans ses moyens? Il ne m'appartient point, il n'appartient peut-être à personne, d'agiter aujourd'hui (1) cette question. M. de Vergennes n'est plus; mais ses projets subsistent : le voile de la politique les couvre; l'adulation et l'envie le poursuivent encore dans la tombe; et dans ce jour que viens-je offrir? si ce n'est le dernier tribut de l'humanité; tribut de louanges que les morts illustres reçoivent de leurs panégyristes, en attendant que leur jugement soit prononcé dans l'histoire.

---

(1) 12 février 1788.

M. de Vergennes fut porté vers la carrière diplomatique par l'exemple du comte de Chavigny, son oncle maternel. Il avoit à peine vingt-un ans lorsqu'il accompagna cet oncle dans son ambassade à Lisbonne (1).

Un petit état dont le sol est fertile, dont l'Océan baigne les rivages, dont la position, les bornes et les besoins semblent appeler la constitution républicaine, cet état obéit, depuis le règne du premier des Alphonses (2), à un pouvoir absolu. Ce fut là que M. de Vergennes fit ses premières études dans l'art de gouverner les hommes.

Depuis long-temps le Portugal étoit en paix; les Anglais bombardoient Carthagène; ils avoient attaqué la Floride (3); la France s'étoit jointe à l'Espagne pour les repousser, et la cour de Lisbonne se contentoit de former des vœux pour le succès de celle de Londres.

Bientôt on vit changer la scène; l'empereur Charles VI mourut: l'Allemagne, la France, l'Espagne et l'Italie s'armèrent, soit pour déchirer ses états, soit

---

(1) Ce fut en janvier 1740 que M. de Chavigny emmena M. de Vergennes avec lui dans son ambassade de Lisbonne : il y demeura jusqu'au mois de mai 1743, époque à laquelle M. de Chavigny fut nommé ambassadeur près de l'empereur Charles VII, qui mourut en janvier 1745.

En 1746 il retourna à Lisbonne, où il resta jusqu'en 1746.

(2) Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal; Paris, 1765; tom. I, pag. 241 et suiv.

(3) *Ibid.*, tom. II, pag. 648, 49 et 50.

pour lui nommer un successeur. Louis XV joignit ses forces à celles des rois de Pologne et de Prusse, et avec leur appui l'électeur de Bavière fut élu. Il importoit à la France d'avoir un ministre habile près du nouvel empereur : le comte de Chavigny eut ordre de s'y rendre, et M. de Vergennes l'y suivit.

Ce n'est pas seulement à la cour des rois puissans, c'est sur-tout près des rois malheureux que les ambassadeurs trouvent de grandes instructions à recueillir. Charles VII, précipité du faîte de la grandeur, dont il n'a joui qu'un moment, chassé de ses états, et portant de ville en ville avec son infortune le vain titre dont il étoit revêtu; deux ligues formées, l'une à Worms, l'autre à Francfort; une multitude d'écrivains aux gages des électeurs, faisant valoir leurs prétentions opposées; et, parmi ces troubles, l'héritière du dernier des princes de la maison d'Autriche, Marie-Thérèse, que l'on avoit mal-à-propos jugée sans ressources lorsqu'elle avoit celle de sa grande ame et de son courage, commençant par triompher du plus redoutable de ses ennemis, du malheur, dont elle ne se laissa point abattre; fière de cette première victoire, parlant au nom de son fils, de sa fille, de l'enfant qu'elle porte en son sein; émue par tant d'affections, éloquente par tant de motifs, et prononçant au milieu des Palatins, transportés d'admiration et d'amour, le fameux serment d'André II : quel spectacle! et qui ne voit pas que le succès ne pouvoit être douteux entre des armées étrangères à cette querelle, et des citoyens qui vengeoient l'injure de leurs rois, en combattant pour la patrie?

Les forces des alliés contre la maison d'Autriche s'affoiblirent en effet; la guerre fut portée du Danube au Rhin, et la France trembla pour elle-même. Alors Charles VII abandonné succombe; il meurt, et une pompe imposante l'environne; son cortége se grossit de ses ennemis en deuil : lorsqu'il n'est plus, tous se rangent sous ses drapeaux, et c'est seulement à ses funérailles que Charles-Albert est empereur. Le comte de Chavigny et M. de Vergennes témoins, et, pour ainsi dire, compagnons de ses désastres, n'avoient cessé, pendant ce que l'on appelle son règne, qui ne fut qu'un tissu de misères, de lui prodiguer des consolations de toute espèce; ils lui rendirent les derniers devoirs, et ils sortirent de Munich le cœur déchiré par le tableau de ces grandes injustices que les nations commettent sans frein, comme sans remords et sans pudeur.

Ils retournèrent, suivant leur destination, à Lisbonne. Les Anglais continuoient d'attaquer en Amérique les possessions de l'Espagne, et le roi de Portugal avoit résolu de faire payer chèrement son inaction : il réclamoit, conformément au traité d'Utrecht, le libre usage de la colonie du Saint-Sacrement (1), à laquelle l'Espagne avoit opposé le fort de Montevideo (2), pour empêcher, en la blo-

(1) La colonie du Saint-Sacrement avoit été fondée en 1680 sur les bords de la rivière de la Plata.

(2) Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal, tom. II, pag. 656.

quant, le commerce interlope dont elle étoit le foyer. A force d'écrire sur cette affaire, on l'avoit embrouillée, et la cour de France, choisie pour médiatrice, n'osoit prononcer sur un différent dont les circonstances ne lui étoient pas assez connues. M. de Vergennes la tira de son incertitude par un mémoire (1) de quelques pages, où la question étoit ramenée à ses premiers élémens. Le marquis d'Argenson, alors ministre des affaires étrangères, conçut beaucoup d'estime pour l'auteur de cet écrit, où il apprit qu'il s'agissoit, comme il arrive si souvent, de ce dont on ne parloit point, et qu'il ne s'agissoit pas de ce dont on parloit (2).

Ce fut en 1749 que le comte de Chavigny revint de Lisbonne. « Le jeune négociateur que j'ai formé, » dit-il au roi, n'a plus besoin de mes secours, et » j'aurois besoin des siens pour continuer à servir » votre majesté : il est temps que je finisse et qu'il » commence ». M. de Vergennes fut aussitôt nommé ministre résident près de l'électeur de Trèves.

Les ambassadeurs ordinaires ou résidens sont d'une institution très-moderne; ce qui montre, dit Grotius (3), qu'ils sont peu nécessaires. M. de Vergennes, dans les papiers duquel on a trouvé des réflexions

---

(1) Ce mémoire est daté du 30 mars 1746.

(2) De nouveaux mémoires envoyés à M. de Puisieux, successeur du marquis d'Argenson dans le département des affaires étrangères, sur le traité de commerce que l'on désiroit alors de conclure avec le Portugal, achevèrent de faire connoître les talens du chevalier de Vergennes.

(3) Le Droit de la guerre et de la paix, par H. Grotius, nouvelle trad. par J. Barbeyrac, in-4.°, 1729, liv. II, ch. XVIII, p. 17.

sur ce sujet, étoit d'un avis opposé à celui de Grotius. Il pensoit, comme les publicistes de l'Allemagne, avec lesquels il avoit plusieurs fois traité cette question importante, que les anciens étoient à cet égard surpassés par les modernes, et que c'étoit le régime des nations qui seul avoit long-temps repoussé cet établissement utile. Quelles fonctions, en effet, de tels ministres auroient-ils pu remplir près de ces peuples conquérans qui traitoient de rebelles tous ceux qu'ils n'avoient point asservis? Qu'auroient-ils fait lorsque Mahomet propageoit par le fer sa religion guerrière? Quels services auroient-ils pu rendre lorsque sept tyrans opprimoient l'Angleterre, et que des corsaires danois faisoient trembler ces sept tyrans? lorsque les couronnes s'accumuloient sur la tête de Charlemagne, avide de gloire et de combats? lorsque les hommes du Nord fondoient sur les nations plutôt pour les dépouiller que pour les vaincre? lorsque tous les états de l'Europe s'épuisoient pour faire en Asie de chimériques conquêtes, ou lorsque l'esprit de chevalerie peuploit le monde de braves toujours prêts à s'attaquer, et qui ne négocioient jamais?

Après tant de secousses, les nations, plus calmes, se sont reposées sur leurs bases : plus éclairées, elles ont réfléchi sur leurs prétentions; les foibles ont trouvé des protecteurs : les guerres ne sont plus ni les entreprises d'un peuple audacieux sur la propriété de tous les peuples, ni des fléaux produits par l'irruption des barbares; elles résultent du choc des intérêts : le sort des armes, au défaut de tribunal, juge les querelles

des rois; affoiblies ou fortifiées, les puissances se combinent d'une manière nouvelle, et le repos succède aux combats. C'étoit à ce seul système que les ministres résidens pouvoient appartenir; et c'est sur la perfection qu'il recevra de la main du temps qu'est fondée l'espérance de voir un jour les guerres devenir plus rares, et les hommes peut-être moins malheureux lorsqu'ils seront plus tranquilles.

La paix d'Aix-la-Chapelle avoit terminé la guerre sans avoir mis fin à l'animosité qui subsistoit depuis tant d'années entre les cours de Vienne et de Versailles. L'archiduc Joseph étoit à peine sorti du berceau lorsque l'impératrice-reine manifesta le projet de le faire élire roi des Romains. L'Angleterre soutenoit ces prétentions; et Louis XV, d'accord avec le roi de Prusse, sans avoir résolu d'y mettre une opposition constante, avoit quelques raisons pour refuser alors d'y consentir. Fatigués de la guerre, ils craignoient de la rallumer, et tout le soin de cette affaire fut remis aux négociateurs. Il ne manquoit à la cour de Vienne que la voix de l'électeur de Trèves, qui étoit prêt à la donner lorsque M. de Vergennes arriva. Bientôt ce prince rompit, par son indécision, des mesures appuyées sur l'espoir de son suffrage.

L'Angleterre, intéressée à perpétuer la couronne impériale dans une maison qui devoit tant à ses armes, fit de nouveaux efforts pour la servir. Le duc de Newcastle proposa à Georges II (1) d'assembler à

(1) Georges II vint à Hanovre en 1752.

Hanovre les ministres de tous les électeurs. M. de Vergennes, nommé plénipotentiaire à ce congrès (1), s'y conduisit avec tant d'adresse, qu'il sut le rendre inutile aux vues pour lesquelles on l'avoit formé. Il fit intervenir plusieurs de ces questions embarrassées d'où naissent des discussions interminables : on parla beaucoup ; on n'arrêta rien ; et le roi d'Angleterre, ennuyé de ces débats, quitta brusquement Hanovre. Dans cette guerre politique, non seulement M. de Vergennes demeura maître du champ de bataille, mais encore il reçut les félicitations du roi de Prusse et celles du duc de Newcastle lui-même, qui fut assez généreux pour en écrire à M. de Saint-Contest : « Tant » de capacité, dit-il, doit mériter à M. de Vergennes » la bienveillance du roi. »

Georges II eut un moment le projet d'assembler de nouveau ce congrès à Londres. Le roi de Prusse, craignant alors que M. de Wreden (2), abandonné à lui-même, ne fût subjugué par le ministre anglais : « Le duc de Newcastle, écrivit-il à milord Maréchal, » se flatte d'avoir bon marché de M. de Wreden à » Londres ; il n'y seroit plus, ajoutoit-il, sous l'in- » fluence d'un ministre aussi vigilant et aussi ferme » qu'à Hanovre ». Ce n'est pas seulement à la mémoire de M. de Vergennes qu'il importe de recueillir ces paroles. Le panégyriste s'appuie sur de tels témoi-

---

(1) Il est connu sous le nom de *Congrès de Hanovre.*

(2) Ministre de l'électeur palatin.

gnages; et un éloge avoué par Frédéric a des droits à la confiance de la postérité.

Mais le duc de Newcastle s'étoit vanté (1) qu'il feroit un roi des Romains : il essaya de gagner l'électeur palatin; et déja le ministre et le prince lui-même s'étoient rendus à une négociation secrète lorsque M. de Vergennes en découvrit la trame. L'aillance projetée (2) n'eut point lieu, et M. de Wreden reçut ordre de justifier sa conduite près la cour de Versailles.

Cette continuité de succès étoit un beau début dans la carrière; car repousser la ruse, c'est prudence et sagacité; persévérer malgré de grands obstacles, c'est constance; rompre des résolutions déja prises c'est habileté; mais forcer à en prendre de contraires, c'est le chef-d'œuvre de l'art et le comble du talent.

M. de Vergennes devoit résider près de l'électeur palatin; mais le marquis de Tilly demeura plénipotentiaire de la cour de France à Manheim, et M. de Vergennes fut réservé pour de plus grandes choses.

M. Dessaleurs, ambassadeur de France à la Porte, mourut subitement en 1754, et M. de Vergennes lui succéda. Osman venoit de monter sur le trône ottoman (3) vacant par la mort de Mahamout (4). Ce prince,

---

(1) Dans une des séances du parlement d'Angleterre.

(2) Ce traité de la cour de Vienne avec l'électeur palatin fut sur le point d'être signé en 1753.

(3) Mémoires de M. le baron de Tott, prem. part., p. 74 et 75.

(4) Journal historique, ou Fastes du règne de Louis XV, surnommé le bien-aimé, in-8.°, II.e partie, pag. 97. Paris, 1766.

sorti des prisons du sérail pour régner sur un grand empire, peu éclairé sur ses intérêts et sur ceux de ses alliés, pouvoit se laisser prévenir par l'Angleterre. M. de Vergennes eut ordre de partir sans délai (1). Des vents contraires ayant retardé son entrée dans le détroit des Dardanelles, il ne mouilla que le vingt-unième jour de mars 1755 dans le port de Constantinople. Transporté des rives de la Moselle et du Rhin au Bosphore de Thrace, il y trouva d'autres mœurs et d'autres lois : là, tout souvenir de ce qui fut grand est effacé. Dans les murs de l'ancienne Bysance (2) repose un sultan ; plus loin règne un visir ; et les ruines seules disent au voyageur quels furent autrefois les habitans de ces climats.

Les mémoires de M. le baron de Tott, qui accompagna M. de Vergennes dans ce voyage, contiennent des détails curieux sur leur arrivée et sur le cérémonial de leur réception. Il faut y lire quel fut l'étonnement des seigneurs turcs (3) lorsqu'ils virent les ambassadeurs danser dans une fête à laquelle M. de Vergennes les avoit invités ; il faut y lire comment, lorsqu'il se rendit pour la première fois à l'audience du visir,

---

(1) M. de Vergennes partit pour Constantinople au commencement de l'année 1755, à la hâte, sur un bâtiment marchand ; il n'avoit d'autre qualité que celle de ministre plénipotentiaire, qui ne comporte aucune espèce de cérémonial : cependant on lui rendit les honneurs en usage pour les ambassadeurs.

(2) Ce sont les murs de l'ancienne Bysance qui servent aujourd'hui d'enceinte au sérail du grand-seigneur.

(3) Mémoires de M. le baron de Tott, I.re partie, pag. 13, 14 et 15.

le grand-seigneur, déguisé en homme de loi (1), suivit par-tout le cortége pour jouir de ce spectacle au milieu du peuple, que la présence de sa hautesse glaçoit d'effroi.

M. de Vergennes passa quatorze années à Constantinople, où il vit de grandes révolutions se succéder. La tête du visir Sélicktar (2) tomba sous la hache du bourreau; peu s'en fallut qu'elle ne tombât sous le sabre d'Osman lui-même : la ville de Constantinople fut dévastée par des incendies; la cherté du pain (3) excita le mécontentement du peuple, indigné des excès d'un monopole armé : pâle de faim et de colère, une femme fit trembler le plus absolu des sultans. La peste suivit la disette et la révolte, fléaux toujours prêts à naître l'un de l'autre en ce pays (4). Osman mourut au retour de la mosquée (5), où, malgré sa maladie, le préjugé, plus fort que le despote, l'avoit conduit. Mustapha, fils aîné d'Achmet, ceignit le sabre (6) impérial, et aussitôt il multiplia des vexations dont des lois somptuaires (7) furent le prétexte. Cependant la caravane de la Mecque fut taillée en pièces; le

---

(1) Mémoires de M. le baron de Tott, I.re part., pag. 26 et 27.

(2) Avant que d'être visir, il avoit été sélicktar-pacha. (Mém. de M. le baron de Tott, I.re part., pag. 29.)

(3) *Ibid.*, pag. 37 et 38.

(4) A Constantinople on cite presque toujours pour époque celle d'une peste, d'une famine, d'une rébellion ou d'un incendie.

(5) Mémoires de M. le baron de Tott, I.re part., p. 125 et 126.

(6) *Ibid.*, p. 130.

(7) *Ibid.*, p. 140.

vaisseau amiral, qui portoit l'invincible pavillon du prophète (1), fut pris et conduit à Malte, et la consternation devint universelle. Comme celui qui peut tout doit aussi répondre de tout, on murmura contre le divan. M. de Vergennes employa le crédit du roi pour faire acheter à Malte le vaisseau si désiré de Mustapha, et qui lui fut bientôt rendu; tous bénirent le ministre de France. Ce peuple aveugle lui sut plus de gré de ce léger bienfait, que s'il lui eût épargné des guerres sanglantes, ou que s'il lui eût ouvert les yeux sur une religion insensée, qui rend les hommes féroces en ne cessant d'exciter leur courage, sans leur permettre de cultiver leur raison.

Une seule fois M. de Vergennes vit la Porte occupée d'un projet utile et grand. Il s'agissoit de couper l'Asie mineure par un canal navigable (2); M. de Vergennes engagea M. de Tott et tous les Français qui avoient des connoissances en ce genre à seconder les efforts des Turcs, qui, faute d'instruction, demeurèrent sans succès.

Pendant tout le reste de l'ambassade la nation languit dans cet état d'ignorance (3) et d'abandon qui

---

(1) Mémoires de M. le baron de Tott, I.re part. pag. 142, 145 et 146.

(2) Il falloit, pour remplir ces vues, réunir le fleuve Zacarie à la ville d'Isnio, qui est l'ancienne Nicée, en se servant d'un lac situé à moitié chemin, dont les eaux auroient servi à la dépense des écluses, et qui est rempli par plusieurs rivières. On trouve un projet semblable dans Pline.

(3) Il n'y a que peu d'années que l'on a vu des vaisseaux

dure depuis si long-temps : toujours faisant ce qu'elle a déja fait ; oubliant le passé, que n'ose recueillir l'histoire ; ne pouvant jouir du présent, dont le despote est le maître ; ni disposer de l'avenir, qui appartient au destin.

Toutefois ne plaignons pas le ministre dont nous écrivons l'éloge. Destiné à gouverner un grand état, sous les ordres d'un souverain qui se plaît à communiquer avec ses peuples, ses yeux n'auront point été frappés en vain des abus du despotisme ; c'est au moins ce qu'exigeront de lui ceux qui auront à en parler dans l'histoire.

M. de Vergennes n'étoit que plénipotentiaire de la cour de France lorsqu'il fut envoyé à Constantinople : il y reçut, peu de tems après son arrivée, le titre d'ambassadeur ; et l'on s'y souvient encore que le sultan voulut bien, lorsqu'il l'admit à son audience, déroger à l'usage en lui adressant directement sa réponse (1), qu'en pareil cas le visir est toujours chargé de transmettre.

Alors la guerre embrasoit l'Europe. Des côtes de la Grande-Bretagne jusqu'à celles du Canada, les corsaires anglais infestoient les mers. Cependant l'Archi-

---

russes devant Constantinople. Jusque-là les Turcs avoient pensé qu'il n'y avoit point de communication entre la Baltique et l'Archipel. La navigation des vaisseaux danois et suédois ne les avoit point désabusés ; et le divan persistoit dans cette erreur lorsqu'à l'époque de l'invasion de la Morée l'on aperçut dans le détroit des Dardanelles douze vaisseaux de ligne russes.

(1) Mémoires de M. le baron de Tott, I.re part., pag. 29.

pel jouissoit d'une paix profonde, et les vaisseaux français trouvoient dans les ports du grand-seigneur une sûreté qui leur étoit refusée dans ceux des parens et des alliés du roi.

Le traité de 1756, par lequel les maisons de Bourbon et d'Autriche contractèrent une alliance solennelle, et l'accession de la Russie à ce traité, avoient étonné toutes les cours : celles d'Angleterre et de Prusse n'eurent pas de peine à rendre cette alliance suspecte à la Porte. M. de Vergennes détruisit ces impressions, et la neutralité de la Turquie ne se démentit point pendant toute cette guerre, malgré les pressantes sollicitations qu'elle reçut pour agir contre les deux impératrices.

La paix de 1767 avoit à peine mis fin à ces troubles qu'il s'en éleva de nouveaux. La Pologne perdit Auguste III, son souverain. La cour de Vienne se déclara pour la maison de Saxe ; mais l'impératrice de Russie, secondée par le roi de Prusse, fit élire le comte Poniatouski, dont la reconnoissance ne put se refuser à des sacrifices, qui armèrent contre ce prince une partie de la nation. Les catholiques et les grecs, divisés (1), recherchèrent, les uns, la protection de la diète, les autres, celle de la Russie, qui, sous prétexte de suivre un zèle religieux, fit entrer de nouvelles troupes en Pologne. Déchiré par ses propres mains, opprimé et presque envahi par les Russes, c'étoit,

(1) Histoire de Russie, par M. Lévêque, tome V, pag. 116 et 117. Paris, 1782.

sous le nom de Stanislas Auguste, à Catherine que cet état obéissoit. Les puissances du Nord formoient une ligue redoutable contre celles du Midi, et l'Europe étoit menacée d'une guerre générale. Le duc de Choiseul, habile à trouver dans ces sortes d'occasions des expédiens qui auroient échappé à bien d'autres, proposa, ponr détourner l'orage, de faire intervenir les Turcs au milieu de ces troubles, et M. de Vergennes eut ordre de mettre tout en œuvre pour les soulever. Il leur rappela que la Porte étoit intéressée à empêcher le démembrement de la Pologne, dont elle avoit garanti l'intégrité à la république; il représenta que les Russes avoient poursuivi jusque sur les terres de sa hautesse des confédérés polonois qui s'y étoient réfugiés (1). La prise de Balta sur les frontières de la Crimée lui fournit un argument auquel la Porte, jusqu'alors indécise, ne put résister. La rupture fut éclatante. Le ministre de Russie fut, suivant l'usage, renfermé au château des Sept-Tours (2). Krim-Guéray fut replacé sur le trône des Tartares, et M. de Vergennes vit donner des ordres, soit pour rassembler ces nombreuses armées qui ont été dispersées ou détruites sur les bords du Pruth et près du Largo (3), soit pour équiper ces flottes (4) que le feu des Russes a consumées dans l'Archipel. Mais il avoit fallu du

(1) Histoire de Russie, par M. Lévêque, tome V, p. 119.
(2) Mémoires de M. le baron de Tott, II.e part., p. 170 et 171.
(3) Histoire de Russie, par M. Lévêque, tom. V, p. 123.
(4) *Ibid.*, tom. V, pag. 120, 128 et 130.

temps pour déterminer la Porte à cette guerre; peut-être aussi M. de Vergennes n'usa-t-il pas de toute la diligence possible dans l'exécution d'un projet dont sa correspondance montre assez qu'il n'approuvoit pas les dispositions. La cour de France l'accusa de lenteur et le rappela (1). « Voilà le pendant de la journée d'As-» teinbeck », dit le duc de Choiseul lorsqu'il apprit qu'avant le départ de M. de Vergennes les Turcs avoient résolu d'armer.

Le résultat de cette négociation étoit d'autant plus remarquable, qu'elle n'avoit rien coûté à la France. M. de Vergennes laissa ses juges convaincus de l'intégrité de sa conduite, et il partit pour la Bourgogne.

Tranquille en sa retraite tandis que des bords du Danube jusqu'au mont Caucase l'esclavage et la mort frappoient des milliers de victimes, il goûtoit le bonheur de revoir l'habitation de ses pères; il y retrouvoit, tels qu'ils sont dans la nature, le repos du soir et l'activité du matin; et les souvenirs de tant d'orages

(1) Il revint de Constantinople à Paris vers la fin de 1769. Parmi les témoignages d'attachement et d'estime que M. de Vergennes reçut pendant son séjour à Constantinople, je n'oublierai point ceux de la nation française, dont il avoit protégé le commerce. Elle chargea ses députés de lui offrir une épée d'or où sont gravés les principaux événemens de son ambassade, en le suppliant de ne pas refuser (je conserve ici leurs expressions) *ce tribut de reconnoissance et d'amour*. (Extrait d'une lettre écrite le 16 janvier 1769.)

Les négocians français résidant à Constantinople avoient arrêté, par une délibération, que, pour témoigner leur reconnoissance à M. de Vergennes, son portrait seroit placé dans la chambre du commerce : ce qui a été exécuté.

étoient adoucis par les tableaux de la vie champêtre, dont il regretta toujours de n'avoir pas joui plus long-temps. Bientôt il fallut rentrer dans la carrière; le roi le nomma son ambassadeur en Suède (1).

Des états d'Allemagne où une assemblée fameuse prononce sur les questions qui peuvent intéresser l'Empire, où rarement on fait la guerre sans qu'on se soit efforcé, dans de savans mémoires, d'en justifier tous les motifs, M. de Vergennes avoit passé chez les Turcs, où l'on n'écrit point, où l'on ne sait qu'obéir; et il alloit être, dans le Nord, le témoin et le coopérateur d'une révolution dont le succès n'a peut-être point d'exemple dans l'histoire. Les Suédois sont, de tous les peuples septentrionaux, ceux qui ont versé le plus de sang pour le maintien de leur liberté, et qui ont consacré le plus de veilles au progrès de leur raison. Depuis le règne de Magnus Sméek (2) jusqu'à celui de Christiern II (3), leur histoire n'offre qu'une suite de combats entre la nation et ses tyrans (4). Gustave Vasa (5) transmit la couronne à sa famille; Charles XII épuisa le royaume, dont il fit le malheur et la gloire; et

---

(1) En 1771 M. le duc de la Vrillière étant par *interim* chargé du département des affaires étrangères, M. de Vergennes fut nommé ambassadeur en Suède.

(2) En 1330.

(3) En 1520.

(4) Histoire des révolutions de Suède, Paris, 1722, par l'abbé de Vertot, tom. I.er, pag. 19 et 20; et Abrégé chronologique de l'Histoire de Suède, pag. 306 et 307, à la suite du second volume de l'Histoire des révolutions.

(5) En 1523.

comme il ne laissa point d'héritiers directs, le peuple recouvra le droit d'élire ses souverains; mais il en abusa trop, pour le conserver long-temps (1). Les priviléges du trône furent usurpés par le sénat. Alphonse Frédéric étoit trop foible pour les réclamer; il mourut (2) tandis que le prince royal étoit en France, où il trouvoit des secours et des conseils. La réserve du nouveau roi enhardit les opposans; ses amis furent exclus du sénat; l'on n'admit au conseil que les partisans des cours de Londres et de Pétersbourg : le ministre de France dissimula, parce qu'il n'étoit pas temps d'éclater; les nobles, dont le parti succomboit, s'attachèrent à celui de la cour, qui laissa les troubles s'accroître, leur excès pouvant seul en amener la réforme. Les princes Charles et Frédéric parcouroient les provinces (3), où ils disposoient favorablement les esprits; une révolte feinte leur fournit le prétexte de rassembler une armée : l'on s'aperçut qu'en se croyant libre on n'embrassoit qu'un fantôme; tout étoit prêt, et le jour fut marqué (4). M. de Vergennes touchoit au moment où l'on devoit enfin cesser d'insulter à son pouvoir. Alors un secret impénétrable enveloppe

(1) Deux factions divisoient la Suède. La première, soudoyée par la Russie et l'Angleterre, avoit pris le nom de *Bonnets*; la seconde, favorisée par la France, et composée de l'élite de la noblesse, étoit connue sous le nom de *Chapeaux*.

(2) En février 1771.

(3) Sur-tout celles de Scanie et d'Ostrogothie.

(4) Ce fut au mois de mai 1772 que le plan de la révolution fut tracé.

toutes les mesures. Gustave harangue ses gardes, dont la fidélité lui répond de celle de ses soldats. Le palais est entouré; des canons que l'on n'a point chargés menacent l'assemblée des états; les sénateurs sont retenus dans la chambre du conseil; Rudbeck, général des opposans, est mis aux arrêts; toute communication de la ville avec l'extérieur est interrompue; on répand que des troupes rappelées de la Finlande sont aux portes de Stockholm; les factieux tremblent, le peuple espère, le roi s'avance. Il quittera le sceptre si le vœu public ne répond point à son zèle : tous le supplient de ne pas les abandonner; il reproche aux états leurs divisions et leur vénalité, leurs injustices; et la multitude s'indigne avec lui : je ne veux être, ajoute-t-il que le chef d'un peuple libre : on applaudit avec transport; il lit les articles d'une législation nouvelle; on les accpte; il prononce un serment solennel, il est interrompu pas des acclamations; il ouvre un livre saint, et il rend grâces au ciel, en lui adressant une hymne que, toutes les voix répètent et qui retentit dans tous les cœurs. Pas une goutte de sang n'a souillé son triomphe; il rentre sans qu'aucun des membres de la nombreuse famille qui se presse sur ses pas ait des pleurs à verser, et tous les citoyens sont devenus ses sujets sans avoir perdu leur énergie, parce qu'en se donnant eux-mêmes ils n'ont cédé qu'à l'ascendant du courage, de l'éloquence et de la raison (1).

---

(1) An History of the late revolution in Sweden : containing an account of the transactions of the three last Diets in that

Quelle part M. de Vergennes eut-il à l'exécution de cette entreprise (1)? Je ne sais : mais l'auroit-on rappelé de la Bourgogne, où sa santé, chancelante encore, avoit besoin d'un plus long repos, si l'on n'avoit attendu de lui des services? Se pourroit-il que le ministre de France n'eût point influé sur un projet dont le résultat devoit être d'affranchir l'allié de cette cour des obstacles que lui opposoient sans cesse l'Angleterre et la Russie? Et si, comme quelques-uns l'ont

---

Country; preceded by a short abstract of the swedish history, so far as was necessary to lay open the true causes of that remarkable event; by Charles Francis Sheridan, esq; of Lincoln's-inn, and secretary to the british envoy in Sweden, at the time of the late revolution. *The second edition*. London, 1783.

En tête de ce volume se trouve une introduction où l'auteur traite d'une manière très-philosophique des divers gouvernemens, de la manière dont ils se perfectionnent et dont-ils dégénèrent. C'est principalement dans la cinquième section de cet ouvrage que j'ai trouvé l'histoire de cette révolution.

Section V : « Containing an account of the revolution, and of the Step which immediately led to it », pag. 247.

On lit aussi dans les Annales belgiques une notice de la dernière révolution de Suède.

(1) Je rapporte ici le seul passage où M. Sheridan parle de M. de Vergennes.

« Sthortly after the king's arrival at Stockholm, the court of France, which had lately only ministers of the second order in Sweden, now sent an ambassador thither, which was a sufficient proof of the importance of the commission with which he was charged.

» M. de Vergennes who just before had been ambassador at Constantinople, a worthy and respectable man. He is now minister for the department of foreigns affairs at Paris ». SHÉRIDAN, pag. 260 et 261.

dit, ce succès lui fut tout-à-fait étranger, pourquoi Louis et Gustave récompensèrent-ils son zèle, l'un par un brevet de conseiller d'état d'épée, l'autre par un présent (1), accompagné d'une lettre où la journée du dix-neuf (2) est citée avec honneur?

Au reste, dans cette circonstance, l'amour-propre de M. de Vergennes ne trahit point son secret; il demeura jusqu'en 1774 en Suède, d'où, fatigué par diverses indispositions (3), il sollicitoit son rappel, lorsqu'il apprit sa nomination à la place de ministre des affaires étrangères (4).

Outre le mouvement général qui entraîne les corps politiques vers la perfection pour les précipiter ensuite vers la décadence, leur durée se compose d'un certain

---

(1) Le roi de Suède fit présent à M. de Vergennes d'un diamant monté en bague, sur laquelle est inscrite l'époque de la révolution. Peu de temps après le roi lui donna son portrait en buste.

On sait que M. de Vergennes fournit, au nom de la France, des secours qui hâtèrent la révolution.

Différentes lettres prouvent qu'il a rendu des services au parti du roi; mais les expressions de ces lettres sont générales, et n'apprennent rien de précis à ce sujet.

(2) Ce fut le 19 août 1772 que se fit la révolution.

(3) Alors la santé de M. de Vergennes s'affoiblissoit: il demandoit son rappel, et il bornoit tous ses désirs à obtenir un jour l'ambassade de Suisse, qu'il regardoit comme devant être le terme de ses travaux.

(4) Il fut nommé ministre des affaires étrangères le 12 juin 1774.

Ce choix, qu'il n'avoit ni sollicité, ni prévu, ne l'étonna pas moins que ceux qui en apprirent en même temps la nouvelle.

nombre de périodes, pendant lesquelles, suivant la destinée de leurs chefs, ils renaissent, se fortifient avec eux, et vieillissent pour rajeunir encore. Ainsi la France venoit d'être régénérée. Les vues ambitieuses de Louis XIV avoient si profondément blessé les nations, que, malgré ses revers, et la guerre malheureuse qui termina le règne de son successeur, ce ressentiment n'étoit point éteint; il n'avoit fait que s'affoiblir. Tous les regards, fixés avec inquiétude sur l'héritier de tant de rois lorsqu'il prit en 1774 les rênes du gouvernement, sembloient demander s'il seroit juste, modéré, pacificateur : il l'étoit; et M. de Vergennes fut chargé de l'annoncer à tous les peuples. Un parfait accord s'établit entre le souverain et son ministre : le cabinet de Versailles acquit une prépondérance marquée; et l'on vit se perfectionner un système de négociation où les calculs ont plus de force que les menaces, et dans lequel on ne verse plus le sang pour de vains mots de représailles, de vengeance, de grandeur ou de gloire, mais pour surveiller à la richesse nationale, ou pour obéir aux lois de la nécessité.

Les premières années du ministère de M. de Vergennes se passèrent dans le calme de l'espérance et de la paix. Alors se préparoit au loin cette révolution à jamais fameuse qui créa dans le Nouveau-Monde ce qu'on ne voit plus dans l'ancien, une nation libre (1).

---

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : Le Sens commun, par M. Paynes. « Il n'est, dit-il, au pouvoir d'aucune puissance de subjuguer l'Amérique, si elle ne se subjugue pas elle-même par son irréso-

Dans le dernier siècle, l'intolérance religieuse peupla la Virginie aux dépens de l'Angleterre; dans celui-ci, l'intolérance politique a rompu tous les liens qui subsistoient entre elles. Fière des avantages de la paix de 1763 dont elle a tant abusé, la cour de Londres taxa ses colonies : non seulement elle ne les consulta point pour régler cet impôt; mais elle usa de violence pour le recueillir : l'envoi d'une flotte et d'une armée fut sa seule réponse aux remontrances des colons anglais, qui résistèrent. Entre la servitude et la guerre y avoit-il à balancer (1)?

---

lution et par sa timidité. L'ancien monde, ajoute-t-il, est dans l'oppression; la liberté a été chassée de l'Asie et de l'Afrique; l'Europe l'a traitée comme une étrangère; l'Angleterre elle-même l'a bannie : c'est dans les États-Unis de l'Amérique qu'elle a trouvé un asile.

(1) Voyez l'ouvrage du docteur Price, intitulé : Observations sur la nature de la liberté civile. Tout ce qui concerne les intérêts de l'Angleterre et des États-Unis de l'Amérique y est traité avec une grande exactitude. L'auteur y rappelle les suites fâcheuses de la guerre sociale chez les Romains; il y montre comment la Hollande, soulevée par l'introduction des troupes et par le mépris que l'on fit de ses plaintes, se sépara de la monarchie espagnole, et il fait voir que les colonies anglaises de l'Amérique étoient dans le même cas relativement à la métropole.

« Two Tracts on civil Liberty, the war with America, and the debts and finances of the Kingdom; with a general introduction and supplement ». Price, eighth edition.

« Observations on the importance of the american revolution, and the means of rendering it a benefit to the world; to which is added, a letter to dr. Price, from the late M. Turgot, comptroller general of the finances of France; and a translation of a tract published in France in 1784, and entitled, the Wheel of fortune Richard ». Price.

Depuis long-temps les productions de l'Amérique se vendoient dans tous les ports au profit des marchands européens, et les chaînes de sa dépendance se serroient au gré d'un petit nombre d'hommes avides et corrompus. Une révolution heureuse promet à toutes les parties de ces vastes contrées l'entière réformation de ces désordres; mais eût-on pensé (1) que le despotisme du peuple anglais y auroit donné le premier exemple du pouvoir arbitraire arrêté dans ses entreprises, humilié dans ses prétentions, et réduit par la force à reconnoître les droits de l'humanité?

Quelle carrière pour l'historien qui développeroit les circonstances dont il ne m'est permis de faire qu'une courte mention dans cet éloge!

D'une part, sourd aux éloquentes réclamations des Chatam (2), des Richmond, des Rokingham (3), le sénat anglais adopte un système d'oppression dont le succès n'auroit pu être que funeste à sa puissance : un orgueil sans frein, une cupidité sans bornes, ont excité ce délire; et les citoyens d'une île étroite, déja tyrans des mers, veulent asservir le continent. Le port de Boston (4) est envahi, et ses habitans sont retenus,

---

(1) L'abbé Dubos, dans un ouvrage intitulé : Les intérêts de l'Angleterre mal entendus, et M. l'abbé Raynal, ont prédit le soulèvement et l'indépendance des colonies anglaises.

(2) La dignité, dit alors le lord Chatam, consiste dans la droiture, la bassesse dans l'oppression, et l'honneur dans la justice.

(3) MM. Fox et Burke avoient fait des motions semblables dans la chambre des communes.

(4) L'interdiction du port de Boston fut prononcée en 1774 par

malgré la foi des traités. Par un abus inoui du pouvoir (1), on déclare libres les nègres (2) et les esclaves qui serviront pour le roi contre leurs maîtres. Les bibliothèques publiques de Trenton et de Prince-Town (3) sont livrées au pillage; le fameux instrument solaire de Ritten-House est brisé; le sang de tous les âges, de tous les sexes, inonde les Jerseys ravagés par les Hessois; les femmes, les enfans, les vieillards sont massacrés à l'affaire des Cèdres; les villes de Norfolk, de Suffolk et de Fair-Field sont réduites en cendres; les noms de Vaughan et de Tryon, chefs de ces expéditions barbares, sont voués à l'exécration publique; l'acte de Québec (4) condamne à la soumission la plus absolue les habitans du Canada (5), que de vaines promesses avoient flattés d'un meilleur sort : les Acadiens sont

le parlement d'Angleterre, malgré les réclamations du duc de Richmond, et des lords Manchester, Rokingham et Schelburne.

(1) Dans les expéditions du général Burgoyne et du colonel Saint-Léger, les Indiens employés au service des Anglais commirent de grandes cruautés.

(2) Cet édit fut rendu le 7 novembre 1775. (Histoire des troubles de l'Amérique, par Fr. Soulès, tom. I, p. 300.)

(3) Il sembloit que l'armée anglaise fît la guerre aux arts et aux sciences. (*Ibid.* tom. I, pag. 21 et 22.)

(4) L'acte de Québec est daté de l'année 1775.

(5) Le lord Chatam avoit dit que la cession du Canada, faite par la France à l'Angleterre, devoit être funeste à cette dernière. L'auteur des lettres imprimées sous le nom de Montcalm étoit du même avis. Le Canada une fois conquis, les colons anglais n'ont plus eu besoin de l'appui de la métropole, dont ils ont secoué le joug.

chassés de leurs foyers; et tandis que, par une impiété dont il y a peu d'exemples, on arrache ces cultivateurs à leurs champs (1) pour leur substituer des protégés de la cour de Londres, le républicain impitoyable calcule sans se troubler ce que rapporte chacun de ces crimes (2).

D'une autre part, les laborieux enfans de Penn, les peuples des deux Carolines, auxquels Locke donna des lois (3); celui de la Virginie, si maltraité par ses gouverneurs; celui de Massachusset; les colons de la Georgie; et tous ceux qui, depuis les Apalaches et la Delaware, habitent jusqu'à la côte occidentale de l'Atlantique, frémissent à la lecture des bills du parlement, et sur-tout à la vue des soldats envoyés à grands frais pour les assassiner. Leurs représentans s'assemblent (4); et, réunis, ces peuples sont étonnés de leurs forces. Le massacre de Lexington les détermine (5) : pour la

(1) Ce fut en 1769 que la cour de Londres commit cette injustice.

(2) Vers la fin de l'année 1778, le Congrès publia un manifeste pour rappeler toutes les atrocités commises par les Anglais dans cette guerre.

(3) Ce fut en 1663 que Locke rédigea un plan de législation pour les deux Carolines.

(4) Ce fut le 5 septembre 1774 que douze colonies qui s'étoient jusque-là toujours disputées sur les limites de leurs terres et sur leur religion se réunirent. La première assemblée de leurs représentans se tint à Philadelphie.

Le premier acte public du Congrès est daté du 17 septembre 1774. Par cette délibération, le Congrès approuvoit la conduite des habitans de Massachusset, qui s'opposoient aux bills du parlement.

(5) L'affaire de Lexington eut lieu le 19 avril 1775.

première fois peut-être, le dieu des combats est invoqué par des cœurs droits et vraiment paisibles : ils s'arment, non qu'ils aiment la guerre, ils l'ont en horreur ; mais ils chérissent la liberté, qu'ils préfèrent à tout. Décidés à se défendre, on les voit rarement attaquer ; ils ne montrent ni passion, ni fureur ; le caractère de leur courage est la constance : c'est la raison et non l'enthousiasme qui les conduit ; ce n'est point à un chef de révoltés, c'est au plus modéré des citoyens qu'ils obéissent ; des sages les président ; des philosophes sont leurs ambassadeurs ; leurs actes sont des monumens d'éloquence et de justice : soit qu'ils déclarent ou qu'ils motivent leur indépendance (1) ; soit qu'ils s'efforcent d'étendre jusqu'à leurs voisins le grand bienfait de la liberté (2) ; soit qu'ils se lient par des lois, ou qu'ils invitent chacun à rendre un libre hommage au dieu

---

(1) L'acte d'indépendance du Congrès est daté dn 4 juillet 1776. MM. Jefferson, Adams, Francklin, Scherman et Livingston, avoient été chargés de rédiger cet acte. (Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, par Fr. Soulès, 1787, tom. I, p. 353. — Histoire des événemens militaires et politiques de la dernière guerre dans les quatre parties du monde, par M. de Longchamps, 1787, tom. I, pag. 85.)

(2) De tous les papiers publiés par le Congrès, il n'y en a point qui montre plus l'habileté des rédacteurs que le rescrit adressé aux Canadiens. Ils leur citoient plusieurs passages tirés des écrits de Montesquieu pour les inviter à secouer le joug de l'Angleterre ; mais le nom et l'autorité de ce philosophe, qui devoient avoir une grande force sur des cœurs vraiment français, ne produisirent point l'effet désiré. Le Canada demeura soumis à la cour de Londres.

de l'univers (1), ils sont toujours vrais, toujours sublimes, toujours humains. On pourra les priver de la vie, mais on ne les subjuguera point, et ils sont au-dessus des revers. Ils ont perdu Ticondérago, et l'armée est détruite; Washington demeure, et une armée nouvelle se range autour de lui. Des vieillards portant des crêpes funèbres s'enrôlent et forment une compagnie (2); les femmes ont pris le parti d'une cause si belle, et les drapeaux sont l'ouvrage de leurs mains (3). Au milieu des siéges et des combats, ces guerriers s'arrêtent pour honorer la mort des défenseurs de la patrie; Nelson prononce l'éloge de Warenq, et Duché celui de Montgommeri, auquel Francklin élève un tombeau. De tels hommes avoient entrepris de briser les chaînes du Nouveau-Monde (4), dont ils étoient les libérateurs et l'exemple.

---

(1) Acte de la république de Virginie qui établit la liberté de religion. (Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, par Fr. Soulès, tom. IV, pag. 258.)

(2) Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, écrite sur les mémoires les plus authentiques; par Fr. Soulès, 1787, tom. I, pag. 169.

(3) Ce sont les femmes de la Pensylvanie qui ont brodé les drapeaux des troupes nationales. (Hist. des troubles de l'Amérique anglaise, par Fr. Soulès, 1787, tom. I, pag. 169.)

(4) En 1754 M. Francklin avoit communiqué au gouverneur Shirley les raisons qui devoient empêcher de taxer les colonies. En 1766 il avoit été interrogé à la barre du parlement sur le même sujet; et en 1773, accompagné de M. Arthur Lée, il avoit présenté au roi d'Angleterre les humbles représentations des bons peuples de l'Amérique.

Témoin de ces troubles, et voyant ces fiers rivaux se livrer des batailles toujours perdues pour eux, et toujours gagnées pour elle, la France devoit repousser les coups qu'on lui portoit, et s'assurer un allié puissant au-delà des mers. On se plaît à répéter que Louis XIV força le nonce du pape et le doge de Gènes à venir, en supplians, lui demander pardon d'une injure. Combien paroîtra plus touchante l'époque à laquelle la cour de Louis XVI fut l'asile des députés de l'Amérique! L'histoire dira que Francklin (1) y fut accueilli, j'ai presque dit honoré, par le jeune monarque, sous l'égide duquel ce vieillard illustre venoit mettre l'enfance d'un peuple nouveau.

C'étoit travailler en même-temps aux intérêts et à la gloire de la France, que de l'engager à servir les Américains (2) contre l'Angleterre. Les intentions du roi furent

---

(1) Le 21 mars 1778, M. de Vergennes présenta au roi MM. Francklin, Silas Deane, et Arthur Lée, ministres plénipotentiaires des États-Unis d'Amérique.

(2) Ceux qui voudront connoître la révolution de l'Amérique liront les ouvrages intitulés :

Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains, par M. Hilliard d'Auberteuil; 5 vol. in-8.° : Bruxelles, 1781.

Histoire de la dernière guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis de l'Amérique, la France, l'Espagne et la Hollande, depuis son commencement en 1775, jusqu'à sa fin en 1783; in-4.° : Paris, 1787.

Histoire des événemens militaires et politiques de la dernière guerre dans les quatre parties du monde, *troisième édition*, par M. de Longchamps; 5 vol. in-8.° : Amsterdam, 1787.

Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, écrite sur les

bien secondées par M. de Vergennes. Deux écrits (1) exposèrent les griefs de la cour de Versailles et ses réponses aux objections ou plutôt aux invectives de celle de Londres. Ce que le parlement d'Angleterre avoit jugé contraire aux vues de la France, ou supérieur à son courage, fut exécuté par elle, et porté au-delà des bornes que la politique de ses ennemis avoit tracée. Non seulement le roi reconnut l'indépendance des États-Unis de l'Amérique, mais encore il la défendit par ses armes (2), il la consolida par ses traités (3), il se déclara l'ami de cette nation qu'il venoit, pour ainsi dire, de créer par son appui, et qu'il fit aussitôt saluer comme son alliée par ses ambassa-

---

mémoires les plus authentiques, par FR. SOULÈS; in-8.° : Paris, 1787; 3 vol.

Recherches historiques et politiques sur les États-Unis de l'Amérique septentrionale, où l'on traite de l'établissement des treize colonies, de leurs rapports et de leurs dissensions avec la Grande-Bretagne, de leur gouvernement avant et après la révolution; *par un citoyen de Virginie;* avec quatre Lettres d'un bourgeois de New-Heaven sur l'unité de la législation; in-8.° : Paris, 1788, 4 vol. (Cet ouvrage mérite d'être distingué parmi tous les autres.)

(1) Exposé des motifs de la conduite du roi relativement à l'Angleterre, in-4.° : Paris, de l'imprimerie royale, 1779; et Observations sur le mémoire justificatif de la cour de Londres, in-4.° : Paris, de l'imprimerie royale, 1780.

(2) En 1780 le roi accorda aux Américains six vaisseaux de guerre et un corps de 4000 hommes commandé par M. de Rochambeau.

(3) Le traité d'amitié et de commerce, et celui d'alliance défensive de la France avec les États-Unis de l'Amérique, furent signés le 6 février 1778.

deurs. Nulle disposition ne fut jamais plus agréable aux Américains, qui reçurent l'envoyé de France avec les transports de la joie la plus vive (1). « Bénis- » sons le ciel, s'écrièrent-ils avec un enthousiasme » religieux; le très-haut a placé l'Amérique parmi » les puissances de la terre; il la revêt de la robe de » souveraineté, et c'est de la France qu'elle la re- » çoit. »

Que l'on considère maintenant avec quel art le cabinet de Versailles circonscrivit la cour de Londres, qui demeura sans alliés pendant toute cette guerre. M. de Vergennes sollicita des ordres qui déclarèrent libres toutes les marchandises chargées sur des bâtimens neutres; il força les Hollandais, par les grands avantages (2) que ce règlement devoit leur procurer, à se séparer de l'Angleterre (3); et sous le nom de *Neutralité armée* (4) il entraîna la Russie, et successive-

---

(1) Ce fut le 5 du mois d'août 1778 que le Congrès reçut à Philadelphie M. Gérard, ministre plénipotentiaire de la cour de France. La lettre du roi à ses très-chers grands amis et alliés a été signée par M. de Vergenues en date du 28 mars 1778.

En 1782, M. le chevalier de la Luzerne a remplacé M. Gérard.

(2) La cour de Londres voulut forcer les habitans des Provinces-Unies à renoncer à ces avantages. L'ambassadeur du roi en Hollande fit connoître toute l'injustice et l'inconséquence de ces prétentions. Il s'ensuivit une rupture entre l'Angleterre et les Provinces-Unies. Le roi reprit et restitua aux Hollandais, à l'époque de la paix, les conquêtes que l'Angleterre avoit faites sur eux.

(3) Ce fut le 20 décembre 1780 que le roi d'Angleterre déclara la guerre à la Hollande.

(4) Ce fut en 1780 que ce traité de confédération fut conclu.

ment toutes les puissances maritimes, dans une confédération qui hâta la fin de ces troubles, et qui donna le plus grand poids à l'indépendance de l'Amérique.

Le roi avoit annoncé que cette indépendance étoit l'objet de la guerre, et cet objet étant rempli, quelque menaçantes que fussent ses forces navales combinées avec celles de l'Espagne, la guerre devoit cesser. Elle cessa en effet, et le traité de 1783 (1) répara l'honneur français, si cruellement blessé vingt années auparavant.

Les motifs qui avoient porté le roi pendant ces troubles à se déclarer le protecteur de Cook, déterminèrent sa conduite dans tous les cas où sa bienfaisance put venir au secours de l'innocent opprimé. Un événement fâcheux avoit fixé l'attention des peuples. Huddy, officier américain, avoit été massacré lâchement par les ordres de Lyppincott, officier anglais, et M. Washington avoit en vain demandé qu'on lui livrât le coupable. Voulant mettre fin à ces attentats, le Congrès avoit résolu que tous les officiers an-

(1) Les négociations relatives à la paix commencèrent en 1782. Les préliminaires furent signés le 13 février 1783, et le traité définitif le fut le 3 septembre de la même année.

Les articles de la paix entre le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre furent signés le 20 janvier 1783.

Les articles convenus entre le roi d'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, dans lesquels le roi d'Angleterre reconnut l'indépendance de l'Amérique, furent aussi signés à Paris le 30 novembre 1782;

Et les articles préliminaires de la paix entre l'Angleterre et la Hollande furent arrêtés le 2 septembre 1782.

glais détenus prisonniers tireroient au sort, et que, pour réparation, l'un d'entre eux perdroit la vie. Le jeune Asgill étoit celui que le hasard avoit désigné pour victime (1). Il avoit une mère à laquelle il dut une seconde fois le jour. L'infortunée remplit l'Europe de ses plaintes; elle parla de son malheur à toutes les nations; elle redemanda son fils à toutes les puissances; elle écrivit une lettre déchirante à M. de Vergennes, qui la lut à la reine. Sans doute il n'est personne qui ne compatisse au chagrin d'une mère éplorée; mais ne faut-il pas être mère pour en connoître toute l'amertume? Sa majesté, que des sentimens tendres attachent à ses enfans, en fut vivement émue: la douleur de Thérèse Asgill devint la sienne; l'amour filial détruisit entre elles toute distance, il confondit les intérêts de deux cœurs également sensibles, il triompha de la haine d'un grand peuple; Asgill ne fut point sacrifié, et, peu de temps après, accompagné de sa famille, il vint (2) remercier le ministre dont il avoit si

---

(1) Voyez, 1.° l'extrait des gazettes anglaises des mois de juillet et août 1782, dans le Mercure de France, en date du 29 août 1782, et du mois d'octobre 1783; 2.° la lettre qu'on attribue à M. Livington, secrétaire du Congrès pour les affaires étrangères, page 118 de l'ouvrage de M. Mayer, intitulé : Asgill, ou les désordres des guerres civiles, 1784; 3.° la page 30, où est le récit de l'événement; 4.° la page 67, où est la première lettre de Thérèse Asgill à M. de Vergennes; 5.° la page 91, où se trouve la lettre de M. de Vergennes à M. Washington; 6.° la page 96, où est consignée la lettre de remerciement de lady Asgill à M. de Vergennes, en date du mois de janvier 1783. — Voyez aussi l'Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, par Fr. Soulès, tom. IV, pag. 76 et 80.

(2) En octobre 1783, à Fontainebleau.

utilement réclamé l'appui, et se jeter aux pieds de la reine, par qui ce fils et cette mère vivent, pénétrés de reconnoissance pour un bienfait à jamais mémorable dans les fastes de l'humanité.

Tandis que M. de Vergennes négocioit avec les députés des colonies anglaises, l'électeur Joseph-Maximilien de Bavière (1) mourut : il s'en fallut peu que cet événement ne devînt le sujet d'une guerre continentale. L'électeur palatin, héritier de tous ses biens, consentoit à transiger avec la cour de Vienne, qui s'étoit emparée d'une partie de cette succession ; mais le duc des Deux-Ponts, héritier éventuel, fort de l'appui du roi de Prusse, protesta. Comme allié de la maison d'Autriche et comme garant du traité de Westphalie, le roi avoit des intérêts opposés à concilier, et rien n'étoit plus difficile à tracer que sa conduite. Deux armées nombreuses étoient en présence, et les hostilités avoient éclaté. Le roi joignit sa médiation à celle de l'impératrice de Russie ; et la paix de Teschen (2) lui permit de donner toute son attention à la guerre d'Amérique.

De nouvelles discussions étrangères à cette grande entreprise étoient sur le point d'y apporter de nouveaux obstacles. Deux fois la Porte et la Russie prirent les armes ; deux fois le roi les pacifia ; et des conventions explicatives ajoutées au traité de

(1) L'électeur Joseph Maximilien mourut vers la fin du mois de décembre 1777.

(2) La paix de Teschen a été signée le 13 mai 1779.

Kainardji (1), ramenèrent le calme, qui vient encore d'être troublé.

Plusieurs autres négociations importantes occupèrent M. de Vergennes pendant ses dernières années (2). Dans le midi de l'Europe, il rapprocha le Portugal de la France, qu'il fit accéder en 1783 au traité d'alliance de la cour de Lisbonne avec celle de Madrid; en 1785 il employa utilement la médiation du roi pour mettre fin aux hostilités déja commises au sujet de l'Escaut; et peut-être auroit-il fallu ne se lier ainsi avec la Hollande (3) que par des services réciproques et par le souvenir des bienfaits. Il conclut plusieurs traités de commerce, soit avec l'impératrice de Russie (4), soit avec le roi de Suède, soit avec le duc de

(1) La négociation relative au traité de Kainardji fut confiée a M. le comte de Saint-Priest, alors ambassadeur du roi à la Porte.

(2) M. de Vergennes a conclu deux traités de commerce, l'un avec le duc de Mecklenbourg en 1779, l'autre avec la Suède en 1784. De plus, divers autres traités ont été signés sous le même ministère avec la cour de Vienne pour plusieurs parties des Pays-Bas, avec le prince et l'état de Liége, avec l'électeur de Trèves, avec le prince de Nassau-Saarbruck, avec le duc des Deux-Ponts, avec le prince et l'église de Bâle, et avec le duc de Wurtemberg, relativement au comté de Montbéliard.

(3) Le traité de paix de l'empereur avec les Provinces-Unies fut signé à Fontainebleau le 10 novembre 1785, et dans le même jour fut aussi conclu le traité d'alliance entre le roi et les mêmes provinces.

(4) Le traité de commerce et d'union avec la Russie, signé à Pétersbourg le 31 décembre 1786 vieux style, c'est-à-dire le 11 janvier 1787 style nouveau, a été signé à Versailles au commencement de l'année 1787 par M. le comte de Montmorin.

Mecklenbourg. Enfin la Suisse lui doit un de ces actes de tolérance qu'il est important de recueillir. En 1715 la cour de Versailles s'étoit alliée avec les cantons catholiques; mais elle étoit seulement en paix avec les cantons protestans. Sur le rapport de M. de Vergennes, et malgré de grands obstacles, tous les sujets helvétiques furent réunis dans le même traité (1); opération digne du monarque dont la justice vient d'effacer du livre de nos lois une révocation barbare. Que ne peut-on, en l'effaçant aussi de nos annales, la soustraire au souvenir de la postérité!

Le roi, dont je n'ai pu m'empêcher d'associer l'éloge à celui de son ministre (2), avoit donc réduit ses enne-

---

(1) Le traité de la France avec les États helvétiques a été conclu le 28 mai 1777. M. le comte de Vergennes avoit chargé M. le marquis de Vergennes son frère de cette négociation, et le roi donna à M. le marquis de Vergennes la qualité d'ambassadeur pour siguer ce traité. La mort de Louis XV avoit autorisé sa majesté à revoir et à rectifier le traité de 1715.

(2) Les principaux événemens du ministère de M. de Vergennes peuvent être réduits à six, dans l'ordre suivant :

1.° Le traité d'alliance avec les treize cantons helvétiques ;

2.° La guerre d'Amérique, et la paix qui l'a suivie ;

3.° La conciliation des différens élevés au sujet de la succession de Bavière ;

4.° La pacification de la Porte et de la Russie, opérée par la médiation de la France ;

5.° L'accession de la France au traité d'amitié conclu en 1778 entre l'Espagne et le Portugal ;

6.° Le traité de paix conclu par la médiation de la France entre l'empereur et les Provinces-Unies.

M. de Vergennes a été ministre des affaires étrangères depuis le mois de juin 1774 jusqu'en février 1787.

mis au silence : les mers étoient libres; les chaînes des colonies anglaises de l'Amérique étoient rompues; les troubles du Nord et du Levant étoient appaisés; l'Empire et la Prusse avoient quitté les armes; les cours de Vienne, de Berlin, de Munich, de Deux-Ponts, étoient d'accord; et ce vaste repos qui, dans la politique comme dans le système du monde, naît de l'opposition des puissances, avoit son point d'appui dans le cabinet de Versailles. Tout étant pacifié au-dehors, c'étoit des affaires du dedans qu'il falloit s'occuper.

La France et l'Angleterre avoient réciproquement défendu le transport de plusieurs marchandises dont la vente auroit pu former un commerce utile à ces deux royaumes. La sévérité des lois prohibitives, que les haines nationales avoient multipliées, tenoit ces peuples dans un état d'éloignement et d'animosité continuel; des armées de fraudeurs et de commis se combattoient sans cesse, et c'étoit se tromper que de regarder comme étant en paix des nations entre lesquelles une guerre aussi fâcheuse n'étoit jamais interrompue. On auroit en vain cherché dans les ouvrages des jurisconsultes des autorités contre les prohibitions, puisque Grotius et Wattel en avoient conseillé l'usage: c'étoit à la raison éclairée par les progrès des lumières qn'il appartenoit de réformer un aussi grand abus. Avec les prohibitions, ont dit les écrivains français (1),

---

(1) Plusieurs des principes suivans ont été bien développés par les écrivains français, dont les ouvrages sont entre les mains de tout le monde. M. l'abbé Morellet, dont les connoissances sur

il n'y a pour les peuples ni repos, ni liberté, ni richesse ; avec elles on manque dans les arts de modèles, de motifs et de moyens; par elles, la sphère de l'industrie des hommes se rétrécit en même temps que leur activité diminue. Les prohibitions équivalent à un impôt; elles sont des actes d'hostilité contre ceux même qu'elles n'attaquent pas directement; elles excitent des prohibitions réciproques; elles enchérissent les denrées et les marchandises pour la nation qui les exerce; et la seule difficulté de régler leur tarif devroit à jamais les proscrire. Il y a, dit M. Priestley, deux espèces de liberté, la liberté politique, et la liberté civile : celle-ci, qu'il faut au moins que l'on conserve, veut que chacun puisse se loger, se nourrir et se vêtir à son gré. Comment ne voit-on pas que les lois prohibitives tendent à la destruction de son domaine? Les manufactures sont de deux sortes : les unes travaillent pour le peuple, et les autres pour les gens riches. Si les lois que je combats pouvoient être admises, ce seroit sans doute pour les manufactures de la première classe. Mais n'est-ce pas au peuple sur-tout que la concurrence est nécessaire? Hume distinguoit deux espèces de commerce : l'un, qu'il appeloit *naturel*; l'autre, qu'il désignoit par le nom de *forcé*. Sans les prohibitions celui-ci n'existeroit point, puisque chaque peuple feroit ce qui lui coûteroit le moins de peine et qui lui rapporteroit le plus de profit. Ainsi les nations

---

tout ce qui est relatif au commerce sont très-étendues, a réuni les argumens les plus forts contre les prohibitions.

où les arts fleurissent composent en quelque sorte un grand état dont toutes les parties sont intéressées à ce que nulle d'entre elles ne soit mise à la gêne (1). Sous ce rapport, disoit Hume, je fais des vœux pour la prospérité du commerce en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie, et même en France. Y auroit-il rien de plus affreux, ajoutoit-il, que le régime prohibitif adopté par-tout? C'est aux seuls agens du commerce que ce régime est utile. Les prohibitions nuisent au reste des citoyens en diminuant le salaire des ouvriers, et en exigeant un emploi forcé des capitaux. Ce ne sont pas les intérêts des marchands, ce sont ceux des consommateurs que le gouvernement doit ménager : autrement ce n'est pas la nation, ce sont quelques particuliers qu'il enrichit. Enfin, dirons-nous, où la dépopulation et la misère furent-elles jamais plus grandes que dans les pays opprimés par de telles lois? N'est-ce pas des prohibitions que naissent les fraudes avec leurs vexations et leurs dangereux exemples? Depuis que le fanatisme religieux et la fureur des conquêtes se sont ralentis, n'est-ce pas la cupidité des marchands qui allume les guerres et qui épuise les nations? Trois fois, depuis 1749 (2), le sang

(1) Smith on Wealth.

(2) La guerre terminée en 1748 a eu pour motif principal la contrebande des Anglais dans les établissemens espagnols de l'Amérique, et la sévérité avec laquelle les vaisseaux gardes-côtes espagnols traitoient les vaisseaux qui faisoient le commerce interlope.

La guerre finie par le traité de 1763 a été faite pour le maintien de la traite exclusive du castor au Canada, pour la pêche

a coulé pour soutenir le monopole dans l'Amérique et dans l'Inde. Que les hommes cessent de s'égorger! Ne peuvent-ils faire entre eux des échanges sans se servir de leurs épées? qu'ils détruisent plutôt leurs lois prohibitives; que tous les ports soient ouverts à tous les peuples; que le commerce soit libre, et bientôt l'abondance et la concorde travailleront de concert au bonheur de l'humanité (1).

Ainsi raisonnoient les philosophes de l'Angleterre et de la France. Voici ce que M. de Vergennes a proposé. Par un traité de commerce (2), on a substitué de part et d'autre des droits très-modérés à des droits excessifs, et la barrière qui séparoit ces nations (3) n'existe plus : des plaintes se sont fait entendre; mais se pouvoit-il qu'un principe aussi nouveau

---

sur les côtes de l'Acadie et sur le banc de Terre-Neuve, et pour le monopole du commerce de l'Inde.

Enfin la dernière guerre a été, de la part des colonies anglaises, l'effet du besoin qu'elles avoient de se délivrer des vexations exercées sur elles par la Grande-Bretagne pour le maintien du monopole des négocians anglais.

(1) « Qui mit jamais à tel prix, dit Montaigne, le service de la mercadence et de la trafique, tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde (l'Asie) bouleversée par la négociation des perles et du poivre. »

(2) Le traité de commerce de la France avec l'Angleterre a été conclu le 26 septembre 1786.

(3) Les peuples de l'Angleterre tiennent peut-être encore plus que ceux de la France à leurs lois prohibitives. Ces lois déclaroient coupables de félonie ceux qui étoient convaincus d'avoir exporté des laines. A la vérité cette partie de la législation s'est

s'appliquât aux mouvemens d'une grande administration, sans y apporter d'abord quelque trouble (1)? Que l'on interroge d'ailleurs les peuples moins chèrement pourvus qu'ils ne l'étoient auparavant, de tout ce

---

adoucie sous le règne de Guillaume III; mais la punition ordonnée alors pour ce délit n'est-elle pas encore trop forte, puisqu'elle consiste dans la confiscation du bâtiment, dans l'amende du triple de la valeur, et dans un emprisonnement de trois ans, pour l'exportateur et pour tous ses complices?

(1) En supposant, comme il paroît probable, que le traité de commerce, tel qu'il a été exécuté, ait donné lieu à des inconvéniens, les principes généraux sur lesquels il est établi étant conformes à ce que prescrivent la justice et les intérêts des peuples, il sera facile d'y apporter les modifications nécessaires pour qu'il en résulte tout le bien que l'on en attend.

Déja la chambre de commerce de Normandie a publié ses réflexions sur ce traité, et sur les changemens qu'elle croit à propos d'y faire.

Cette chambre propose :

1.° D'accorder des prix, des gratifications, et même des avances sans intérêt à ceux qui entreprendront d'établir en France des manufactures d'une industrie nouvelle.

2.° D'assurer des primes aux fabricans, en proportion des ouvriers auxquels ils fourniront de l'occupation.

3.° D'établir des gratifications par chaque pièce de drap ou d'autres lainages exportés à l'étranger.

4.° De donner des prix, des gratifications et des avances sans intérêt aux entrepreneurs de forges et de fonderies qui offriroient de perfectionner leurs exploitations et leurs ateliers d'après les méthodes anglaises, ou d'après celles qui seront jugées convenables pour les mettre à portée de fournir à notre marine, à nos fabriques et à nos grands ateliers, de belles pièces de fonte et divers ustensiles de fer que les Anglais travaillent aujourd'hui avec tant de supériorité.

5.° De favoriser par les mêmes moyens les recherches et les

qui sert à leurs besoins, et l'on répondra sans peine à la plupart des objections que le parti contraire a formées.

M. de Vergennes n'avoit pu vivre avec tant de

---

exploitations de nouvelles mines de charbón de terre et d'autres minéraux.

6.° De favoriser également la multiplication et l'amélioration des races de nos bêtes à laine.

7.° D'accorder l'exemption de tous droits à l'entrée et au transit dans le royaume, des matières premières que nous sommes forcés de tirer de l'étranger.

Ceux qui ont rédigé le traité de commerce ont cru qu'il falloit prendre pour base des droits les primes que l'on savoit être payées pour la contrebande. On avoit estimé que ces droits pourroient être de deux pour cent au-dessus de la prime d'assurance de la contrebande, et on se flattoit qu'en n'excédant que de peu ces primes ils seroient exactement acquittés. Mais, d'une part, leur perception a été faite avec négligence dans nos ports, tandis qu'au contraire les Anglais ont fait payer au-delà du prix convenu dans les leurs. Malgré ces abus, le commerce des vins, des vinaigres, des eaux-de-vie, des huiles, des savons, des linons, est beaucoup augmenté, et le change est remonté au pair.

Que l'on observe encore que les prohibitions n'étoient point respectées, et qu'il étoit naturel de diriger vers le profit de l'état des primes d'assurance que l'on payoit pour le soutien d'un commerce illicite.

On a fait une objection que l'on répète souvent. Les conventions du traité de commerce sont, dit-on, très-désavantageuses pour la France, parce que les Anglais vendent dans ce royaume à vingt-quatre millions d'hommes ou d'acheteurs, tandis qu'il n'y a que huit millions d'hommes ou d'acheteurs en Angleterre. Comment n'a-t-on pas remarqué que la vente n'est point en raison du nombre des habitans d'un pays, mais qu'elle est sur-tout proportionnée à l'aisance et à la richesse de ces habitans, et que la France ayant beaucoup moins de superflu que l'Angleterre, doit

souverains, avec tant de ministres; il n'avoit pu connoître le secret de tant de conseils, sans acquérir le savoir que donnent l'observation et le temps : plusieurs fois, et toujours avec douleur, il avoit vu se grossir la foudre qui devoit frapper les nations. Il détestoit la guerre, parce que c'est un jeu barbare dont la passion est atroce, où le hasard fait souvent plus que l'habileté, et qui, semblable à certaines procédures, dévore ceux dont le sort est soumis à ses décisions. M. de Vergennes étoit naturellement doux et réfléchi; il s'étoit fait de la vigilance et de l'attention une habitude que rien ne pouvoit troubler; il étoit le véritable chef de ses bureaux et l'ame de ses négociations; ses plans étoient bien conçus, et lorsqu'il les avoit adoptés, il les exécutoit avec courage. Quoiqu'il poussât la discrétion jusqu'au scrupule, il n'étoit point dissimulé, et il n'usoit d'adresse qu'autant qu'il en falloit pour ne pas rebuter la fortune. Sa retenue avoit quelque-

---

avoir aussi moins de sacrifices à faire pour un commerce étranger. (Extrait d'une Réponse au Mémoire de la chambre de commerce de Normandie; par M. Dupont.)

Un avantage réel, et que l'on ne peut enlever à la France, est, comme l'ont remarqué presque tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, que la plupart des productions qu'elle exporte, tenant à la nature de son sol, forment un commerce plus sûr et plus indépendant que celui qui est fondé sur l'industrie et sur diverses circonstances qui peuvent aisément changer.

Les réformes à faire et les précautions à prendre pour rendre le traité de commerce utile aux intérêts de la France seront l'ouvrage des états-généraux, qui s'occuperont sans doute de cet objet important.

fois l'apparence de la timidité, quoiqu'elle n'en eût point le caractère (1). Sa conversation n'étoit point sans naturel, quoiqu'elle fût presque toujours sans abandon. On parvenoit sans peine jusqu'à lui; et comme il savoit écouter, on ne le quittoit point mécontent. Il promettoit peu; mais il tenoit ce qu'il avoit promis. Sa sensibilité influoit quelquefois sur ses jugemens; il croyoit volontiers à l'honnêteté de ceux dont le malheur l'avoit touché : disposition peu dangereuse en politique, mais qui n'est pas sans inconvénient avec des supplians adroits qui savent en profiter. Modeste dans toute sa conduite, et scrupuleux observateur des devoirs que la religion impose, il ne se tourmentoit point pour chercher le plaisir; c'étoit au sein de sa famille qu'il le trouvoit et qu'il se délas-

(1) M. le comte de Vergennes montra dans plusieurs négociations une grande fermeté.

Lorsque feu M. le comte de Grasse fut pris par les Anglais, M. de Vergennes pria M. de Gréenville, député de la Grande-Bretagne, de se rendre chez lui pour parler de la paix; il lui fit lire le bulletin qui annonçoit la prise de l'amiral français, en lui disant : « Cet événement est plutôt un affront qu'un désastre pour » la France; le roi en est profondément affecté; la nation ne « respire que vengeance; elle a les plus grands moyens de se » signaler; et si le roi n'écoutoit sa modération, dès ce moment » toute conférence pour la paix seroit rompue. Gardez-vous, » monsieur, de chercher à vous prévaloir de l'accident que la » France éprouve : le roi m'ordonne de vous dire qu'il consent à » la paix, pourvu qu'elle soit établie sur les mêmes fondemens » dont on étoit déja convenu; si vous proposez d'y faire le moindre » changement, sa majesté m'ordonne de vous remettre vos passe» ports; ils sont prêts, les voilà. »

soit de ses nombreux travaux. Là, comme dans les affaires, il se montroit attentif, exact, modéré; qualités précieuses à ses amis comme à l'état, et qui ont été par-tout la source de ses succès.

M. de Vergennes s'étoit marié à Constantinople avec mademoiselle Anne de Viviers, d'origine française. Le lien qui les unissoit étoit du petit nombre de ceux que le temps ne peut affoiblir.

Il revint de Fontainebleau en 1786, languissant et abattu; peu de temps après il fut atteint de la fièvre, à laquelle il succomba. M. de Vergennes est mort avec la touchante simplicité d'un père de famille, entouré des siens (1) et baigné de leurs larmes. Son épouse, ses deux fils (2) et ses belles-filles lui ont rendu

---

(1) Monseigneur l'évêque de Senlis, M. le comte d'Angivillier, et M. le Marquis de Jaucour, ont rendu à M. de Vergennes, pendant le cours de cette maladie, les soins de la plus tendre amitié.

(2) M. de Vergennes a laissé deux fils, dont l'aîné, Constantin Gravier, comte de Vergennes, capitaine colonel des gardes de la Porte réformé, mestre de camp d'infanterie, ministre plénipotentiaire du roi près de l'électeur de Trèves, est marié à demoiselle Louise-Jeanne-Marie-Catherine de Lenthilhac de Sédières.

Le cadet, Louis-Charles-Joseph Gravier, vicomte de Vergennes, mestre de camp en second du régiment de Bassigny, infanterie, est marié à demoiselle Claire-Gabrielle Pinel de la Palun.

M. le marquis de Vergennes, frère du ministre, a été ambassadeur en Suisse et à Venise, d'où il est revenu en Suisse; il a quatre enfans : savoir, deux fils, dont l'un est maître des requêtes, et depuis sept ans dans la carrière des Intendances; l'autre est colonel en second au régiment de Royal-Vaisseau, infanterie; et deux filles mariées, l'une à M. le marquis de Ganay, ancien

les soins les plus empressés et les plus tendres. Il a expiré dans leurs bras le 13 février 1787 (1). On n'a point remarqué qu'il tînt beaucoup à la vie, sans doute parce qu'ayant connu le monde tel qu'il est, il ne pouvoit le regretter en le quittant. Pour s'y plaire il faut y occuper peu de place, et s'y concentrer dans ses affections. Mais l'homme puissant que l'exercice et l'étendue de son autorité fatiguent, trouve peut-être dans son dernier terme, vu de près, un repos moins effrayant que le tourbillon où il a vécu.

---

militaire et gouverneur de la ville d'Autun; l'autre à M. le comte de Montezan, ancien ministre plénipotentiaire à Cologne, et aujourd'hui à Munich.

(1) La place de ministre des affaires étrangères est maintenant occupée par M. le comte de Montmorin, qu'une probité sévère et des talens reconnus dans les négociations ont rendu digne de ce grand emploi.

Je crois devoir témoigner ici ma reconnoissance à M. de Renneval, premier commis des affaires étrangères, de qui j'ai reçu la plupart des renseignemens qui m'ont été nécessaires pour la rédaction de la seconde partie de cet éloge.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES PRINCIPALES ACADÉMIES.

Un bourgeois d'Athènes, appelé *Academus* ou *Ecademus*, avoit une maison dans un des faubourgs de cette ville célèbre, où Platon enseignoit la philosophie. Cette école portoit le nom de celui auquel le local appartenoit; et ce nom a été donné depuis à plusieurs sectes, à diverses institutions fameuses, et il l'est encore aujourd'hui à la plupart des sociétés littéraires. Cimon orna la maison d'Académus; il l'embellit de fontaines; il fit planter des allées d'arbres, où se promenoient les philosophes de ce temps. L'histoire nous apprend qu'ils étoient déja persécutés, quoiqu'ils ne persécutassent personne. La Grèce se glorifioit de les posséder, et cependant ils avoient souvent à se plaindre de la Grèce; et l'on vit alors se perpétuer ce grand combat, que l'on ne verra peut-être jamais finir, entre les hommes instruits et ceux qui ne le sont pas, c'est-à-dire entre le savoir et l'ignorance, entre l'erreur et la vérité.

Nous n'insisterons point sur l'histoire de ces temps reculés, pendant lesquels les académies, presque entièrement livrées aux questions métaphysiques ou morales, ne s'occupoient ni de physique expérimentale, ni de médecine.

On distinguoit deux académies du temps de

Cicéron, l'ancienne, et la nouvelle. Les partisans de l'ancienne, fatigués par les sophismes, épuisés par les conjectures, rebutés par les systèmes, avoient refusé leur confiance à tout argument, leur croyance à toute proposition; il n'y en avoit aucune qui ne leur parût suspecte, même celle par laquelle ils s'astreignoient à douter. La nouvelle académie admettoit des probabilités; elle ne disputoit que sur les degrés de vraisemblance, et l'on pouvoit, au moins dans cette secte, jouir de la vie et se prêter à des illusions. C'est un singulier spectacle que celui de l'homme abandonné à lui-même courant d'une chimère à une autre, quittant d'anciennes erreurs pour de nouvelles, mais ayant toujours le désir de la vérité, et sentant le besoin de la connoître: car ces philosophes qui doutoient de tout avoient au fond raison d'être mécontens de l'état de leurs connoissances. Cette inquiétude annonce, jusqu'à un certain point, la justesse de leur esprit, comme la confiance de certaines gens dans ce qu'ils savent est une preuve évidente de leur impéritie et de leur irremédiable imbécillité. Plusieurs siècles de ténèbres et d'ignorance succédèrent aux beaux jours d'Athènes et de Rome; tant de barbarie et de cruautés n'étouffèrent cependant pas tout-à-fait le germe des sciences et des lettres. Comme les Romains s'étoient polis en faisant la conquête de la Grèce, les étrangers qui s'emparèrent de l'Italie, qui la ravagèrent tant de fois, qui changèrent en ruines ces monumens superbes, qui dénaturèrent jusqu'à son idiôme en mêlant leur jargon à la

langue de Cicéron et de Virgile ; ces étrangers qui sembloient avoir été chargés du soin de venger l'univers en foudroyant ses oppresseurs, participèrent eux-mêmes aux arts des vaincus, et prirent quelques-uns de leurs penchans. Mais quoique l'amour des lettres n'eût pas été tout-à-fait détruit à Rome et dans les autres villes d'Italie, il n'en restoit que de foibles traces lorsqu'en 1470 Antonio Panormita jeta dans le royaume de Naples les fondemens de la première académie moderne : Alphonse premier d'Arragon, roi de Naples, lui donna des marques éclatantes de son appui; et il importe de célébrer le premier monarque qui a protégé les lettres dans un temps où tout se réunissoit pour les détruire et les rendre suspectes, et où les souverains étoient bien éloignés de savoir qu'il étoit de leur intérêt et de leur gloire de répandre la lumière parmi les peuples. Tafuri nous a conservé la liste de cette ancienne académie. On y voit, comme dans celle des académies modernes, des noms illustres par leur savoir, d'autres par leur naissance, d'autres qui ne sont guère connus, et dont quelques-uns méritoient peut-être une grande renommée, dont ils n'ont point joui.

Les autres académies établies par les Italiens à la renaissance des lettres ont été celle de Lyncei, créée par le prince Cæsius en 1603, dont les membres se sont occupés de quelques recherches physiques. — Celle del Cimento, qui a été si célèbre à Florence sous le gouvernement des Médicis. — Celle que le duc d'Urbain a fondée. — Enfin celle de Sienne.

Je ne parle point ici de ce grand nombre d'académies que chacune des villes d'Italie possède, et dont les noms bizarres ont été recueillis par l'abbé Puizza : la plupart sont consacrées à des jeux d'esprit, à des combats littéraires dont on blâme avec raison la forme, mais dans lesquels il n'est pas aussi aisé que l'on pense de triompher.

En 1645, Théodoric Haacke jeta à Oxford les premiers fondemens de la Société royale de Londres, qui fut transportée en 1660 dans cette capitale, où elle ne cesse de travailler utilement aux progrès des sciences physiques.

En 1651, J. L. Bausch fut le fondateur et le président de l'Académie impériale des curieux de la nature, dans laquelle il prit le nom de Jason, chacun de ses membres devant s'y déguiser sous l'emblème de quelque grand personnage de la Fable ou de l'Antiquité. Les savans de l'Allemagne alimentèrent principalement son recueil, que l'on ne doit regarder que comme un journal, dont les matériaux nombreux, et souvent intéressans, sont cependant peu soignés, et en général peu choisis.

Depuis long-temps les lettres étoient honorées en France ; Charlemagne les avoit mises en vigueur en accordant des priviléges à ceux qui les cultivoient. Dans le douzième siècle, l'Université de Paris enseignoit, comme celle de Boulogne en Italie, avec assez de célébrité pour attirer les étrangers de toutes parts. François I.er réunit dans un collége qu'il appela *royal*

des professeurs de toutes les sciences et de tous les genres de littérature ; projet grand et vaste que tous les siècles envieront à celui qui l'a vu naître et qui en a pressé l'exécution.

L'Université de Paris étoit alors le seul corps qui portât le nom d'académie, *academia*, nom qu'elle ne partageoit avec aucun autre, puisque l'établissement des académies auxquelles ce nom est spécialement consacré lui est postérieur.

En 1648, il se tenoit à Paris des assemblées de savans, qui ont reçu successivement diverses modifications en 1666 et en 1699, et que l'on a désignées sous le nom d'Académie royale des sciences. Cette institution est une de celles qui ont fait le plus d'honneur et rendu le plus de services à la France. Toutes les branches de la physique cultivées à la fois, l'esprit de système anéanti, des méthodes tracées pour tous les genres de travaux, un corps dévoué à la recherche des vérités physiques, dont le domaine est si étendu : tels sont les droits de cette académie à la reconnoissance de la nation.

L'exemple donné en France par la capitale fut suivi par différentes villes de ce royaume, qui établirent dans leur sein des académies, dont quelques-unes, telles que celles de Montpellier, de Dijon, etc., publient les travaux de leurs membres.

Il semble que tous les souverains de l'Europe, en établissant des académies dans leurs états, se soient disputé l'empire des sciences et des lettres. En 1700,

le roi Frédéric I.er fonda l'Académie royale des sciences et belles lettres de Prusse, dont Leibnitz fut le premier président, et à laquelle le roi actuellement régnant, si avide et si digne de toutes sortes de gloire, a donné en 1744 une nouvelle existence.

En 1712, le comte de Marsigli s'immortalisa par l'Institut de Bologne, qu'il dota, et qu'il réunit à l'académie érigée en 1690 par Eustache Manfredi.

Le grand homme qui créa pour ainsi dire l'empire de la Russie regarda comme une des conditions nécessaires à son succès l'institution d'une académie à Saint-Pétersbourg, dont l'inauguration fut célébrée en 1725 : et ces mêmes mains qui avoient quitté le sceptre pour tenir les instrumens des arts, ces mains qui ont opéré tant de prodiges, ont encore élevé dans le Nord le premier monument aux sciences. Les souverains de la Russie ont continué de suivre la même marche ; et l'impératrice régnante, non seulement fait fleurir les lettres, mais encore elle montre envers ceux qui les cultivent cette générosité dont l'excès est un de ceux qu'on ne reproche point aux rois, soit parce qu'ils le commettent rarement, soit parce que ses bornes sont très-circonscrites, soit à cause du bien qui ne manque jamais d'en résulter.

La Suède ne tarda pas à s'illustrer par l'établissement d'une académie qui a produit tant de grands hommes. Dès 1720, il paroissoit à Upsal, tous les trois mois, un volume d'actes littéraires. Cinq années après, en 1725, l'académie de cette capitale reçut la sanction

du roi et du sénat, et celle de Stockholm fut instituée en 1739.

Tous les corps ont cultivé et cultivent la physique, dont la médecine est une branche. Leurs recueils contiennent des observations et des mémoires qui intéressent médiatement ou immédiatement l'art de guérir, art qui a plus besoin que tout autre de précision dans sa marche, parce qu'il est très-compliqué.

La médecine est-elle autre chose en effet que l'application de la physique, de l'histoire naturelle, de l'anatomie, de la chimie, de la botanique, à la connoissance du corps humain, sain ou malade; et ne s'ensuit-il pas que sa perfection dépend de celle de ces différentes sciences sans laquelle il est difficile qu'elle fasse des progrès? Je dis difficile, et non pas impossible, parce que, outre les parties accessoires à l'art de guérir, et dont cet art a besoin pour former un ensemble, l'observation que présentent les effets des maladies et des remèdes en est la base, et que, considéré sous ce seul rapport, il peut acquérir quelque perfection par l'expérience privée de secours, et sans l'intermède d'aucune autre étude.

On doit donc distinguer en médecine les connoissances accessoires et l'observation, que ces connoissances éclairent et rendent plus fructueuse.

Les sciences accessoires à la nôtre se perfectionnent dans les académies; mais la médecine elle-même, ses principes, ses moyens, ses résultats, ne méritoient-ils pas que des institutions publiques fussent consacrées à

leur avancement? n'étoit-il pas nécessaire de la traiter comme tous les autres arts? Chirac l'avoit pensé, et il avoit proposé l'établissement d'une académie et d'une correspondance de médecine dont le centre devoit être à Paris; projet qui a mérité les éloges des hommes les plus célèbres et des meilleurs juges en matière de science, de Fontenelle, de d'Alembert, de Bordeu: mais Chirac ne reçut point assez pour fonder cette académie, qui, comme l'a dit Bordeu, auroit rendu les plus grands services à la médecine, quand bien même elle auroit été composée de médecins étrangers à la Faculté de Paris. Chirac mourut, et l'on assure, ce qui n'est pas croyable, que la plupart des médecins de son temps se félicitèrent de ce qu'il n'avoit pas réussi. On doit sans doute honorer la mémoire de ceux qui ont fait du bien aux hommes; mais c'est leur en faire que de proposer et de publier un projet utile. Celui de Chirac, dédaigné par plusieurs de ses confrères, fut accueilli et utilement exécuté par la Peyronnie, fondateur de l'Académie royale de chirurgie, instituée par lettres-patentes en 1748, et dont les travaux utiles et justement honorés ont justifié les éloges donnés par quelques philosophes au projet de Chirac. C'est une pensée qui doit toujours être présente à ceux qui contribuent par de grands efforts au succès des établissemens utiles, que le bien que l'on fait ou que l'on propose n'est jamais perdu.

Heureusement pour la médecine que nul obstacle n'a découragé, dans l'exécution, le plan de Chirac, en

établissant la Société de médecine, dans laquelle, en renonçant à la présidence perpétuelle de cette compagnie, il ne s'est réservé qu'une place égale à celle de tous ses confrères : conduite généreuse et sage, que le seul amour du bien peut inspirer, et qui est inaccessible aux traits de l'envie.

La Société royale de médecine, instituée d'abord par un arrêt du conseil de 1776, ensuite par lettres-patentes de 1778 et 1780, est chargée de recueillir les observations faites par les médecins des provinces, de veiller au traitement des épidémies, et d'en publier l'histoire; ce qu'elle a déja fait dans cinq volumes in-4.° de ses Mémoires.

Il y a donc maintenant une académie de médecine en France. Déja il en existoit une à Édimbourg depuis 1733, dont les mémoires ont été publiés en sept volumes in-12, et traduits en français par Demours. Une autre société du même genre avoit commencé ses séances à Londres en 1753 : elle avoit publié cinq volumes in-8.°, avec le titre de Medical observations and inquiries, etc.; et sa correspondance très-étendue avoit réuni une ample moisson de faits qu'elle se proposoit de faire connoître dans de nouveaux recueils. Les médecins du Collége de Londres, de Copenhague, de Berlin, de Breslaw, ont fait paroître, il y a long-temps, de semblables mémoires. Madrid, Modène et Amsterdam, possèdent des sociétés de médecine, établies sur le même plan que celle de Paris, et qui veulent bien communiquer à cette dernière le fruit de

leurs recherches. C'est ainsi qu'on a établi de toutes parts des rapports utiles aux sciences en général, et à la médecine en particulier, dont le champ ne peut s'accroître que par la connoissance de ce qui se passe à de grandes distances, relativement à la santé, par des essais, par des expériences sagement concertées, dont la chaîne non interrompue doit être l'ouvrage de plusieurs générations.

Les sciences sont liées, dans les académies, avec les siècles à venir. Dans les écoles elles tiennent aux siècles passés; on ne doit s'y occuper que de ce qui est fait, et non de ce qui reste à faire; mais il est nécessaire que l'enseignement suive les progrès des travaux académiques; tout ce qui est connu et publié est de son ressort; son but est manqué s'il ne montre que d'anciennes erreurs : mais le mal est à son comble quand il combat des vérités nouvelles. On fait souvent ces reproches aux écoles. Sans examiner s'ils sont fondés, disons que rien n'est aussi important que l'enseignement, parce que de lui dépend l'instruction des générations futures; disons qu'il n'y a rien d'aussi négligé; que l'on devroit en écarter ces cérémonies gothiques, si propres à rendre la science difficile et repoussante; qu'il est temps de porter l'esprit de réforme dans les corps chargés de l'éducation de la jeunesse; que cette révolution prochaine illustrera la main dont elle sera l'ouvrage. Ajoutons qu'aucune des sciences physiques n'étant actuellement dans un état stationnaire, celui qui professe doit toujours étu-

dier lui-même, pour être en état d'enseigner ; qu'il ne peut plus y avoir de repos dans la carrière de l'esprit, tant elle est rapide et précipitée; que la pédanterie et l'ignorance qui sont si analogues, le faux et le demi-savoir qui se rapprochent de tant de manières, doivent être bannis des écoles avec plus de soin encore que des académies, parce que dans ces dernières ces qualités vicieuses sont toujours corrigées ou réprimées, au moins par le bon esprit de certaines personnes : au lieu que le pédant des écoles, élevé dans sa chaire, et dominant sur tout, n'a rien qui l'arrête, et que, livré tout entier à son penchant, il ne peut que se fortifier et se complaire de plus en plus dans ses habitudes.

Observons qu'à force de rendre les langues latine et grecque difficiles on en éloigne un grand nombre de personnes; ce qui est un grand malheur, parce qu'on ne peut s'en écarter sans perdre de vue les véritables modèles du bon goût; et finissons en faisant des vœux pour qu'au milieu d'une nation active, mais dont l'esprit facile s'effraie par la fatigue et l'étendue d'un travail ingrat, on rende l'instruction aisée; pour qu'on en varie les objets, et sur-tout pour qu'on ne néglige point cette belle langue d'Homère et de Pindare, d'Hippocrate et d'Arétée; cette belle langue d'un peuple dont on a tant de fois comparé le caractère avec celui des Français : rapprochement honorable dont ils cesseroient d'être dignes s'ils ignoroient un moment leur enthousiasme pour tout ce qui est grand et beau. Ce n'est pas parce que les Grecs sont anciens qu'il faut les

louer, les admirer, et s'efforcer de marcher sur leurs traces : c'est parce que leurs arts ont été les premiers de tous les arts ; parce que leurs orateurs, animés par de grands intérêts, avoient souvent à opposer leur éloquence à la force des armes, aux menaces des rois puissans, et sur-tout lorsqu'on parle à des médecins ; parce que c'est parmi eux qu'ont fleuri ces beaux génies qui, prenant la nature pour guide dès les premiers pas de la science, nous ont tracé une route dont on ne s'est jamais écarté sans commettre des fautes et sans rendre sa marche plus pénible et plus longue.

RÉFLEXIONS

SUR LA SOCIABILITÉ DE L'HOMME,

ET

SUR L'INFLUENCE DES LETTRES ET DES ARTS,

En réponse aux Objections tirées des écrits de J. J. Rousseau.

ROUSSEAU a dit : « On voit au peu de soin qu'a pris
» la nature de rapprocher les hommes par des besoins
» mutuels, et de leur faciliter l'usage de la parole,
» combien elle a peu préparé leur sociabilité (1). Si
» elle a couvert ses opérations d'un voile épais, ç'a
» été pour leur en dérober la connoissance, et cependant ils n'ont point profité de cette leçon (2) : nés
» de l'oisiveté, les sciences et les arts l'entretiennent;
» ils sont incompatibles avec la vertu; la dépravation
» des mœurs est leur ouvrage; ils ont préparé la ruine
» d'Athènes et de Rome. Les hommes n'étoient donc
» pas destinés à se réunir, ni à cultiver leur esprit (3) ».
Ainsi a parlé Rousseau. Celui qui étudiera l'homme

(1) Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, par J. J. Rousseau, in-8.° : Amsterd., 1755, p. 60.

(2) Discours couronné en 1750 par l'Académie royale des sciences et des belles lettres de Dijon sur cette question : « Si le rétablissement des arts et des sciences a contribué à épurer les mœurs »? in-8.°, 1752.

(3) *Ibid.*

tel que les historiens l'on peint, et tel que les voyageurs l'ont observé, dira au contraire : « Les plus anciennes de toutes les traditions montrent les habitans du globe soumis à des lois et bâtissant des cités.
» Le premier qui pénétra dans le Nouveau-Monde y
» trouva des temples, des palais, des villes et des
» empires. Cook a vu par-tout les hommes rassemblés
» en familles. Par-tout et toujours, l'intérêt de quelque
» jouissance et le sentiment de la jalousie excitèrent
» leurs passions et firent naître leurs querelles. Sont-
» ils en petit nombre : la force du corps est la pre-
» mière de toutes les distinctions, comme elle est la
» plus utile des qualités. Forment-ils un peuple : c'est
» l'énergie de l'ame qui l'emporte et qui commande.
» Mais dans tous les cas ils tendent vers la société,
» qui tend elle-meme à se perfectionner et à s'agrandir.
» Comment, lorsque ces institutions portent le sceau
» de l'antiquité la plus reculée, lorsque nulle trace ne
» s'aperçoit au-delà, ose-t-on avancer qu'elles sont
» contraires au plan de la nature? N'est-ce pas à la
» constance de ses opérations qu'il appartient de mani-
» fester ses vues? Quelle terre eut jamais des habitans
» sans expression et sans langage? Pourquoi la socia-
» bilité des hommes ne seroit-elle pas, comme celle
» de tous les animaux, une question de fait que l'ob-
» servation seule peut résoudre? et puisqu'on les a tou-
» jours vus rassemblés ne s'ensuit-il pas qu'ils devoient
» l'être? »

Les hommes dont parle l'histoire sont, dira-t-on,

bien loin eux-mêmes de cet état de nature tant regretté par Rousseau. De quels hommes, de quel état s'agit-il donc? Voudroit-on remonter à ces époques dont il ne reste aucun souvenir? La même volonté qui forma les castors et les abeilles jeta sans doute aussi les fondemens de nos sociétés. Mais qui pourroit dire comment les premiers individus se sont réunis? Nos réflexions ne doivent donc avoir pour objet que les habitans des terres incultes, ceux des pays nouvellement ajoutés à notre géographie, ceux des montagnes ou des forêts; que ces hommes vulgairement connus sous le nom de *sauvages*. Or ils ne vivent point isolés; il n'y en a point qui soient tout-à-fait dépourvus de l'industrie des arts. Ils abusent de leur force, comme d'autres abusent de leur esprit; et comment croire à la perfection de leur bonheur lorsqu'on les voit agités par des haines implacables et souvent tourmentés par leurs besoins?

« La liberté et la perfectibilité de l'homme sont, dit » Rousseau (1), deux attributs sur lesquels on ne » peut élever de contestation ». Pourquoi en éleveroit-on davantage sur sa sociabilité, puisqu'elle est également dans sa nature, et que ce troisième attribut résulte nécessairement des deux autres?

Les nécessités physiques se sont liées avec les nécessités morales, comme les arts mécaniques avec les

---

(1) Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, par J. J. ROUSSEAU, in-8.º: Amsterdam, 1755; pag. 32 et 33; et dans les notes, pag. 229.

arts libéraux, et dans cette chaîne d'essais et de procédés, l'homme s'est montré d'autant plus sociable qu'il a été plus perfectible. On est le maître sans doute de rechercher si c'est un mal que les choses soient ainsi; mais c'est demander si l'homme a été bien ou mal créé (1). Voilà ma réponse.

« Les ames, ajoute Rousseau, se sont toujours cor-» rompues, à mesure que les sciences et les arts ont » fait des progrès (2) ». A la vérité, les mœurs se dépravent à la même époque où les arts fleurissent, et cette identité de circonstances est la source de l'erreur commise par Rousseau. Il n'a point vu que ces deux effets, sans se rapporter à la même cause, pouvoient et devoient même être souvent réunis. L'un et l'autre supposent un grand concours de peuples, d'efforts et de mouvemens. Mais tandis que d'une part, l'abus des jouissances affoiblit et dégrade, de l'autre les arts donnent aux plaisirs et aux jeux de la noblessee ou de la grace; ils soutiennent le courage en lui préparant des trophées; ils excitent l'imagination, dont ils sont les interprètes. Considérés à cette époque comme modérateurs du bon goût, ils préservent de la corruption dont

---

(1) « Ce qui est arrivé, sans doute, a dû arriver.... Il n'est » pas temps de refaire le monde »; a dit ingénieusement l'auteur du Discours sur les avantages ou les désavantages de la découverte de l'Amérique; in-8.°, pag. 7.

(2) Discours couronné à Dijon en 1750, in-8.°, sur cette question : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs? »

on les avoit mal à propos fait naître, et l'état en reçoit toujours des services proportionnés à leur culture.

Il est donc contraire à toute vraisemblance que les arts aient été funestes aux anciennes républiques de la Grèce et de l'Italie. Couverte des lauriers de Marathon et de Platée, riche des conseils de Thémistocle, d'Aristide et de Cimon, Athènes étoit florissante lorsqu'elle remit à Périclès les rènes de son gouvernement. On reproche à ce grand homme d'avoir contribué à la chute de l'état en donnant trop d'attention aux arts. Qu'on lui reproche plutôt d'avoir acheté les suffrages du peuple par de coupables profusions ; d'avoir épuisé, dans les mêmes vues, le trésor public par des fêtes, par des constructions, par des dépenses de toute espèce ; d'avoir affoibli la puissance de l'Aréopage pour ajouter à celle de la multitude qu'il avoit séduite ; d'avoir enfin rendu nécessaire cette guerre du Péloponèse qui coûta si cher à la Grèce. Voilà quels ont été les torts de Périclès. S'il n'avoit aimé que les arts il n'auroit pas commis de telles fautes. Athènes eut à s'en plaindre, non parce qu'il l'avoit embellie, mais parce qu'il vouloit lui commander.

Cherche-t-on l'exemple d'une république fameuse par la sagesse de ses lois et par l'austérité de ses mœurs, dont la corruption ne sauroit être attribuée à l'influence des beaux arts, qui n'y pénétrèrent jamais: que l'on se rappelle comment Lysandre changea la constitution de Sparte en faisant briller l'or aux yeux de ses fiers habitans. L'ambition et les richesses, voilà les grands corrupteurs des nations.

On n'a pas craint d'accuser les arts et les lettres de la décadence de l'empire romain : comme si ç'avoit été l'amour des arts qui conduisit Marius et Sylla ; comme si ç'avoit été pour servir les lettres que ce dernier ruina la discipline militaire en Asie, et qu'entrant dans Rome à main armée, il y donna l'exemple affreux des proscriptions ! Lorsque les triumvirs se perdirent en perdant l'état, quelle part les sciences et les arts eurent-ils dans ces grandes et funestes entreprises ? Pendant long-temps tout citoyen romain fut soldat : rassemblés loin de leurs foyers, sous des chefs séditieux, les soldats de Rome cessèrent d'être citoyens, et l'on ne voit pas encore comment la culture des arts put contribuer à cet oubli, qui fut la source des plus grands maux. Tout étoit déja perdu lorsqu'Auguste s'empara de la dictature ; et ce beau siècle littéraire, formé des débris de la grandeur romaine, n'eut aucune influence sur les affaires publiques, si ce n'est peut-être que la présence de tant de grands hommes dont l'empereur ambitionnoit les suffrages dût quelquefois le modérer dans ses desseins, et mettre un frein à son audace.

J'ai dit que les progrès des arts n'ont porté aucune atteinte à la puissance des républiques de la Grèce et de l'Italie : j'ajoute qu'elles en ont reçu de grands services. Quels hommes que Lycurgue, Solon et Numa, législateurs de ces peuples illustres ; que Xénophon, Thucydide et César, héros et historiens tout à la fois ; que Périclès et Phocion aussi éloquens dans la tribune

qu'intrépides dans les armées ! Quels hommes que Démosthène et Cicéron ; que cette foule de consuls et d'empereurs, tout aussi recommandables par l'étendue de leurs connoissances et la profondeur de leur génie, que par leurs vertus républicaines ou par leurs qualités guerrières ! N'est-il pas évident que l'étude des lettres, loin de nuire à leurs succès, les a rendus plus rapides, et que les mains les plus courageuses, si elles n'avoient pas été guidées par le savoir, n'auroient jamais opéré tant de prodiges ?

Rapprochons-nous des temps qui nous sont mieux connus. C'est après les troubles de la Ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII et de Louis XIV, que les lettres et les sciences ont fait de si grands progrès. En Angleterre, les secousses données par Cromwel agitèrent les esprits et imprimèrent un mouvement d'où naquirent l'ordre et la fécondité. Qui oseroit comparer en France le règne de Louis XIV à ceux de Henri II et de Henri III, et en Angleterre ceux de Charles et de Jacques II aux règnes des Édouard et des Henri ?

Il n'en est pas de l'état actuel de l'Europe comme il en étoit du gouvernement des Grecs et des Romains. Ceux-ci fixent tous les regards de la postérité dans l'intervalle qu'ils ont rempli de leur gloire ; il semble qu'alors ils fussent seuls au monde : ils périrent, et les beaux arts disparurent avec eux. Les diverses puissances modernes sont au contraire balancées par une sorte d'équilibre qui se dérange quelquefois, mais

qui se rétablit bientôt et qui paroît devoir durer long temps. Les sciences et les lettres y sont en vigueur, et l'on diroit que des peuples qui les cultivent se compose une grande nation que ses qualités distinguent et mettent au-dessus de toutes les autres. Ceux qui cherchent dans la nuit des temps quelques témoignages contre les beaux arts ne sont point frappés de cette objection qu'ils ont sous les yeux, ou ils se la dissimulent, faute de savoir y répondre.

En deux mots, les beaux arts sont enfans de l'opulence et du goût. Ils ne peuvent fleurir qu'au milieu d'un peuple riche, c'est-à-dire déja corrompu. Mais on se rassurera sur leurs effets, en réfléchissant qu'il n'est rien d'aussi barbare que le luxe des nations qui en sont dépourvues, comme rien n'est aussi féroce que leurs combats.

Je ne prétends pas dire que l'on n'a jamais abusé et que l'on n'abusera point des lettres et des arts. De quoi n'abuse-t-on pas ? Mais je demande que l'on n'accuse point les arts et les lettres des excès que commettent les ambitieux, les usurpateurs et les despotes ; excès que l'influence des lumières rend toujours plus rares ou moins fâcheux, loin de les aggraver.

Il ne sera point inutile, pour montrer jusqu'à quel point Rousseau étoit prévenu contre les sciences et les arts, de rappeler ici quelques-unes des propositions exagérées qui se trouvent dans ses discours.

En parlant des habitans de l'Orénoque, dont l'usage est de comprimer la tête de leurs enfans en appliquant

des ais sur les tempes, « Ne pourroit-on pas dire, » ajoute-t-il, qu'ils leur assurent au moins par cette » manœuvre une partie de leur imbécillité et de leur » bonheur originel (1) »? Combien il faut être aveuglé pour attacher quelque idée de bonheur à ce monstrueux attentat de l'ignorance contre la foiblesse !

Dans un autre article, il s'adresse aux Romains : « Abjurez, leur dit-il, ces vains talens. Le seul » talent digne de Rome est celui de conquérir le monde » et d'y faire régner la vertu (2) ». C'est-à-dire, redevenez durs, grossiers et barbares ; ravagez le monde, et prouvez aux peuples, en faisant la plus malhonnête de toutes les actions, qu'ils doivent être modérés et justes. Quels professeurs de vertu que de pareils conquérans ! et quelle contradiction entre le philosophe de Genève, apôtre de ces croisades d'un nouveau genre, et Rousseau écrivant ailleurs avec tant d'énergie contre l'injustice et les malheurs des guerres !

« L'art de l'imprimerie est, dit-il plus loin, un grand » mal, un désordre affreux que les princes repousseront » bientôt de leurs États (3). »

Tel est l'ascendant de l'éloquence et de l'attrait

---

(1) Discours sur les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. *Edit. supra citat.*, p. 34.

(2) Discours sur la question, « Savoir si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. »

(3) *Ibid.*, dans une note.

avec lesquels il a soutenu des paradoxes, que, malgré l'autorité des faits, et toute la force des raisons qui m'appuient, je suis obligé de solliciter l'indulgence du lecteur, auprès duquel je ne puis avoir d'autre mérite que celui d'avoir osé prendre avec de foibles armes la défense de la vérité.

DISCOURS

Lu à l'ouverture de la séance du 26 octobre 1784, à laquelle le prince Henri de Prusse assista.

La communication établie entre les peuples des diverses contrées est un des moyens les plus efficaces pour accélérer le développement de leurs connoissances. Il se fait ainsi un heureux échange d'instruction et de lumières. Ce commerce, le moins coûteux, comme il est le plus utile, est devenu presque universel. Ce ne sont pas seulement aujourd'hui les savans qui travaillent à ses progrès dans leurs voyages. Les souverains, les conquérans eux-mêmes se sont chargés de cette honorable fonction, et jamais il n'y eut moins d'intervalle eutre les trônes et les beaux arts.

Que l'on se rappelle comment les chevaliers les plus illustres par leurs faits d'armes parcouroient autrefois le monde. On les fêtoit dans les joûtes, dans les tournois: ils ne se montroient que brillans dans leur parure, suivis de leurs trophées et toujours prêts aux combats. Aujourd'hui dépouillés du faste de leur rang, oubliant l'éclat de leur gloire, n'ayant pour tout cortége que leur renommée, à laquelle ils ne peuvent se soustraire, ils s'arrêtent dans les ateliers, dans les demeures consacrées aux arts, dans les académies; ils recherchent l'entretien des philosophes et des grands littérateurs: c'est que l'art de gouverner et celui de combattre sont devenus des sciences qui tiennent à toutes les autres, qui se sont perfectionnées en même-temps,

dans les mêmes lieux, et quelquefois par les travaux des mêmes hommes.

Après avoir visité l'académie qui veille à la pureté de notre langue, celle qui travaille avec tant de succès à l'avancement des connoissances physiques, celle qui consacre avec le burin de l'histoire les exploits des grands capitaines, l'étranger illustre que nous recevons aujourd'hui n'a pas voulu nous priver de l'encouragement que donnent ses regards et son accueil. Il n'a point oublié une académie naissante, qui n'aura pas contemplé sans profit un aussi parfait modèle de courage. Le zèle de nos coopérateurs est grand: combien il va s'accroître encore lorsqu'ils apprendront qu'un héros s'est assis parmi leurs confrères, qu'il s'y est occupé de leurs recherches, et que nous avons vu les lauriers académiques ennoblis par la présence de ceux que moissonna la victoire!

La conservation des hommes est sans doute une des branches principales de l'administration. Veiller au traitement des épidémies, en écrire l'histoire, recueillir par une correspondance étendue les observations nouvelles, les publier en un corps de doctrine, et prévenir les abus de l'empirisme, telles sont les vues de notre institution. Nous les retracer devant un témoin aussi auguste, c'est prendre de nouveaux engagemens pour les remplir.

Lorsque nous avons cherché quels pouvoient être nos modèles dans la carrière qui s'ouvroit à nous, les sociétés médicales d'Edimbourg et de Londres nous ont offert un plan dont nous avons profité. Mais

avouons, et nous aurons du plaisir à le dire aujourd'hui, qu'il existe des traces plus anciennes d'établissemens semblables. Dès 1722 on publioit à Berlin, par décades, les observations réunies des médecins sur la température de l'air et sur les maladies régnantes (1). D'autres rappelleront au Prince qui nous honore de sa présence les guerriers fameux dans l'histoire de son pays, où il sera plus fameux encore : nous nous contenterons de rendre un hommage public à la mémoire des grands maîtres de notre art qui s'y sont illustrés, à celle d'Hoffman (2), si étonnant par son érudition, et si digne des faveurs dont il fut comblé par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume, et sur-tout à celle de Stahl, un des plus beaux génies qui aient paru depuis le renouvellement des lettres, qui, restaurateur de la chimie et législateur en médecine, mérita d'habiter une cour aussi féconde en grands hommes.

La gloire nationale acquise par des actions d'éclat se communique à toutes les ames ; elle reproduit dans les divers ordres de la société les diverses sortes de gloire. Ainsi les arts et les sciences fleurissent et sont protégés par Frédéric ; ainsi la médecine est honorée et se perfectionne dans un pays agrandi par ses conquêtes. C'est elle qui veille à la santé des armées, qui sait en écarter les fléaux épidémiques ; c'est elle qui apprend à conserver les hommes, instrumens si dociles et si sûrs entre des mains habiles à les diriger dans les combats.

---

(1) *Acta medicorum berolinensium.*

(2) Frédéric Hoffman.

Ces détails intéressans, ces soins affectueux pouvoient-ils échapper au général qu'une longue expérience a formé; à celui dont le juge le plus respectable a dit ce qu'on ne peut appliquer à nul autre capitaine, qu'il n'a pas commis la faute la plus légère dans ses longs et glorieux exploits (1)? Le guerrier le plus sage pourroit-il n'être pas aussi le plus humain? La plupart croient avoir tout fait lorsqu'ils ont battu leurs ennemis; ils ne voient rien au-delà des honneurs du triomphe. Combien est plus grand celui qui, couvert de lauriers, se trouble à l'aspect de tant de victimes immolées dans un seul jour, s'afflige à la vue des hôpitaux (2), et dont le cœur généreux et sensible s'aperçoit alors qu'il manque quelque chose au bonheur de la victoire!

---

(1) On sait que le roi de Prusse a rendu ce témoignage éclatant de son estime aux grands talens et à la prudence consommée de son illustre frère.

(2) En complimentant le prince Henri sur le gain d'une bataille: « Est-il, lui disoit-on, un bonheur comparable à celui d'un général » qui vient de remporter une victoire »? — « Ce bonheur est grand, » répond le prince; mais il y a, le lendemain, la visite de l'hô- » pital. »

ÉLOGES HISTORIQUES.

QUATRIÈME SECTION.

PHYSIOLOGISTES ET MÉDECINS.

AVERTISSEMENT.

En désignant cette quatrième section des Éloges historiques de Vicq-d'Azyr, sous le titre de Médecins et de Physiologistes, nous paroissons établir une distinction entre les savans qui s'occupent des lois vitales et ceux qui, faisant de ces lois une application éclairée et utile à l'état de l'homme souffrant, méritent le titre de médecin, trop souvent usurpé par l'ignorance et le charlatanisme.

En effet, nous admettons cette distinction; et quoique la médecine et la physiologie s'éclairent réciproquement, quoique l'on ne puisse même exercer l'art de guérir qu'après de longues méditations sur les phénomènes de l'organisation et de la vie : cependant la médecine proprement dite et la physiologie sont deux parties bien distinctes de la philosophie naturelle; et quelques physiciens, tels que Spallanzani, Fontana,

Duhamel, Lavoisier, etc., ont été physiologistes sans être médecins.

La physiologie ne doit donc pas être regardée, dans l'état actuel des connoissances, comme une simple division de la médecine. On pourroit même dire que la physiologie, ou plutôt les sciences physiologiques, la philosophie de la nature vivante, forment, dans le tableau général des connoissances humaines, une division principale, un point de ralliement auquel plusieurs divisions secondaires doivent être rapportées.

Ces sciences physiologiques, qu'il importe de considérer sous ce point de vue général et philosophique, peuvent être divisées, comme les mathématiques, en deux grandes sections; savoir, 1.° les sciences physiologiques pures; 2.° les sciences physiologiques mixtes et appliquées.

Les sciences physiologiques pures embrassent toute la nature organisée, ou s'occupent plus particulièrement de quelques-unes de ses parties, et présentent en conséquence plusieurs sous-divisions, telles que la physiologie générale ou philosophie de la nature vivante proprement dite (1), la physique végétale, l'anatomie

(1) Dans cette énumération des différentes parties des sciences physiologiques, nous procédons à la manière de Bacon; et parmi les connoissances acquises nous plaçons des sciences qui sont

et la physiologie comparée, l'anatomie et la physiologie humaines.

Les sciences physiologiques mixtes ou appliquées offrent aussi plusieurs branches; savoir,

1.° L'agriculture;

2.° et 3.° L'hygiène et la médecine vétérinaires;

4.° L'hygiène de l'homme;

5.° La médecine proprement dite, qui a plusieurs sous-divisions, telles que l'histoire des maladies (nosographie), la matière médicale et la chirurgie;

6.° La médecine légale, ou l'application des sciences physiologiques et médicales à la législation et à la jurisprudence;

7.° La physiologie à l'usage des philosophes, ou la connoissance des rapports du physique et du moral de l'homme;

8.° L'anatomie et la physiologie à l'usage des peintres et des artistes en général.

En observant dans tous ses détails et sous une foule de points de vue différens l'organisation de l'homme, qui est la plus parfaite, et dont les phénomènes sont si variés, les médecins ont dû s'élever par un grand nombre de faits à des

---

plutôt entrevues que formées; des sciences à *suppléer*, suivant l'expression de l'illustre chancelier, et sur la formation ou le perfectionnement desquelles il importe d'appeler toutes les études et les méditations.

idées générales sur les lois de la vie, en mieux connoître l'essence, et démêler ces principes et ces vérités, que l'on peut regarder comme l'origine des sciences physiologiques.

Parmi les médecins dont Vicq-d'Azyr a fait l'éloge historique, on doit distinguer toutefois, sous le rapport de la physiologie, Haller, Hunter, Lorry, Maret, Lamure, dont plusieurs travaux ont plus particulièrement contribué aux progrès de l'étude des lois vitales. Les autres, tels que Le Roi, Pringle, Serrao, Sanches, ont donné une autre direction à leurs recherches, et le résultat de leurs travaux ne peut être considéré que relativement à la médecine proprement dite, que ces savans ont enrichie par d'importantes observations : différence que nous avons cherché à indiquer en désignant cette quatrième section sous le titre de MÉDECINS et de PHYSIOLOGISTES.

Cette section est beaucoup plus étendue que les précédentes, qui attestent d'ailleurs que la Société royale et son illustre secrétaire ne méconnoissant pas les rapports de l'art de guérir avec les autres genres de savoir, s'étoient approprié en quelque sorte, par d'heureuses associations, les hommes et les sciences qui pouvoient répandre le plus de lumières sur les différentes parties de la médecine.

ARNAUD DE NOBLEVILLE.

Louis-Daniel Arnaud de Nobleville, doyen du collége de médecine d'Orléans, naquit dans cette ville le 24 décembre 1701.

Après y avoir suivi le cours ordinaire des études, son père, qui le destinoit au commerce, l'envoya à Nantes chez un négociant de ses amis. Il y séjourna pendant deux années et il revint ensuite à Orléans, où il aida son père dans le travail d'une manufacture (1) que ce dernier y avoit établie.

M. de Nobleville étoit né sans ambition ; il partageoit ainsi son temps entre cette occupation et l'étude des lettres. Content d'une heureuse obscurité, il savoit que tout état dont l'exercice peut être utile aux hommes est honorable pour un citoyen.

Il donnoit aux mathématiques tout le temps dont il pouvoit disposer : il prit bientôt pour cette science le goût le plus vif. C'est en effet l'étude qui convient le mieux au petit nombre de personnes qui recherchent la vérité pour elle-même et sans aucun autre intérêt que celui de la connoître et de l'aimer. M. de Nobleville, pressé par ses amis, vint à Paris pour se livrer avec plus de succès à son penchant ; et il fut reçu chez

(1) C'étoit une raffinerie de sucre.

M. Clairaut, père du célèbre académicien de ce nom, où il trouva tout ce qui pouvoit exciter son émulation et perfectionner ses connoissances.

Il suivit en 1732 un cours de chimie, dont M. Lémeri étoit alors professeur au Jardin du roi : il fut très-assidu pendant la même année aux leçons de botanique de MM. de Jussieu, dont le nom étoit alors, comme il l'est encore aujourd'hui, l'honneur de la botanique française; il devint même leur ami. Une suite de cette louable curiosité qui lui faisoit désirer de s'instruire dans toutes les sciences naturelles, le porta à entendre M. Ferrein, qui enseignoit alors l'anatomie avec célébrité. Ainsi M. de Nobleville, très-versé dans toutes les branches de la physique relatives à la médecine, se trouva, sinon malgré lui, au moins sans en avoir fait le projet, conduit à l'étude de cette science. Il s'y livra enfin avec un avantage d'autant plus grand, qu'ayant l'esprit formé par les connoissances exactes de la géométrie, il devoit être très-éloigné de ce goût systématique qui a retardé si long-temps les progrès de notre art.

M. de Nobleville étudia la médecine pendant onze années dans les amphithéâtres, dans les bibliothèques et dans les hôpitaux, moins comme un homme qui vouloit la pratiquer, que comme ayant un grand désir de l'apprendre. Son dessein étoit même de se contenter des connoissances profondes qu'il y avoit acquises, sans en rechercher les titres; mais ses parens l'engagèrent à prendre celui de docteur : il se présenta en 1743, alors âgé de quarante-deux ans, à la Faculté

de Reims, qui n'avoit pas coutume de recevoir des candidats de cet âge. Il y fut bien accueilli, et l'année suivante les médecins d'Orléans l'agrégèrent à leur collége.

Sa réputation l'avoit devancé dans cette ville. M. Pajot, alors intendant, le pria d'accepter la place de médecin de sa généralité, dont les devoirs effrayoient la modestie de M. de Nobleville.

La bienfaisance est la vertu des ames douces et sensibles; elle devoit donc être celle de notre académicien; elle avoit même sur lui toute la force que les passions prennent ordinairement sur les hommes. Il s'annonça à Orléans comme le médecin des pauvres. « Que mes » confrères, disoit-il, se chargent du traitement des » personnes opulentes, je me dévoue entièrement à » celles qui sont dans l'indigence, et on ne me dispu» tera point cette part que je me suis faite ». Plusieurs citoyens aisés se plaignirent amèrement de cette préférence, soit parce que le mérite de M. de Nobleville étoit connu des gens du monde, soit parce que pour l'ordinaire ils désirent vivement tout ce qui paroît s'éloigner d'eux, et qu'ils ont beaucoup de peine à obtenir.

Mais M. de Nobleville savoit que les pauvres ont besoin qu'on les nourrisse avant de les traiter; il s'épuisoit en charités.

Ç'auroit été peu pour lui de consommer ainsi pendant chaque année un revenu assez considérable, et de rendre aux indigens des services dont sa mort auroit été le terme; il voulut que ses bienfaits lui survécussent,

et il les perpétua en achetant une maison grande et commode qu'il destina aux assemblées du Collége de médecine, et sur-tout aux consultations gratuites que les membres de cette compagnie y donnent chaque semaine, depuis cette époque, en faveur des pauvres, à l'exemple de la Faculté de médecine de Paris. Une des conditions de cette institution est que, si le Collége de médecine d'Orléans cesse ou néglige ces consultations, la maison appartiendra à l'hôpital général de la ville. Cette clause paroîtra dure à ceux que l'esprit de corps domine et aveugle; mais M. de Nobleville n'ignoroit pas qu'il étoit citoyen avant d'être médecin, et que les devoirs de l'humanité sont toujours les premiers que l'on ait à remplir.

M. de Nobleville prit sur-tout en considération les asiles dans lesquels, quoique tout appartienne aux pauvres et qu'ils en soient en quelque sorte les propriétaires, ce sont cependant eux que l'on traite ordinairement le plus mal. Il fut nommé administrateur de l'hôtel-dieu d'Orléans, et il établit dans cette maison une économie qui ne pouvoit être que le fruit de l'activité la plus grande et du zèle le plus éclairé.

Il vivoit avec une sœur respectable qui veilloit à l'exécution de ses volontés, et qui en assuroit le succès par ses soins.

Nous avons loué d'abord dans M. de Nobleville le bon citoyen et l'homme charitable, parce que le premier hommage appartient à la vertu : considérons maintenant ses travaux littéraires.

Le premier ouvrage qu'il a publié en 1747, de

concert avec le Collége de médecine d'Orléans, a pour titre : Manuel des Dames de charité, ou Formules de médecines faciles à préparer. La quatrième édition de ce recueil a été faite à Paris en 1768, et il a été traduit en italien et en hollandois. L'auteur y a joint un petit Traité de la saignée. On a trouvé ce précis si bien fait, que c'est le premier, et quelquefois même le seul livre que l'on mette entre les mains des élèves en chirurgie dans les provinces. Ce manuel devoit servir de base aux consultations gratuites du Collége de médecine d'Orléans, et l'on peut le regarder comme le fruit du zèle de M. de Nobleville pour le soulagement des pauvres. Ce médecin s'étoit proposé de mettre chaque citoyen en état de leur donner des secours dans leurs maladies ; il espéroit, comme le titre de l'ouvrage l'indique, pouvoir communiquer des lumières suffisantes à ce sexe compatissant, qui, par sa sensibilité et la douceur de son caractère, paroît plutôt destiné à consoler les indigens qu'à les guérir. On ne peut qu'applaudir aux intentions de M. de Nobleville et à celles de tous les auteurs qui ont fait des efforts pour mettre ainsi la médecine à la portée de tout le monde ; mais une entreprise de ce genre ne peut avoir de succès. Comment en effet ne voit-on pas que de semblables traités, outre l'inconvénient qu'ils ont de multiplier cette classe d'hommes très-dangereuse, sur-tout en médecine, qui se croient savans sans étude, ne renferment que la moindre partie de ce qu'ils devroient contenir pour remplir leur but ? Quel avantage peut-on retirer de l'exposition des médicamens lorsque l'on ignore

les circonstances dans lesquelles on doit les prescrire? Sans cette connoissance, la première est non seulement inutile; elle est encore d'autant plus dangereuse, qu'elle donne moins de ressources aux citoyens honnêtes pour bien mériter des hommes, qu'elle n'en fournit aux ignorans pour les tromper.

L'Académie royale des sciences avoit alors à Orléans pour correspondant M. de Salerne, médecin habile et ami de M. de Nobleville : ils se réunirent pour l'exécution d'un projet difficile, on pourroit peut-être dire ingrat. Feu M. Geoffroy faisoit depuis plusieurs années des leçons très-suivies sur les propriétés des médicamens, et il travailloit à un cours très-étendu de matière médicale. Ses cahiers sur les minéraux et sur une partie des végétaux étoient également estimés par les élèves et par les savans. La mort de l'auteur interrompit cet important ouvrage; il seroit peut-être resté incomplet, et nos descendans l'auroient regardé comme un monument honorable pour la mémoire de M. Geoffroy, et en même temps comme une occasion de reproche pour ses contemporains, si MM. de Nobleville et de Salerne n'avoient pas eu le courage de justifier à ce sujet notre siècle vis-à-vis de la postérité. Ils ne se sont point flattés d'égaler en habileté la main hardie qui a tracé le plan de l'édifice; et il y a peut-être plus de mérite qu'on ne pense à vaincre ainsi son amour-propre, en travaillant d'après un modèle qu'on est certain de ne pas égaler.

La suite des végétaux parut en 1756, en trois volumes in-12; et six ans après l'Histoire naturelle des animaux

fut publiée en six volumes de même format, auxquels un écrivain habile (1) a ajouté deux tables de tout l'ouvrage, dont l'ensemble est sans contredit le recueil le plus complet que nous ayons sur la matière médicale.

MM. de Nobleville et de Salerne n'ont pas seulement indiqué les propriétés des substances animales ; ils ont encore donné sur l'anatomie des quadrupèdes des détails intéressans et des observations exactes. Ils ont évité une faute que M. Geoffroy n'auroit pas commise si les progrès de la chimie avoient été plus avancés. Les premiers volumes de sa Matière médicale sont surchargés d'analyses, presque toutes faites au feu, et qui ne jettent aucun jour sur les vertus des médicamens. Les continuateurs en ont senti l'inutilité ; et ils ont été très-circonspects à ce sujet.

Un de nos plus beaux génies a menacé les métaphysiciens et les gens à systèmes de renfermer dans un petit nombre de pages toutes les vérités connues. Il semble que Lommius ait exécuté ce projet, relativement à cette partie de la médecine qui traite des symptômes des maladies et du jugement que l'on doit en porter. Son ouvrage est écrit en latin, et il en avoit déja paru une traduction en français, dont le public n'avoit pas été satisfait. En 1760 le libraire en promit une plus exacte, et il en chargea l'abbé Mascrier. Heureusement M. de Nobleville dirigea un travail qui ne

(1) M. Goulin, docteur en médecine, auteur de plusieurs ouvrages estimés.

pouvoit être bien fait que par un médecin habile. La seconde édition du Tableau des maladies, de Lommius, soignée par M. de Nobleville, fut très-accueillie.

On sait que M. Ferrein a enseigné long-temps la médecine pratique de la manière la plus brillante, soit au Collége royal, soit dans son amphithéâtre particulier. Quelques-uns de ses élèves avoient recueilli ses préceptes, et ils conservoient avec soin ce trésor littéraire, qui étoit peu répandu, mais très-recherché : M. de Nobleville ayant appris que M. Ferrein ne songeoit point à le rendre public, s'empressa d'y suppléer en 1769. Ce cours de médecine fut imprimé en trois volumes in-12. M. de Nobleville, alors âgé de soixante-huit ans, avoit pour le succès de cette production tout le zèle que peut inspirer l'ouvrage d'un maître que l'on respecte. M. Ferrein lui en témoigna sa reconnoissance. Nous ne dissimulerons point que ce traité n'a pas répondu tout-à-fait à la réputation de l'auteur. Des principes clairs et une grande méthode le rendent recommandable pour les commençans. Les leçons de M. Ferrein étoient en quelque sorte un commentaire de la doctrine de Boërrahaave, que l'on admiroit alors avec enthousiasme. Ce savant a fait en médecine à peu près la même révolution que Descartes en physique. Tous les deux ont pris avec chaleur les intérêts de la vérité, mais on s'est aperçu qu'il leur est aussi souvent arrivé de substituer une erreur nouvelle et brillante à une erreur trop ancienne et dont on étoit ennuyé.

L'influence du sol et des saisons sur les maladies, dont nos correspondans s'occupent avec tant de zèle,

n'avoit point échappé à M. de Nobleville ; il fit en 1744 un travail dans ce genre, relatif à la ville d'Orléans, et il le communiqua à l'Académie royale des sciences, qui lui donna son approbation.

Pour se livrer à tant de travaux, M. de Nobleville avoit besoin de tout son temps, et il vivoit loin de toute société : mais ce n'étoit point un de ces hommes qui fuient le commerce du monde pour ne s'occuper que d'eux-mêmes ; il ne méditoit au contraire dans sa solitude que sur les moyens de se rendre utile ; il avoit toujours conservé cette gaieté douce que donne la vraie philosophie : grand amateur de la musique, il avoit poussé très-loin ses connoissances dans cet art agréable, qui lui servoit quelquefois de délassement.

Ce fut sans doute par une suite de ce goût qu'il s'appliqua dans sa retraite à élever et à observer l'espèce d'oiseau que les naturalistes et les poëtes appellent de concert *le chantre de la nature*. Tout ce qui concerne la chasse, la nourriture, les amours, la ponte et l'éducation du rossignol, est exposé dans un ouvrage écrit avec élégance, et rempli d'observations fines et délicates, qu'il a publié à ce sujet en 1773. En cherchant à rendre le rossignol intéressant, M. de Nobleville n'a pas dédaigné de songer au sort de son captif, et il a indiqué le moyen de le faire chanter souvent et longtemps, en lui procurant une vie commode et facile. Il a même décrit avec une sagacité surprenante les maladies dont cet oiseau est attaqué, et il a fait connoître des procédés simples et ingénieux pour le guérir, ou au moins pour diminuer ses maux.

M. de Nobleville a passé ses dernières années dans une maison située presque hors de la ville et près d'un jardin où il cultivoit quelques plantes étrangères. Sa vie a toujours été un modèle de bienfaisance et de vertu. La sagesse et l'exactitude de son régime avoient fait espérer qu'elle auroit été prolongée plus long-temps. Il fut frappé d'apoplexie le 29 janvier 1778. Cette mort imprévue, mais à laquelle il étoit préparé par une piété solide et vraiment chrétienne, l'enleva, étant âgé de soixante-douze ans, à ses concitoyens, auxquels le souvenir de ses services rendoit sa vieillesse précieuse et respectable, et sur-tout aux pauvres, dont les larmes et les regrets auroient été le seul éloge désiré par M. de Nobleville, si sa modestie lui avoit laissé entrevoir qu'il en méritoit un.

BARBEU DUBOURG.

Jacques Barbeu Dubourg, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, membre de la Société royale des sciences de Montpellier, de la Société médicale de Londres, de l'Académie des sciences de Stockholm et de la Société philosophique de Philadelphie, naquit à Mayenne le 15 février 1709.

Un esprit prompt et mobile auquel un seul genre d'occupation n'a jamais suffi, une mémoire heureuse, une ame facile à enflammer, un penchant naturel pour tout ce qui portoit le caractère de la grandeur, et surtout un cœur droit, telles sont les qualités que l'on a toujours reconnues dans le savant dont l'éloge m'est confié.

Ses premières études furent très-rapides. Ayant fini à quinze ans son cours de philosophie, il toucha peut-être trop tôt à cette époque dans laquelle un jeune homme incertain, sans expérience, subjugué nécessairement par l'imitation, ne connoissant ni les lois qui gouvernent les différens ordres de l'état, ni celles que sa propre constitution lui prescrit, ose cependant faire un choix, duquel dépend son existence et souvent le bonheur de ceux dont il est environné. Ainsi deux des frères de M. Dubourg, auxquels il étoit tendrement attaché, s'étant voués à l'état ecclésiastique, l'amitié

fit naître en lui le même penchant, et il crut être né pour suivre le même parti. Bientôt l'étude de la théologie fut la seule dont il s'occupa; il remonta même aux sources les plus anciennes et les plus pures de cette science sacrée, en apprenant la langue hébraïque, et il y fit de si grands progrès qu'il a été souvent consulté sur l'interprétation des passages les plus difficiles.

Tant qu'il ne fallut que de la piété, des mœurs et de l'application, M. Dubourg se regarda comme vraiment appelé au sacerdoce; mais il fut éclairé sur sa vocation lorsqu'on exigea de lui le serment irrévocable qui lie pour toujours le prêtre à l'autel, et que l'on ne prononce jamais sans s'exposer à être sacrilège, si l'on n'a pas le courage de s'élever au-dessus de soi-même à mesure qu'on se rapproche de la divinité. M. Dubourg ne put se déterminer à prendre de tels engagemens, et il quitta à regret un état dont il ne se crut pas digne.

Cette méprise le rendit plus circonspect sur le choix qu'il avoit à faire, et qu'il résolut de différer. La littérature lui offrit un champ vaste, agréable à cultiver, et d'autant plus conforme à son penchant, qu'il favorisoit l'indépendance qui a toujours été la base de son caractère. Il donna sur-tout beaucoup de temps à la lecture des poëtes et des historiens; il prit enfin du goût pour l'étude de la physique et de la médecine; mais il ne se présenta qu'à l'âge de trente-huit ans à la Faculté de médecine de Paris, qui le reçut en 1748. Il prouva dans les thèses qu'il soutint qu'il ne manquoit ni de cette force qui est nécessaire pour com-

battre les préjugés, ni de cette adresse qui sait orner un système et qui se propose moins de convaincre que de persuader (1). On reconnoît la première dans sa thèse sur le peu de danger des années climatériques; la seconde brille dans la manière ingénieuse avec laquelle l'auteur a essayé de prouver que les organes destinés aux fonctions vitales sont sujets à une sorte de repos ou de sommeil.

Avant d'entrer en licence, M. Dubourg avoit donné des preuves non équivoques de son attachement pour la Faculté de médecine, en prenant sa défense contre le Collége de chirurgie (2). Heureusement cette discussion et tous les mémoires qu'elle a occasionnés sont oubliés du public impartial et judicieux, qui sait toujours distinguer les intérêts des savans d'avec ceux de la science. Quelque louables qu'aient été les intentions et le zèle de M. Dubourg, nous nous garderons bien d'insister sur ces détails et de faire renaître des impressions relatives à des circonstances passées, qui ont dû nécessairement disparoître avec elles et dont le temps a profondément effacé la trace.

---

(1) Les thèses que M. Dubourg a soutenues sont les suivantes :

1.° *Daturne etiam vitalium organorum sommus?* aff. 1746.

2.° *Utrùm anni climaterici cæteris periculosiores?* neg. 1747.

3.° *An variolarum morbus absque eruptione?* aff. 1747.

4.° *An trachæotomiæ nunc scalpellum, nunc trigonus mucro?* affirmat. 1748.

(2) Lettre, etc., à l'abbé Desfontaines, au sujet de la maîtrise-ès-arts; in-12, 1743.

Deux lettres à une dame au sujet d'une expérience de chirurgie faite à la Charité le 22 juin 1744; in-8.°, Paris.

Sa réception dans la Faculté de médecine n'interrompit point ses travaux littéraires. La correspondance qu'il entretenoit avec les savans les plus distingués d'Angleterre et d'Italie l'avoit mis dans la nécessité d'apprendre les langues propres à ces contrées. Le célèbre vicomte Bolingbroke, dont il a été l'ami, lui avoit inspiré le goût de la littérature anglaise. Les Lettres de ce lord sur l'histoire offrent un grand nombre de traits hardis, de vues neuves et originales, d'assertions fortes et piquantes, qu'un style négligé fait ressortir d'une manière plus marquée. Un ouvrage de ce genre devoit plaire à M. Dubourg, qui le traduisit avec succès d'après l'édition que M. Pope en avoit donnée en 1738 (1). Il joignit à la fin de ce recueil la traduction d'une lettre très-ingénieuse et très-philosophique écrite par le lord Bathurst, sur les avantages de la retraite, qui nous rend à nous-mêmes en nous livrant aux doux loisirs de la méditation; sur l'utilité de l'étude qui, en nous donnant plus de moyens pour devenir bons et heureux, nous apprend en même temps à bien mériter des hommes et à nous en passer autant qu'il est possible, et sur l'exil, également profitable au sage comme à l'insensé, puisque l'un y trouve toujours son repos, et l'autre très-souvent sa raison.

L'homme, qui n'occupe qu'un point et qui ne séjourne qu'un instant dans l'univers, a su, par son industrie

---

(3) Lettres sur l'histoire, traduites de Bolingbroke; 2 vol. in-12, 1752.

et par son infatigable curiosité, connoître les rapports des parties qui le composent et déterminer les époques des changemens qu'elles ont éprouvés. Deux sciences appelées, l'une la géographie, l'autre la chronologie, ont été le résultat de ces recherches. C'est sur elles que la connoissance de l'histoire est fondée; toute l'étendue du globe n'est, dans le sens de la première, qu'un espace circonscrit qu'elle mesure avec précision suivant les dimensions de sa longueur et de sa largeur, sur lequel l'immensité des mers, le cours des fleuves et l'enchaînement des montagnes s'aperçoivent en un instant, et qui présente en un seul tableau tous les climats connus, rangés suivant la proportion de leurs distances. La seconde retrace la suite des événemens: moins composée que la géographie, les objets dont elle traite n'ont, comme le temps, qu'une seule dimension, celle de leur durée. La chronologie n'avoit cependant pas encore été réduite en tables. M. Dubourg a eu le mérite de concevoir et d'exécuter cette entreprise en trente-cinq planches, précédées d'un discours instructif (1), et qui, étant réunies et roulées sur deux cylindres, imitent la révolution des siècles et composent un tableau chronologique qui s'étend jusques à l'année 1753, dans laquelle l'auteur écrivoit.

Dieu qui est antérieur à tous les temps, se trouve placé avant eux. L'origine et l'anéantissement des

(1) Chronographie, ou Description des temps, contenant la suite des souverains de l'univers, etc. A Paris, chez Mlle Bihéron, 1753.

empires, la succession des souverains, le développement et l'accroissement de l'espèce humaine dans le sein de la paix et de l'abondance, ses émigrations, son dépérissement sous un ciel peu favorable, sa destruction dans les horreurs des siéges et des combats, le souvenir des belles actions, les monumens élevés par les grands hommes, le petit nombre de ceux que la reconnoissance a consacrés à leur mémoire, les temps où ils ont vécu, tout y est distribué avec ordre et frappe successivement les yeux de l'observateur. Trois époques principales, la création du monde, la fondation de Rome, et la naissance de Jésus-Christ, font la division de ce tableau. En le parcourant on s'arrête avec complaisance sur tout ce qui tient aux princes vertueux et bienfaisans, et l'on voit que la durée des empires est, ainsi que celle de la vie humaine, prolongée par un régime égal et par des travaux modérés, et que rien n'est plus propre à l'abréger que l'indolence qui engourdit tous les ressorts, ou la trop grande activité qui épuise les forces.

L'auteur trouva beaucoup de difficultés dans l'exécution de ce projet. Outre un nombre infini de dates qu'il fut obligé de vérifier, il fallut qu'il créât en quelque sorte un nouvel alphabet pour désigner par des signes convenus les bonnes ou mauvaises actions, le genre d'occupations et le sort des personnages les plus importans dont il devoit parler. Ainsi, lorsqu'on sait quelle est la valeur de ses caractères, on reconnoît au premier coup d'œil, parmi les hommes qui ont gouverné leurs semblables, ceux qui méritent des hom-

mages ou du mépris. Puissent les grands de la terre ne jamais oublier qu'outre le témoignage de leur conscience qui les juge, et l'autorité de l'Etre suprême qui les récompense ou les punit, ils ont encore à craindre le tribunal de la postérité, qui transmettra d'âge en âge leurs vertus ou leurs vices! On ne sera pas surpris sans doute de la liberté avec laquelle nous nous expliquons à ce sujet: il est des vérités qui ne peuvent être dites que sous le règne des bons rois; elles sont l'éloge le plus digne de leur délicatesse et de leur justice.

Les productions de M. Dubourg étoient variées comme ses goûts. Ayant passé plusieurs années à classer les grands hommes suivant les époques auxquelles ils ont vécu; s'étant fatigué dans la profondeur de l'antiquité la plus reculée, il falloit du repos à son esprit, qui cependant ne pouvoit rester oisif. Ce fut sans doute pour se procurer ce délassement qu'après avoir été l'historien de toutes les nations et de tous les siècles, il devint le rédacteur d'un journal de médecine, intitulé Gazette d'Epidaure. Cet ouvrage (1) périodique, qui a paru pendant trois années, et dans lequel on trouve par-tout de la décence et souvent de la gaieté, a servi à répandre des préceptes utiles et à recueillir des observations intéressantes.

Bientôt un sujet plus important occupa M. Dubourg. Une question médico-légale sur la durée de la grossesse et sur le terme de l'accouchement divisoit les

---

(1) Gazette d'Épidaure, ou Recueil hebdomadaire des nouvelles de médecine, etc., 4 vol. in-8.° ; Paris, 1761-63.

médecins et les chirurgiens les plus célèbres de la capitale. On se souvient que plusieurs montrèrent alors plus de chaleur que l'on n'en met ordinairement lorsqu'on est conduit par les seuls intérêts de la vérité. Notre académicien réunit en 1765 toutes les pièces relatives à cette discussion dans un mémoire très-détaillé (1). Les éclaircissemens que le raisonnement, l'observation et l'analogie peuvent fournir, sont présentés avec méthode dans trois sections différentes.

La formation des graines et la germination dans les végétaux, le développement des œufs dans les insectes et dans les oiseaux, le terme de la portée dans les quadrupèdes, enfin la durée de la grossesse dans l'espèce humaine, étant, quel que soit d'ailleurs le vœu de la nature, susceptibles de variations dont l'existence est démontrée, mais dont l'observation n'a point encore déterminé l'étendue, M. Dubourg pensoit avec raison que les connoissances physiologiques étoient trop peu avancées pour qu'il fût possible de décider une question aussi importante. L'on a dans ces recherches deux écueils à éviter, celui de prodiguer à un enfant étranger des biens dont il ne doit pas avoir la jouissance, et celui de priver un enfant légitime du nom et de la fortune de ses ancêtres, en couvrant celle qui lui a donné le jour d'un opprobre ineffaçable. Quel homme sera assez téméraire pour fixer des limites entre deux points, au sujet desquels

(1) Recherches sur la durée de la grossesse et le terme de l'accouchement. Amsterdam, 1765.

l'expérience est elle-même environnée de tant d'incertitude? En attendant que la physique exacte ait fourni une base solide sur laquelle la rigueur de la loi puisse établir un jugement certain, ne doit-on pas prendre le parti le plus doux et le plus honorable pour l'humanité; et n'est-il pas consolant pour nous de croire que l'on se trompera moins en traitant toutes les mères comme fidèles aux devoirs sacrés de la tendresse et de la vertu, qu'en les soupçonnant toutes de vol et d'adultère?

Cet ouvrage très-estimable seroit absolument exempt de reproches, si l'auteur en avoit supprimé quelques notes, dans lesquelles il n'a pas traité un de ses confrères avec tous les égards qui lui étoient dus. Comment M. Dubourg pouvoit-il ignorer que la critique amère est une arme absolument inutile pour la conviction, et qui est presque toujours plus dangereuse pour celui qui s'en sert, que pour ceux contre lesquels elle est dirigée?

La botanique tenoit le premier rang parmi les travaux auxquels M. Dubourg se livroit; mais il l'envisageoit sous l'aspect le plus utile: son projet étoit d'en répandre le goût et les connoissances parmi les gens du monde, et sur-tout dans cette classe de citoyens qui recueillent et conservent les végétaux dont on a coutume de faire usage en médecine. Son jardin, où il cultivoit les plantes usuelles, étoit ouvert aux étudians, aux amateurs et aux herboristes, que M. Dubourg se proposoit principalement de former. Tandis que les botanistes du premier ordre cher-

choient à rétablir l'ancienne nomenclature grecque, M. Dubourg, plus modeste, conservoit avec soin les noms français, et il en créoit même lorsqu'il n'y en avoit point d'adoptés. Le traité (1) dans lequel cette nouvelle méthode est consignée parut en 1767 : l'auteur le dédia à sa femme. « Le public, dit-il dans » l'épître dédicatoire, n'a pas plus de foi aux époux » heureux, que de commisération pour les époux » malheureux ». Son dessein n'étoit pas de combattre cette opinion, mais seulement d'offrir à la personne qu'il aimoit le plus celui de ses ouvrages auquel il étoit le plus attaché.

Le second volume de ce traité renferme plusieurs lettres curieuses sur le choix des bons remèdes, qui sont, suivant l'expression de Wedelius, ainsi que les vrais amis, en très-petit nombre; sur la nature de certaines maladies qui ne requièrent aucun traitement, et sur la nécessité d'inspecter les boutiques des herboristes. La Faculté de médecine de Paris a rempli les vues de M. Dubourg, en donnant à la réception de ces artistes toute l'attention qu'elle étend aux objets utiles dont l'administration leur est confiée.

De même qu'il y a des productions végétales et animales communes à tous les pays, il y a aussi des principes généraux que la raison dicte à tous les hommes pour éclairer leur conduite et assurer leur

---

(1) Le Botaniste français, comprenant toutes les plantes communes et usuelles, disposées suivant une nouvelle méthode, et décrites en langage vulgaire; 2 vol. in-12.

bonheur. M. Dubourg essaya de les rassembler dans un ouvrage particulier (1). Parmi les détails que ce traité renferme, il est de notre devoir de ne nous arrêter qu'aux idées de l'auteur sur le commerce maritime. M. Dubourg expose comment chaque peuple est fondé, pour protéger son industrie, à s'approprier une partie de la mer qui baigne ses ports; mais il fait sentir combien il est essentiel et conforme à la nature que la mer reste libre, et combien il y a d'orgueil et d'extravagance à se dire les rois d'un élément aussi indépendant, qui ne reconnoît que la loi de la gravitation universelle, auquel la main de l'homme n'a jamais imprimé la trace de sa domination, qui commande plutôt qu'il n'obéit aux vaisseaux qui le sillonnent, et sur lequel les succès sont aussi inconstans que les flots dont il est agité.

L'époque la plus mémorable de la vie de M. Dubourg a été sa liaison avec ce philosophe qui semble être né pour allumer le flambeau des sciences en Amérique, pour y transporter les arts et l'industrie de l'ancien monde, et sur-tout pour briser les premiers anneaux de ces chaînes que le despotisme d'un peuple libre s'efforçoit d'étendre au-delà des mers et d'appesantir sur sa patrie.

Les progrès des arts et des sciences n'étoient jamais oubliés dans la correspondance de M. Dubourg avec son respectable ami. L'électricité positive ou négative

---

(1) Petit Code de la raison humaine, ou Exposition succincte de ce que la raison dicte à tous les hommes, etc. 1773.

substituée au système des affluences et des effluences; son application au corps humain pour le traitement des maladies; la distinction de deux espèces de paralysies, l'une accompagnée de contraction et l'autre de relâchement, cette dernière étant plus curable par l'électricité; des réflexions sur la diversité que la différente nature des verres apporte dans les expériences électriques, un grain de sable, ou tout autre corps étranger, recevant dans la charge un certaine quantité de fluide qui peut se dégager subitement et briser le verre dans les parois duquel il étoit renfermé; la description d'un paratonnerre construit d'après les principes de M. Franklin; des recherches sur les moyens de rappeler à la vie les personnes suffoquées par la foudre, ou des animaux tués par l'étincelle électrique; des remarques sur la population et sur les manufactures des Etats-Unis de l'Amérique comparées avec celles de l'Europe; des considérations qu'il avoit déja communiquées à la Faculté de médecine de Paris sur l'inoculation en général; les détails des succès de cette méthode pratiquée à Boston, la proportion des guéris et des morts étant de 800 à 6; des expériences sur l'art de nager; des réflexions sur la construction de l'harmonica et sur la manière d'en tirer des sons: tel est le tableau du commerce littéraire que M. Dubourg a entretenu avec M. Franklin. Connoissant les lumières et la complaisance de ce savant, il ne craignoit pas de lui proposer les questions les plus difficiles; il étoit bien assuré de recevoir toujours les réponses les plus satisfaisantes. Ces lettres, jointes aux

autres mémoires de M. Franklin, composent le recueil intéressant dont M. Dubourg a donné en 1773 une traduction française (1) beaucoup plus complète que l'édition anglaise antécédente. Ce travail resserra encore les liens qui existoient déja entre ces deux physiciens. Semblable à deux corps qui se rencontrant avec une vitesse inégale, la partagent entre eux pour se mouvoir ensuite uniformément, les ames des deux amis se choquent et se pénètrent, de sorte que celle qui a le plus d'énergie s'empare de l'autre pour lui communiquer son impulsion. Ainsi le génie de M. Franklin anima M. Dubourg, qui comptoit parmi ses plaisirs et ses chagrins les plus vivement sentis les succès ou les malheurs de la patrie, si chère à son ami, et qui se glorifioit d'avoir été en France le premier allié des Américains.

La dernière production de M. Dubourg a été dictée par sa tendresse pour M. l'Air de la Motte, son neveu, dont il guidoit les pas dans la carrière de la médecine, et auquel il en a exposé les principes sous la forme d'aphorismes (2), qui ont été lus dans nos séances. M. Dubourg avoit commencé l'éducation de son neveu en établissant, relativement aux connoissances médicales, des limites déterminées entre ce qui est bien connu, ce qui n'est que probable, ce qui est douteux et incertain. Ce genre d'instruction seroit

(1) OEuvres de M. Francklin, traduites de l'anglais, avec des additions, 1 vol. in-4.°

(2) Aphorismes de médecine, manuscrits.

moins séduisant, mais plus solide que celui qui est généralement adopté. Il apprendroit aux étudians à faire usage de leur raison, et sur-tout à se défier de leur esprit et de celui des autres.

Un goût très-vif pour tout ce qui pouvoit piquer la curiosité des physiciens avoit engagé M. Dubourg à faire des expériences difficiles, longues et très-coûteuses, sur la nature du sol le plus propre à produire des grains de différentes espèces, et sur la construction des fours à poulets. A la vérité ces travaux ne l'ont pas conduit aux résultats qu'il cherchoit; mais il a eu la bonne foi de l'avouer : et si l'on doit les plus grands éloges à l'homme habile qui exécute de la manière la plus complète un projet utilement conçu, il seroit injuste d'en refuser à l'homme modeste qui, après avoir pris beaucoup de peine et fait de grandes dépenses, aime mieux convenir qu'il s'est trompé, que de s'exposer à tromper les autres, et qui ne craint rien tant que de faire tourner au profit de l'erreur des expériences et des travaux uniquement consacrés à la recherche de la vérité.

M. Dubourg, par la sensibilité de son ame, par la douceur de son caractère, et par sa tolérance dans les affaires d'opinion, étoit bien digne d'être recherché et d'avoir des amis. Il se montra toujours très-délicat dans ce choix. « J'aimerois mieux, répétoit-il souvent, » avoir un honnête homme pour ennemi, qu'un fripon » pour ami. »

Nous ne passerons point sous silence les circonstances qui ont accompagné sa réception dans la So-

ciété. Il n'a demandé une place d'associé ordinaire qu'après avoir été pendant quelque temps très-exact à nos assemblées. La Compagnie le comptoit au nombre de ses coopérateurs avant de l'avoir reçu parmi ses membres, et sa nomination a été de notre part et de la sienne un gage réciproque d'estime et d'attachement.

Il avoit long-temps pratiqué la médecine avec autant de zèle que de désintéressement. Il renonça pendant les dernières années de sa vie à cette pénible occupation, et il ne s'écartoit de cette règle qu'il s'étoit prescrite, qu'en faveur des pauvres et de ses amis : les uns et les autres ont toujours eu un droit égal aux secours qu'il étoit en son pouvoir de leur procurer.

Son ardeur pour l'étude étoit tempérée par une gaieté douce (1), qui lui offroit toujours après le travail un délassement assuré. Il s'est livré avec empressement à toutes les recherches dont la Société l'a chargé, et la mort l'a surpris au milieu d'une commission très-fatigante, dont il remplissoit les devoirs avec rigueur. Il fut attaqué, le premier décembre 1779, d'une fièvre maligne, à laquelle il a succombé le treizième jour de cette maladie, alors âgé de soixante-dix ans et neuf mois.

M. Dubourg ne reçut point en naissant ces rares dispositions qui sont la source du génie; mais il les dut

(1) On peut citer dans ce genre le Calendrier de Philadelphie: Bouillon, 1778.

à la nature de talens que le travail a cultivés et rendus fructueux. Son nom sera inscrit parmi ceux des citoyens utiles et des littérateurs les plus zélés (1) : lié avec celui de M. Franklin, il attirera les regards de la postérité, qui n'oubliera point l'ami de ce grand homme.

---

(1) M. Dubourg a publié, 1°. des Objections à M. Basselin sur la quadrature du cercle; 2.° une Lettre à Mlle *** sur les vents. Enfin on trouve dans sa bibliothèque une édition de l'Esprit des lois, de Montesquieu, sur laquelle on lit des réflexions très-judicieuses.

BOUILLET.

Jean Bouillet, docteur en médecine de l'Université de Montpellier, le plus ancien des correspondans de l'Académie royale des sciences, professeur de mathématiques et secrétaire de l'Académie de Béziers, naquit à Servian, près de cette ville, le 6 mars 1690, de Jean Bouillet, cultivateur, et de Catherine Louneau, fille du juge royal du lieu. Il comptoit parmi ses parens un grand nombre de ces hommes estimables qui bornent toute leur ambition à une abondante récolte; et en remontant des lieux où sa réputation l'a fait connoître jusqu'à celui de sa naissance, on y trouve son nom également chéri par ses concitoyens à Béziers, et à Servian par un peuple de laboureurs qui ne savent estimer que des vertus.

Le curé de ce village, qui étoit un des amis de son père, se chargea de sa première éducation, et bientôt après il fut envoyé au collége de Béziers, où il se distingua par son application à l'étude et par ses succès.

Que l'on ne croie pas cependant que nous regardions ces avantages comme une preuve réelle de sa prééminence sur ses condisciples : les couronnes académiques ne sont pas toujours réservées à ceux dont le front a été ceint des lauriers des écoles. Un jugement droit, une bonne mémoire, et de l'opiniâtreté au travail,

suffisent ordinairement pour s'y distinguer : on admira de bonne heure ces qualités dans M. Bouillet, que nous n'annonçons pas comme un homme de génie, mais comme un savant modeste, et versé dans plusieurs genres de connoissances.

Ses parens l'avoient destiné dès son enfance à l'étude des lois ; un penchant auquel ils furent obligés de céder le conduisit à celle de la médecine, dont il reçut les premières leçons en 1707, dans la célèbre Université de Montpellier.

Le froid de l'hiver de 1709 sera à jamais mémorable par sa rigueur : les circonstances qui l'accompagnèrent le rendirent funeste pour toutes les productions végétales, et sur-tout pour les oliviers, qui sont la source d'une grande richesse dans le Languedoc. Le père de M. Bouillet, ainsi privé d'une partie de sa fortune, vit avec regret le doctorat de son fils différé jusqu'en 1711.

Pourquoi le vrai mérite ne peut-il pas toujours obtenir un titre qui devroit en être la récompense et le caractère, tandis qu'il reste si souvent à l'ignorance des ressources pour s'en pourvoir ?

Après avoir été reçu docteur, M. Bouillet se retira à Servian, son lieu natal, et s'y fixa jusqu'en 1715. Là, éloigné de tout commerce importun, il se livra entièrement à l'étude de la médecine, sur laquelle il voulut réfléchir profondément et long-temps. Il aimoit assez ses concitoyens pour ne pas se permettre de faire sur eux l'essai d'une pratique trop précipitée. Lorsqu'il eut puisé pendant plusieurs années dans les bons auteurs

les connoissances nécessaires qu'une théorie sage peut seule fournir, qui servent comme de base à notre expérience, sans lesquelles elle n'est qu'un tissu de hasards et auxquelles la routine et l'empirisme ne suppléeront jamais, il vint s'établir à Béziers, persuadé que ses confrères l'aideroient de leurs conseils dans les cas douteux. Il suivit en cela une conduite bien opposée à celle que quelques anciens règlemens prescrivent aux médecins dans plusieurs grandes villes du royaume. Ils doivent pratiquer pendant quelques années dans les campagnes voisines, où ils sont isolés et absolument livrés à leur inexpérience : il semble qu'ils aient la permission tacite de s'y exercer aux dépens de la partie la plus saine et la plus précieuse de l'état, et que la médecine ait besoin, pour être pratiquée avec intelligence, de pareils expédiens, qui sont aussi flétrissans pour elle qu'ils sont insultans pour l'humanité.

M. Bouillet avoit alors vingt-cinq ans : des circonstances heureuses le lièrent avec M. de Mairan. L'amitié d'un grand homme, dit un philosophe moderne, est un bienfait des dieux; elle élève l'ame en lui donnant une impulsion noble et hardie; elle excite l'émulation en faisant apercevoir la carrière immense qu'il faut parcourir pour arriver à la célébrité; elle est tout à la fois un plaisir bien délicat pour celui qui en est digne, et un aiguillon très-puissant pour celui qui est capable d'en profiter. M. Bouillet éprouva ces différentes impressions, et il aimoit à répéter souvent que, sans les encouragemens et l'exemple donnés par son illustre ami, il n'auroit jamais osé entreprendre les

travaux nombreux dont nous allons offrir un tableau succinct.

Son premier essai fut un mémoire sur la communication des fermens, qu'il présenta en 1715 à l'Académie de Bordeaux pour concourir au prix qu'elle avoit proposé cette année. Quoique cette dissertation ait été préférée par l'académie, sans doute parce qu'elle renferme des explications ingénieuses, nous devons à la vérité de ne point dissimuler combien les assertions qui en font la base sont dénuées de fondement. On y trouve la théorie de Descartes appliquée à tous les phénomènes de la fermentation; et on sera surpris, dans quelques siècles, si cet ouvrage est connu de la postérité, que M. Bouillet ait si peu profité de ceux de Beccher et de Stahl (1).

En 1720 (2), l'Académie de Bordeaux ayant proposé pour sujet d'un prix de déterminer quelle est la cause de la pesanteur, M. Bouillet, encouragé par les honneurs d'un premier triomphe, osa en désirer un second.

---

(1) Le premier a suivi une marche bien différente de celle de M. Bouillet. Plus fécond peut-être que tous ceux qui ont écrit sur cette matière lorsqu'il expose très au long et avec une abondance singulière les phénomènes de la fermentation, il n'ose pas même se permettre des conjectures sur leurs causes. Le second développe et explique avec toute la vraisemblance possible le choc des élémens dans une masse en fermentation, leur désunion et leur réunion pour former de nouveaux composés.

(2) En 1713, il communiqua à l'Académie de Montpellier un Mémoire sur la digestion. Cette compagnie lui en a témoigné sa satisfaction, en le recevant, la même année, au nombre de ses associés.

Il l'obtint de la manière la plus complète (1): ce fut encore à l'hypothèse de Descartes qu'il eut recours pour expliquer un problème dont on avoit déja trouvé la solution dans les principes de l'attraction newtonienne. Il est vrai qu'en 1720 elle n'avoit presque aucun partisan en France; les tourbillons faisoient encore l'admiration des écoles, et chaque physicien s'efforçoit de leur donner une impulsion relative à son système. Notre académicien, en se livrant alors à ses conjectures (2), suivit donc le torrent, dont il n'appartient

---

(1) Son mémoire sur la cause de la pesanteur fut d'abord imprimé à Bordeaux et ensuite à Béziers.

(2) La pesanteur est, suivant M. Bouillet, le mouvement des corps vers le centre de leur tourbillon, ou l'effort qu'ils font, lorsqu'ils sont retenus, pour se mouvoir dans ce sens. M. Bouillet établit comme un principe que l'impulsion d'un autre corps peut seule les déterminer à se déplacer ainsi. Il ne s'étoit point aperçu que cette supposition ne fait que reculer la difficulté, et qu'il doit y avoir un terme au-delà duquel le mouvement ne peut être l'effet d'une impulsion mécanique. M. Bouillet supposoit un corps placé dans un des torrens des petits tourbillons : il est impossible, disoit-il, qu'il n'en diminue pas le mouvement et la résistance. Les couches placées au-dessous jouissant alors d'une force relativement plus grande, doivent réagir, se porter au-dessus de ce corps et le précipiter. M. Bouillet trouvoit dans la première des couches les plus élevées, qu'il supposoit plus forte, la raison pour laquelle le corps ne monte pas au lieu de descendre; car tel est le sort des explications systématiques, que l'imagination, après en avoir disposé l'ensemble, produit volontiers une fiction nouvelle, si elle devient nécessaire pour en étayer les fondemens. M. Bouillet n'auroit pas montré tant de chaleur pour cette opinion, s'il avoit réfléchi que la matière appelée subtile, ayant toujours été supposée capable de pénétrer tous les corps, n'est nullement propre à leur donner l'impulsion de la pesanteur. D'ailleurs la descente des

qu'aux opinions des hommes de génie d'être la source et dont eux seuls peuvent s'écarter.

Des objets plus pressans l'occupèrent bientôt. En 1720 et dans le commencement de 1721, la peste de la Provence et du Gévaudan menaçoit le Languedoc. Déja les administrateurs des différens cantons de cette province s'étoient concertés pour prendre des mesures communes contre ce fléau. M. Bouillet fut consulté: il publia à cet effet en 1721 un mémoire instructif dans lequel on trouve, en plusieurs endroits, l'expression que donne l'amour de la patrie. Plaignons-le de ce qu'avec des intentions aussi louables il s'est trompé sur les moyens.

M. Chirac avoit député, par ordre du gouvernement, des médecins à Marseille pour secourir les pestiférés. Avant leur départ, il leur avoit répété plusieurs fois que la maladie qu'ils alloient combattre n'étoit pas contagieuse. Il avoit ajouté que leur devoir étoit sur-tout de détruire ce préjugé et de ramener le calme. On ne voyoit pas que ce calme perfide augmenteroit nécessairement le nombre des victimes en multipliant les sources de la contagion! En vain elle faisoit de tous côtés des progrès rapides; en vain les galères et plusieurs

graves devroit être, d'après ces principes, d'autant plus prompte qu'ils auroient moins de masse sous un même volume. Enfin l'objection que M. d'Alembert a faite aux Cartésiens dans son Traité des fluides, jouit ici de toute sa force; elle consiste à prouver que dans ces différentes suppositions les corps descendroient vers l'axe et non vers le centre de la terre, en tombant sous les parallèles à l'équatenr.

maisons religieuses s'étoient préservées de ses atteintes par des précautions sages ; inutilement le célèbre Astruc disoit à toute l'Europe que, quand bien même la contagion n'existeroit pas, il seroit prudent de la supposer : l'erreur et le préjugé triomphèrent, et leur contagion fut cette fois plus forte que celle de l'affreuse maladie qui ravageoit Marseille. Au milieu de la désolation, lorsqu'un virus destructeur avoit infecté presque toutes les sources de la vie, on osoit encore en nier l'existence ! Est-il étonnant que M. Bouillet ait été trompé par des assertions aussi hardies ? Mais la peste n'ayant pas pénétré jusqu'à Béziers, l'opinion qu'il avoit adoptée n'eut aucune suite fâcheuse, et ce ne fut qu'un tribut payé à l'autorité de M. Chirac, alors premier médecin.

Que les temps sont changés ! et combien ceux de nos confrères qui occupent ces places importantes opposent de bienfaits à tant de fautes et d'abus commis avant eux !

En 1725, M. Bouillet adressa une lettre au docteur Penna, médecin consultant du prince Monaco, dans laquelle il indiqua les remèdes qui peuvent être substitués à la rhubarbe, dont le prix étoit excessif et que l'on trouvoit, d'ailleurs, presque par-tout de mauvaise qualité. Notre auteur fit alors connoître plusieurs substances amères et purgatives qui peuvent la suppléer. En effet, on ne manque point de purgatifs ; mais, comme l'a très-bien remarqué M. de Fontenelle, on manque bien plutôt d'une conduite qui en prévienne le besoin trop fréquent.

Déja M. Bouillet s'étoit rendu digne de plusieurs titres littéraires. La Société royale des sciences de Montpellier lui avoit conféré celui de son associé en 1719, et celle de Bordeaux en 1720. L'Académie royale des sciences l'avoit choisi en 1722 pour un de ses correspondans, et dans la même année il avoit été nommé par le roi secrétaire de l'académie de Béziers, place dont il a rempli les fonctions avec distinction pendant cinquante-cinq ans. Comment n'auroit-il pas mis tout son zèle et toute sa gloire à être l'organe d'un corps dont l'institution étoit en partie son ouvrage?

M. de Mairan l'avoit aidé de son crédit dans cette entreprise utile, et tous les deux s'étoient réunis pour rendre à la ville de Béziers un service inestimable, celui d'y répandre les connoissances littéraires et d'y établir un tribunal redoutable pour l'ignorance et les préjugés, fléaux d'autant plus funestes, que le peuple est souvent assez aveugle pour les chérir et pour les regarder comme essentiels à son bonheur.

M. Bouillet, depuis cette époque si honorable pour sa mémoire, ne cessa de diriger ses travaux vers le salut public, soit en donnant en 1733 une instruction sur la manière de traiter la petite-vérole et sur les dangers du régime échauffant, qui étoit alors fort en usage; soit en faisant en 1735 la description d'un catarre connu sous le nom de *coup de vent* (1), qui règne

(1) En 1738 une maladie à peu près du même genre se déclara à Béziers. Le fameux P. Bridaine y prêchoit alors une mission. Le peuple se rassembloit en foule pour l'entendre, et on ne manquoit

souvent à Béziers, et qu'il attribua à la rapidité avec laquelle les vents chauds et froids se succèdent dans ce pays; soit en publiant ses observations sur une fièvre vermineuse qui fit des ravages à Béziers en 1736 et dont il fut lui-même atteint; soit enfin en assurant, d'après ses observations en 1730, que le quinquina peut être donné avec succès dans le traitement de plusieurs fièvres rémittentes, pratique qui étoit alors très-peu répandue (1).

---

jamais, dit M. Bouillet, d'être attaqué du catarre en sortant : de sorte que, ajoute-t-il, ceux-là furent principalement exempts de l'épidémie qui n'avoient pas été fort assidus aux sermons. On trouve dans l'histoire plusieurs faits analogues à celui-ci. Nous nous contenterons de rapporter les suivans. Paquier nous apprend qu'en 1403 le rhume qui régnoit alors affligea tellement MM. les conseillers au parlement, à cause du froid dont ils étoient saisis en sortant de l'audience, que, *le 26 avril, le greffier ne pouvoit conclure tant on toussoit.* En 1427, vers la Saint-Remi, d'après le même auteur, une épidémie catarrale, appelée le *ladendo*, étoit accompagnée d'une toux si violente, qu'étant à l'église (ce sont les propres expressions de l'auteur), *on ne pouvoit entendre ce que le sermonneur disoit, par la grande noise des tousseurs; le nez et la bouche étoient enflés, chacun avoit une grosse trogne, et le peuple, en sortant, s'entremocquoit l'un de l'autre.*

(1) En 1731, il donna avec succès le kermès minéral dans le traitement de certains maux de gorge épidémiques, accompagnés d'abcès aux amygdales. Déja Helvétius avoit suivi une méthode semblable. En 1732 et 1733, en faisant appliquer des vésicatoires et en donnant de la thériaque, il guérit beaucoup de malades attaqués d'une péripneumonie peu inflammatoire et pour laquelle on avoit mal à propos multiplié les saignées. Voyez une thèse soutenue en 1737 par M. Bernard de Jussieu; ce traitement, connu de Valériola, y est prescrit.

Une épidémie régna à Béziers en 1740 : le froid de cet hiver

L'Académie des sciences et belles lettres de Béziers avoit eu assez de temps pour recueillir un certain nombre de mémoires, que M. Bouillet publia, en qualité de secrétaire, en 1736.

Quelques années après, en 1744, il réunit dans le premier volume de ses Élémens de médecine pratique plusieurs dissertations qu'il avoit lues dans les séances de l'Académie de Béziers, et il y joignit une description des maladies qui avoient régné dans cette ville depuis 1730. Ces mémoires intéressans sont précédés par différens morceaux d'Hippocrate, de Baillou, de Lomnius et de Sthal, qui y sont rangés suivant l'ordre élémentaire. Son intention étoit de suppléer à la bibliothèque pratique (1) de Manget par un ouvrage moins étendu; mais il ne vouloit point s'exposer au reproche d'avoir dénaturé les auteurs qu'il proposoit pour modèles. Aussi nous regardons cet ouvrage comme très-supérieur à ces compilations trop communes maintenant, dans lesquelles les plagiats sont distribués avec

---

fût très-vif, et l'on remarqua que pendant sa plus grande rigueur il périssoit plus de monde qu'auparavant. Une observation de cette nature a été faite en Russie lorsque la dernière peste y régnoit, et dans nos provinces méridionales lorsqu'elles étoient dévastées par l'épizootie.

Il publia en 1744 une instruction sur le traitement de la rage: ce sont les frictions mercurielles et le remède de Paulmier qu'il conseille.

(1) On lit dans cet ouvrage quelques explications physiologiques qui n'ont actuellement aucun partisan. Suivant M. Bouillet, l'eau et la pituite peuvent passer du cerveau dans les narines par certains trous de la base du crâne.

un titre fastueux suivant l'odre de l'alphabet ou de la chronologie : comme si, pour réduire en petit un tableau dont l'ensemble est bien présenté, sans lui faire perdre de sòn expression, il ne falloit pas être soi-même un grand maître !

Lorsque le remède de mademoiselle Stephens fixa pour la première fois l'attention des médecins en France, M. Bouillet, persuadé avec raison que la goutte et certaines espèces d'asthme dépendent dans quelques sujets d'une cause analogue à celle du calcul, essaya de donner ce remède pour le traitement de ces deux maladies, et il réussit. Il employa aussi avec le plus grand succès le savon uni au miel. MM. Ferrein et Bernard de Jussieu, qui furent nommés ses commissaires par l'Académie, assurèrent que des tentatives faites d'après ses vues avoient surpassé leur attente.

L'explication que M. Bouillet a donnée de ces différens phénomènes mérite quelque attention. On sait que le docteur Halès est un des premiers qui aient eu des idées justes sur l'air considéré comme principe. M. Bouillet avoit bien médité ses ouvrages, et, suivant lui, si les substances alkalines et calcaires agissent sur le calcul, c'est en se chargeant de l'air, qui y est, suivant l'expression dont il s'est servi, *fixé* ou *mouillé*. Une théorie aussi sage et qui avoit alors très-peu de partisans annonce des connoissances très-précises et une grande justesse d'esprit.

Les champignons de mauvaise qualité sont d'autant plus à craindre que l'on n'a point encore fait connoître leurs caractères d'une manière positive. Un objet aussi

utile ne pouvoit échapper aux recherches de M. Bouillet : sa curiosité le conduisit à des expériences sur le suc des champignons, qu'il se contenta de mêler avec les acides et avec l'esprit de vin ; mais il n'a point essayé de les dépouiller de leur partie vireuse par la voie des dissolvans et d'en faire prendre le suc à différens animaux. C'est ce que M. Paulet, membre de la Société, a entrepris et exécuté dans un ouvrage que le public désire depuis long-temps (1).

M. Bouillet auroit dû se contenter de prouver par un grand nombre de recherches utiles combien la médecine peut rendre de services réels à l'humanité, sans se donner la peine d'en démontrer les avantages dans un discours très-savant, qui a été publié en tête de ses *Elémens de médecine*. Aucune des anecdotes honorables pour cette science n'y est oubliée ; tout ce qui a été dit et écrit contre elle y est discuté avec rigueur. Il revint à peu près au même sujet en 1745, dans un discours qu'il prononça publiquement à l'Académie de Béziers pour démontrer que la médecine est fondée sur des principes certains.

Rempli de la dignité de son état, il s'éleva avec force

(1) Outre que M. Paulet a divisé les champignons en trois classes, dont il a démontré les genres et les espèces avec plus d'exactitude qu'on ne l'a fait avant lui, il résulte de ses expériences que tous les champignons bulbeux sont suspects, et que plusieurs de ceux qui sont rangés dans cette famille contiennent une partie gommo-résineuse que l'on peut leur enlever par différens procédés, qui est meurtrière pour les animaux auxquels on en fait avaler, et dont l'antidote est l'éther vitriolique.

contre ses détracteurs. Cet excès de sensibilité étoit l'effet d'un caractère sérieux et de l'estime que M. Bouillet avoit pour lui-même; sentiment sans lequel on ne mérite jamais celle de sa nation.

Au reste, en soutenant peut-être avec trop de chaleur que l'on reproche mal à propos à la médecine d'être simplement conjecturale, il étoit fondé sur des raisons dont la force ne peut être sentie que par ceux qui sont vraiment en état de la connoître et de l'apprécier. Il est vrai que les autres sciences n'ont pu l'atteindre et l'ont rarement éclairée; mais parce qu'elle ne s'est jamais perfectionnée qu'en se livrant à elle-même, en a-t-elle moins des principes qui lui sont propres et des vérités établies par l'expérience? Les lois des corps animés qu'elle considère ne sont-elles pas très-différentes de celles des corps inorganiques avec lesquelles on les a trop long-temps confondues; et l'observation enfin l'a-t-elle moins enrichie que les autres branches de la physique?

Si quelqu'un révoque en doute ce que nous avançons, qu'il consulte les fastes de notre art : il y trouvera les descriptions d'un grand nombre de maladies, faites avec tant de vérité, que depuis vingt-deux siècles leur marche et leur traitement n'ont point offert de différences frappantes. Sont-ce là de simples conjectures? Que l'on cesse donc d'imputer à la médecine des fautes dont on se rend soi-même coupable lorsque l'on fait assez peu de cas de sa santé pour accorder à l'intrigue, à la recommandation, et même quelquefois à l'importunité, une confiance qui n'est due qu'aux hommes vraiment

savans et vertueux : et où peut-on en trouver un plus grand nombre que dans cette capitale, où une Faculté, respectable par son antiquité, recommandable par la pureté de sa doctrine, célèbre par les grands médecins qu'elle a produits, et par ceux qu'elle possède aujourd'hui dans son sein, continue de s'occuper avec la plus grande activité du soin de former des sujets dignes d'une école aussi illustre ?

En 1752 M. Bouillet trouva occasion de donner une nouvelle preuve de son zèle. Le village de Gabian, situé à quelques lieues de Béziers, est connu par ses eaux minérales et par le pétrole qu'il fournit abondamment. M. Beausset de Roquefort, alors évêque de Béziers, en ayant fait réparer la source, M. Bouillet se chargea avec empressement d'annoncer cet acte de bienfaisance dans un mémoire qu'il publia vers la fin de la même année (1).

M. Bouillet consignoit dans un journal tenu très-

(1) En 1717, un médecin nommé Rivière donna à la Société royale des sciences de Montpellier la description de la source de Gabian. Elle fournissoit alors chaque année trente-six quintaux d'huile minérale. En 1752 elle n'en fournissoit que trois à quatre quintaux, et maintenant la quantité qui en coule est encore moindre ; mais ce pétrole a toujours conservé sa force, et il diffère en cela de celui du mont Gibbus, dans le duché de Modène, sur lequel François Arioste a publié une lettre en 1460, et qui, au rapport de Ramazzini, avoit beaucoup perdu de sa force lorsque cet auteur écrivoit. M. Bouillet s'étoit assuré par l'expérience de l'efficacité du pétrole de Gabian pour guérir les maladies cutanées, pour fondre les tumeurs froides et pour détruire les vers ; sa vapeur est aussi regardée comme un remède antiseptique.

exactement toutes les observations curieuses qu'il avoit occasion de faire. En 1765, étant alors âgé de 75 ans, il publia celles qui sont relatives à l'infiltration de la peau. Dans un ouvrage imprimé en même temps et en tête duquel sont les noms de MM. Bouillet père et fils, on trouve une observation importante sur la cure de l'hydropisie de poitrine. Lorsque plusieurs signes font présumer l'existence d'un épanchement aqueux dans cette cavité, il n'y a, suivant leur doctrine, aucun danger à faire la ponction du thorax, si heureusement pratiquée par feu M. Morand. En effet, en se servant avec précaution du trocar, sur-tout si on estime l'épaisseur des parois de la poitrine, le plus grand mal qui puisse arriver, c'est d'effleurer le poumon; ce qui n'expose à aucun inconvénient notable, puisqu'aucun vaisseau sanguin considérable ne peut être ouvert: qu'est-ce qu'un danger de cette nature, auprès de celui dont le malade est menacé?

En 1770, M. Bouillet prit connoissance des ouvrages de MM. Cantwel, le Camus, et sur-tout de ceux de M. Paulet, qui, après avoir réuni des preuves pour démontrer que la petite-vérole se propage par le seul contact des corps imprégnés de son virus, propose un plan d'administration qu'il croit capable de détruire ce fléau. M. Bouillet sentit tous les avantages de ce projet utile; il publia même à ce sujet un mémoire et il se servit de tout le crédit que son grand âge et une longue expérience lui donnoient sur l'esprit des magistrats de Béziers, pour obtenir les ordres nécessaires au succès de son entreprise. Bientôt les habitans de cette ville furent

instruits du nom et de la demeure de ceux qui étoient attaqués de la petite-vérole; et il fut défendu à toute personne ayant encore des pustules ou croûtes de paroître en public. Ainsi M. Bouillet avoit encore à l'âge de quatre-vingts ans assez de vigueur pour en communiquer aux autres, assez d'impartialité pour adopter des vérités nouvelles, et assez de zèle pour échauffer les magistrats de Béziers sur un projet dont il n'étoit pas l'auteur. Au reste, cette espèce de réparation étoit nécessaire pour faire oublier qu'à trente-deux ans il avoit nié la contagion de la peste.

Au milieu de tant d'occupations, M. Bouillet avoit trouvé le temps de fournir quelques articles qui sont insérés dans le sixième volume de l'Encyclopédie.

Jusqu'ici nous ne l'avons considéré que comme médecin (1); présentons-le maintenant comme géomètre et comme astronome. Ses premières années avoient été consacrées à l'étude de la physique. La chaire de mathématiques qu'il occupa pendant long-temps le ramenoit nécessairement à ce travail qu'il chérissoit. En

(1) Parmi les ouvrages de M. Bouillet, il y en a deux auxquels nous désirerions bien qu'il n'eût point participé. Le premier est l'examen de plusieurs cas de conscience tendant à prouver que l'on ne peut, sans commettre un péché, appeler un chirurgien pour faire la médecine, ou un médecin pour exercer la chirurgie. Le second est une réplique contre les maîtres en chirurgie de Béziers, dans laquelle il auroit peut-être eu raison, si l'on pouvoit l'avoir dans une discussion pareille. Il n'avoit pas réfléchi que le public, qui n'aime pas à faire les fonctions pénibles de juge austère et impartial, se contente de saisir les ridicules de part et d'autre, de sorte que souvent lorsque l'on croit se venger, on s'humilie.

1722 il fit sur l'immersion de Saturne une observation très-curieuse, et depuis il communiqua à l'Académie royale des sciences plusieurs travaux astronomiques dont il est fait mention dans les Mém. des savans étrangers.

Le grand attachement de M. Bouillet pour l'Académie de Béziers étoit le motif puissant qui l'animoit dans tous ses travaux. Les derniers momens de sa vie ont été consacrés à lui en donner des preuves. Il choisit lui-même parmi ses livres, quelques jours avant de mourir, deux cents volumes des plus précieux, qu'il la pria d'accepter, et il partagea ainsi sa bibliothèque entre ses enfans, au nombre desquels l'Académie devoit être comptée.

Chaque année de sa vie a donc été marquée par des bienfaits; la circonstance dans laquelle il a été attaqué de la maladie qui l'a fait périr, offre même le trait le plus frappant de son éloge. S'étant levé de très-grand matin pendant les premiers jours d'août pour faire une observation d'astronomie très-intéressante, il fut attaqué d'un catarre que de nouvelles imprudences dans le même genre augmentèrent; il consentit enfin à rester chez lui, seulement à condition que messieurs ses fils suivroient l'observation qu'il avoit commencée et lui en rendroient compte; ce qui fut exécuté: mais la maladie ayant fait des progrès, il s'empressa de remplir de la manière la plus édifiante les devoirs de la religion, et il mourut victime de son zèle pour l'astronomie, le 13 août 1777, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Il s'étoit marié le 25 août 1724. Il a eu deux fils et trois filles. Un de ses fils le remplace à Béziers, où il jouit de la réputation la mieux méritée.

M. Bouillet avoit eu onze frères ou sœurs. Neuf sont morts après avoir atteint la quatre-vingtième année, et des deux qui survivent, l'un a quatre-vingt-quatre ans et l'autre quatre-vingt-quatorze. On a eu plusieurs fois occasion d'observer qu'il y a des races d'hommes très-vivaces : c'est un bonheur pour l'humanité lorsque cette propriété singulière sert à perpétuer la science et la vertu.

Indépendamment de plusieurs faits de médecine pratique que M. Bouillet a communiqués à la Société, il lui a aussi envoyé la suite de ses observations sur la constitution des différentes années depuis 1746 jusques à 1769 ; ouvrage d'autant plus précieux, qu'il fait suite avec le premier et le second volume de ses Élémens de médecine pratique.

La Société s'applaudit de ce que son premier hommage a été rendu à un observateur infatigable, et surtout à un homme qui a bien mérité de sa patrie. Le génie ne manque jamais d'éloge ; mais il est rare qu'une vie simple, active, sans éclat, et consacrée, loin de la capitale, à la recherche de la vérité, ne soit pas oubliée. Nous nous estimerons heureux toutes les fois que nous pourrons faire connoître les services rendus par des citoyens vertueux et modestes ; et nous le ferons d'autant plus volontiers, que leur éloge devant être simple comme eux, ne requiert, pour être fait dignement et pour être écouté avec indulgence, qu'une ame honnête et des auditeurs sensibles à l'attrait de la vertu.

FOTHERGILL.

Jean Fothergill, agrégé au Collége des médecins de Londres, membre honoraire de celui d'Edimbourg, de la Société royale de Londres, président de la Société de médecine de la même ville, membre de celle de Philadelphie, associé étranger de la Société royale de médecine, naquit le 8 mars 1712 à Carrend, près de Richemont dans le comté d'Yorck, de Jean Fothergill et de Marguerite Hougt. Son enfance fut confiée aux soins de son grand-père, riche habitant du Cheshire, et il fit ses premières études à Sedberg, dans une maison dirigée par les quakers.

Il est facile de juger par les premiers penchans quelle sera la trempe du caractère. Si l'enfant que vous observez s'émeut au récit des belles actions; si ses yeux se baignent de pleurs auprès des malheureux; si la peine ou la joie de ses proches s'étendent jusqu'à lui, n'en doutez point, son ame éprouvera cette réaction, cette sympathie, si propres à diminuer le poids de nos chagrins, qui s'affoiblissent en se partageant, et à multiplier nos plaisirs, qui s'accroissent au contraire par la communication.

M. Fothergill fit voir dès l'âge le plus tendre que la bienveillance seroit le mobile de sa vie entière. Une sensibilité profonde lui rendoit communes les impres-

sions dont il étoit environné; il n'avoit de jouissance que celles de ses jeunes amis, il n'étoit heureux que de leur bonheur.

Ces qualités morales peuvent seules donner au médecin toute l'élévation et l'énergie dont il est susceptible. M. Fothergill choisit cet état comme celui où il auroit le plus d'occasions de se rendre utile à l'humanité. Cette passion, car c'en étoit une en lui, ne permet point à ceux qui en connoissent les charmes de rester dans l'inaction. Ce n'est pas assez pour eux de n'être point frappés par le spectacle de la misère; encore moins a-t-on à leur reprocher de le fuir; stratagème inhumain qui ne convient qu'à la dureté lorsqu'elle n'est pas encore sûre d'elle-même : il leur suffit de savoir qu'il y a des infortunés, pour qu'ils sentent le besoin de les secourir; et après le plaisir extrême que leur causeroit la destruction entière des fléaux dont l'humanité est affligée, le plus grand, le plus pur qu'ils puissent éprouver est celui de les adoucir par la consolation et les bienfaits.

M. Fothergill a été pendant trente années le médecin le plus célèbre de la ville de Londres; et l'on sait avec quelle libéralité les médecins sont récompensés dans un pays où le peuple, suivant qu'il est affecté, recherche avec la même impatience et la vie et la mort. Pendant tout ce temps, on a vu M. Fothergill distribuer aux indigens des sommes prodiguées par les riches : elles lui étoient données; et il les recevoit d'autant plus volontiers, qu'il n'en étoit en quelque sorte que le dépositaire. Il ne cessa de remplir les devoirs d'une

médiation aussi noble qu'utile entre deux ordres pour lesquels il ne peut y avoir d'autre rapprochement que celui de ces hommes rares qui tiennent entre eux un juste milieu, puisque, comblés de biens, soit par la fortune, soit par leurs talens, et dépouillés par leur générosité, ils passent successivement de l'une de ces classes dans l'autre pour les honorer et les servir toutes les deux.

Les docteurs Thompson, Elliot, Hird et Lettsom (1), qui ont eu part à son amitié, et dont la voix s'est élevée pour célébrer sa mémoire, ne se sont pas contentés de nous offrir cette idée de son caractère; ils ont donné, par le développement de sa conduite, la preuve la plus complète de leurs assertions.

Aussitôt que M. Fothergill eut pris la résolution d'étudier en médecine, ses parens le mirent en pension chez M. Benjamin Barthelett, apothicaire fameux à

---

(1) Voyez An affectionate to tribute the memory of the late d.r Jonh Fothergill: by W. Hird, in-4.°, London 1781.

The life and chartcter of d.r Fothergill: by Gilbert Thompson. London, in-8.° 1782.

The life of the autor by d.r Elliot, pour être mis en tête des ouvrages de M. Fothergill.

Et d r Letsom's Memoirs of the late d.r Jonh Fothergill, etc.

MM. Elliot et Lettsom ont projeté des éditions complètes des mémoires et observations de feu M. Fothergill. Celle de M. Lettsom a paru. Ce dernier étoit le digne ami et le disciple de cet illustre médecin. Il a publié de plus un catalogue raisonné des plantes du jardin d'Upton. *Hortus uptonensis* or a Catalogue of Stove and Green-House plants, in d.r Fothergill's garden at Upton at the time of decease 1781. Je dois à M. Lettsom la plus grande partie des renseignemens que j'ai reçus sur la vie de M. Fothergill.

Bradfort, dans le comté d'Yorck, et duquel les docteurs Hillary et Choley avoient déja reçu avec succès les premières notions de notre art. M. Barthelett (1) lui fit connoître la nature et les diverses préparations des substances médicamenteuses, et il lui apprit à faire lui-même le mélange et la combinaison des différentes drogues; détails sans lesquels les praticiens les plus célèbres d'ailleurs sont quelquefois privés des ressources les plus importantes; détails peut-être un peu trop négligés dans un moment où les jeunes médecins, entièrement abandonnés aux grandes théories chimiques, daignent à peine songer aux procédés de la pharmacie (2).

M. Fothergill passa ensuite plusieurs années à Edimbourg, dont l'Université partageoit alors avec celle de Leyde la célébrité de l'enseignement. Les docteurs Monro, Alston, Rhuterford, Sinclair et Plummer, qui se glorifioient d'avoir été disciples de Boërrhaave, lui transmirent tout ce qui peut en médecine être communiqué par des préceptes. Il prit auprès d'eux cet essor que donne une grande émulation; car l'avantage le plus marqué des leçons d'un illustre professeur ne

(1) Et non Barclay, comme on l'a écrit dans un éloge de M. Fothergill. Il y entra à l'âge de 16 ans, et il y fit son apprentissage avec le même soin que s'il s'étoit destiné à la pharmacie.

(2) Si jamais on fait une réforme dans l'éducation médicale, il faudra sans doute exiger des élèves qu'ils passent un certain temps dans le laboratoire des pharmaciens et dans les hôpitaux, afin que, cultivant une science de faits, ils s'accoutument à recueillir ceux qui doivent servir de base à une pratique éclairée et sans lesquels il ne peut y avoir de véritable instruction.

se borne pas aux paroles qu'il profère. Rien n'inspire tant l'amour de l'étude et de la gloire que la fréquentation des grands hommes; et ce n'est pas lorsque l'élève sait tout ce qui a été l'objet de l'enseignement, qu'il est le plus près d'en tirer un grand parti, mais lorsqu'il aperçoit combien son maître est lui-même supérieur à ses propres leçons, et combien il est difficile de franchir cet espace et de s'élever à cette hauteur.

Le germe des talens qui devoient un jour illustrer M. Fothergill n'échappa point à la sagacité du docteur Monro, qui lui dévoila en quelque sorte le secret de sa destinée. Il bornoit tous ses projets à pratiquer la médecine dans une petite ville du comté d'Yorck; mais ce professeur lui fit concevoir de plus hautes espérances. M. Fothergill dut à cette impulsion ses premiers pas dans une carrière que, sans cet encouragement, il n'auroit jamais parcourue. Excité par le docteur Monro, il prolongea le temps de ses études à Edimbourg, où il fut reçu docteur en 1736, après avoir soutenu, sur l'action des émétiques, une thèse estimée (1), que M. Smellie a insérée dans sa Collection.

Les livres d'Hippocrate, d'Arétée et de Celse étoient ceux auxquels il revenoit et où il trouvoit toujours de nouvelles instructions. Il aimoit à comparer les faits recueillis par ces anciens maîtres avec ceux dont les modernes ont été les témoins. Cette grande uniformité dans les opérations de la nature, qu'un intervalle de

---

(1) *Dissertatio inauguralis de emeticorum usu in variis morbis tractandis.* Edimb. 1736.

tant de siècles n'a point altérée, lui apprenoit à connoître la valeur des bonnes observations. Il vint à Londres en 1750; il y suivit la pratique des médecins dans l'hôpital de Saint-Thomas, et il partit peu de temps après pour l'Allemagne qu'il parcourut dans toute son étendue.

Il communiqua à ses amis, dans une lettre latine (1) écrite avec beaucoup de finesse, ses réflexions politiques sur l'administration de ce pays, et sur le caractère de ses habitans; elles ne furent point à leur avantage. Un jeune républicain qui voyage dans les diverses parties de l'Allemagne, doit y être souvent choqué par l'excessive dépendance des vassaux. Occupé de grands projets pour l'avancement des connoissances, M. Fothergill crut s'apercevoir qu'on s'y livroit avec trop de patience et de soin à des recherches qu'il regardoit comme minutieuses et peu utiles; et il reprochoit à la plupart des physiciens et des littérateurs de ces contrées de s'appesantir trop sur les détails; mais l'édifice des sciences, qui s'élève de toutes parts, ne peut être achevé sans des travaux de tous les genres: les peuples n'y contribuent pas toujours en raison de leurs talens naturels; leurs productions portent, ainsi que leur caractère, l'empreinte des différentes puissances qui les gouvernent; et la reconnoissance qui leur appartient ne doit pas être seulement mesurée sur ce qui résulte de

(1) Cette lettre a été adressée par M. Fothergill, le 7 septembre 1740, à son ami M. Cuming, médecin à Dorchester. Elle m'a été communiquée par M. Lettsom qui l'a publiée.

leurs efforts, mais sur ces efforts eux-mêmes et sur le courage avec lequel ils surmontent les obstacles qu'on oppose à leur activité. M. Fothergill passa quelque temps en France, et retourna à Londres où il se fixa.

Quelqu'instruit que soit un jeune médecin, il redoute toujours l'instant où il doit agir pour la première fois; où, après avoir écouté et lu, il faut juger et choisir. Scrupuleux observateur des règles de l'art, et craignant de se tromper dans leur application, il examine avec le plus grand soin et ne prononce qu'avec effroi: il a sans cesse devant les yeux les obstacles qui naissent de la complication des accidens, et les obligations que son devoir lui impose. Il emploie peu de remèdes par timidité, comme le médecin expérimenté en conseille peu par choix. L'un épie la nature et agit rarement, parce qu'il ne se croit pas assez éclairé sur ses besoins; l'autre connoît ses efforts et se borne à seconder ses mouvemens; il agit rarement aussi parce qu'il craint de les troubler: tous les deux ont une grande réserve, parce qu'ils ont les mêmes principes et qu'ils tendent au même but. L'ignorant au contraire commence avec hardiesse et finit avec audace.

M. Fothergill prit un parti très-sage: il étudia d'abord la nature et les effets des maladies les plus aiguës, dont les progrès rapides donnent le moins de temps à la réflexion: il les observa de préférence dans les hôpitaux; et lorsqu'il se livra à la pratique de la médecine, il avoit prévu les cas les plus embarrassans et aplani une des plus grandes difficultés qui s'y rencontrent.

Cette sagesse tourna au profit des pauvres, au soulagement desquels M. Fothergill s'étoit entièrement dévoué : les soins qu'il leur donnoit n'étoient pas pour lui un moyen de parvenir; c'étoit une occupation chère à son cœur. Si les fonctions de médecin sont belles, c'est moins en effet dans les palais et parmi les grandeurs, où les motifs, soit apparens, soit réels de l'intérêt, ne laissent aucune place à ceux de l'humanité que dans la demeure étroite et malsaine du pauvre. Là point de protecteur, point de cupidité; la renommée n'approche point de ces asiles; tout s'y tait, hormis la douleur qui les fait si souvent retentir de ses sanglots : les victimes de la misère, celles de la maladie et de la mort, entassées, confondues, y offrent un tableau déchirant et terrible : c'est-là qu'il est possible de faire le bien, où l'homme peut secourir l'homme, sans concours et même sans témoins; c'est là que se plaisent la générosité, la vraie bienfaisance, la tendre pitié; c'est là que l'on est sûr de trouver des larmes à essuyer, des infortunés à plaindre. Disons-le à la louange des médecins : quel autre ordre de citoyens remplit ces devoirs augustes avec autant de zèle et de courage? Quel autre peut se dire aussi souvent à la fin de la journée? « J'ai » fait tous mes efforts pour défendre la pauvreté contre » la misère et la douleur; le repos que je vais goûter » sera doux, puisque j'ai répandu le calme dans le sein » des malheureux ». Ces travaux, ces plaisirs sont ceux de presque tous les ministres de santé; ils ne peuvent trouver les premières leçons de l'expérience que dans la classe la plus indigente du peuple, qui leur en donne

en même temps de bienfaisance et de vertu. M. Fothergill, tout entier à ses fonctions, ne désiroit pas un meilleur sort; ses vœux se bornoient à voir se succéder des jours aussi utilement tissus. Son grand zèle le trahit enfin, en lui donnant de la célébrité; mais il n'eut pas l'ingratitude trop ordinaire d'oublier le pauvre, auquel il devoit son instruction et la partie la plus pure de son bonheur.

Un mal de gorge gangréneux, après avoir fait périr quelques enfans à Londres en 1739 et 1740, reparut en 1742 et devint épidémique en 1746 (1): un virus âcre et putride en constituoit la nature; son cours étoit rapide, et la gangrène survenoit en très-peu de temps. Les ravages de cette épidémie commençoient à inspirer de l'effroi, parce qu'on n'avoit pas encore déterminé les remèdes convenables à son traitement. La même maladie avoit été observé à Naples (2) par Severinus,

(1) L'épidémie continua pendant les deux années suivantes.

(2) Le mal de gorge gangréneux avoit régné en Espagne pour la première fois en 1610. Il avoit paru à Naples en 1618; il y avoit été très-répandu pendant plus de vingt années; il avoit été bien décrit par les médecins contemporains. Dans les îles de l'Archipel, on employoit avec succès, dans son traitement, des moyens qui avoient beaucoup de rapport avec ceux que M. Fothergill et autres ont mis heureusement en usage. On ne pratiquoit aucune saignée : on relevoit les forces en donnant des esprits volatils et de la thériaque; on touchoit l'arrière-bouche avec une dissolution de styrax. Il n'y a pas loin de cette méthode à celle qui a été tracée par les médecins modernes. Les lecteurs sont invités à comparer les observations de Forestus et de Severinus avec ce que Boyer et Astruc en ont écrit, et ce qu'en ont dit ces derniers avec

et elle avoit sur-tout été bien décrite par les médecins espagnols. M. Fothergill remarqua que la saignée accéléroit ses progrès, que les purgatifs augmentoient la fluxion et que les rafraîchissans diminuoient les forces vitales déja trop affoiblies. Il fit de nouveaux essais qui le conduisirent à une méthode heureuse. Les vomitifs donnés avec ménagement, une petite quantité de vin ajoutée aux boissons, les acides minéraux, qu'il préféra dans ce cas aux acides tirés des végétaux, et les amers, furent les moyens qu'il substitua aux premiers, et il guérit presque tous les malades confiés à ses soins. Bientôt le public l'arracha à son obscurité, à son indépendance; il fut appelé de toutes parts: on le cherchoit d'autant plus qu'il étoit plus difficile de l'avoir. Depuis ce moment jusqu'à l'époque de sa dernière maladie, la foule conserva la même impulsion et ses bienfaits furent l'origine de sa célébrité.

Ce seroit une recherche curieuse et utile que l'examen des grandes réputations et de leurs causes. Tel fleuve roule avec fracas des eaux impures; un autre s'enorgueillit de celles qui lui sont étrangères: voilà quel est l'emblème des réputations usurpées.

M. Fothergill publia en 1748 ses réflexions (1) sur

---

ce qui a été publié par M. Fothergill: ils verront que des raisonnemens théoriques très-vicieux ont écarté les médecins pendant long-temps de la route tracée par l'expérience, et que la méthode de M. Fothergill a eu principalement le mérite de les rappeler à cette route qu'ils n'auroient jamais dû quitter.

(1) An account of the putride sorethroat. Cet ouvrage a été traduit en français par M. de la Chapelle.

la nature et le traitement du mal de gorge gangréneux. Cet ouvrage fut traduit en français et bien reçu à Paris, où la méthode de M. Boyer (1) n'avoit pas eu de succès (2).

---

(1) M. Marteau, médecin français, a publié peu de temps après un ouvrage dans lequel on trouve les réflexions les plus sages sur le mal de gorge gangréneux. On a aussi vu une épidémie de cette nature régner à diverses reprises parmi les bestiaux. Elle est très-funeste, et les principes de son traitement sont les mêmes que ceux de l'*angina maligna*, qui attaque les hommes.

(2) Il est de notre justice d'ajouter que, suivant l'opinion de plusieurs savans, et sur-tout de M. Elliot (voyez l'Éloge de M. Fothergill par ce dernier), ce fut le feu d.r Leatherland qui indiqua le véritable traitement du mal de gorge épidémique. M. Elliot assure que ce médecin ne voulut point être cité dans l'ouvrage de M. Fothergill, qui lui fit inutilement les plus vives instances pour en obtenir la permission, et qui dans les dernières éditions de ce traité, lui a rendu la plus grande justice.

On trouve les détails suivans dans le Treatise on the disease called a cold, in-8.°, 1761; par le docteur Chandeler : j'ai cru devoir les traduire et les rapporter ici.

« En janvier 1740, un enfant confié à mes soins étant mort de » cette maladie (le mal de gorge gangréneux) dans l'espace de » quelques heures, malgré les apparences les plus flatteuses; et un » autre enfant de la même famille en ayant été attaqué immédia- » tement après, je priai les parens de permettre que j'appellasse » en consultation quelque habile médecin, leur répétant ce que » j'avois déja déclaré, que j'étois absolument hors d'état de rendre » raison de la mort du premier et qu'il y avoit dans cette maladie » quelque chose d'entièrement nouveau et inconnu pour moi. Nous » choisîmes le docteur Leatherland comme consultant. Ce savant » médecin, sur le récit que je lui fis de tout ce qui s'étoit passé » dans le cas du premier enfant et de la manière dont le second » avoit été atteint, porta le même pronostic pour celui-ci; pré- » diction qui s'accomplit dans toutes ses circonstances. Le docteur

Encouragé par cet accueil, M. Fothergill continua de donner chaque mois au public un tableau comparé de l'état de l'atmosphère et des maladies régnantes (1). Cet ouvrage, commencé en 1751, fut interrompu en 1756.

Sa bienfaisance et son habileté connues dans toute la ville lui méritèrent bientôt une considération générale. Il est impossible que le caractère des hommes publics reste long-temps ignoré : sans cesse observés par des personnes qui sont intéressées à les bien voir, en vain ils voudroient se cacher ou feindre. Un médecin très-employé ne peut sur-tout se dérober à la pénétration de ses malades; ils découvrent bientôt s'il est doux, généreux, compatissant, ou s'il est sévère, dur, opiniâtre. Ce n'est pas que cette connoissance influe beaucoup sur le choix que l'on a fait; on sait au moins s'il

---

» Leatherland, comme il me le dit alors à l'occasion de la maladie
» et de la mort de deux fils de feu très-honorable Henri Pelham
» qui étoit arrivée à la fin de l'année précédente 1739, n'avoit
» épargné ni soins, ni peines, en parcourant les écrivains anciens
» et modernes pour voir s'il n'y découvriroit point quelques traces
» de cette remarquable et terrible maladie; et, après de longues
» recherches, il avoit eu le bonheur de trouver qu'elle étoit exac-
» tement décrite dans les écrivains espagnols, et celui de nous en
» indiquer le traitement. »

(1) M. Fothergill publia ces observations dans le Gentleman's magazine. L'auteur vit avec peine que le but de son entreprise étoit manqué; il avoit espéré que les médecins les plus habiles des différens pays suivroient son exemple et qu'il en résulteroit un recueil de faits très-précieux pour l'art de guérir. M. Fothergill y mit le courage de plusieurs années, et il cessa enfin un travail utile pour lequel il n'avoit point trouvé de coopérateurs.

faut pâlir ou se rassurer, parler ou se taire, en présence de celui que l'on a fait l'arbitre de ses jours : on apprend à s'égayer avec lui s'il est aimable, ou à prévenir son humeur, s'il est un de ces hommes sinistres qui, ajoutant la peur, le plus grand de tous les maux, aux infirmités dont l'espèce humaine est assaillie, semblent ignorer qu'effrayer un moribond est, de toutes les actions, la plus lâche et la plus barbare.

M. Fothergill, dit M. Tompson, auteur d'un éloge de ce médecin, prononcé devant la Société médicale de Londres, prenoit un véritable intérêt à la santé de ses malades. Sa contenance noble et assurée, son langage doux et affable inspiroient du courage dans ces momens terribles où tous les liens de l'existence semblent se resserrer par un dernier effort, où l'ami que l'on va perdre, devenu le centre de toutes les douleurs, éprouve lui seul le chagrin de tous les assistans avec le sien propre, qui doit les surpasser tous. Peu d'hommes savent mourir, a dit la Bruyère : ne pourroit-on pas ajouter qu'il y en a moins encore qui sachent comment la mort doit être traitée dans leurs semblables ? Ces pleurs que l'on verse avec une sorte d'empressement, ces sanglots que l'on étouffe avec bruit ; tout cet appareil que présente-t-il ? sinon le tableau d'une mort prochaine, mis sous les yeux de celui qui en est menacé. Ne semble-t-il pas que l'on cherche des applaudissemens pour prix de ses larmes, sans songer combien elles sont amères à celui qui en est le sujet ? Dans ce moment, comme dans tant d'autres, nous ne demandons qu'à être trompés pour être moins malheureux.

Observez ce malade : ses yeux suivent les vôtres pour y trouver de l'espérance. Pansez ses blessures avec le même soin que s'il pouvoit être guéri ; soyez assez adroit pour qu'il devienne lui-même votre consolateur, et que le dernier regard de votre ami soit calme et sans effroi.

C'est au médecin sensible et courageux, témoin de ces scènes déchirantes, à en diminuer les impressions par la sagesse de ses conseils. Celui que nous regrettons possédoit ce talent, et il en a toujours fait un heureux usage.

Si l'on réfléchit à l'élévation de ce caractère, on ne sera point étonné de l'estime que le peuple de Londres a toujours témoignée à M. Fothergill. Cette grande réputation devint bientôt pour lui une source d'inquiétude ; il craignit même qu'elle n'eût diminué le plaisir qu'il goûtoit à faire le bien. « Avant que mon nom fût » connu, disoit-il, j'éprouvois en soulageant les mal» heureux une jouissance plus pure : en faisant les » mêmes choses je n'ai plus le même mérite, parce » qu'il me semble toujours que j'obéis à l'amour-pro» pre ». Les vertus ont en effet avec l'intérêt, soit particulier, soit public, des liaisons si intimes et si nécessaires, qu'il est difficile d'établir dans ses propres actions des limites entre ce que l'amour du bien y apporte et ce qui tient à l'amour de soi-même : mais cette recherche n'est-elle pas superflue, puisque l'intérêt bien entendu conduit l'homme à la bienfaisance, à la probité, tandis qu'il y est entraîné par un penchant irrésistible ? Heureux celui qui, comme M. Fothergill,

avant sa célébrité, se plaît à répandre le bonheur sans avoir jamais été troublé par l'examen de ses motifs, et sans avoir altéré son plaisir en cherchant en quelque sorte à le décomposer.

M. Fothergill obtint en 1746 le grade de licencié (1) dans le Collége royal des médecins de Londres. Il fut reçu membre de la Société royale de la même ville, et huit années après le Collége des médecins d'Edimbourg l'aggrégea comme honoraire.

Il existoit depuis quelque temps à Londres, sous le nom de Société médicale, une compagnie différente du Collége royal de médecine de cette ville : il étoit important pour une académie de ce genre de compter parmi ses membres le médecin le plus célèbre de la capitale. M. Fothergill se rendit, en 1763, à l'invitation qui lui fut faite ; il y accepta une place et devint le plus zélé de ses membres. Les hommes illustres, en s'imposant le fardeau du travail académique, se montrent reconnoissans envers les sciences et les lettres dont ils tiennent tout leur éclat ; ils leur rendent une partie des secours qu'ils en ont reçus ; se refuser à leurs progrès, ce seroit de leur part un acte d'ingratitude ; s'y opposer, c'en seroit un d'injustice.

M. Fothergill ne voulut pas même qu'on pût lui reprocher de l'indifférence sur le sort d'un établissement aussi utile : au milieu de ses nombreuses occupations,

---

(1) Après la mort du baronnet sir Guillaume Duncan, les licenciés le choisirent unanimement pour leur président, et il a conservé cette place jusqu'à sa mort.

il trouvoit le temps d'assister à ses assemblées. Il répétoit souvent que toute entreprise contraire aux intérêts des sciences est un attentat contre l'humanité. A cette intégrité qui constitue l'honnête citoyen et qui ne suffit pas à l'homme public, il joignoit cette probité active et éclairée qui ne laisse jamais échapper la moindre occasion de faire le bien.

Parmi les services qu'il rendit à la Société médicale de Londres, aucun ne mérita plus de reconnoissance de sa part que la communication de ses mémoires, qui se trouvent en très-grand nombre dans les cinq volumes publiés par cette compagnie. On peut les diviser en deux classes : les uns étoient l'ouvrage de ses correspondans, qu'il présentoit à la Société et qu'il rédigeoit souvent avant d'en faire la lecture ; les autres étoient le sien propre. Nous parcourrons successivement et brièvement ces deux ordres (1).

---

(1) Les mémoires et observations que M. Fothergill a lus dans les assemblées de la Société de médecine de Londres, et qui ont été insérés dans les cinq volumes publiés par cette compagnie sous le titre de Medical observations and inquiries, etc., contiennent des réflexions si judicieuses et des vérités si utiles, qu'on ne sauroit trop les faire connoître.

M. Fothergill donne dans le premier volume, d'après le docteur Russel, la description de la plante dite scammonée. Il assure qu'il en a semé des graines en Angleterre, et que la plante qui en est résultée a produit les mêmes effets qne la scammonée qui croît aux environs d'Alep. On a fait la même observation dans les colonies anglaises.

M. Fothergill a traité avec snccès de la manière suivante un enfant nonveau-né attaqué du tétanos. Il lui a fait prendre une infusion de rhubarbe à laquelle il avoit ajouté quelques grains de

M. Fothergill a employé avec succès la décoction de quinquina pour la guérison des ophthalmies scrophuleuses, et des gonflemens de la parotide qui survien-

---

musc et une petite quantité d'huile de tartre par défaillance : on donnoit en même temps des lavemens préparés avec une infusion de camomille et un peu de savon.

On trouve dans le premier volume un mémoire très-étendu de M. Fothergill sur l'usage du quinquina dans le traitement des scrophules. En 1744 on lui présenta un enfant de quatorze mois, attaqué d'une ophthalmie scrophuleuse, et qui avoit en même temps les glandes du cou engorgées. M. Fothergill lui fit prendre trois fois le jour une cuillerée de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutoit six ou dix gouttes de baume polychreste, dans l'intention de relâcher le ventre : de deux nuits l'une, il faisoit prendre une pilule d'un grain de calomélas. Le mal céda assez promptement; il reparut quelques mois après : il fut traité de la même manière, et il n'y eut plus de récidive.

De plusieurs autres observations, M. Fothergill conclut que le quinquina employé dans le traitement des écrouelles suspend presque toujours les progrès du mal; qu'il donne du ressort à des malades affoiblis et dont la fibre est plus ou moins relâchée; qu'en rendant ainsi du ton, il favorise l'effet des autres remèdes, et qu'ainsi il fournit un point d'appui utile et souvent nécessaire dans le traitement.

Il donnoit ordinairement le quinquina sous la forme suivante.

Recipe pulv. cort. per unc. j. coque in aq. puræ lib. ij ad lib. j sub finem adde rad. glycyrr. incis semi-unc. colaturæ adde aq. nuc. unc. ij M. capiat. coch. ij, iij. vel iv cum, tinct guaiac. vol. gutt. x, xx, ad lx usque, bis terve quotidie.

M. Fothergill n'employoit point le quinquina dans tous les cas de maladies scrophuleuses où les os étoient affectés, ni lorsqu'il y avoit des tumeurs profondément situées sous les muscles ou dans les articles; il le regardoit alors comme inutile.

Le second volume ne contient que des lettres et des observations qui ne sont point particulières à M. Fothergill; il les a

nent aux écrouelleux : il y a joint l'usage du calomélas et celui du soufre doré d'antimoine. Dans ces deux cas, tout annonce que l'inertie des fibres est compliquée

---

seulement reçues de ses correspondans, et communiquées à la Société de médecine.

Dans le troisième volume (des Observations et recherches par une Société de médecins de Londres), on lit deux mémoires de M. Fothergill : le premier a rapport au traitement de la coqueluche ou toux convulsive. Le médicament que l'auteur recommande, et que plusieurs autres médecins ont employé à sa recommandation avec un très-grand succès, est une préparation antimoniale selon la formule suivante.

Prenez de poudre d'yeux d'écrevisses, un demi-gros ; de tartre émétique deux grains ; mêlez exactement.

Chaque grain de cette poudre contient un dix-huitième de grain de tartre stibié. Si on a besoin d'une dose moins forte de cette dernière préparation, on augmente la dose de la poudre absorbante ; de sorte que, par ce mélange, on peut diviser l'émétique en doses aussi petites que l'on veut.

On donne un grain et demi ou deux grains de ce mélange, auquel on ajoute cinq à six grains de poudre absorbante, à un enfant âgé d'un an ; on lui fait prendre ce remède dans la matinée entre le déjeûner et le dîner dans une petite cuillerée de lait ou d'eau. On augmente la dose selon que l'âge est plus avancé. Pendant la nuit, si la fièvre est considérable, on donnera la moitié de la dose de la poudre ci-dessus, en y ajoutant quelques grains de nitre ou de poudre de contrayerva. L'effet qui en résulte est une douce moiteur.

Après quelques jours de l'usage de ce remède, l'enfant éprouve moins de gêne dans la respiration, les accès de toux sont moins fréquens et la fièvre moins forte : on diminue alors le nombre des prises, et ce qu'on donnoit en un jour sert pour deux : on continue ainsi jusqu'à parfaite guérison. J'ai plusieurs fois employé ce mélange avec succès, non seulement dans le traitement de la coqueluche, mais encore dans les cas où le ventre des enfans commençoit à s'obstruer : le tartre stibié à très-petites doses a produit alors les

avec l'épaississement des humeurs. C'est, dit-il, sur les premières qu'il faut porter l'action des médicamens : en leur donnant du ressort, on dissipe l'engorgement

---

meilleurs effets. M. Fothergill a remarqué que cette préparation, donnée de la manière qu'il a indiquée, l'emportoit sur l'oxymel scyllitique et l'ipécacuanha : cependant il observe que sa méthode n'est pas applicable dans tous les cas et qu'elle n'exclut point les autres remèdes, tels que l'application des cantharides, l'usage du quinquina, du musc et du castoréum, selon les indications qui se présentent.

Le second article offre des observations sur l'usage de la ciguë. Quoique M. Fothergill ne soit jamais parvenu à guérir un cancer par le moyen de la ciguë; cependant il assure que son usage a souvent diminué les douleurs, empêché les progrès de l'ulcère et rendu la suppuration meilleure, eu égard à la couleur, à la consistance et à l'odeur. L'auteur cite plusieurs observations tant sur les ulcères cancéreux, que sur ceux qui sont scrophuleux, sur les rhumatismes et la phthisie. Dans tous ces cas, il en a obtenu de très-bons effets. Il remarque que l'extrait de ciguë convient rarement aux enfans et aux adultes, qui ont le genre nerveux très-sensible; que, pour avoir un extrait plus actif de cette plante, il faut la cueillir lorsqu'elle est dans toute sa vigueur et que sa fleur commence à se faner; que la meilleure manière d'en faire l'extrait est d'employer le moins de chaleur possible, et de la faire bouillir le moins que l'on peut; enfin qu'il faut commencer par une petite dose qu'on augmente graduellement.

Le quatrième volume contient plusieurs mémoires intéressans. Les principaux symptômes de l'hydrocépale interne sont rapportés dans l'éloge de M. Fothergill, tels que ce médecin les a tracés. Ses remarques sont en général conformes à celles que Robert Whytt a faites sur ce genre de maladie; il en a seulement tiré sous quelques rapports des conclusions différentes. Il regarde les vers comme une des causes occasionnelles les plus ordinaires de l'hydrocéphale. Quoiqu'il se manifeste, selon lui, le plus souvent depuis cinq ans jusqu'à dix, il l'a cependant observé deux fois dans des sujets de dix-sept à dix-neuf ans; les restes de la petite-vérole mal jugée

que de légers évacuans peuvent diminuer d'ailleurs à mesure que les fibres reviennent sur elles-mêmes.

---

lui ont paru souvent y conduire. Suivant le docteur Whytt, ce mal se forme lentement et il est au moins plusieurs mois à se développer. M. Fothergill l'a vu enlever en quatorze jours des malades qui jouissoient auparavant de la meilleure santé. La tête est presque toujours la dernière partie dont ils se plaignent. La nuque, les épaules, et quelquefois les jambes, sont pendant un certain temps le siége de la douleur : des maux de tête se font sentir vers la fin, en traversant principalement les tempes et en partant souvent du front. Les malades poussent quelquefois des cris aigus, et plusieurs sont assoupis dans les intervalles des douleurs. Le pouls s'accélère ; la respiration est laborieuse ; le sommeil est court et troublé ; les pupilles sont dilatées ; les excrémens sortent enfin involontairement, tandis que, dans les premiers temps, la constipation a été opiniâtre. Cette maladie attaque souvent les enfans dans l'époque de la plus belle santé, et les plus pétulans sont ceux qui y sont les plus sujets.

Les calomélas, le tartre stibié, la teinture de rhubarbe, les synapismes, les vésicatoires, étoient en général les remèdes qu'il employoit dans le traitement de cette maladie. Il est important de tenir le ventre libre. En général il se conduisoit comme s'il y avoit eu complication avec des vers, ou comme si une autre cause avoit exigé les remèdes nécessaires pour produire des évacuations.

Parmi les observations de M. Fothergill sur le traitement de la sciatique, une est sur-tout intéressante, et j'en rapporterai l'extrait.

Une personne tourmentée par une maladie de ce genre, cruelle et opiniâtre, avoit inutilement employé tous les remèdes en usage: elle étoit réduite à prendre de l'opium pour calmer les douleurs vives qu'elle ressentoit. M. Fothergill lui fit donner chaque nuit une des pilules suivantes.

Recipe calomel. levig. grana decem, terebent. de Chio, quant. suff., *fiant pilulæ decem non deaurandæ.*

Les évacuations alvines que M. Fothergill se proposoit d'exciter n'eurent point lieu. Il se détermina alors à faire prendre deux grains de calomélas pendant une nuit ; et un seulement pendant la nuit

Il est très-difficile de reconnoître par les symptômes particuliers la maladie que Robert Witth a nommée

---

suivante : le mal diminua un peu. M. Fothergill poussa la dose du calomélas jusqu'à six grains par jour, trois grains le matin et trois la nuit; mais il n'y eut aucune augmentation dans la quantité des selles, ni dans celle des urines : cependant la douleur diminua d'une manière très-marquée, les forces revinrent, l'appétit se rétablit, le malade put sortir, et il n'a éprouvé depuis aucun accident de cette nature. M. Fothergill n'en conclut pas qu'on puisse impunément donner chaque jour six grains de calomélas à tous les malades qui sont dans ce cas; mais il croit qu'il est utile d'augmenter par doses graduées, jusqu'à ce que l'on ait trouvé celle qui convient aux malades.

Il a employé avec succès une préparation de même genre dans le traitement du lumbago et dans celui des affections vermineuses des enfans. Au lieu de la térébenthine, c'étoit souvent la conserve de roses qu'il ajoutoit au calomélas, et il faisoit quelquefois boire par-dessus le mélange suivant.

Recipe aq. alexit. simp. semi-unc. alexit. spir. semi-drach. vin. antimon. gutt. xxx. tinct. thebaic. xxv syr. simp. una drach. m.

Il supprimoit l'antimoine et les anodins lorsque la douleur avoit beaucoup diminué. Il est sans doute très-important, lorsqu'on donne long-temps le calomélas à un malade, de prévenir les accidens de la salivation.

Dans ses remarques sur le traitement de l'hydropisie, M. Fothergill se plaint avec raison que l'opération de la ponction est presque toujours trop retardée. Lorsqu'après avoir employé les préparations de scille, les sels alkalins, le baume de térébenthine et les purgatifs corroborans et drastiques, M. Fothergill n'obtenoit aucun succès marqué, il ne différoit point à faire pratiquer la ponction, après laquelle il faisoit prendre des remèdes toniques ou des cordiaux pour fortifier les vaisseaux absorbans, et il ne refusoit point de boisson aux malades que la soif tourmentoit.

M. Fothergill avoit traité un grand nombre de personnes attaquées de la consomption. Il s'élève avec autant de force que de

hydrocéphale interne ou hydropisie des ventricules du cerveau. M. Fothergill, qui l'avoit observée plusieurs

---

raison contre l'abus que l'on fait des substances basalmiques dans le traitement de cette maladie.

Les suites de la rougeole et des maux de gorge en général, celles de toutes les maladies éruptives et vireuses, celles des maladies inflammatoires de la poitrine et les suppressions d'évacuations quelconques, sont les causes qui produisent le plus souvent la phthisie pulmonaire. Toutes les fluxions catarrhales prolongées qui la précèdent sont accompagnées d'une toux plus ou moins forte qui mérite la plus grande attention de la part du médecin. Les rafraîchissans, les petites saignées, la diète la plus sévère, et sur-tout l'abstinence totale de la viande, sont absolument indispensables. Les semences fraîches de pavot blanc, dans la proportion d'une demi-once sur une pinte d'eau, font une émulsion que M. Fothergill a employée dans ce cas avec le plus grand succès; mais il est rare qu'on veuille prendre des précautions aussi rigoureuses pour une toux qui, négligée, ne dégénère que trop souvent en phthisie.

Les maux de jambes sont fréquens et assez graves dans plusieurs cantons de l'Angleterre: le meilleur procédé pour les guérir consiste, suivant M. Fothergill, après avoir diminué l'inflammation par les émolliens, à étendre sur l'ulcère un linge très-fin, trempé dans l'eau végéto-minérale de Goulard, à placer ensuite une plaque de plomb mince soutenue par un bandage. On agit en même temps, s'il est nécessaire, sur les humeurs par l'intermède des dépuratifs et on applique un cautère, si les ulcères étoient anciens et opiniâtres. L'emploi du bandage dans ce cas n'est pas nouveau: Wisman, célèbre chirurgien anglais, en a recommandé l'usage dans son deuxième livre de chirurgie, et il a décrit un brodequin qu'il employoit dans les mêmes vues.

Le cinquième et dernier volume des Mémoires de la Société de médecine de Londres en contient plusieurs de M. Fothergill, non seulement sur la médecine pratique, mais encore sur plusieurs objets intéressans d'histoire naturelle.

C. médecin n'a rien laissé à désirer sur tout ce qui concerne la

fois dans les adultes, en a développé le caractère. Ses ravages sont souvent très-prompts : une douleur qui

---

description, l'analyse et les propriétés médicales du *cortex winteranus*. Cette substance qui est envoyée du détroit de Magellan doit être distinguée de celle appelée *canella alba*, qui est une production de la Jamaïque et des autres îles occidentales. On peut voir, page 48 du cinquième volume, l'exposition des caractères botaniques de l'arbre auquel cette écorce appartient ; et, page 56, tout ce qui concerne sa nature et ses propriétés chimiques.

Il résulte des expériences du docteur Morris que le *cortex winteranus* est une substance astringente et qui peut être employée non seulement en médecine, mais encore dans certaines manufactures. L'eau, même salée, comme dissolvant, en tire une matière extractive abondante. Les parties gommeuses et résineuses y sont mêlées ensemble. L'infusion et la décoction de cette écorce sont d'un goût agréable, et elle peut être substituée à la graine de cardamome, pour masquer le mauvais goût de l'infusion de séné ; elle peut aussi être employée dans la préparation de la teinture de rhubarbe.

M. Fothergill a donné des renseignemens aussi curieux qu'exacts sur la substance appelée *terra japonica* ou *cachou*. Il a exposé tous les caractères botaniques de la plante de laquelle on retire cet extrait. Cette plante est une *mimosa* de Linnæus. L'opération employée par les naturels du pays pour obtenir cette substance est détaillée avec le plus grand soin par M. Fothergill. Elle se fait dans l'Indoustan, province du Bahara, sur la côte occidentale du Bengale : on y emploie l'extrait dont il s'agit dans les teintures et en médecine. Ils le regardent comme un calmant ; ils en donnent même jusqu'à la dose de deux onces chaque jour aux chevaux vicieux pour les domter, et elle est le principal ingrédient d'un onguent très-célèbre dans ce pays pour le traitement des plaies et ulcères : il est composé de quatre gros de vitriol bleu, de quatre onces de *terra japonica*, de neuf gros d'alun, et de quatre onces de résine blanche, le tout réduit en poudre ; on y ajoute dix onces d'huile d'olive et une suffisante quantité d'eau pour la coction. M. Fothergill a fait, dans le cinquième volume,

arrache quelquefois des cris s'étend du front vers les tempes; les battemens du pouls sont accélérés; la chaleur augmente sur-tout à la tête; l'inspiration est profonde et irrégulière; les membres deviennent souffrans

---

l'histoire d'une maladie qu'il a décrite sous le nom d'*angina pectoris*. Ses principaux symptômes sont énoncés dans l'article de l'éloge où il en est question : ils consistent principalement dans une grande difficulté de respirer, qui, pendant les derniers temps, est augmentée par le plus léger mouvement, et dans un penchant irrésistible au sommeil. A l'ouverture du corps de ceux qui succombent à cette maladie, on trouve un amas très-considérable de graisse dans la poitrine et aux environs du péricarde. Dans ce cas, comme dans tous ceux où l'abondance excessive de la graisse menaçoit de quelque danger, M. Fothergill conseilloit la diète végétale seule, l'usage des eaux minérales légèrement ferrugineuses, et les martiaux à des doses modérées. Il est important que les personnes attaquées de ce vice ne boivent jamais aucune liqueur fermentée, et soient en garde contre la colère et autres passions violentes, qui peuvent leur être funestes.

Les mémoires du même auteur sur les précautions qu'il convient de prendre pour conserver la santé des femmes, considérées dans l'âge appelé critique; sur l'utilité des légers calmans, des petites saignées du bras et des purgatifs employés dans ces circonstances; et sur les maladies des peintres qui emploient des couleurs préparées à l'eau, sont aussi très-intéressans, et composent la plus grande partie du cinquième volume de la Société de médecine de Londres, auquel nous renvoyons pour les détails.

J'ai pensé que M. le docteur Fothergill ayant écrit ses ouvrages en anglais, ceux auxquels cette langue n'est pas familière me sauroient gré de leur en avoir offert un extrait.

En 1744 M. Fothergill publia dans les Transactions philosophiques un essai sur l'origine de l'ambre et des observations sur la manne : Observations on the manna persicum. En 1745, il y inséra une lettre au docteur Mead, et des observations sur le traitement de diverses asphyxies.

pendant le sommeil, qui (1) est court et troublé; les yeux ne sont pas tout-à-fait recouverts par les paupières; les prunelles sont dilatées, et la sensation opérée par la lumière est quelquefois douloureuse. La position horizontale est celle que les malades souffrent le plus volontiers. Les forces enfin s'épuisent et les paupières deviennent paralytiques. Tel est l'analyse d'un des tableaux les plus finis que l'on ait jamais tracés en médecine. C'est en suivant une marche semblable que cette science se perfectionnera, et c'est sous cet aspect que doivent être jugés ceux qui lui consacrent leurs veilles. On répète qu'elle ne fait point de progrès; et quelques médecins ignorans, jugeant de l'état actuel de notre art par celui de leurs lumières, se joignent à la multitude pour lui faire ce reproche. Mais que l'on réfléchisse sur le nombre des maladies qui nous attaquent de toutes parts; il n'y en a aucune dont les variations et les symptômes n'aient été décrits avec la plus scrupuleuse exactitude, et dont un médecin attentif ne puisse reconnoître les caractères et les nuances les plus délicates. Au mérite de ces observations exactes et multipliées, que l'on ajoute celui des essais nombreux, faits dans le traitement de ces différentes maladies avec leurs résultats, et l'on sera étonné de l'immensité des faits dont la médecine s'est enrichie depuis Hippocrate. C'est sur-tout la méthode de ce grand homme qu'il faut pré-

(1) Plusieurs de ces symptômes sont communs aux maladies vermineuses; mais la douleur des membres et le mal de tête continuel doivent sur-tout fixer l'attention du médecin.

férer à toutes les autres : il n'a pas tout fait; mais il a indiqué les moyens de tout faire; et ceux qui sont d'une opinion différente, ou ne savent pas quels sont ses écrits, ou n'ont pas lu ceux qui ont été publiés après lui, ou, ce qui est le plus probable, ne connoissent ni les uns ni les autres (1).

La consomption, qui est une véritable phthisie, étant très-commune à Londres, M. Fothergill n'a eu que trop souvent occasion de la traiter. Il a fait les réflexions les plus judicieuses sur les remèdes employés pour la combattre. Quoique les fièvres hectiques aient un retour marqué, et que sous ce rapport elles soient analogues aux intermittentes; le quinquina, loin de soulager ceux qui en sont atteints, aggrave les accidens. L'événement est le même lorsque la toux est sèche, et lorsque des douleurs aiguës et passagères se font ressentir dans la poitrine, lorsque le pouls devient plus fréquent, et que la difficulté de la respiration augmente. L'usage de ce médicament convient au contraire dans les cas où une déperdition quelconque de substance ayant précédé, le malade étant affoibli, et la fièvre n'existant point ou étant légère, on craint un affaissement qui pourroit devenir mortel.

(1) Fothergill a très-bien décrit, dans les Mémoires de la Société de médecine de Londres, le rhumatisme fébrile de la face; il en a fait connoître les accidens et les variétés. On lira aussi avec profit ses réflexions sur les effets sédatifs de l'extrait de ciguë, et sur le traitement de la rage pour la guérison de laquelle les bains de mer, suivant lui, n'ont aucune efficacité; tandis que les calmans, la lotion de la plaie et la destruction de ses bords par le moyen des caustiques, sont très-utiles.

L'art d'observer exige moins une pénétration, une sagacité particulières, comme plusieurs le disent, qu'un esprit actif, impartial, des yeux attentifs et une grande patience. C'est la distraction qui rend le plus souvent ce travail incomplet; elle tient à la paresse, si naturelle à l'homme, et que l'on peut regarder comme le plus grand ennemi des succès dans tous les genres. Rien ne prouve mieux combien M. Fothergill apportoit de soin dans le traitement de ses malades, que l'exactitude avec laquelle il a remarqué des circonstances nouvelles dans plusieurs lésions déja très-connues. C'est ainsi qu'il a observé et décrit, sous le nom d'*angina pectoris*, une sorte d'étouffement ou de suffocation (1) accompagnée de spasmes, dans laquelle on éprouve le même sentiment que si la poitrine étoit serrée par une ligature, et dont une surabondance de graisse accumulée dans les viscères de la poitrine, et sur-tout hors du péricarde, est la principale cause (2).

---

(1) Les malades ne peuvent marcher que lentement; il leur est sur-tout impossible de hâter le pas lorsque le terrain est inégal et un peu montueux : la plus légère agitation leur cause une syncope. M. Fothergill a communiqué à diverses reprises des observations sur cette maladie à la Société médicale de Londres.

Case of angina pectoris with remarks.—Farther account of the angina pectoris, tom. V des Medical observations, etc.

(2) M. Fothergill partageoit ses travaux entre les compagnies auxquelles il appartenoit. La Société d'Edimbourg a reçu de lui des observations sur les sels neutres des plantes. Elle les a publiées dans son cinquième volume. M. Fothergill donnoit la terre foliée comme un remède altérant, jusqu'à deux ou même trois gros; et comme purgatif, depuis trois jusqu'à six gros.

L'art salutaire de rappeler les noyés à la vie doit ses premiers principes aux savans français. M. Fothergill s'en est occupé très-utilement en Angleterre. Il est peut-être le premier qui ait fait connoître les avantages de l'insufflation de l'air dans les poumons des personnes suffoquées, et il a eu la satisfaction de voir ses conseils adoptés en même temps par le gouvernement et par le peuple.

Sa vigilance s'est étendue à tous les objets d'administration relatifs à la médecine. Il a écrit sur la nécessité de transporter les sépultures hors des villes (1). Ayant été chargé, en 1774, par la chambre des communes de travailler à la réforme des prisons, il a rétabli la salubrité dans ces asiles, où la santé du citoyen renfermé sous la protection des lois est un dépôt qui leur est confié et dont elles répondent. La Compagnie a vu avec plaisir ces heureux changemens opérés à Paris comme à Londres par un de ses assosiés (2).

La grande réputation de M. Fothergill et son affabilité faisoient rechercher sa correspondance par les médecins et les chirurgiens les plus habiles de l'Angleterre. Il recevoit leurs mémoires et les communiquoit à la Société médicale, qui les publioit dans ses volumes. On y remarque sur-tout des réflexions de M. Lionel

(1) M. Fothergill a publié deux lettres anonymes sur les précautions à prendre pour rendre les incendies moins fréquens à Londres.

(2) On se souviendra toujours avec reconnoissance des services que M. Colombier, l'un de nos associés ordinaires, a rendus dans cette partie de l'administration médicale en France.

Chalmers, de Charles-Town, sur la guérison de plusieurs nouveau-nés attaqués du tétanos, et les tables de M. Percival, médecin, et notre associé à Manchester, contenant la liste comparée des personnes mortes de la petite-vérole et de la rougeole dans les différens âges de la vie. Les conséquences en sont aussi curieuses qu'intéressantes. Il en résulte qu'il ne meurt point d'enfans de la petite-vérole au-dessous de trois mois. M. Monro en a inoculé douze dans les premiers quinze jours après leur naissance; aucun n'a été atteint de ce mal. Pendant les dix-huit mois suivans, la nature prépare la dentition; le danger de l'inoculation est alors très-grand, et il diminue vers la fin de cette époque: de sorte que le temps le plus favorable pour la pratiquer est l'intervalle compris entre la seconde et la quatrième année pour les enfans robustes, et depuis la troisième jusqu'à la sixième pour ceux qui sont plus délicats. Les trois cinquièmes de ceux qui meurent de la petite-vérole périssent avant la troisième année; et, parmi les personnes attaquées de la rougeole, cette proportion est la moitié. Il meurt plus d'hommes que de femmes de la rougeole, et c'est le contraire pour la petite-vérole (1). Enfin, le nombre des victimes de la rougeole est, dans la patrie de l'auteur, à ceux qui meurent de la petite-vérole, comme un à cinq et huit dixièmes.

(1) Le nombre des personnes mortes de la petite-vérole à Londres pendant dix années est à celui des morts occasionnées par d'autres maladies, comme un a neuf; et, dans une paroisse de campagne du comté d'Yorck, cette proportion a été d'un à dix-neuf.

L'utilité des tables dans lesquelles on fait mention des causes de mort ne se borne pas à cet usage. On peut, en les compulsant, savoir combien les épidémies, la phthisie, le scorbut et les autres maladies graves enlèvent de personnes; dans quelles saisons et dans quel âge ces différens maux sont les plus funestes. Nous voyons avec regret la France privée de cet avantage dont on jouit en Angleterre et en Hollande. On compte à peine plus d'un siècle depuis que les époques de la naissance et de la mort des citoyens sont constatées d'une manière authentique et légale. Les ministres de la religion, à laquelle toute notre existence est dévouée, veillent plus particulièrement sur les deux extrémités de notre carrière. On ne croit pas trop attendre de leur zèle en leur proposant et à l'administration, d'ajouter sur leurs registres les noms des maladies regardées comme des causes de mort. Il n'y en a qu'un petit nombre que les familles croient avoir intérêt de cacher, et l'exécution de ce projet, quelque parti que l'on prît à cet égard, ne pourroit en souffrir. De quel droit au reste s'efforceroit-on de voiler celui de tous nos instans qui est le moins à nous? De même que l'homme en société ne naît pas, il ne meurt pas non plus pour lui seul. S'il périt victime du désordre, pourquoi voudroit-on en dérober la connoissance au législateur, qui ne peut se déterminer à réprimer les abus qu'après en avoir vu tous les effets, et au public auquel il suffiroit peut-être de les dénoncer pour les rendre plus odieux et plus rares?

M. Fothergill ne bornoit pas sa correspondance à

l'Angleterre ; il l'étendoit à toutes les parties du globe. Le docteur Russel lui envoya d'Alep la description de la plante qui fournit la scammonée ; il reçut d'Afrique la gomme rouge astringente de Gambo, dont l'usage est recommandé dans le traitement de la diarrhée. Les renseignemens qu'il prit sur l'écorce de Winter le mirent à portée d'en publier une histoire exacte, soit comme naturaliste, soit comme médecin. Ce fut en 1577 que le capitaine Jean Winter (1) fit connoître cette écorce, sur laquelle on reçut en 1692 de nouveaux renseignemens dont les botanistes ne furent point satisfaits. Wallis ayant rapporté en 1768 des échantillons plus complets de l'écorce dont il s'agit, et les ayant remis à M. Fothergill, feu M. Solander voulut bien, d'après son invitation, décrire l'arbre, les fleurs et le fruit, et le docteur Moris en fit l'analyse chimique. Ces recherches, réunies par M. Fothergill, composent un mémoire très-curieux qui se trouve dans le cinquième volume de la Société médicale de Londres. On y apprend que la canelle blanche qui nous est apportée de la Jamaïque et des autres îles occidentales diffère essentiellement de l'écorce de Winter, et que cette dernière est un astringent non seulement utile en médecine,

---

(1) Il en rapporta des échantillons qui ont été décrits par Clusius. Il en fut fait mention de nouveau dans une relation de la découverte de la Virginie (Relation d'Amadas et de Barlou) : mais, avant 1691, on n'avoit encore aucune description botanique de cette écorce. A cette époque, George Handonsand en rapporta plusieurs morceaux du détroit de Magellan, et il les remit à la Société royale de Londres, qui publia tous les détails fournis par ce voyageur.

mais qui pourroit encore être employé dans les arts.

Enfin on doit à son zèle et à sa correspondance des connoissances exactes sur l'origine jusqu'alors ignorée de la substance appelée *terra japonica* ou cachou. Cette substance est un extrait de la partie ligneuse la plus solide d'un arbre du genre des *mimosa* de Linnæus. L'auteur, après en avoir déterminé les caractères botaniques et en avoir indiqué les vertus, ajoute que les guérisseurs de ce pays font de grands et inutiles raisonnemens sur l'action et la nature des remèdes, qu'ils divisent, comme les maladies, en froids et en chauds. Les médecins nègres ont donc aussi leurs systèmes; et ce qui est bien glorieux pour eux, mais très-humiliant pour nous, c'est que ces systèmes aient tant de ressemblance avec les nôtres.

M. Fothergill avoit toujours eu ou cru avoir beaucoup d'amis. Pourquoi se refuseroit-on au plaisir de penser qu'il y en a de véritables? Que les personnes auxquelles ce sentiment n'est pas nécessaire ne l'enlèvent pas au moins à ceux qui le chérissent : les cœurs durs et froids se plaignent à tort de n'en point trouver de sensibles. Ces derniers se resserrent à leur approche et ne s'épanouissent qu'auprès de ceux qui leur ressemblent : en s'attirant mutuellement, ils sont mus par une force qui n'agit et ne se manifeste que pour eux. M. Fothergill ayant survécu à deux de ses amis, les docteurs Russel et Collinson, s'empressa de leur rendre un dernier devoir en écrivant leur éloge (1). Les

(1) Voyez Some account of late Peter Collinson, etc., in a letter

auteurs de ces sortes d'écrits, très-communs en Angleterre, s'étendent peu sur les ouvrages de celui-ci qu'ils ont perdu : c'est l'ami et non l'homme de lettres qu'ils regrettent, et c'est par conséquent son caractère et non son esprit qu'ils ont à louer.

On lit dans celui de Russel une anecdote que nous croyons digne de trouver place ici. Ce médecin célèbre jouissoit à Alep de toute la considération que donnent le savoir et la probité. Le pacha le traitoit de la manière la plus distinguée ; il usoit même, pour lui témoigner son estime, d'un moyen également honorable pour tous deux : il ne manquoit jamais, lorsqu'il accordoit une grace et qu'il avoit occasion de faire un heureux, d'inviter M. Russel à se rendre à son palais pour en être témoin. Ce gouverneur mettoit un grand prix à l'amitié du philosophe ; elle lui tenoit lieu de l'opinion publique dans un pays où il n'est pas permis au public d'en avoir une, et il croyoit ne pouvoir mieux faire pour l'obtenir que de se parer en quelque sorte

---

to a friend. London, 1770, in-4.° — An essai on the character of the late Alexander Russel, etc. London, 1770.

Dans l'éloge de Collinson on trouve deux remarques bien importantes, l'une sur la manière de conduire les troupeaux, qui doit être en Angleterre le contraire de ce qu'elle est en Espagne; c'est-à-dire que dans la Grande-Bretagne, dont les laines sont très-humides pendant l'hiver, les moutons doivent passer cette saison sur les montagnes. L'autre réflexion concerne le vin que l'on prépare en Amérique avec des raisins qui croissent naturellement dans les bois. M. Fothergill s'est joint à Collinson pour inviter les habitans à cultiver la vigne suivant la méthode des pays chauds, en la faisant monter aux arbres.

de ses bienfaits, seul genre de séduction et de galanterie qu'il soit permis aux grands d'employer et aux sages d'applaudir.

Le goût dominant de M. Fothergill, après celui de la médecine, étoit l'étude de la botanique. Quoiqu'il ne négligeât point la connoissance des caractères et l'examen des différentes parties des plantes, c'étoit la culture dont il s'occupoit le plus. Le premier travail ne peut en effet être regardé comme un délassement; le second offre des plaisirs purs et variés; il tient à l'agriculture, cette première source de nos jouissances, cet art si ancien, si honoré dans nos écrits et si peu encouragé dans nos campagnes. M. Fothergill acheta en 1762 un champ très-vaste à Upton en Essex, où il exécuta le grand projet qu'il avoit conçu depuis plusieurs années.

Quelques plantes croissent indifféremment dans tous les pays, et chaque climat en nourrit qui lui sont propres. Attachées par des liens fixes au sol qui les a vu naître, elles sembloient devoir lui appartenir exclusivement et n'être pas destinées à végéter dans des régions lointaines. Tel paroissoit être au moins le premier plan de la nature; mais elle avoit fait l'homme curieux, impatient, mobile. Cette mobilité s'est étendue sur toutes les parties du globe, et les richesses des deux mondes ont été surprises de se voir confondues. Au milieu de ce désordre, dont l'intérêt est le moteur, des êtres bienfaisans ont cherché quel avantage réel on pourroit retirer de ces grands débris.

Notre Europe est privée de plusieurs plantes et d'ar-

bres très-importans à la médecine et aux arts : ce seroit un grand bien de les y introduire et de les y acclimater. M. Fothergill s'étoit proposé ce but désirable ; et pour le remplir il avoit établi un des plus magnifiques jardins qui aient jamais existé, d'où il distribuoit chaque année dans les trois royaumes et dans les colonies angloises un grand nombre de plantes utiles. Sans la guerre actuelle il auroit élevé et peut-être donné à l'Europe deux arbres fameux, le fruit à pain et le mangoustan. Il récompensoit magnifiquement les personnes qui lui procuroient des végétaux rares ; il faisoit même voyager des botanistes à ses dépens, et le célèbre M. Banks, qui est garant de ces détails, a écrit qu'à l'époque de la mort de M. Fothergill il y avoit encore un de ces naturalistes en Afrique. Jusqu'ici ces grands traits de générosité avoient été réservés pour honorer l'histoire des souverains (1).

Tels étoient les délassemens de ce citoyen estimable. On ne sait qui méritoit le plus d'éloge de son activité ou de ses loisirs. Il ne bornoit pas là son zèle : la peine qu'il prenoit à cultiver ces plantes auroit été perdue s'il n'en avoit pas conservé les dessins. Il choisit pour ce travail les plus habiles artistes de Londres ; et, lorsque la mort l'a surpris, il avoit déja plus de douze cents planches peintes sur vélin. Elles sont maintenant conservées dans les cabinets de l'impératrice de Russie. Ces restes, joints à ceux de plusieurs

(1) En 1781, un botaniste voyageoit en Afrique aux dépens de MM. Fothergill et Banks.

autres savans, sont sur-tout précieux dans un pays où les lettres n'ont point encore jeté des racines profondes. Tout ce qui vient des grands hommes est une sorte de ferment qui tend à reproduire le génie; et comment les sciences ne fleuriroient-elles pas dans un royaume dont on a vu la souveraine recueillir avec respect ces bibliothèques célèbres (1), auxquelles il semble que les ombres de leurs illustres possesseurs soient encore attachées et qui seront à jamais un foyer d'émulation et de lumières. Heureux les savans près de cette source de bienfaits, qui sans doute ne se répand au loin qu'après avoir fécondé ses bords !

Les mêmes soins qui avoient réuni dans le jardin d'Upton des plantes rares, enrichirent le cabinet de M. Fothergill des productions des autres règnes : on y voyoit sur-tout les minéraux, les coquillages, les coralines, les insectes les plus curieux. Cette collection (2) étoit, au rapport de M. Solander, une des plus complètes qu'il y eût à Londres.

Que l'on ne croie pas au reste que le seul mérite de M. Fothergill en histoire naturelle ait été de suffire

(1) On sait que l'impératrice de toutes les Russies a acheté les bibliothèques de Voltaire et de Haller, et que plusieurs années auparavant elle avoit pris les mesures les plus généreuses pour s'assurer celle d'un de nos plus illustres littérateurs.

(2) M. Fothergill a inséré dans son testament un article par lequel il a offert à M. Hunter cette collection à 500 guinées audessous du prix qu'elle seroit estimée. Son intention étoit de conserver ce cabinet aux savans, et de donner à son ami, qui a accepté cette clause, un témoignage de son souvenir, sans

par ses libéralités aux dépenses énormes que son cabinet et son jardin exigeoient. On sait en Angleterre combien Ellis (1) a dû à ses conseils dans la rédaction de son histoire des coralines. Les planches destinées au grand Traité de Jean Miller (2) sur la botanique ont été dessinées sous les yeux de M. Fothergill, et peuvent être regardées en partie comme son ouvrage.

Lorsqu'il pouvoit dérober quelques momens à la pratique de la médecine, il les passoit dans son jardin d'Upton au milieu des végétaux étrangers (3) dont il avoit formé de nombreuses colonies, et parmi des fleurs qu'un art industrieux lui offroit dans tous les temps de l'année. La belle saison, qui semble faire le tour du globe, est comme fixée dans nos serres; mais à côté de sa riante image sont les tristes dépouilles de

---

cependant soustraire à sa succession une somme considérable qu'il avoit destinée à des vues d'utilité publique.

M. Fothergill avoit réuni dans un cabinet une superbe collection de morceaux destinés à l'étude de la matière médicale; il en a fait présent au Collége de médecine d'Edimbourg, où elle doit servir à l'enseignement.

(1) On consultera aussi la préface que M. Fothergill a mise à la tête du voyage de Sydney Perkinson aux mers du Sud. Voyez aussi l'*Historia plantarum Siberiæ* de Gmelin. Perp. 1747. Voyez An account of some observations and experiments made in Siberia extracted from the preface tho the Flora siberica.

(2) Ce traité devoit être fait suivant la méthode de Linnæus, qui en avoit agréé le plan et approuvé plusieurs morceaux qu'on lui avoit communiqués.

(3) C'est aux soins du docteur Russel et de M. Fothergill que les Anglais ont l'obligation de voir la culture et la préparation de la rhubarbe perfectionnée dans leur climat.

l'hiver : l'homme s'aperçoit aisément que ses moyens sont très-bornés, et qu'il n'appartient qu'à la nature de faire un printemps dont les beautés soient pures et grandes sans effort comme sans mélange.

Plusieurs années se passèrent dans cette activité. Une carrière aussi remplie ne paroîtra sans doute à quelques-uns qu'un enchaînement de fatigues ; mais le désœuvrement et l'ennui ne sont-ils pas deux des plus grands malheurs auxquels nous puissions être livrés ? L'emploi continuel des facultés, l'exercice non interrompu des forces ne donnent-ils pas à l'ame un sentiment de vigueur que l'on doit regarder comme un bonheur réel? D'ailleurs, quel rapport y a-t-il entre les amusemens des hommes oisifs et ceux de ce petit nombre d'êtres dont l'ame conserve, acquiert même de l'énergie au milieu des occupations nombreuses qui les pressent de toutes parts sans jamais les surcharger? Le plaisir est pour ceux-ci un éclair qui les frappe d'une étincelle vive et brillante ; pour les premiers, c'est un jour obscur dans lequel ils se fatiguent à chercher une lueur qui les fuit.

M. Fothergill vit que ses forces diminuoient : il quitta le centre de la ville pour se loger dans un faubourg ; et il résolut, en 1765, de suspendre chaque année ses occupations pendant deux mois, et de passer ce temps à Lée-Hall où il loua une terre. Ce fut pour lui un moyen d'étendre la culture des plantes et des arbres exotiques. Ce pays lui offroit encore d'autres charmes ; il avoit été son berceau. L'homme retourne volontiers au foyer de ses pères ; à mesure qu'il avance

dans sa carrière, il décrit une ligne dont on le voit quelquefois renouer avec plaisir les deux extrémités. Arrivé au point d'où il étoit parti, il embrasse tout l'espace de sa durée : ces mêmes lieux témoins de la foiblesse de son enfance, le deviennent de sa caducité et semblent lui demander compte de ses années de vigueur : quels que soient sa fortune, son rang ou sa célébrité, il ne lui reste que des remords ou sa vertu. M. Fothergill jouissoit dans cette retraite du repos des ames honnêtes, et ses amis ont toujours remarqué qu'il en revenoit chaque année mieux portant et plus gai (1).

---

(1) En 1766, M. Fothergill éprouva un chagrin très-vif. Le nommé Samuel Leeds, quaker, qui avoit passé toute sa jeunesse comme ouvrier dans la boutique d'un marchand de brosses, fut reçu docteur en médecine en Ecosse, et nommé médecin d'un des hôpitaux de Londres ; ce que M. Fothergill vit avec peine. Leeds donna bientôt des preuves d'ignorance et fut privé de son emploi ; il fut même réglé que dorénavant aucun médecin ne pratiqueroit dans les hôpitaux de Londres sans avoir subi un examen devant le Collége des médecins de cette ville. Tout le monde applaudit à cette sage disposition ; mais Leeds prit M. Fothergill a parti : il l'accusa devant la Société des quakers de l'avoir desservi et de n'avoir point fait, pour empêcher sa disgrace, des efforts qui n'auroient pas été sans succès. M. Fothergill, auquel l'impéritie de Leeds étoit connue, déclara qu'il approuvoit la conduite des administrateurs de l'hôpital, et qu'il n'avoit pu, sans frémir, voir le soin des malades confié à un médecin de la sorte. L'intrigue de Leeds l'emporta, et M. Fothergill fut condamné par les quakers à une amende très-forte, que, sans l'appui du lord Mainsfield, il auroit été obligé de payer à Leeds. Cette anecdote nous prouve qu'en Angleterre comme en France on reçoit des docteurs bien ignorans, qui trouvent, comme ici, de puissans protecteurs.

Il trouvoit à son retour toute sa réputation ; ce qui étonnera ceux auxquels la dépendance de notre état est connue : la moindre absence est souvent punie par l'oubli. M. Fothergill n'éprouva point un pareil sort, peut-être parce qu'on savoit qu'il étoit trop au-dessus de cette infortune.

Il nous reste à le faire connoître dans ses rapports avec la religion. Au milieu d'un peuple libre il s'est élevé une secte plus jalouse encore de sa liberté, dont les partisans ont osé dire que tous les hommes sont égaux : suivant eux, c'est s'avilir que de faire un serment ; on doit avoir en horreur les désastres affreux des guerres et les dissensions ruineuses des procès ; toute politesse doit être bannie du langage, comme étant un commerce de mensonge ou de frivolité ; l'homme sur-tout ne se courbera jamais devant son semblable, pas même devant les rois ; son front, élevé vers le ciel, ne doit s'abaisser que devant Dieu. Tous ceux qui reconnoissent son existence sont traités par eux comme des frères ; ils plaignent seulement les peuples pour lesquels la divinité est enveloppée de trop épaisses ténèbres : ils l'adorent dans des temples ; mais, ivres de leur indépendance, ils n'y ont admis ni prêtres ni ministres, et chacun se croit digne de présenter son offrande et de recevoir immédiatement l'inspiration sacrée.

On juge bien que M. Fothergill étoit quaker sans être trembleur. Ce fut lui qui fit au roi le compliment d'usage lors de son avénement au trône ; il le rédigea avec un style autant orné que sa fonction le permettoit, et il en éloigna cette sévérité, cette rudesse qui avoient

jusque-là caractérisé les productions des quakers (1).

Il se trouvoit cependant quelquefois fort embarrassé par la bizarrerie des coutumes auxquelles il s'étoit astreint. Appelé par des personnes de la plus grande qualité et ne pouvant ôter son chapeau ni s'incliner devant ceux qu'il visitoit, il devoit, sur-tout lorsqu'ils étoient étrangers, être souvent accusé de manquer aux égards établis dans le monde. Il y suppléoit par une grande affabilité, qui marquoit assez d'intérêt pour tenir lieu de la révérence ordinaire. Il s'approchoit du malade avec tant d'empressement, qu'il paroissoit à plusieurs avoir seulement oublié de faire le salut; en un mot, il avoit trouvé le moyen d'être affectueux sans être poli: bien différent de tant d'autres qui, malgré leur politesse, sont très-éloignés d'être affectueux.

Deux conditions devoient sur-tout l'attacher au parti des quakers, parce qu'elles étoient absolument conformes à son caractère: il admettoit avec eux la tolérance la plus entière, et il s'abandonnoit aux mouvemens de la charité la plus étendue. Le seul récit de quelques-unes de ses actions étonne et paroît surpasser toute croyance. Tantôt il encourage les instituteurs; il fait un essai dont le succès l'engage à fonder à Ackwortz, dans le comté d'Yorck, une maison d'éducation gratuite pour les enfans des pauvres quakers; il est lui-même l'éditeur des livres destinés à leur instruction:

(1) La dernière lettre circulaire qu'il fut chargé d'écrire dans l'assemblée générale des quakers à Whit-Suntide, fut vivement attaquée dans le Gentleman's magazine.

tantôt il fait imprimer à ses frais la nouvelle traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament par Antoine Purwer (1), si estimé dans son ordre. Le malheureux Knight gémit dans l'infortune; M. Fothergill, après lui avoir prodigué tous les secours pécuniaires, y ajoute les consolations de la sensibilité; il le visite souvent; il se renferme et pleure avec lui. Le capitaine Carver vit long-temps de ses largesses, et c'est la veuve de ce militaire qui le publie. Un terrain situé à l'abri du nord, près de Thames, lui paroît propre à la culture de quelques arbres étrangers; il l'achète: mais pour en prendre possession il faut en chasser une famille indigente accoutumée à y trouver sa subsistance. Son marché est fait, il y tient, et ce n'est que pour faire le bonheur de cette famille, en lui assurant la jouissance d'un champ qu'un autre acquéreur moins délicat auroit pu lui ravir. Mes vœux sont à leur comble, s'écrie-t-il; au lieu de végétaux que j'aurois plantés, ce sont des hommes que je nourris. Enfin les malheurs de la guerre fixent son attention sur la détresse des quakers de la Pensylvanie; il leur fait parvenir des sommes considérables, et prend toutes sortes de précautions pour leur cacher la main qui les soulage.

(1) Henri Purwer, quaker célèbre, avoit exercé pendant long-temps un métier à Londres, et il étoit déja avancé en âge lorsqu'il apprit les langues orientales, le latin et le grec, dans le dessein de connoître également le sens littéral de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le succès le plus brillant a couronné son entreprise: la traduction qu'il en a faite est très-estimée. Elle a été imprimée en 1765, en deux volumes in-folio, et aux dépens de M. Fothergill.

Combien il a gémi de fois sur cette guerre contre nature (1) ! Ces expressions sont littéralement traduites des Mémoires sur la vie de M. Fothergill. Quel spectacle en effet ! Tandis qu'un peuple républicain s'efforce d'étendre au-delà des mers les chaînes de sa dépendance, c'est un monarque qui fonde et protège la liberté dans le Nouveau-Monde. Lorsqu'enfin cette liberté sera consolidée, lorsque le bruit des armes aura cessé (2), voudra-t-on entendre le vœu général? Il tend à une paix durable entre deux nations qui ont le même amour de la gloire, les mêmes lettres, la même philosophie. L'une, plus calme, rend justice à sa rivale, qu'elle voit toujours sans jalousie et souvent avec admiration. L'autre, pleine d'ardeur et d'impatience, est toujours agitée par un sentiment d'inquiétude, et peut-être d'inimitié ; il semble que la paix n'ait jamais été que dans ses engagemens et point dans son cœur. Ce peuple, qui, comme tous les autres, n'est dirigé dans ses opinions que par ceux qui pensent et qui l'éclairent, seroit bientôt désabusé si les gens de lettres, si les hommes instruits, faits pour lui donner l'impulsion, étoient eux-mêmes pénétrés des sentimens de confiance que nous ne manquons jamais de leur témoigner : ils voient avec quelle franchise nous partageons leurs regrets, en louant les vertus de leurs grands hommes ; puissions-

(1) Unnatural war. Voyez la vie de M. Fothergill, par le docteur Elliot.

(2) Le lecteur voudra bien se souvenir que cet éloge a été lu en 1782.

nous en avoir une de plus à célébrer en eux: cette impartialité qui, sans aucune acception de lieux, de gouvernement et de circonstance, recherche, estime, honore l'esprit et les talens; qui ne se renferme point dans la sphère de la propriété, et qui après avoir payé à l'amour-propre national un tribut légitime, fait de chacun l'éloge qui lui est dû!

Quelques services que M. Fothergill ait rendus, il n'a exécuté que la plus petite partie des projets utiles qu'il avoit formés. Parmi ses entreprises qui n'ont point eu de succès, aucune ne méritoit plus d'en avoir et ne lui a causé plus de regrets que celle dont le but étoit la proscription de la traite des nègres. Ce trafic honteux et coupable réduit les hommes à la condition des brutes en les faisant esclaves; il les réunit en vils troupeaux que d'autres hommes ne rougissent pas d'accabler de fers, et de traîner ainsi d'un continent à l'autre. La cupidité, qui calcule leurs travaux et leurs souffrances, les attache à une terre ingrate qui n'enrichit que leurs oppresseurs, à un sol qui ne les a point vu naître et qui ne peut à leur gré les voir assez tôt mourir. Ce grand crime des peuples commerçans ne peut être détruit que par les souverains. M. Fothergill avoit pensé qu'il seroit plus facile de le faire cesser en prouvant que les mêmes vues peuvent être remplies sans y avoir recours.

La canne à sucre, pour la culture de laquelle on emploie ces violences, est peut-être originaire d'Asie et d'Afrique; au moins elle y croît de temps immémorial: c'est de là qu'elle a été transportée en Espagne,

aux îles Canaries, et enfin en Amérique; de sorte que, par une combinaison de circonstances singulières, l'avidité européenne a transporté à grands frais des végétaux et des colons étrangers dans le nouveau continent, au lieu d'employer les uns et les autres dans celui qui leur étoit propre.

M. Fothergill avoit proposé de rétablir cet ordre en faisant cultiver la canne à sucre en Afrique (1); ce qui coûteroit moins d'efforts à l'art, en épargnant de grandes contrariétés à la nature. De riches négocians s'étoient joints à lui pour en faire un essai (2) digne d'une seconde tentative. Cette classe d'infortunés qui, couverte des chaînes de l'intérêt, est bien éloignée de

---

(1) Plusieurs négocians anglais ont formé le même projet; ils ont même envoyé des voyageurs, chargés de prendre des renseignemens sur tout ce qui y est relatif. Il est bien à désirer qu'on s'en occupe efficacement.

(2) M. Lettsom, auteur d'un éloge de ce savant, nous a transmis le détail de l'événement qui donna lieu à ce projet. Il est peu connu en France, et nous le rapporterons, persuadé qu'on ne peut être trop long lorsqu'on plaide la cause de l'humanité. Un des plus puissans princes de la Guinée, roi d'Akonie, après avoir fait, en 1727, la conquête du royaume de Whida, députa un de ses principaux sujets pour aller à Londres proposer au gouvernement la culture de la canne à sucre, comme un objet de commerce qui n'avoit besoin que du crédit des puissances de l'Europe. On apprit, quelques années après, que l'envoyé, comblé de richesses pour ce voyage, s'étoit retiré dans les Barbades sans avoir rempli la belle commission dont il avoit été chargé. Né esclave, il n'avoit point compris les desseins de son maître. Pour assurer sa liberté, il avoit sacrifié celle de ses frères; car ce sentiment est le premier des besoins, et il n'y a point d'amour de la gloire dans une ame flétrie par la dépendance et la captivité.

croire qu'il puisse y avoir des êtres généreux au monde, doit donc aussi de la reconnoissance à M. Fothergill. C'est à nous d'acquitter cette dette en attendant qu'une main plus heureuse leur rende le sentiment avec la liberté.

M. Fothergill ne s'est point marié. Quelle affection! quelle fortune auroit-il pu réserver à une épouse, à des enfans, lui qui s'étoit voué tout entier au soulagement de l'humanité pauvre et souffrante?

Une maladie de vessie, après avoir duré pendant plusieurs années, le fit périr le 26 décembre 1780 (1). Les pleurs des indigens, la consternation de ceux dont il avoit eu la confiance, et ils étoient en très-grand nombre; des éloges écrits, publiés de toutes parts et gravés dans tous les cœurs, tout annonça à l'Angleterre qu'elle avoit perdu un de ses meilleurs citoyens. Ses funérailles furent honorées d'une pompe publique, distinction qu'un cri général d'admiration et d'enthousiasme peut seul décerner, et que la bienfaisance partage avec le génie (2). L'épitaphe mise sur son tombeau est simple et sans aucune autre éloquence que celle qui naît du souvenir des bonnes œuvres : CI GIT LE DOCTEUR FOTHERGILL, QUI DÉPENSA DEUX CENT MILLE GUINÉES POUR LE SOULAGEMENT DES MALHEUREUX (3).

---

(1) Il étoit alors âgé de 69 ans.

(2) Son corps a été inhumé à Winchmore-Hill.

(3) Après avoir pourvu à la subsistance d'une sœur qu'il chérissoit tendrement, il a donné, de concert avec elle, tout son bien aux pauvres : il a fait des legs considérables aux colléges de Williamsbourg, de New-Yorck et de Philadelphie.

M. Fothergill étoit très-attaché à la Société : en lui adressant ses ouvrages, il lui a plusieurs fois communiqué des réflexions utiles sur ses travaux. Au défaut de ses conseils dont sa perte nous prive, nous avons recueilli ses actions : elles inspirent également l'amour de l'étude et celui de la vertu.

La place d'associé étranger, vacante par la mort de M. Fothergill, est maintenant remplie par M. van Swinden, physicien à Groningue, qui l'occupe au nom de la Société médicale de la Haye.

GAUBIUS.

Jérôme-David Gaubius, professeur en médecine et ancien recteur de l'Université de Leyde, membre de la Société royale de Londres (1), de celle de Zélande (2), de Roterdam (3) et d'Édimbourg (4), agrégé au Collége royal des médecins de la même ville (5), des Académies de Harlem (6), de Pétersbourg (7) et de Manheim (8), associé étranger de la Société royale de médecine (9), naquit à Heidelberg, ancienne capitale du Bas-Palatinat, le 24 février 1705.

Avant d'entrer dans les détails de sa vie et de ses ouvrages, il est indispensable de tracer les malheurs de ses parens et ceux de sa patrie.

(1) Il y fut reçu en 1766.

(2) Il fut admis en 1769 dans la Société établie à Wlissingen en Zélande.

(3) En 1771, dans la Société de philosophie expérimentale établie à Roterdam.

(4) En 1776.

(5) En 1773.

(6) En 1752, dans l'Académie des sciences de Harlem.

(7) En 1750.

(8) En 1776, dans l'Académie électorale palatine des sciences et belles-lettres de Manheim.

(9) En 1777, il fut nommé, par le roi, associé étranger de la Société royale de médecine de Paris.

La ville d'Heidelberg avoit été embellie par les électeurs palatins; ils y avoient établi une Université, et fondé une bibliothèque célèbre (1) par le choix des livres et manuscrits que Maximilien, duc de Bavière, enleva et fit transporter à Rome, où elle fut déposée dans celle du Vatican. L'incertitude des religions que les souverains y firent dominer successivement, et les désastres des guerres, achevèrent de ruiner cette ville, qui fut presque entièrement détruite en 1693.

Elle n'avoit point, pour se défendre contre la barbarie, ces ressources multipliées et presque indestructibles dont jouissent les grands et anciens établissemens, où le champ des sciences est si bien cultivé qu'elles résistent à toutes les entraves qu'on leur oppose, et dans lesquels l'existence des beaux arts a je ne sais quoi d'immortel qu'aucun effort humain ne peut anéantir.

Jean-Gaspard Gaube, grand-père de celui auquel cet éloge est consacré, étoit colonel de cavalerie. Il laissa quatre enfans, avec une pension très-modique qu'ils perdirent à la mort de l'électeur Charles.

Christophe Gaube, le plus jeune, se joignit à plusieurs de ses concitoyens; et réunis ils osèrent entreprendre de réparer les fautes de leurs princes, en ramenant les arts et le commerce au milieu des débris dont ils étoient environnés : car l'artisan industrieux

---

(1) Cet événement eut lieu pendant les guerres élevées pour la succession de la Bohême. Le duc Maximilien fit présent de cette bibliothèque au Saint-Père.

est dans les villes ce qu'est le cultivateur infâtigable dans les campagnes : ce sont eux dont les grands font toujours les objets de leur persécution ou les instrumens de leur amour-propre ; et lorsque le calme est rétabli, on voit ce peuple, renaissant de ses propres cendres, courir à ses travaux, et préparer de nouvelles dépouilles à de nouveaux ravisseurs.

Christophe Gaube se livra à son goût pour les arts ; il établit à Heidelberg plusieurs manufactures, et il y trouva une aisance qu'il n'auroit dû tenir que de ses ancêtres. Ce citoyen courageux étoit le père de M. Jérôme-David Gaubius. Quoique zélé protestant, il confia l'éducation de son fils aux Jésuites, qui, toujours empressés d'agrandir leur domaine, n'avoient pas manqué d'établir un collége dans la nouvelle ville d'Heidelberg. La douceur et l'affabilité étoient des moyens que ces pères savoient employer à propos ; ils s'en servirent dans cette occasion avec le plus grand succès ; leur collége fut bientôt rempli des jeunes gens les plus distingués de la ville et des environs. Aucun ne montra plus de dispositions et de talent que M. Jérôme-David Gaubius, et aucun ne fut autant accueilli de ses maîtres. Les égards que ses pères avoient pour lui, la satisfaction du jeune homme, tout parut suspect au père de M. Gaubius ; il craignit qu'ils n'eussent formé le projet de lui faire abjurer sa religion, et il résolut de ne pas le laisser plus long-temps à leur école.

A la même époque, le fameux Franke, poussé par un zèle qui tenoit de l'enthousiasme pour l'instruction de la jeunesse protestante, avoit établi à Halle

un grand collége sous le nom de *Pedagogium* ou *Orphanotrophium*, dans lequel il traitoit les enfans avec toute la rigueur de l'intolérance. Il existe sans doute des rapports entre les différens âges de la vie, et il est sage de prendre des précautions pour que le premier contribue au bonheur de tous les autres : mais vouloir le sacrifier entièrement à cette vue ; enchaîner la mobilité de l'enfance ; substituer la lenteur et la mélancolie de l'âge mûr à la saillie et aux élans des premières sensations, l'accablement à la gaieté la plus franche et la plus naïve ; imposer silence à des organes qui s'essaient et qui sont comme les touches d'une mémoire vraiment active ; affliger enfin, tourmenter un être, qui, s'il survit, portera toujours l'empreinte du malheur et de la dureté dont on aura flétri son existence : c'est le propre de la pédanterie renforcée par l'ignorance et le fanatisme.

L'école de Franke méritoit quelques-uns de ces reproches ; sa sévérité étoit aussi capable de rassurer les protestans inquiets sur l'éducation religieuse de leurs enfans, que faite pour inspirer à ceux-ci de la crainte et de l'effroi. M. Gaubius, que son père y avoit envoyé, se souvenoit trop de la manière douce et obligeante avec laquelle ses premiers maîtres l'avoient accueilli, pour n'être pas vivement affligé des procédés de son nouvel instituteur. Rival des Jésuites, il s'efforçoit de les surpasser par des pratiques austères ; mais ses idées n'étoient que sombres et tristes, au lieu d'être profondes et étendues, et M. Gaubius ne fit que s'ennuyer à son école. Franke prit, comme il arrive souvent,

cette déplaisance pour de l'incapacité, et il consentit volontiers à ce que le jeune homme retournât à Heidelberg. Ils se quittèrent peu satisfaits l'un de l'autre. M. Gaubius toutefois avoit bien jugé son maître, par lequel il n'avoit point été apprécié.

Sa famille, persuadée, d'après le rapport de Franke, qu'il n'étoit point propre aux travaux pour lesquels il falloit de l'étude et de l'application, fit tous ses efforts pour le déterminer à prendre le parti du commerce, comme un genre d'occupation qui exige moins de talent et d'esprit. Cette opinion très-répandue est-elle fondée, et la science du négociant est-elle donc si facile? La connoissance des différens sols, de leurs productions, des goûts et des habitudes des peuples; l'art d'appliquer le calcul aux hasards, ne supposent-ils pas toujours une précision dans le jugement, une sagesse dans les entreprises, et une force de tête qui, appliquée à d'autres objets, embrasseroit peut-être une surface beaucoup plus étendue qu'on ne pense? M. Gaubius résista à toutes les instances de son père, qui l'envoya à Amsterdam pour y continuer ses études.

Il y fut reçu par un de ses oncles, Jean Gaube, qui y exerçoit la médecine avec distinction (1): c'étoit ce parent qui avoit ajouté au nom de sa famille la finale

---

(1) M. Jean Gaubius a joui de la plus grande réputation à Amsterdam, où il a pratiqué la médecine pendant près de cinquante années. On a de lui trois lettres latines, écrites au célèbre Ruysch, qui se trouvent dans la collection des ouvrages de cet anatomiste, avec le titre suivant: *Johannis Gaubii Epistola problematica*, 1.ª 2.ª et 3.ª

en *us*, si long-temps adoptée, même en France, lorsque le goût des langues anciennes y dominoit assez pour que l'on n'osât avoir de l'esprit que sous des formes et avec des tournures latines. Les érudits affectoient alors de tenir au moins par la terminaison de leurs noms à l'ancienne Rome. On a de bonne heure secoué ce joug en France, et cette indépendance littéraire dont on y a donné le premier exemple est d'autant plus remarquable, que notre langue, peu nombreuse et peu sonore en elle-même, ne peut devoir qu'au génie de la nation ses richesses et sa célébrité.

M. Gaubius prit bientôt auprès de son oncle le goût de la médecine ; il passa d'abord une année à Harderowic, où il suivit les leçons du célèbre de Moor, professeur très-habile.

Boërrhaave remplissoit alors toute l'Europe de sa renommée : l'école de Leyde, où il enseignoit, étoit devenue celle de tous les étrangers. M. Gaubius désiroit vivement d'y être admis. Sa famille y ayant consenti il s'y rendit aussitôt. Dans la foule qui se presse autour d'un grand homme, il est facile de distinguer ceux qui offrent à ses talens un hommage éclairé, d'avec les ignorans et les flatteurs qui l'environnent comme un être rare, et qui, semblables aux idolâtres, ne connoissent que les apparences extérieures du dieu qu'ils encensent avec enthousiasme. Boërrhaave remarqua M. Gaubius; il aimoit à parler avec lui, à lui donner des explications particulières ; il voyoit sans doute avec plaisir se développer dans son disciple ces qualités qui devoient un jour le placer au premier rang.

Deux grands hommes se présentent mutuellement un objet de surprise et souvent même de jalousie ; mais les succès des élèves appartiennent à leurs maîtres. Ceux-ci aiment à les couvrir de leur propre gloire ; ils sont flattés de rencontrer ces dispositions heureuses ; cette énergie qui établit entre les esprits d'un ordre supérieur des rapports et une sorte d'intelligence, et c'est pour eux une grande satisfaction de pouvoir confier avec fruit ces idées chéries, dont la suite et l'enchaînement supposent dans ceux qui les écoutent, de la finesse, de la pénétration et même de la docilité.

Tel étoit M. Gaubius à l'égard de Boërrhaave, qui lui témoignoit l'affection la plus distinguée. Il prit sous ses yeux le grade de docteur en 1725 (1), et il publia alors une Dissertation sur les parties solides du corps humain (2). On entrevoit dans cet ouvrage que l'auteur étoit déja disposé à s'éloigner du système des mécaniciens, et à considérer la nature avec les yeux d'un observateur exact et sans prévention.

M. Gaubius quitta ensuite la Hollande pour voyager en France, où il passa une année ; il y entendit les plus habiles professeurs (3) en anatomie et en chirurgie ; il étudia particulièrement l'art des accouchemens ; il fut très-assidu aux hôpitaux, et il conserva pendant toute

(1) Le 24 août.

(2) *Specimen inaugurale, exhibens ideam generalem solidarum corporis humani partium.*

(3) Il conserva des liaisons intimes avec le célèbre Vaillant et avec feu M. Morand.

sa vie beaucoup de reconnoissance pour ceux dont il y avoit suivi les leçons. Ainsi un disciple, un ami de Boërrhaave crut devoir séjourner à Paris pour y perfectionner ses connoissances en médecine. En rendant à un savant hollandois le tribut d'éloges qu'il mérite, ne craignons pas de dire que de tous les arts auxquels les Français sont propres, il n'en est aucun dans lequel ils excellent autant que dans celui de l'enseignement, soit de vive voix, soit par écrit.

La justesse des idées, le choix et la clarté des expressions, la méthode de l'exposition, sont en effet les qualités qui caractérisent les leçons et les ouvrages de nos grands maîtres. Ce désir de plaire que l'on a tant de fois reproché à notre nation, et qui après tout ne peut être blâmé que dans ceux qui manquent de moyens ou de succès en ce genre, a été heureusement appliqué aux sciences elles-mêmes; et la manière de les rendre aimables et faciles n'est connue nulle part comme dans cette capitale. Les cours particuliers y ont toujours été recommandables; l'instruction que l'on y trouve n'est fondée que sur l'observation; c'est la science des faits que l'on vient y étudier; le professeur y est dépouillé de tout appareil étranger à l'art qu'il enseigne, pour n'être que l'homme de l'expérience et de la raison; on ose l'interoger, même le contredire; en un mot, il n'a de supériorité que celle de ses connoissances, avouée par des auditeurs qui l'ont choisi librement. M. Gaubius fut très-satisfait de cette espèce d'enseignement; et il retourna à Heidelberg, après avoir passé quelque temps à Strasbourg.

Il fut accueilli par sa famille avec une joie qui devoit être bientôt troublée par son départ. Son goût pour les sciences, et plus encore les intérêts de son cœur, ne lui permettoient pas d'être long-temps éloigné de la Hollande. M. Jean Gaubius d'Amsterdam avoit une fille aimable et vertueuse, à laquelle il ne manquoit qu'un époux digne d'elle pour réunir tout ce que l'on peut souhaiter à la beauté. Ce parent généreux désiroit que son neveu, dont il connoissoit les excellentes qualités, fût aimé de sa fille; mais il se garda bien de leur faire connoître son projet. Il savoit que l'amour est un sentiment absolument indépendant, qui ne veut subsister que par lui-même, qui se plaît à cacher son origine et ses progrès, et que l'on détruit quelquefois en voulant le favoriser. M. Jean Gaubius se contenta de leur donner, sans affectation, la permission de se voir. Leur penchant fit le reste; et, grâces aux soins de cet homme estimable, ils trouvèrent le bonheur le plus touchant dans une passion qui, mal dirigée, ne fait que des malheureux. Les parens et les instituteurs ne devroient-ils pas la regarder comme une sorte de maladie morale, comparable, sous quelques rapports, à ces maux physiques dont on ne prévient le danger qu'en s'y soumettant avec art et précaution ? Leur contagion est également répandue et presque inévitable; les funestes impressions de la première nuisent autant à la paix et à la pureté de l'ame, que celle de la seconde à l'élégance et à la beauté des formes extérieures : l'une et l'autre dégénèrent souvent en des vices opiniâtres, qui, s'accroissant avec l'âge, ne

font de la vie entière qu'un tissu de souffrances et de douleurs. M. Gaubius évita tous ces écueils ; il dut à la sage prévoyance de son oncle et son état et la tranquillité de sa vie. Il épousa Mademoiselle Gaubius (1), dont il étoit tendrement aimé ; et au bonheur de la posséder long-temps il a joint celui de ne pas lui survivre.

Revenu à Amsterdam, il continua de se livrer à l'étude de la chimie, de l'histoire naturelle et de l'anatomie, tandis que M. Jean Gaubius lui fournissoit l'occasion de s'exercer dans la pratique. Peu de temps après, il fut nommé médecin de la ville de Deventer en Over-Yssel, où il se rendit après en avoir informé Boërrhaave, qui promit de ne le jamais perdre de vue dans quelque pays qu'il fût fixé, et qui lui tint en effet parole.

Pendant son séjour à Deventer, il s'occupa principalement de l'étude de la pharmacie. Une circonstance malheureuse le rappela à Amsterdam en 1727. Des fièvres bilieuses et putrides y faisoient alors des ravages très-meurtriers ; il vola aussitôt au secours des habitans ; et, quelque précieuse que fût sa vie à la fille de l'oncle respectable qui lui tenoit lieu de père, il ne se lassa point de la prodiguer dans le traitement de cette épidémie, dont la durée s'étendit jusqu'en 1729. Sans cesse aux prises avec cet ennemi, il ne se donna pendant ces

(1) Il épousa en 1735 sa cousine germaine mademoiselle Constance Gaubius, qui lui a survécu ; il a eu six enfans, dont il n'a conservé que mademoiselle Marie-Amélie Gaubius, qui a épousé M. Henri Twent, docteur en droit, conseiller, échevin de la ville de Leyde.

deux années aucun repos. Il renonça à l'étude et à tout travail autre que celui dont le désastre public lui faisoit une loi. Pendant tout ce temps, il n'éprouva que de légères indispositions. C'est une sorte de miracle que de voir les médecins placés dans le foyer de la contagion, tout couverts, pénétrés même de ses miasmes, échapper souvent à ses coups. Ces différens virus étant du nombre de ceux qui agissent sur les nerfs, n'est-il pas vraisemblable que ces organes raffermis par le courage, et fortifiés par un bon régime, s'accoutument peu à peu à leurs impressions de manière à pouvoir enfin les braver? ou, si cette raison ne paroît pas suffisante, pourquoi se refuseroit-on à croire que la Providence couvre de son égide une classe d'hommes qui sont les instrumens de sa bienfaisance au milieu des fléaux de l'humanité? Car il est très-important que les ministres de la santé publique ne se laissent point atteindre par la frayeur, que leurs secours soient offerts par une main intrépide, et qu'ils ressentent en eux-mêmes cette force réelle et expansive que donne la fermeté, et qui, se répandant du centre vers la circonférence, est toujours prête à repousser la contagion dont elle est environnée.

La vieillesse commençoit à s'appesantir sur Boërrhaave: cet illustre professeur s'en aperçut un des premiers, et il résolut aussitôt de mettre de la proportion entre les forces qui lui restoient et le fardeau qu'elles avoient à soutenir. Pour s'observer ainsi soi-même, et pour être en quelque sorte témoin de sa propre décadence, il faut autant de raison que d'impartialité. Boërrhaave,

qui enseignoit alors toutes les parties de la médecine, excepté l'anatomie, renonça aux chaires de botanique et de chimie. M. Gaubius lui succéda dans les fonctions de celle-ci (1). Il est d'usage à Leyde de ne point nommer des étrangers aux places de l'Université. On fit une exception en faveur de M. Gaubius, que Boërrhaave avoit présenté, et qui, dans le traitement de la longue et fâcheuse épidémie d'Amsterdam, avoit d'ailleurs montré tant de zèle, qn'il méritoit bien d'être traité comme un des citoyens de la république.

Ses succès justifièrent le choix des curateurs de l'Université, qui, trois années après, lui conférèrent la place de professeur en médecine (2). Il devint alors le collègue de son maître, qui survécut quatre ans à cette nomination, et qui jouit du plaisir d'avoir formé lui-même un successeur digne de la chaire qu'il avoit rendue si honorable, mais si difficile à occuper.

La Faculté de Leyde n'étoit alors composée que de cinq professeurs, Boërrhaave, Albinus, Gaubius (3),

---

(1) Il en prit possession le premier mai 1731, en qualité de lecteur de chimie. M. Adrien van Royen fut nommé lecteur de botanique, à la place de Boërrhaave. M. Gaubius publia alors un discours d'inauguration, ayant le titre suivant : *H. Gaubii Oratio inauguralis, quâ ostenditur chemiam artibus academicis esse inserendam*, L. B. 1731.

(2) Il fut nommé, le 20 septembre 1734, professeur ordinaire de médecine et de chimie; et il prononça en cette qualité, le 16 octobre suivant, son discours d'inauguration, intitulé *De vanâ vitæ longæ à chemicis promissæ expectatione*, L. B. 1734.

(3) Outre les leçons publiques dont M. Gaubius étoit chargé,

Osterdyk et van Royen ; elle n'étonnoit point par la longueur de sa liste, mais par le grand nombre de ses élèves et par la multiplicité des secours qu'elle ne cessoit de leur offrir.

Trois ouvrages ont établi solidement la réputation de M. Gaubius. Le premier est un traité dans lequel il a donné des préceptes très-sages et très-savans sur l'art de prescrire les formules des médicamens (1). La médecine est sous cet aspect la science des petites choses, dont aucune ne peut être impunément négligée. Réunir des substances dont le rapprochement fait par l'art ne soit point contraire aux lois de la nature ; avoir toujours présentes les observations des plus célèbres praticiens sur les effets des préparations médicinales tirées des trois règnes ; déterminer, en les conseillant, jusqu'à l'instant où il convient d'en faire usage ; veiller enfin à ce qu'elles soient présentées sous la forme la moins propre à dégoûter le malade : telles sont les précautions que l'on a droit d'attendre d'un médecin instruit. Les formules étant l'arme journalière qu'il emploie dans le traitement des maladies, c'est par sa manière de s'en servir que l'on peut reconnoître son expérience et son habileté.

Il faut éviter sur-tout deux extrêmes dans ce genre. Le premier, et le plus condamnable sans doute, est

---

il fit pendant plusieurs années des cours particuliers de médecine-pratique, qui étoient très-suivis par les étudians.

(1) Voyez l'ouvrage intitulé, *Methodus concinnandi formulas medicamentorum*. La troisième édition de cet ouvrage a paru à Leyde en 1767.

cette hardiesse qui n'est pas même troublée par la connoissance intime des dangers qu'elle fait courir ; le second tient à une ignorance timide, qui reste dans le repos lorsqu'il faudroit agir, et dont toute l'adresse consiste à s'emparer des succès de la nature. Le véritable médecin, dit M. Gaubius, toujours attentif à l'état des forces vitales, est aussi réservé lorsqu'elles n'ont pas besoin de son secours, qu'il est actif lorsqu'il faut les soutenir ou les modérer : l'ignorant, au contraire, ne sachant où il faut qu'il s'arrête, cache son insuffisance sous le voile d'une prudence affectée, ou sous les dehors d'une fausse sécurité.

L'autre but très-utile que M. Gaubius s'est proposé dans la rédaction de cet ouvrage a été de rendre les formules plus simples. La multiplicité des substances dont une seule préparation étoit composée empêchoit de savoir à quelle drogue ou à quelle combinaison ses propriétés pouvoient être dues ; il n'y avoit pas jusqu'aux pierres précieuses et à l'or, que l'on avoit placés au nombre des médicamens, comme s'il avoit été arrêté que ces objets de luxe dussent être la cause de tous les délires possibles. Déja Stahl, Boërrhaave et Geoffroy avoient fait dans la matière médicale des réformes utiles : ne peut-on pas espérer que cette science, en se perfectionnant, deviendra plus simple et plus active, et que l'on effacera de nos pharmacopées ces formules monstrueuses qu'il est facile de reconnoître, ne fût-ce que par l'espèce de culte qu'on leur rend pour des erreurs très-anciennement accréditées ?

Lorsqu'on lit la plupart des traités de médecine des-

tinés à l'enseignement, même ceux de Rivière et d'Astruc, on n'y trouve que des distinctions subtiles, des divisions sans fin : les causes sont ce que ces auteurs ont traité le plus longuement; et cette profusion de paroles est bien étonnante sur un article qui, étant le moins connu, doit être le plus court dans tous les livres. M. Gaubius commenta pendant long-temps dans ses leçons les Instituts de Boërrhaave, qui s'éloignoient déja beaucoup de la forme adoptée dans les écoles. Après un intervalle de vingt années, il publia enfin son Traité de pathologie (1), qui est maintenant adopté dans plusieurs Facultés, et dont on peut dire, ce qui convient à si peu d'autres ouvrages, que les découvertes nouvelles ajouteront à sa doctrine et la modifieront sans la détruire.

M. Gaubius crut ce délai nécessaire pour se justifier d'avoir osé contredire Boërrhaave dans quelques points: il en différoit sur-tout en ce que, n'expliquant point toutes les fonctions des animaux par les lois de la mécanique, il admettoit en eux cet agent, ce principe vivifiant (2) qui anime la plus belle partie de la nature,

(1) Voyez l'ouvrage intitulé, *Institutiones pathologiæ medicinalis*, Lugd. Batav. 1758. La seconde édition, revue et corrigée, est de 1775. La troisième, dans laquelle il y a quelques changemens et des additions, étoit presque achevée lorsqu'il mourut. Elle sera bientôt publiée par le célèbre M. Hahn, neveu de feu M. Gaubius, et son digne successeur dans les chaires de médecine et de chimie. M. Hahn a ajouté à cette édition une introduction nouvelle qu'il m'a envoyée.

(2) Voyez, dans la Pathologie de M. Gaubius, l'article intitulé, *Morbi solidi vivi*, pag. 53, 54, 55, n.os 169, 175, 179, 180, etc.

dont les mouvemens spontanés sont soumis à des lois qui lui sont propres, et sans lequel tous les êtres muets, sourds, insensibles, inanimés, obéiroient en silence à l'impulsion uniforme et immuable de la gravitation universelle.

Van Helmont et Stahl avoient ouvert cette belle carrière; mais Boërrhaave s'étoit opposé de toutes ses forces à l'extension de leur système. M. Gaubius, plus modéré que Stahl, plus impartial que son maître, a rapporté plusieurs effets au principe constituant de la vie, sans en approfondir la nature, et sans le confondre avec d'autres agens aussi peu connus que lui.

Le troisième ouvrage dans lequel M. Gaubius a montré les connoissances les plus étendues et les plus variées en physique et en médecine, est le recueil qu'il a publié en 1771 sous le nom d'*Adversaria* (1). Les richesses qu'il contient sont si nombreuses, qu'il est également difficile, dans la mention que je dois en faire, et d'en dire assez, et de n'en pas dire trop.

On y trouve une analyse bien faite des eaux de la mer qui baigne les côtes septentrionales de la Hollande. Chaque livre de ces eaux contient trois gros dix-sept grains de sel marin, dix gros d'un sel séléniteux (2),

---

Hæc consideranti obscurum esse nequit quanti momenti cùm in sanitate, cùm in morbis, ex principio vitali profluant. Nititur eò magna pars virium naturæ humanæ conservatricium, destructicium, medicatricium, etc.

(1) H. D. *Gaubii Adversariorum varii argumenti, lib. unus*, imprimé à Leyde en 1771, in-4.°, 2.e édit. en 1779.

(2) Il n'en a pas désigné la terre avec assez d'exactitude.

même quantité d'un sel qu'il a nommé *alumineux muriatique* (1), et dont les cristaux ressemblent à ceux du borax brut ou *tincal*, et vingt-quatre grains de sel admirable de glauber. M. Gaubius n'y a point découvert de substance bitumineuse, et il attribue l'amertume de ces eaux aux sels qu'elles dissolvent (2).

Lorsqu'on réfléchit sur leur efficacité dans le traitement de certaines obstructions, des scrophules et de plusieurs maladies cutanées, on ne peut s'empêcher d'être surpris qu'une aussi légère dose de sels produise des effets si marqués. Combien de fois les médecins qui habitent les plages maritimes n'ont-ils pas eu recours à l'art pour composer des boissons moins efficaces que celles dont le bassin immense de l'Océan leur offroit abondamment les secours! M. Gaubius, qui a confirmé les observations de Russel (3), leur en a fait connoître l'usage, et il a donné en même temps une belle théorie sur l'action des apéritifs pris dans cette classe.

M. Pringle ayant démontré que l'eau qui contient moins de quinze grains de sel par once est septique, celle de la mer doit, suivant M. Gaubius, être regardée comme jouissant de cette propriété; elle agit sur les humeurs animales épaissies, en leur faisant éprou-

(1) C'est ainsi qu'il a appelé ce sel.

(2) Cet auteur a spécialement recommandé l'usage de l'eau de mer dans le traitement des scrophules et de plusieurs autres maladies.

(3) M. Gaubius dit expressément, dans cet article, de ses *Adversaria*, que ces expériences, tentées en Hollande, sont d'accord avec celles de M. Poissonnier, faites en France sur le même sujet.

ver un mouvement de fermentation qui les rend plus fluides, plus mobiles en même temps, et susceptibles d'être plus facilement évacuées (1).

On lit dans un autre article des recherches sur la nature des cristaux salins, observés par M. Slare dans la très-ancienne huile de canelle (2), et que M. Gaubius croyoit être du camphre. L'huile essentielle d'orange lui a présenté un phénomène analogue; il a trouvé au fond d'un flacon rempli de cette huile (3) depuis plus de douze ans un sel formé de petites écailles cassantes, aromatiques, sans âcreté, solubles dans l'eau et dans l'esprit de vin, fusibles à une douce chaleur, volatiles sans être inflammables, mais augmentant la flamme des corps en combustion exposés à leurs vapeurs. Ce sel est particulier à l'huile essentielle d'orange.

L'analyse végétale doit encore à M. Gaubius d'autres découvertes. Les noix muscades, concassées avant d'être soumises à la distillation (4), après avoir laissé échapper leur huile essentielle, fournissent une substance formée de petites lames blanches, concrètes,

---

(1) M. Gaubius ajoute que, par cette même raison, les eaux de la mer ne sont point infectées par le grand nombre d'animaux et de plantes qui s'y décomposent, parce que la septicité de ces eaux accélérant la putréfaction des corps, la matière volatile se dégage et se dissipe avec beaucoup de rapidité.

(2) Trans. philos. abridg. vol. III. pag. 362.

(3) Il a souvent donné avec succès aux personnes attaquées de colique venteuse quelques gouttes d'huile essentielle d'orange mêlées avec du sucre.

(4) Distillées entières, elles ne donnent point d'huile essentielle.

insolubles dans l'eau, solubles dans l'esprit de vin, fusibles, et qui sont un véritable beurre volatil. Après la distillation il en reste une autre solide, jaunâtre, et qui diffère beaucoup de celui que l'on tire par expression. L'auteur a terminé ces détails par une division méthodique des sucs huileux végétaux en sept genres (1), à raison de leur forme et de leur consistance.

L'analyse du poivre a donné à M. Gaubius des résultats intéressans. La saveur de cette substance est due à une partie résineuse que l'esprit de vin dissout facilement : le poivre ainsi épuisé fournit, lorsqu'on le traite avec l'eau, un extrait insipide et inodore ; et il faut plus de quarante-trois distillations pour lui enlever toute sa partie âcre, lorsqu'il n'a point éprouvé auparavant l'action de l'esprit de vin (2).

On sait que Neumann (3) a retiré du camphre de

---

(1) Sa division est la suivante : 1.° les huiles fétides ; 2°. les baumes natifs fluides et visqueux ; 3°. les poix ou sucs épaissis et tenaces ; 4°. les beurres ou sucs mous et sans ténacité ; 5.° les cires solides, sèches et cassantes, et devenant molles par le tact ; 6.° les camphres gras et cristallins ; 7.° les résines fragiles à la manière du verre.

(2) La combustion de ses cendres, après qu'il a subi l'action de l'eau seule, ne fournit point de sels : on y trouve au contraire un peu d'alkali minéral et de sel marin, lorsqu'il a été traité avec les spiritueux. On a assuré à M. Gaubius que, dans le transport, on l'arrose avec de l'eau de mer ; ce qui pourroit bien être la cause du sel marin qu'on y découvre. La partie résineuse compose la septième partie de son poids.

(3) Miscell. Berol. tom. III, p. 70. Voyez aussi ce que M. Margraaf a écrit sur le même sujet.

l'huile de thym. M. Gaubius en a trouvé par l'analyse dans la menthe poivrée. La plus récente en fournit moins, de même que les vieux camphriers sont les plus féconds.

Parmi les productions apportées des Indes orientales en Hollande, M. Gaubius remarqua une racine, dite de *Jean Lopez*, qui y est usitée dans le traitement de la diarrhée et de la dyssenterie. Les essais qu'il en fit furent très-heureux (1) : son usage ayant réussi dans des cas où le simarouba et le colombo avoient été inutilement employés, il se détermina à en faire connoître les doses et la préparation (2). Cette racine (3) n'a par elle-même ni saveur, ni odeur. L'extrait aqueux en est noirâtre, fade et un peu amer. La saveur de l'extrait spiritueux a quelques rapports avec celle de l'opium (4) : malheureusement l'arbre qui la fournit est très-éloigné de nos climats, et cette substance augmente le nombre des remèdes exotiques contre lesquels s'élèvent quelques physiciens, préten-

(1) Plusieurs médecins de différentes villes de la Hollande, engagés par M. Gaubius à s'en servir, en obtinrent également des effets satisfaisans.

(2) Tinctura conficiatur in hunc modum : R. rad. Lopez pulver. dragmam unam et semi.; spirit. vini vulgar. uncias duas et semi. : in phialam chemicam immissa leni calore digerantur spatio 48 horarum; dein cola et serva. Ter in die manè horâ undecimâ, quartâ à meridie, et septimâ vespertinâ cochlearculum paulo vino rubro dilutum propinetur. *Advers.* pag. 87.

(2) Les tiges les moins grosses semblent avoir plus de vertu.

(3) Brûlée à feu ouvert, cette racine donne, par le lavage, de l'alkali fixe minéral et un peu de sel marin.

dant que la nature a placé dans tous les pays les productions nécessaires au traitement des maladies que l'on y observe. Non seulement l'expérience n'a point confirmé cette assertion, mais encore il est très-probable que les plantes les plus éloignées doivent avoir le plus d'efficacité, parce que leur nature étant plus différente de la nôtre, doit exercer sur elle une action plus énergique. La navigation et le mélange des hommes n'ont-ils pas fait d'ailleurs un même peuple de tous les habitans du globe ? et puisque les deux continens se sont corrompus par leurs richesses, n'est-il pas sage de recueillir avec empressement le peu de secours qu'ils se présentent, ne fût-ce que pour balancer au moins une partie des maux qu'ils se seront faits ?

Personne n'étoit plus convaincu que M. Gaubius, de l'utilité de ces recherches. Il avoit établi entre Leyde et Batavia une correspondance qui y étoit relative, et il ne cessoit d'exhorter les médecins et les chirurgiens qui partoient pour les Indes à prendre des renseignemens sur les remèdes qui y étoient le plus universellement et le plus anciennement employés. Qu'y a-t-il en effet de plus précieux que les résultats de l'expérience de plusieurs siècles et de plusieurs générations ? Et n'est-ce pas en réunissant ainsi les vérités éparses, que l'on peut travailler avec fruit aux progrès d'une science dont la marche a tant de fois été retardée par l'abus des méthodes scientifiques ? L'homme abandonné à lui-même a reçu de la nature une industrie qui le porte à essayer, lorsqu'il est malade, différens moyens de guérison ; et ces observations primitives,

qui servent d'élémens et de base à la science lorsqu'elle se développe, en deviennent les débris lorsqu'elle s'anéantit. Elles semblent être l'apanage de l'humanité souffrante, à laquelle nulle révolution ne peut les enlever; elles sont comme inhérentes au sol qui les a produites, et l'esclave est souvent celui qui s'en souvient le mieux et qui est le plus versé dans leur application. Ce sont des faits de cette nature qu'Hippocrate a rassemblés en Grèce, et qu'il est important de recueillir dans tous les pays habités par les hommes.

Cette source est pure, et l'on peut presque toujours y puiser sans crainte. Il en est une autre dans laquelle, au milieu des dangers et des mensonges, on découvre quelquefois des combinaisons heureuses et des moyens efficaces : c'est le charlatanisme, espèce de monstre, contre lequel tout le monde crie en général, mais que chacun accueille en particulier, et qui trouve si facilement des prôneurs. M. Gaubius, qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de la médecine, observa avec surprise les heureux effets d'une poudre qu'un empirique appelé *Ludman* distribuoit (1) comme antispasmodique, sous le nom de *lune fixée*. M. Gaubius la reconnut aisément pour des fleurs de zinc : il en fit diverses épreuves, et il s'aperçut qu'à la dose d'un grain elle faisoit vomir les personnes délicates, et que, donnée à un demi ou à un quart de grain une ou plusieurs fois dans la journée, elle étoit

(1) A Amsterdam.

calmante, sur-tout dans le traitement des convulsions auxquelles les enfans sont sujets.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur dans les autres articles de ses *Adversaria*, sur la distillation de l'huile de vitriol, sur le borax, sur le sel ammoniac, et sur l'usage d'un instrument (1) propre à introduire la fumée de tabac dans les intestins.

M. Gaubius a prononcé plusieurs discours dans l'Université de Leyde, qui lui ont mérité de justes applaudissemens.

Dans l'un, intitulé *De regimine mentis quod medicorum est*, il a traité un sujet très-philosophique. L'homme y est considéré comme un être mixte, composé de deux principes très-distincts, mais qui s'accompagnent et se pénètrent si intimement, qu'il n'y a aucune partie du corps humain où l'esprit et la matière ne manifestent leurs impressions et leur influence réciproque. Ces deux agens sont liés par les lois qui constituent la vie, et chaque molécule organique semble être animée par une force qui tient à tous les deux.

M. Gaubius soumet ensuite à l'analyse la plus rigoureuse les différentes expressions et les sentimens adoptés pour expliquer l'union de l'ame avec le corps. Celui-ci doit-il être regardé comme une prison où elle soit retenue et comme enchaînée ? étrange prison que

(1) L'auteur a pris toutes les précautions nécessaires pour prévenir les inconvéniens auxquels la plupart de ces machines sont exposées.

l'on aime souvent beaucoup trop, et que l'on quitte avec tant de regret ! Le corps seroit-il seulement la demeure de l'ame ? singulier domicile, dont le plus léger dérangement enlève ou rend à son hôte la sagesse et la raison ! Le principe immatériel commanderoit-il à toutes les fonctions, comme Stahl l'a voulu ? ou seroit-il disposé par une harmonie primitive pour suivre, dans ses affections et ses volontés, les mouvemens de la machine à laquelle il est attaché, comme un philosophe célèbre l'a, je ne dirai pas pensé, mais écrit? La première de ces deux opinions est démentie par les actes organiques et involontaires ; la seconde est plus compliquée que la chose même qu'elle explique. Ne nous suffit-il pas de savoir, a dit M. Gaubius, qu'une main toute-puissante a joint l'ame au corps, et que ces deux principes se contrebalançant mutuellement, l'ame est elle-même du ressort de la médecine, puisqu'il est possible d'agir sur elle par le moyen des organes, avec lesquels elle a des rapports déterminés ?

La Mettrie, qui ne voyoit dans les animaux que des machines, et dans la plupart des physiciens que des matérialistes, ne manqua pas de ranger M. Gaubius dans une classe où, quel que fût son entêtement, il lui répugnoit de rester seul. M. Gaubius se plaignit amèrement de cette témérité, et il crut devoir se justifier de cette imputation dans un second discours sur la même matière, qu'il prononça plusieurs années après (1).

---

(1) M. Gaubius prononça son premier discours *De regimine*

Ces dissertations de M. Gaubius joignent le mérite de l'expression à celui de la pensée; elles sont écrites avec précision et pureté. Il dut sans doute à son éloquence et à sa grande réputation l'honneur d'avoir été élevé trois fois au rectorat. Chef d'un peuple ardent et docile, maître d'un empire qui s'étend sur le plus bel âge de la vie, et auquel les premières années de tout homme instruit ont appartenu, celui qui occupe cette place jouit de droits et de priviléges que l'on peut regarder comme un hommage rendu par la nation entière au génie des sciences et de la liberté. Ce feu divin que l'homme a reçu du ciel est un dépôt confié par le souverain aux corps enseignans; et les honneurs qu'on leur rend sont l'expression de la reconnoissance publique, en même temps qu'ils servent d'encouragement pour l'étude.

Ce n'étoit point assez que les lettres et les beaux arts eussent un berceau, il falloit qu'on leur élevât des temples. Du sein des universités les plus anciennes et les plus célèbres, on a vu sortir des colonies savantes, qui, sous le nom d'*académies*, en ont répandu le goût, et ont travaillé à leurs progrès. Dans celles-ci, la simplicité des usages annonce que des hommes d'un âge mûr se sont réunis pour se livrer en commun

---

mentis quod medicorum est, le 8 février 1747, en quittant pour la première fois le rectorat; il prononça son second discours sur la même matière, *De regimine mentis*, etc. dans le mois de février 1763, à la fin de son second rectorat. Ces deux discours, réimprimés en 1769, ont été depuis traduits en plusieurs langues. Ils contiennent les vrais principes de la psycologie médicale.

à la recherche de la vérité : dans les autres, on reconnoît, par la pompe qui accompagne toutes les cérémonies, que l'on s'est proposé de fixer l'attention d'une jeunesse distraite et mobile, et de lui en imposer même par cet appareil.

L'Université de Leyde est une de celles dont les fêtes ont le plus de magnificence, soit par le soin qu'on y apporte, soit par l'intérêt que le peuple y prend. A la fin de chaque siècle depuis son institution, elle ouvre un jubilé. On appelle de ce nom une fête établie pour célébrer son origine et ses travaux. M. Gaubius fut chargé en 1775, à la fin de son troisième rectorat, de prononcer un discours dans cette solennité (1). Il exposa avec force les époques les plus honorables à la nation et à la compagnie dont il étoit l'organe.

Ce savant a communiqué plusieurs mémoires à l'Académie de Harlem, qui les a publiés dans son recueil. Il y a, entr'autres, consigné les détails d'une inoculation dont il s'en étoit peu fallu que les suites n'eussent été funestes. Elles l'avoient tellement frappé, qu'il n'a jamais osé, depuis cet événement, pratiquer lui-même l'inoculation, qu'il conseilloit toutefois, en indiquant les précautions nécessaires pour son succès.

On doit compter parmi les travaux littéraires de

---

(1) Le discours qu'il prononça alors le 8 février 1775, jour du second grand jubilé de l'Université de Leyde, est intitulé : *Oratio panegyrica in auspicium tertii sœculi Academiæ batavæ, quæ Leydæ est autoritate publicâ*, etc. *recitata* in-fol. Il contient des recherches historiques très-curieuses sur les progrès des sciences et des lettres en Hollande.

M. Gaubius les éditions de divers ouvrages. Tels sont le fameux traité de Prosper Alpin sur les pronostics (1), la Docimasie de Cramer (2), la Bible de la nature de Swammerdam, à la traduction de laquelle M. Gaubius a eu la plus grande part.

Sa réputation s'étoit étendue dans les pays les plus éloignés : la feue impératrice Élisabeth lui avoit fait les offres les plus avantageuses pour l'engager à se fixer en Russie avec la qualité de son premier médecin, et il avoit reçu depuis les marques de la considération la plus distinguée de la part de l'impératrice actuellement régnante. On sait avec quel empressement cette souveraine recherche tout ce qui porte l'empreinte de la science et de la valeur. Persuadée que l'ignorance est également contraire aux intérêts bien entendus des rois et des sujets, elle appelle de toutes parts les lettres et la philosophie, qu'elle emploie comme un grand moyen de civiliser les hommes ; et elle continue de la manière la plus heureuse une grande expérience politique, dont le résultat est que le germe des sciences, transporté avec précaution, conservé avec soin, croît, se fortifie, et répand déja la plus douce influence dans

(1) *Pr. Alpini de præsagiendâ vitâ et morte ægrotantium libri vij, cum præfatione H. Boerrhaave; editio altera leydensis, cujus textum recensuit, passim emendavit, supplevit, citata Hippocratis loca accuravit* Hier. Dav. Gaubius. Lugd. Bat. 1733.

(2) *Joan. Andr. Crameri Elementa artis docimasticæ, duobus tomis comprehensa, quorum prior theoriam, posterior praxim exhibet.* L. B. 1749, *et deinde* ed. II, 1749. M. Gaubius a beaucoup travaillé avec l'auteur de cet ouvrage, à la rédaction duquel il a contribué.

des pays stériles et glacés, tandis qu'il se dessèche, languit et meurt, faute de culture, dans ces climats riants et féconds, où le beau génie des Grecs, attesté seulement par des inscriptions et des ruines, offre encore à la barbarie elle-même un objet de respect et de vénération publique.

Nous n'avons loué jusqu'ici dans M. Gaubius que les talens accessoires à celui qu'il possédoit au plus haut degré : c'étoit sur-tout dans la pratique de notre art qu'il excelloit. Il y portoit cette fécondité de moyens que donne une vaste érudition, avec cette sagesse sans laquelle la science ne produit quelquefois que de la témérité.

La place de premier médecin de Guillaume V, prince d'Orange, alors mineur, étoit vacante en 1760 : c'étoit aux États-Généraux à y nommer. On sait combien sont imposantes ces assemblées dans lesquelles les députés d'une nation se réunissent pour travailler au bonheur de tous. Il s'agissoit de choisir un médecin auquel pussent être confiés les jours précieux d'un jeune prince, dont l'âge tendre exigeoit de leur part un surcroît d'attention et de soins. M. Gaubius réunit tous les suffrages, et on remit entre ses mains l'enfant si cher à tous les ordres de l'état. Fut-il jamais un premier médecin nommé d'une manière aussi auguste? Ce moment le plus beau de sa vie, loin d'exciter son amour-propre, ne fit que donner une nouvelle énergie à sa reconnoissance et à sa sensibilité. Il bénit cent fois la mémoire de Boërrhaave, au souvenir duquel il rap-

portoit toujours les bienfaits qu'il recevoit de la république.

Malgré cette nouvelle faveur, il continua ses leçons à l'Université (1). Ce zèle fut remarqué par le prince, qui ne put connoître un homme aussi estimable sans s'y attacher particulièrement. M. Gaubius saisit une occasion qui se présenta pour lui en témoigner sa reconnoissance. Le prince étant parvenu en 1768 à la majorité, honora de sa présence les fêtes que l'Université de Leyde donna à cette occasion. M. Gaubius, alors âgé de 61 ans, se souvint que dans sa jeunesse il avoit composé des vers latins avec quelques succès, et il osa former le projet d'un nouveau poëme sur la majorité de Guillaume V, commandant une nation riche sans luxe et libre sans ivresse : il espéra que l'intérêt le plus vif, inspiré par la circonstance, l'esprit patriotique, et l'amour de la liberté, suppléeroient au feu des premiers ans, et qu'un sujet de cette nature se défendroit assez contre les premières impressions de la vieillesse. Il ne fut pas trompé dans son attente. Son poëme, publié à la suite d'un discours de M. Veiss, professeur en droit public, qui avoit été prononcé dans la même fête, fut bien accueilli; on y trouva de la noblesse, de l'harmonie et même de la sensibilité. Déja les amateurs de la poésie latine avoient porté le jugement le plus avantageux sur des vers qu'il avoit

(1) Il continua ses fonctions de professeur jusqu'à l'âge de 70 ans, et il fut déclaré émérite au mois de septembre 1775.

composés dans un moment d'enthousiasme pour l'histoire naturelle, et qu'on lit en tête du premier volume de Seba. Cette science, qu'il a toujours beaucoup aimée, lui servoit de délassement au milieu d'occupations plus sérieuses. Il avoit fait dans tous les genres, et sur-tout en minéralogie, une des plus riches collections connues (1). Il se plaisoit à la faire voir aux étrangers, pour lesquels ce cabinet, quelqu'intéressant qu'il fût, auroit perdu une grande partie de sa valeur, sans les explications de M. Gaubius, bien différent de tant d'autres, qui ne sont que des moyens assurés pour annoncer à grands frais l'ignorance de leurs propriétaires.

Ce savant a compté parmi ses ennemis des hommes d'un mérite distingué : heureusement nous ignorons les motifs et l'origine de ces divisions. La distance des lieux produit à peu près le même effet que celle des temps, par laquelle ces petits intérêts sont anéantis. Qu'il nous suffise de plaindre l'humanité, toujours agitée par des orages qu'elle excite, et dont le néant est assez démontré par le peu de cas que l'on en fait, et par le peu de souvenir que l'on en garde.

M. Gaubius a survécu à tous ses collègues dans la Faculté de Leyde, dont il a vu toutes les chaires occupées par ses disciples. Les autres professeurs des Facultés de la Hollande et de l'Allemagne s'étoient éga-

(1) Il y avoit joint des discriptions abrégées fondées sur l'analyse chimique.

lement formés à son école; il n'y avoit pas un médecin qui ne se félicitât d'avoir suivi ses leçons ; ils le consultoient de toutes parts ; ils ne s'en rapportoient qu'à ses avis dans les cas les plus difficiles ; et M. Gaubius réunissoit toutes les jouissances d'une vieillesse robuste, savante et respectée.

Il est donc dans les différens âges de la vie des consolations et des récompenses pour ces hommes courageux qui se dévouent tout entiers au travail et à l'étude ! L'ardente jeunesse se presse de vivre ; elle prodigue des années pour quelques momens de gloire, et jamais elle ne se plaint lorsqu'elle a frappé ce but. Dans l'âge mûr on commence à jouir du passé, on connoît mieux la valeur du présent, et l'on espère encore de l'avenir. Dans la vieillesse, à mesure que l'existence physique s'éteint, l'homme illustré par ses talens voit s'accroître la vaste carrière de la célébrité : le court avenir qui lui reste se confond aisément avec celui que la postérité lui prépare, et s'agrandit par cette compensation heureuse ; tout l'invite à se rappeler avec délices les époques les plus brillantes de son histoire, et peut-être l'habitude que l'on a de vivre, jointe à cette douce illusion, est-elle plus que suffisante dans ces derniers momens pour détourner l'idée importune et fatigante d'une mort prochaine.

La santé de M. Gaubius ne s'altéra point sensiblement jusqu'à l'âge de 70 ans. Quelques accès de goutte, qui se terminoient par un flux hémorroïdal, le tourmentèrent alors à diverses reprises. Il fut atta-

qué dans le mois de novembre 1780, au retour de la Haye, d'une fièvre maligne avec des redoublemens en tierce, qu'il prit pour une maladie de ce dernier genre, mais simple. M. Gaubius ne pouvoit faire une méprise aussi grave que sur lui-même. Les soins les plus assidus et les plus éclairés de ses confrères ne purent lui conserver la vie; il mourut le 29 novembre de la même année, âgé de 75 ans.

M. Gaubius a laissé une très-grande fortune à une fille unique. En ce point comme en plusieurs autres, son sort a ressemblé à celui de son maître Boërrhaave. Plus heureux que lui toutefois, il a vu sa fille mariée, et il a embrassé ses petits-fils. Son gendre, M. Henri Twent, docteur en droit et échevin de la ville de Leyde, y jouit de la considération la plus distinguée.

La mort de M. Gaubius a été un sujet d'affliction pour toute la Hollande; il a été pleuré par une famille nombreuse dont il étoit le protecteur et l'appui. Les liens de tendresse qui s'étendoient à son épouse et à tous les siens avoient fait naître entre eux cette douce intimité que l'union des chefs produit toujours, et qui ne peut subsister sans elle. Parmi les larmes que sa mort a fait répandre, on a remarqué avec attendrissement celles des pauvres, sur lesquels il avoit abondamment versé ses bienfaits.

Les sciences ont fait depuis quelques années de grandes pertes : nous citerons, pour nous renfermer dans notre sujet, Morgagni, van Swieten, Albinus,

Haller, Linnæus, de Jussieu, Pringle, Gaubius : quel noms et quels regrets ! Si on ajoute à cette liste celle des hommes illustres récemment enlevés aux lettres et à la philosophie, on prendra de notre siècle une idée bien différente de celle que veulent en donner certains détracteurs qui, jaloux de sa gloire, à laquelle ils n'ont aucune part, et ne pouvant s'élever jusqu'à lui, font des efforts inutiles pour le rabaisser et le mettre à leur niveau.

GIROD.

SI quelqu'un a des droits à un éloge public, n'est-ce pas le citoyen modeste qu'une province entière désigne comme son bienfaiteur; qui méprisa la fortune et ne chercha point la gloire; auquel une utile témérité fit braver mille fois la mort; qui concentrant dans sa patrie ses travaux et ses vertus, ne vécut que pour elle et mourut en la servant?

Tel fut JEAN-FRANÇOIS-XAVIER GIROD, citoyen de Besançon, docteur en médecine, inspecteur pour le traitement des maladies épidémiques de la Franche-Comté, associé régnicole de la Société royale de médecine.

Son nom n'a point été répété par les cent bouches de la Renommée; mais il n'y a pas dans sa province un seul cultivateur qui l'ignore et qui le prononce sans attendrissement. Ses succès, quoique très-importans pour l'état, n'ont point été vantés par ces enthousiastes qui jugent les talens et créent des réputations; mais il n'y a pas dans la Franche-Comté de village où sa mémoire ne soit honorée, et où sa mort n'ait causé des regrets.

Son père, qui étoit médecin, résidoit à Mignovillard, village situé près de Salins où il naquit en 1735.

Après avoir été reçu docteur en médecine dans l'Uni-

versité de Besançon, et y avoir fréquenté les hôpitaux, il se refusa aux instances de son père qui avoit formé le projet de l'envoyer à Paris. Ce voyage auroit exigé des sacrifices onéreux à ses frères ; M. Girod ne voulut jamais y consentir. Il se retira à Mignovillard, où il partageoit son temps entre l'étude de la médecine et celle des mathématiques. Heureux dans cette retraite, il faisoit le bien et cherchoit la vérité. Il n'achetoit et ne lisoit qu'un petit nombre de livres. Il avoit peu d'amis, peu de fortune et peu de besoins.

Cette simplicité, cette exactitude qui l'avoient accoutumé à ne donner aux choses que leur juste valeur, lui faisoient préférer le séjour des champs à celui des villes. Plus elles étoient peuplées, plus il avoit de répugnance à les habiter. Pressés dans leur enceinte, les hommes lui paroissoient devoir plutôt éprouver le besoin de se fuir, que le désir de se rapprocher : sentiment que chacun partage dans les campagnes et qui dispose à la bienfaisance, à la compassion et à l'humanité.

Heureusement M. France, médecin en chef des épidémies de la province, lui ouvrit une carrière digne de ses talens et de son zèle. Il lui offrit et lui obtint sa place ; et M. Girod partit pour Besançon, après avoir laissé son patrimoine à ses frères.

Les secours peuvent être administrés aux habitans des campagnes attaqués d'épidémies, ou par des médecins résidens ayant chacun un arrondissement déterminé, ou par des médecins chargés spécialement de cet objet, et stipendiés pour s'y livrer uniquement. Ce dernier plan fut préféré par M. Girod, comme

le plus utile : on est plus sûr, en le suivant, de faire un bon choix. Des médecins formés dans ce genre sont plus éclairés sur l'usage des moyens, et plus devoués au traitement des malades.

Pour remplir ces vues, M. de Lacoré, intendant de la province, chargea quatre médecins de veiller, conjointement avec l'inspecteur, au traitement des épidemies de la généralité, qui est devenu depuis cette époque moins coûteux, plus uniforme, et qui mérite d'être proposé comme un modèle aux administrateurs des autres provinces du royaume.

Nommé médecin en chef des épidémies en 1763, M. Girod en a rempli les devoirs jusqu'en 1783; et pendant ces vingt années il a vécu dans un combat perpétuel avec deux des plus grands fléaux qui puissent affliger le peuple, la contagion et la misère.

Les habitans des campagnes affligées se rassembloient autour de lui, et ils l'écoutoient comme un oracle. Ils le consultoient avec hardiesse, parce que son extérieur étoit modeste et simple; ils exécutoient rigoureusement ses avis, parce qu'ils connoissoient son habileté, parce qu'il ne les trompoit jamais et sur-tout parce qu'il restoit avec eux, qu'il s'associoit à leurs fatigues, à leurs dangers, à leurs malheurs.

La Société royale de médecine, en inscrivant le nom de M. Girod sur ses registres, désira de connoître le résultat de ses nombreuses observations; il nous répondit par un mémoire très-détaillé, dans lequel il insistoit principalement sur les maux que produisent les purgatifs donnés avant la crise des fièvres, qu'il a

vue le plus souvent arriver du quatorze au vingt-unième jour. Il a réduit, par un terme moyen, les pertes qu'il a faites dans le traitement des épidémies, à un quatorzième. Il a observé que les vieillards couroient les plus grands risques; que les personnes âgées de quarante à cinquante ans en couroient de moyens. Il a évalué à un deux-centième ceux qui concernoient l'âge de quinze à vingt-cinq ans. Ils étoient presque nuls pour les enfans de cinq à six ans; et les enfans à la mamelle n'étoient même jamais atteints de la contagion. M. Girod a remarqué que les femmes grosses attaquées de ces fièvres, soit qu'elles avortassent ou non dans le cours de la maladie, n'en périssoient jamais; sorte de privilége qu'il a vu s'étendre aux nourrices de deux ou de trois mois. Est-ce à l'humeur laiteuse dont sont imprégnés les fluides des enfans, des nourrices et des femmes grosses, que l'on doit cet étonnant résultat? Telle étoit la conjecture de ce médecin, qui avoit déja commencé des essais propres à fixer son opinion sur cette matière lorsque la mort l'a enlevé.

Voyageant sans cesse dans sa province, et la confiance publique le suivant par-tout, il en profitoit pour éclairer les peuples sur leurs premiers besoins. Il combattoit les préjugés; il détruisoit les erreurs; il faisoit fuir devant lui ces troupes de charlatans maladroits, qui, n'ayant pas assez d'esprit pour tromper les habitans des villes, inondent les campagnes et vendent au laboureur crédule de l'espérance et des poisons. Toujours modéré, toujours de sang-froid, comme il n'avoit que des vérités à répandre, il ne recouroit point aux prestiges de

l'éloquence, ni à la chaleur de l'enthousiasme. M. Girod étoit un de ces hommes rares qui joignent un grand zèle à une grande simplicité, et tels que la vraie philosophie pourroit les choisir pour en faire les apôtres de la raison.

Parmi les grands services qu'il a rendus, on doit sur-tout compter l'établissement de l'inoculation dans sa patrie. Un des enfans de M. le marquis de la Perrière étoit mort en 1765 à Besançon de la petite-vérole artificielle; et un second avoit été sur le point d'en périr. Ce fut sous de pareils auspices que M. Girod eut la hardiesse de pratiquer et le bonheur de faire adopter cette méthode. Il inocula avec le plus grand succès douze enfans à Mignovillard. Déja la fâcheuse impression produite par la mort du fils de M. de la Perrière étoit effacée : il fut assez adroit pour mettre dans ses intérêts, c'est-à-dire dans ceux du public et de la vérité, les curés, les seigneurs des paroisses, les médecins des villes et les chirurgiens des villages, qui devinrent ses plus zélés coopérateurs. Bientôt les habitans des campagnes, dont il avoit et méritoit la confiance, loin de mettre obstacle à ses vues, lui amenèrent en foule leurs enfans. Puisque M. Girod le veut, disoient ces bonnes gens, les voilà; qu'il en soit le maître et qu'il en dispose.

Ainsi, tandis que les savans se disputoient; tandis que le législateur balançoit entre deux partis opposés; tandis que dans les villes les plus célèbres par les progrès des sciences un petit nombre de citoyens se décidoit à peine pour une pratique dont tant de faits démon-

trent l'utilité, un seul homme avoit persuadé une province entière, établi sur des fondemens inébranlables et mis à la portée de tout le monde une vérité des plus importantes au salut du genre humain. Plus de vingt-cinq mille personnes inoculées en Franche-Comté depuis 1765 jusqu'en 1782, c'est-à-dire plusieurs milliers d'hommes forts, robustes, utiles, un peuple de laboureurs conservés par ses soins, et qui le bénissoient dans leurs foyers : voilà quels sont les droits de M. Girod à la reconnoissance publique. Une nation juste et qui sentiroit le prix d'un tel bienfait ne manqueroit pas d'élever un monument ou de consacrer une médaille au médecin qui a le premier répandu l'inoculation dans les campagnes.

M. Girod, loin de dissimuler les risques auxquels la contagion de la petite-vérole artificielle expose dans les villes, en a traité très au long dans un mémoire qu'il nous a lu sur ce sujet. Il conseilloit sur-tout d'y recourir dans un canton lorsque la petite-vérole naturelle commençoit à y régner épidémiquement, ou lorsqu'on étoit menacé par la proximité de son foyer. Employée de cette manière, l'inoculation diminue les dangers et la durée de l'épidemie. Il la pratiqua d'abord par incision et bientôt après par piqûres, dont il porta successivement le nombre jusqu'à quatre, ayant observé que l'éruption étoit alors moins abondante, et les accidens plus rares.

L'inoculation a suivi dans la Franche-Comté une marche digne d'être remarquée. Elle s'est étendue des campagnes aux villes et des artisans aux gens riches

ou aisés. Lorsque ceux-ci réclamoient les soins de M. Girod pour leurs enfans, il ne les refusoit point; mais il n'acceptoit jamais d'honoraires. Il conservoit ainsi toute sa liberté et ne s'astreignoit point à la gêne de ces attentions minutieuses qui l'auroient enlevé à ses plus chères occupations. M. Girod étoit le médecin du peuple, dont les grands et les riches ne lui paroissoient former que la plus petite partie, parce qu'il ne considéroit que le nombre, et que ne voulant participer ni à leur crédit, ni à leur fortune, ils n'étoient pour lui que des hommes ordinaires, tandis qu'il devoit leur paroître un homme bien rare et bien singulier.

Il est facile de juger qu'un médecin aussi vrai, aussi scrupuleux, n'avoit de secret pour personne : il ne faisoit prendre aucune poudre mystérieuse à ses inoculés; il ne préparoit point ceux qui se portoient bien, parce qu'il ne croyoit pas qu'il pût y avoir un état préférable à celui d'une santé parfaite; en un mot, il étoit inoculateur sans être charlatan.

On avoit publié qu'il résultoit des calculs faits en Angleterre que la vie moyenne des personnes inoculées étoit plus courte que celle des autres hommes, et cette nouvelle avoit été accréditée par les ennemis toujours nombreux des nouveautés utiles; M. Girod crut qu'il étoit de son devoir de vérifier ce fait. Il partit aussitôt pour Londres, et il en revint avec des preuves évidentes de la fausseté de cette assertion.

Le croiroit-on? tant et de si grands services étoient ignorés hors de la province à laquelle ils avoient été

rendus, et ils le seroient peut-être encore, si la Société royale de médecine ne les avoit pas fait connoître, en adjugeant à M. Girod deux de ses prix d'encouragement. Il les a reçus dans cette même salle où nous sommes assemblés, au milieu des applaudissemens publics dont il étoit digne depuis si long-temps et qu'il entendoit pour la première fois.

La Société doit prendre à la gloire de ce médecin un intérêt d'autant plus vif, que lui-même y en mettoit peu; il n'a fait que la mériter; et en nous laissant le soin de l'obtenir, il nous a confié un emploi honorable et facile, puisqu'il nous a suffi de le montrer tel qu'il étoit, et que d'ailleurs le savoir et le bienfait qui se cachent sont sur-tout ceux qu'il faut louer et placer au premier rang.

Ce citoyen estimable a eu la satisfaction de voir la fin de sa carrière honorée par les différens ordres de l'état. Le roi lui accorda en 1783 des lettres de noblesse, et la ville de Besançon, dans le territoire de laquelle il avoit traité plusieurs épidémies, lui conféra le titre de citoyen : en lui assignant une place parmi ceux qu'il avoit utilement servis, elle lui offrit une des récompenses si propres à être le salaire des belles actions et à remplir une grande ame, parce qu'elles supposent un concours de suffrages, de sentimens et de vœux qui sont le but de la véritable gloire et qu'il n'appartient qu'à elle de réunir.

Ces diverses circonstances exigèrent qu'il fît un voyage à Paris. Il y inocula très-heureusement plu-

sieurs pesonnes de marque, qui s'efforcèrent en vain de le retenir : les honneurs dont il avoit été comblé n'avoient fait qu'enflammer son zèle.

A peine de retour dans la Franche-Comté, où il arriva en juillet 1783, il apprend qu'une épidémie de fièvres intermittentes pernicieuses régnoit à Chatenoy, bailliage de Dôle : il vole aussitôt au secours des malades. Attaqué lui-même de cette fièvre après six semaines de fatigues, il vit par la marche des accidens qu'elle lui seroit funeste ; et il l'annonça à M. France son ami, entre les bras duquel il mourut à la fin du septième accès, ainsi qu'il l'avoit prévu. Dans la rémission qui précéda cet accès, M. France essaya de lui offrir un rayon d'espoir. « Ne nous y trompons point, mon ami, lui dit M. Girod : le glaive qui n'est que suspendu va frapper ; mais ne me plains point, je meurs sur le champ de bataille. Si les cordiaux que tu me donnes prolongent ma vie de quelques instans, je les chérirai, puisque je dois les passer avec toi. »

Une plus belle fin ne pouvoit terminer une aussi belle carrière. On peut dire de lui ce qui convient à si peu de personnes, que sa vie et sa mort ont été dignes l'une de l'autre.

Qu'il nous soit permis de remarquer ici que la suite des éloges lus dans nos séances offre déja plusieurs exemples d'un dévouement semblable. Osons prédire que celui-ci ne sera pas le dernier.

HALLER.

ALBERT DE HALLER, seigneur de Goumouens-le-Jux et d'Eucaglens, conseiller d'état, premier médecin du roi de la Grande-Bretagne à Gottingue, chevalier de l'étoile polaire, membre du conseil souverain à Berne, un des huit associés étrangers de l'Académie royale des sciences, président de la Société économique de Berne et de la Société royale des sciences de Gottingue, et membre de presque toutes les autres académies de l'Europe (1), naquit à Berne, le 16 octobre 1708, de Nicolas-

(1) Il fut reçu membre de l'Académie d'Upsal en 1734, de la Société allemande de Leipsick en 1739, de la Société royale de Londres en 1743, de celle de Stockholm en 1747. En 1749, le roi de Prusse lui donna une place dans l'Académie de Berlin, et lui en offrit la présidence. En 1750, les chirurgiens ayant été réunis en corps, il en fut nommé président. En 1751, il fut reçu à l'Académie des curieux de la nature et à l'Institut de Bologne. En 1752, il fut agrégé à l'Académie royale de chirurgie de Paris, et à la Société physico-médicale de Bâle. En 1754, il fut choisi pour être un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences de Paris. En 1755, on lui offrit la place de chancelier de l'Université de Gottingue, vacante par la mort de Mosheim; mais il la refusa, de même que celle de chancelier et de curateur de l'Université de Halle. Il entra la même année dans le Conseil de santé de la république de Berne, et il fut nommé membre des Arcades, sous le nom d'*Isicrate Emireo*. Il fut reçu en 1759 membre de l'Académie botanique de Florence et de celle de Bavière. Il entra en

Emmanuel Haller, avocat et chancelier du comté de Baden, et d'Anne-Marie Engel, fille de Matthieu Engel, membre du conseil souverain, et qui a long-temps occupé à Unter la place d'avoyer, une des plus considérables de la Suisse. En rapportant ici ces titres, nous ne croyons pas ajouter à la gloire de M. de Haller, puisque, si sa naissance eût été moins distinguée, il seroit peut-être moins surprenant à nos yeux.

La famille des Haller, comptée depuis long-temps parmi les patriciennes, s'est toujours distinguée par son zèle pour la religion. Ces impressions, qui se perpétuent si facilement, avoient conservé toute leur force sur l'esprit du père de M. de Haller. Il avoit quatre enfans, dont celui auquel cet éloge est consacré étoit le plus jeune. Il confia leur éducation à un précepteur nommé Abraham Baillodz, homme sombre, mélancolique, sévère à l'excès, mais fort savant en matière de religion et très-versé dans la connoissance des langues. M. de Haller étant le plus jeune et sans doute le plus sensible, étoit aussi le plus timide et le plus malheureux. Malgré l'état de souffrance et de douleur que des organes foibles et délicats doivent ressentir lorsqu'ils sont livrés à

1764 dans la Société économique de Zurich, et dans celle de Harlem et de Zell en 1765; en 1772, dans le Collége des médecins d'Édimbourg. En 1773, il fut agrégé dans les Académies de Padoue et de Copenhague. En 1775, il fut fait président de la Société économique de Berne. En 1776, il fut reçu dans la Société des médecins d'Édimbourg, dans la Société économique de Carinthie, et dans la Société royale de médecine de Paris. En 1777, il fut admis dans l'Académie de Pétersbourg et dans la Société patriotique de Hesse-Hombourg.

des mains dures et mercenaires, son enfance fut un prodige; nous n'oserions pas même en annoncer les détails, si la Suisse entière n'étoit notre garant.

Aussitôt qu'il sut écrire, il rangea par ordre alphabétique tous les mots qu'il apprenoit et dont on lui faisoit l'explication. Il composa ainsi une espèce de vocabulaire chaldaïque, hébreu et grec, auquel il a souvent eu recours dans un âge plus avancé.

A dix ans il composa des vers latins et allemands qui étonnèrent ses maîtres; il se vengea aussi de la dureté de son précepteur, en peignant dans une satire latine tout le ridicule de son pédantisme. A douze ans il avoit extrait des dictionnaires de Moréri, et surtout de celui de Bayle, l'histoire des hommes les plus célèbres dans les sciences. Ainsi le tableau du premier âge, qui dans les hommes ordinaires ne présente qu'un tissu de foiblesses, offre dans M. de Haller les premiers élans d'une ame forte et vigoureuse et le développement du génie.

Son père, qui tenoit tout son bien de ses places, mourut peu de temps après, et le laissa à l'âge de treize ans presque sans fortune. Ces événemens sont communs dans les états républicains, où la considération étant personnelle, les fils, qui n'héritent presque jamais des places de leurs pères, sont réduits à les mériter par de nouveaux services. Le jeune de Haller, que ses parens destinoient à l'état ecclésiastique, fut obligé d'achever ses études avec les enfans du peuple dans le collége. Le trait suivant lui attira l'attention de ses professeurs et l'admiration de ses condisciples. On lui avoit donné

une leçon à traduire en latin; il la rapporta traduite en grec avec la plus grande pureté.

Ayant fini ses classes à quatorze ans, M. de Haller obtint de sa famille la permission d'aller passer quelque temps à Bienne chez le docteur Neuhams, savant médecin, et père d'un de ses jeunes amis. Le besoin d'acquérir de nouvelles connoissances lui fit désirer de faire ce voyage; mais M. Neuhams s'étant contenté de lui expliquer la philosophie de Descartes, et ce genre d'instruction ne lui ayant pas offert assez d'attraits pour le distraire de ses occupations favorites, il continua de se livrer à l'étude des langues et aux charmes de la poésie. Puisque sa naissance avoit été favorisée par les Muses, il leur devoit au moins l'hommage de ses premières années.

Il éprouva à Bienne un malheur imprévu. Le feu ayant pris à la maison dans laquelle il demeuroit, il n'eut que le temps de se sauver avec ce qu'il avoit de plus précieux, c'est-à-dire ses poésies. Relisant quelque temps après les vers qu'il avoit ainsi dérobés aux flammes et sur-tout plusieurs satires, genre pour lequel il avoit le goût le plus vif et le talent le plus décidé, il se détermina à les y livrer de nouveau, et il fut assez courageux pour faire ce sacrifice à la bonté de son cœur. Il en excepta seulement quelques pièces, qui transmettront sans tache et sans reproche son nom à la postérité.

Ses parens exigèrent bientôt qu'il choisît un état. Il dut être d'autant plus embarrassé dans ce choix, que ses connoissances acquises, la justesse et l'activité de

son esprit le rendoient également propre à tout. Un penchant naturel, et dont le docteur Neuhams avoit augmenté les dispositions, le détermina pour cette science qui présente la nature sous l'aspect le plus varié, le plus frappant et le plus utile. Il résolut donc d'étudier en médecine, et il partit dans ce dessein pour Tubinge en 1723. Alexandre Camerarius et George Duvernoi y enseignoient alors avec célébrité. Ce fut d'eux qu'il reçut les premières leçons d'anatomie et de médecine.

En 1724 George-Daniel Coschwitz, professeur dans la Faculté de Halle en Saxe, avoit cru découvrir un conduit salivaire derrière la langue. Duvernoi se joignit à son disciple pour démontrer que ce prétendu conduit n'existe ni dans l'homme ni dans les quadrupèdes (1).

Il arriva à M. de Haller, étant à Tubinge, une aventure qui a fait époque dans sa vie et qui mérite par conséquent de trouver ici sa place. Il fut entraîné dans une de ces parties où la jeunesse, après s'être livrée à l'excès du vin, poursuit tumultueusement des plaisirs qu'elle n'est plus en état de goûter. M. de Haller fut d'abord un des acteurs les plus animés de cette scène dont il devint bientôt simplement le témoin. Il vit avec honte et avec douleur dans ses amis et dans lui-même les sens troublés et la raison anéantie. Ce spectacle lui fit horreur; il résolut de ne plus boire de vin et il s'en priva pour toujours.

(1) Peu de temps après, Walther et Heister confirmèrent son opinion au sujet du conduit de Coschwitz.

Duvernoi se servoit des Instituts de Boërrhaave pour faire la base de ses leçons. Ce fut un trait de lumière pour M. de Haller, qui résolut aussitôt d'aller à Leyde. Il brûloit d'entendre l'auteur d'un ouvrage qui l'avoit étonné, et que l'on pouvoit en effet regarder alors comme le meilleur traité de physiologie qui eût paru depuis le renouvellement des sciences.

Arrivé à Leyde il s'empressa de suivre les leçons de Boërrhaave : le maître et le disciple se virent et s'apprécièrent en un instant.

En même temps que Boërrhaave enseignoit la médecine et la botanique à Leyde, Albinus y démontroit déja l'anatomie. Ces deux savans donnèrent à M. de Haller des marques particulières de leur bienveillance, qui firent naître en lui l'émulation la plus vive. Mais ce qui lui inspira sur-tout le goût de l'anatomie et la passion du travail, ce fut la vue du superbe cabinet de Ruysch où, au milieu de tant d'organes préparés d'une manière surprenante, au milieu de sujets qui y avoient en quelque sorte recouvré une nouvelle vie, il aperçut un vieillard nonagénaire, desséché par les ans, mais toujours laborieux et actif, qui, paroissant comme un enchanteur au milieu de ces merveilles, sembloit avoir joint au secret de les conserver celui de s'immortaliser lui-même.

Animé par de si beaux modèles, M. de Haller travailla avec tant d'ardeur que sa santé en fut dérangée. Un voyage fait dans la basse Allemagne avec deux de ses compatriotes la rétablit, et peu de temps après son retour à Leyde le grade de docteur lui fut conféré à

l'âge de dix-neuf ans. Quoique dans une école beaucoup plus brillante que celle de Duvernoi, les intérêts de son premier maître lui furent toujours présens. Il choisit pour sujet de sa thèse celui qu'il avoit déja discuté à Tubinge et qu'il traita dans une plus grande étendue. Il fit voir dans des planches très-exactes la veine qui avoit été prise pour un conduit excréteur. Ainsi le premier pas qu'il fit dans l'anatomie fut la proscription d'une découverte imaginaire. N'est-ce pas en effet un des plus grands services que l'on puisse rendre aux sciences, et l'hommage le plus pur qu'il soit possible d'offrir à la vérité, que de diminuer le nombre des erreurs avec lesquelles elle est si souvent confondue?

Après avoir été reçu docteur, M. de Haller quitta la Hollande, où il fut regretté par tous les gens de lettres, pour voyager en Angleterre. Hans-Sloane occupoit alors la place de président de la Société royale, dont Douglass et Cheselden étoient des membres distingués: il se lia intimement avec eux pendant son séjour à Londres. Il passa ensuite quelque temps à Oxford, et de là il vint en France où il connut particulièrement MM. Geoffroy, Antoine et Bernard de Jussieu, Jean-Louis Petit et Ledran. Il assista sur-tout aux leçons du célèbre Winslow, dont il aimoit à se dire l'élève (1).

---

(1) Il a fait lui-même, dans le second volume de sa Bibliothèque anatomique, le récit des difficultés qu'il éprouva, étant à Paris, dans ses recherches sur le corps humain. Il s'occupoit à la dissection avec un prosecteur nommé Lagarde lorsqu'un particulier, voisin de son appartement, eut la témérité de faire une ouverture au mur de séparation. Ne voyant que de l'horreur et de

Il ne parloit qu'avec vénération d'un homme qui a eu le courage de consacrer sa vie entière à l'étude et à l'enseignement de l'anatomie, sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir été l'auteur d'un seul système. M. de Haller proposoit souvent à ses disciples cette retenue pour modèle, et il en a lui-même fourni l'exemple, autant cependant que la force et l'étendue de son imagination, contre laquelle il devoit avoir toujours à lutter, le lui ont permis.

Avant de retourner à Berne, le projet de M. de Haller étoit d'aller en Italie : la foiblesse de sa santé l'ayant empêché de faire ce voyage, il partit pour la Suisse où il passa quelque temps auprès du célèbre Jean Bernouilli, professeur de mathématiques à Bâle. Dans cette école, il ne s'occupa que de la géométrie. Son ame, avide de vérités, se livra entièrement à ce nouveau genre d'étude, et bientôt il auroit oublié celle de la médecine si Jean Bernouilli, en la rappelant à sa mémoire, ne nous l'eût rendu (1).

---

l'effroi dans un spectacle qui n'est en effet intéressant que pour les personnes vraiment instruites, il poursuivit M. de Haller en justice, et il le contraignit de rester caché pendant long-temps. M. de Haller n'a point oublié ce trait ; il n'en a jamais parlé sans témoigner toute la peine qu'il en ressentit. Il s'exprime à ce sujet de la manière suivante : *Maligna curiositas operarii turbavit qui... nomen meum... detulit, ut graves pœnas, ipsos fortè triremes, effugerem...* Biblioth. anat., tom. II, p. 186.

(1) M. de Haller ne consentit cependant à le quitter que lorsqu'il se crut assez instruit pour rédiger lui-même les leçons de son illustre maître ; ce qu'il fit dans un manuscrit précieux, auquel il joignit des réflexions sur l'analyse des infiniment petits du

Aucun physicien n'a tiré plus de parti que lui de ses connoissances en mathématiques pour l'économie animale; il s'en est sur-tout servi pour réfuter les calculs établis par plusieurs auteurs sur de fausses suppositions. Car les sciences exactes, lorsqu'on en abuse, au lieu de mener à la vérité, conduisent à l'erreur, et le font d'une manière d'autant plus dangereuse qu'on se flatte d'avoir démontré rigoureusement les faux résultats que l'on annonce (1).

De retour à Berne en 1729, M. de Haller se livra à l'exercice de la médecine avec toute l'activité qui lui étoit naturelle et avec le succès qui l'accompagnoit partout (2). Les ignorans, qui sont ordinairement jaloux et qui n'aiment pas à louer plusieurs talens dans la même personne, l'accusèrent d'avoir donné trop de temps à la théorie: comme si la médecine étoit une science sans principes et comme si c'étoit un devoir de les ignorer ou un crime de les apprendre! Ces propos dont on se sert si souvent pour tromper le public, produisirent tout l'effet que leurs auteurs devoient en attendre: on refusa à M. de Haller la place de médecin

---

marquis de l'Hôpital, et qu'il a communiquées depuis à plusieurs savans.

(1) Pendant son séjour à Bâle, en 1728, le docteur Mieg, qui y professoit l'anatomie, étant devenu malade, pria M. de Haller de le remplacer pendant quelque temps; ce qu'il fit avec tant de succès, que les étudians ne purent s'empêcher de le regretter lorsque le docteur Mieg fut guéri.

(2) Il écrivoit exactement l'histoire des cas rares qui se présentoient à lui. Ce recueil forme un cahier considérable que l'on conserve encore dans sa bibliothèque.

d'un hôpital qu'il sollicita en 1734 (1). Une injustice de ce genre n'a rien qui doive étonner ceux qui sont accoutumés au spectacle des choses humaines, mais on sera sans doute plus surpris d'apprendre que les administrateurs qui l'avoient commise eurent le courage de la réparer peu de temps après, en lui donnant cette même place, qu'il remplit avec distinction jusqu'en 1736.

Ses talens pour l'anatomie étoient trop marqués pour que la république de Berne ne fût pas tentée de les mettre à profit. Elle fit construire en 1734 un amphithéâtre pour les démonstrations d'anatomie dont il fut nommé professeur (2).

Il prononça cette même année, dans un concours pour une chaire de belles lettres, un discours dans lequel il traita de la prééminence des anciens sur les modernes, sujet qui a été si vivement discuté par nos littérateurs français. Il employa en faveur de son opinion des armes bien propres à la combattre, puisqu'il se montra pour le moins le rival de ceux auxquels il s'efforçoit d'accorder la palme (3).

Ce fut à peu près à cette époque que M. de Haller (4)

---

(1) En 1733 il publia un programme, dans lequel il insista sur la résistance que les côtes offrent en s'élevant au diaphragme, qui se contracte dans le même temps.

(2) Il composa, à la même époque, un ouvrage allemand fort recherché, sur les dangers de l'esprit.

(3) L'Académie d'Upsal le nomma son associé en 1735. Cette compagnie a joui pendant quarante-quatre ans du plaisir de le compter parmi ses membres.

(4) Depuis 1732 jusqu'à 1740, il se livra beaucoup à la poésie.

publia son recueil d'odes et d'épîtres en vers allemands, qui ont été traduits depuis dans presque toutes les langues de l'Europe. On y trouve les traits qui le caractérisèrent toujours, une grande sensibilité, de la noblesse, de l'élévation et de la philosophie. On diroit qu'il a dédaigné ces ornemens frivoles ou empruntés que l'esprit s'efforce en vain de mettre à la place du génie. Tantôt il peint la douce fraîcheur du matin (1) et l'aspect riant que les campagnes lui ont tant de fois offert lorsqu'il se levoit dès la pointe du jour pour les parcourir. Ailleurs il exprime dans les termes les plus touchans l'ennui qu'il a éprouvé loin de sa patrie, dans ses voyages (2). Que l'on ne regarde pas ces regrets comme l'effet physique de l'influence des climats, auquel l'homme le plus insensible ne peut quelquefois se dérober. M. de Haller aimoit son pays avec transport; et il a dû jouir d'un plaisir bien délicat, puisqu'il n'a pu se dissimuler qu'il en étoit l'ornement.

Plus loin, il soumet la gloire et la renommée à l'exa-

L'auteur d'un éloge de M. de Haller, imprimé à Genève, et qui étoit un de ses amis, dit qu'il ne s'étoit occupé de ce genre de travail que pour dissiper l'ennui que donne une mauvaise santé, et pour se consoler des peines que l'envie lui suscitoit sans cesse. On attribua d'abord ses poésies, qui parurent sans nom, à Muralt, poëte allemand très-célèbre; et les littérateurs allemands de la plus grande réputation portèrent sur cette production le jugement le plus avantageux.

(1) Traduction française, édition de 1775, page 1.

On a fait en différentes langues vingt-deux éditions des poésies de Haller.

(2) Traduction française, édition de 1775, page 5.

men le plus impartial et le plus rigoureux (1). Comblé de leurs faveurs, qu'il avoit méritées et obtenues pour ainsi dire dès l'âge le plus tendre, personne ne pouvoit mieux que lui les apprécier.

Presque toutes ses poésies sont dédiées à un ami. «Si mes chants étoient dignes de la postérité, dit-il au célèbre Gesner (2), je te proposerois avec Sthelin et moi comme un modèle de l'union la plus parfaite». Combien des hommes semblables sont au-dessus de ces littérateurs, qui, en ne s'occupant que du soin de dévoiler mutuellement leurs défauts, forcent enfin le public à mesurer l'estime qu'il leur doit sur celle qu'ils ont réciproquement les uns pour les autres.

Dans un poëme en trois chants (3), il recherche quelle est l'origine du bien et du mal, et il prouve que notre perfection tient à cette sensibilité qui est la source de nos plaisirs et de nos peines. L'homme instruit y aperçoit en plusieurs endroits la connoissance la plus exacte du corps humain, cachée sous les traits de la poésie la plus élevée. On peut dire que M. de Haller est le premier qui ait fait marcher d'un pas égal les talens du poëte avec ceux de l'anatomiste.

Mais le morceau le plus achevé de tous ceux que M. de Haller a publiés est sans contredit celui dans lequel il a décrit les Alpes et les mœurs de leurs habitans. Plus un sujet étoit grand, plus il convenoit à la

---

(1) Même édition, page 9.

(2) *Ibid.*, page 141.

(3) *Ibid.*, page 149.

force et à la vigueur de son génie, et plus il lui étoit facile de l'égaler.

Un assemblage majestueux de rochers, de collines et de lacs, dont des forêts sombres terminent les contours, compose le spectacle que les Alpes offrent à l'œil étonné de l'observateur. Ici une montagne présente ses flancs stériles; les glaçons qui y sont accumulés sont peut-être aussi anciens que le sommet qu'ils recouvrent; là il semble que la terre soit en contact avec le ciel; un mont escarpé s'élève au-delà des nuages; ailleurs, du haut d'un roc perpendiculaire, un torrent se précipite à travers mille écueils; des fleuves qui vont au loin tracer les limites des empires y prennent leur source; l'or le plus pur se mêle avec le limon qu'ils déposent; le berger des Alpes le sait et ne daigne pas le recueillir. Près de là, sur une montagne fertile, on voit une chaîne de coteaux agréables et la température y est douce et féconde. Ici croissent les plantes du Nord; là se trouvent celles du Midi; et des climats aussi variés ne sont séparés que par une colline ou par un vallon étroit. Ce fut de la cime de ces montagnes que M. de Haller observa la nature, qu'il la vit sous ces différens aspects, et qu'il aperçut la futilité des systèmes publiés sur la structure du globe par des hommes ingénieux et hardis, qui connoissent à peine le point d'où leur imagination s'est élancée.

A des talens aussi décidés pour la poésie, M. de Haller joignoit des connoissances très-étendues dans la biographie et dans l'histoire. Il eut occasion de les développer en 1735. Ayant été nommé alors chef de la

bibliothèque publique de Berne, il dressa un catalogue raisonné de tous les livres que cette collection renferme, et il rangea suivant un nouvel ordre plus de cinq mille médailles anciennes dont il fit une table chronologique.

En 1736, la régence de Hanovre lui offrit une chaire d'anatomie, de botanique et (1) de chirurgie à Gottingue. La promesse qu'on lui fit de fournir à toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution des grands projets qu'il avoit formés, l'engagea à accepter ces trois places (2).

Il célébra alors dans une ode (3) l'inauguration de l'Université de cette ville, établie et comblée de faveur par le feu roi d'Angleterre, qu'il peignit comme le restaurateur des sciences dans l'électorat de Hanovre et comme un prince jaloux de porter leur influence jusque dans ses dominations les plus éloignées. En effet, tandis que Haller, appelé par ses bienfaits, établissoit une académie à Gottingue, Franklin éclairoit déja le Nouveau-Monde, et il étoit alors permis à l'Angleterre de s'en glorifier.

M. de Haller commentoit et expliquoit tous les ans à ses élèves les Instituts de Boërrhaave: ces leçons

---

(1) Il sacrifia une partie de la maison qui lui étoit destinée pour l'agrandissement du jardin de botanique.

(2) Il y eut pour collègues des professeurs célèbres, parmi lesquels on compte les docteurs Richter, Segnerus et Brandelius. Vid. *Orat. D. Baldinger, in laudes meritorum Halleri*, Gotting. 1778, pag. 19.

(3) Édition française, 1775, pag. 229.

eurent le plus grand succès, et en 1739 il se détermina à les publier en six volumes in-12 (1). On y trouve le développement de la doctrine du savant professeur de Leyde, quelquefois obscur dans ses Instituts, et on y découvre le germe des grandes vues de M. de Haller sur sa Physique du corps humain.

Il avoit déja oublié ses talens pour la poésie; il semble même qu'il n'ait pas daigné en conserver les moindres agrémens. Au lieu d'un style noble et fécond, il a employé dans ses ouvrages sur les sciences une latinité sèche, quelquefois embarrassée et à laquelle il faut même être accoutumé pour l'entendre. Mais on est bien dédommagé de cette légère peine par la profondeur des idées, par l'enchaînement des réflexions et par l'immensité de l'érudition dont ses productions sont remplies.

L'étude de la botanique semble être faite moins que toute autre pour inspirer de l'enthousiasme; cependant plusieurs de ceux qui se sont distingués dans cette science l'ont cultivée avec passion. M. de Haller étoit de ce nombre. Il est en effet difficile d'être voisin des

(1) M. de Haller avoit fait lui-même, étant à Leyde, un Abrégé des principes que Boërrhaave y exposoit chaque année. Le docteur Screiber et le professeur Jean Gesner avoient confié leurs cahiers également écrits à Leyde; et le docteur Feldmann, qui avoit réuni des extraits des leçons de Boërrhaave, rédigés en 1710, 1712, 1731 et 1732, en avoit fait part à M. de Haller, qu'il avoit par-là mis dans le cas de connoître toute la perfection que l'âge et l'expérience avoient apportée aux opinions de leur maître commun. Le cinquième tome est presque tout entier de Boërrhaave, suivant M. de Haller lui-même.

Alpes, où la nature est si belle, sans devenir un de ses admirateurs (1) : les herborisations (2) étoient pour lui un délassement aussi agréable qu'il lui étoit nécessaire. Son ami, M. Gesner, l'accompagnoit souvent dans ses voyages. Parmi les anecdotes auxquelles ils ont donné lieu, nous en citerons une qui fera connoître l'intimité de leur union et l'énergie de leur caractère. Un jour, après avoir épuisé leurs forces dans une herborisation très-pénible, M. Gesner tomba de fatigue et s'endormit au milieu d'une atmosphère glacée. M. de Haller vit avec inquiétude son ami livré à un sommeil que le froid auroit pu rendre funeste. Il chercha comment il pourroit le dérober à ce danger : bientôt ce moyen se présenta à sa pensée ou plutôt à son cœur. Il se dépouilla de ses vêtemens, il en couvrit Gesner ; et le regardant avec complaisance il jouit de ce spectacle sans se permettre aucun mouvement, dans la crainte d'en interrompre la durée. Que ceux qui connoissent les charmes de l'amitié se peignent le réveil de Gesner, sa surprise et leurs embrassemens ; que l'on se repré-

---

(1) Il commença en 1724 ses voyages dans les Alpes, et il forma lui-même un herbier très-complet, duquel il a extrait les plantes qu'il a décrites.

(2) *Enumeratio stirpium helveticarum*. On trouve dans la préface, page 3 et suivantes, la description topographique de la Suisse. « Ce pays réunit, dit-il, à de très-petites distances les végétaux et les insectes de la Norwege et ceux de l'Italie ». Pour rendre son ouvrage plus complet, il y a joint un exposé historique de tout ce qui a été écrit sur les plantes des Alpes, depuis Otho Brunfelzius jusqu'à lui.

sente enfin au milieu d'un désert cette scène touchante et si digne d'avoir des admirateurs.

En 1742, M. de Haller fit paroître le fruit de ses voyages en deux volumes in-folio, ornés d'un grand nombre de superbes planches. L'absence ou la présence des étamines du calice, de la corole et des graines, le nombre des étamines comparées avec celui des pétales, le nombre des cotylédons, celui des graines et leur nudité, sont les principaux caractères dont il s'est servi (1). Il publia, l'année suivante, le système de botanique du jardin de Gottingue, dont la disposition étoit son ouvrage (2). Déja en 1736, il avoit donné une méthode pour étudier la botanique, dans laquelle il a recommandé l'ordre naturel (3);

---

(1) M. de Haller, afin de rendre sa méthode plus naturelle, a rapproché les sections de chaque classe; mais en voulant se procurer cet avantage, il a perdu celui de la clarté et de la précision. Ce reproche est sans doute bien fondé, puisque deux botanistes célèbres, feu M. Linnæus et M. Adanson ne sont pas d'accord sur le nombre des classes que M. de Haller a établies, l'un en trouvant quinze, et l'autre treize seulement. (Familles des plantes, par M. Adanson, préf., pag. 52.)

M. de Haller s'exprime, au sujet de son ouvrage, de la manière suivante: *Egomet universalem stirpium historiam non molior; non tenebar perfectam dare generum distributionem. Sufficere credidi si familiam quamlibet in duas familias disponerem, à quibus proximè distat et difficiliùs dignoscitur.* Enumerat. stirp. helv. præfat.

(2) *Enumeratio plantarum horti gotting.* 1743, Gotting.

En 1754 il fit imprimer un catalogue plus complet, avec la description de quelques plantes nouvelles.

(3) En 1736 il publia à Gottingue une méthode pour étudier la botanique. *De methodo studii botanici.*

enfin il a réuni en 1749 ses observations isolées sur divers genres et espèces de plantes et sur leur fructification, dans un volume intitulé : *Opuscula botanica.*

Ce qui étonne le plus en examinant les productions très-nombreuses de M. de Haller, c'est le passage rapide d'un objet à un autre. Profond et sublime dans plusieurs genres, il est par-tout au niveau des plus grands maîtres, et quelquefois il les surpasse.

Ayant pris soin de faire dessiner et graver les pièces d'anatomie les mieux préparées qui avoient servi à ses leçons, il en est résulté une belle suite de planches qu'il a publiée, depuis 1743 jusqu'en 1753, en huit cahiers, avec des explications très-détaillées et des notes très-savantes (1).

Tous les anatomistes conviennent que cet ouvrage est au moins aussi achevé que celui de Cowper, qu'il surpasse d'ailleurs par les détails, et il ne le cède en rien aux planches peut-être un peu trop célèbres d'Albinus. M. de Haller est le premier qui ait fait apercevoir toute l'imperfection et l'insuffisance des figures qui ne représentent qu'un genre de parties isolées. Il pense avec raison qu'il faut en indiquer les rapports et les connexions : de sorte qu'en se proposant de faire dessiner principalement les artères dans ses *Fasciculi*, il a été obligé de représenter en même temps la situation et la forme de tous les viscères du corps humain (2). On ne peut faire qu'un reproche à cet ouvrage, c'est qu'il

(1) *Fasciculi anatomici*, de 1743 à 1753.

(2) Dans le premier cahier on remarque une belle planche du

ne consiste qu'en notes explicatives; ce qui fatigue beaucoup le lecteur.

La nature, dans tous les règnes, semble s'être prescrit des formes sous lesquelles elle fait constamment paroître ses productions. Cependant elle s'en écarte quelquefois, et il en résulte ce que l'on appelle des monstruosités. Les physiciens sont divisés à ce sujet en deux partis : les uns, avec Harvey, Lemery, Hebenstreit et Bonnet, regardent les monstres comme étant toujours le dérangement d'un corps bien organisé dans son principe; les autres, avec Duverney, Méry, Littre et Winslow, admettent des germes primitivement défectueux. M. de Haller a réuni ses observations et ses vues sur ces écarts de la nature dans un ouvrage qui a été imprimé à Gottingue en 1745 (1), et dans lequel il s'est déclaré partisan de l'opinion de Winslow, qu'il a fortifiée par de nouvelles preuves.

---

diaphragme et de la moelle épinière, à laquelle le docteur Hubert a eu la plus grande part; dans le second, une image exacte de toutes les branches du tronc maxillaire, jusqu'alors peu connu; dans le troisième, les ramifications nombreuses des artères de la face et celles des artères bronchiques et œsophagines, dont personne avant lui n'avoit parlé avec tant d'exactitude; dans le quatrième enfin, l'exposition de toutes les artères de la moelle épinière et de l'œil, dont Winslow et Heister avoient oublié des rameaux essentiels à connoître.

(1) Il y a beaucoup de méthode dans cet ouvrage. On y trouve, dans des sections différentes, l'exposition des monstres qui ont des parties surajoutées, et de ceux auxquels il paroît en manquer quelques-unes. En 1735 il avoit déja publié un programme intitulé : *De Fœtibus monstruosis*, et en 1742 il avoit eu occasion de disséquer plusieurs autres fœtus monstrueux.

Ce fut en 1746 qu'il annonça ses expériences sur la respiration. Il prouva alors par des faits très-nombreux que la première côte est beaucoup moins mobile que les autres; que les espaces intercostaux diminuent dans l'inspiration; que les deux plans de muscles qui portent le même nom sont également destinés à relever les côtes, et qu'enfin ces divers mouvemens ne deviennent bien sensibles qu'après que l'on a fait une ouverture à la poitrine de l'animal (1).

Ce seroit ici le lieu de parler des disputes qui se sont élevées entre les docteurs Hamberger, van Swieten, de Haën, Albinus, la Mettrie et de Haller : mais pourquoi faire ainsi survivre les personnalités aux personnes ? l'animosité doit-elle se prolonger au-delà du tombeau? Ne mêlons aucune amertume au récit de la vie de M. de Haller. N'avons-nous pas une moisson assez ample, sans être obligés, pour augmenter sa gloire, de diminuer celle de ses adversaires (2) ?

Il est entré avec MM. Whytt, Lamure, Lorry et le Cat, dans un autre genre de discussions littéraires,

(1) Il résulte encore de ses expériences que les dernières fausses côtes s'élèvent aussi dans l'inspiration; que toutes les côtes se rapprochent alors dans le milieu; que, dans les fortes inspirations, les cartilages s'abaissent, et que c'est auprès du sternum seulement que les espaces paroissent quelque fois augmenter.

Lorsqu'il fit réimprimer les pièces qu'il avoit publiées contre Hamberger, il en supprima tout ce qui sortoit des bornes de la modération. Hamberger lui-même fut sensible à ce procédé. Albinus le traita plusieurs fois avec peu de ménagement; M. de Haller ne lui répondit qu'à regret et toujours d'une manière honnête, comme on peut le voir dans plusieurs de ses préfaces.

dont l'amour de la vérité a été le motif de part et d'autre, et où l'on trouve d'ailleurs ces égards et cette retenue que tous les hommes, et sur-tout les savans se doivent réciproquement.

M. de Haller, après s'être servi pendant vingt ans des Instituts de Boërrhaave dans ses leçons, publia en 1747 une physiologie de sa composition, sous le titre modeste de *Primæ lineæ physiologiæ*. Tout est exact et concis dans cet ouvrage; l'auteur est très-réservé sur tout ce qui a quelque rapport aux systèmes. Peut-être même seroit-il à souhaiter qu'il en eût parlé quelquefois, ne fût-ce que pour les réfuter. Les élèves à l'instruction desquels ces élémens sont destinés soutiennent difficilement la lecture d'un traité où tout est serré, précis et rigoureux : car tel est la nature de l'esprit humain, que la vérité même a besoin de quelques ornemens pour lui plaire.

On doit savoir beaucoup de gré à ceux qui mettent une partie de leur gloire à augmenter celle des autres, soit en traduisant des ouvrages qu'il est bon de faire connoître, soit en réunissant des mémoires dont la collection intéresse les progrès des sciences ou des lettres, soit en faisant revivre des découvertes oubliées. Ce travail, moins brillant qu'il n'est utile, a été un de ceux auxquels M. de Haller s'est livré le plus volontiers. Les bornes de cet éloge ne nous permettent pas même de rappeler ici le grand nombre de volumes dont il a été l'éditeur (1).

---

(1) Pendant son séjour à Gottingue en 1744, il donna une édition

Dans les préfaces qu'il a mises à la tête, soit de ses propres ouvrages, soit de ceux qui ont été publiés par ses soins, et qu'il a réunies dans un volume particulier, intitulé : Opuscules allemands, on trouve toujours des expressions choisies, des vues neuves et des idées plus riantes que dans ses autres productions. Il semble que ce travail, court et facile pour un homme qui joint de l'esprit à une érudition profonde, lui offrît quelque chose d'amusant et de récréatif. Parmi ses préfaces on doit sur-tout en distinguer

---

très-augmentée d'un ouvrage de Rupp fort estimé, et intitulé : *Flora jennensis*. Dans la même année il a publié un recueil de Consultations données par Boërrhaave. En 1745 il a veillé à l'édition d'un ouvrage allemand, dans lequel on a réuni tout ce qui est relatif à l'histoire des dessins et planches de botanique, et aux artistes qui s'en sont occupés en Allemagne. En 1746 le Traité de Boërrhaave sur les maladies des yeux, et l'excellente collection de Breslaw ont été réimprimés par ses soins. En 1747 il a donné une édition des nouveaux journaux de Gottingue, et il a mis en tête un discours qui contient des réflexions très-sages sur la censure des livres. Il a aussi été l'éditeur en 1749 des poésies de Werlhof; en 1750 de la traduction en allemand de l'histoire naturelle de M. le comte de Buffon; d'un ouvrage de Formey, intitulé : Triomphe de l'évidence; et d'une Collection de voyages, dont il a développé les vues politiques dans une préface en langue allemande. Nous ajouterons ici, afin de ne plus revenir sur ce genre de travaux dont les détails nombreux font naître dans ceux qui en prennent connoissance une partie de cette fatigue que l'auteur de tant d'ouvrages a dû éprouver, les éditions du bel ouvrage de Roesel en 1758, celle du Dictionnaire d'histoire naturelle par M. Valmont de Bomare en 1768; celles d'Hippocrate, d'Aretée, d'Alexander Trallianus et de Celse, qui ont paru en 1768, 1771, 1772 et 1773; et enfin celle de l'ouvrage du baron de Sind sur l'art vétérinaire, faite en 1774 à Gottingue.

une (1) dans laquelle il s'entretient avec M. Guettard, son ami, sur les rapports qui se trouvent entre la température de la Suisse et celle du Canada.

L'art difficile de l'enseignement étoit celui que Boërrhaave possédoit au plus haut degré : on l'a peut-être égalé dans les autres genres, disoit M. de Haller ; mais personne ne communiquoit ses idées avec autant d'élégance et de netteté.

Ce jugement doit nous rendre bien précieux les préceptes de ce grand professeur sur la manière d'étudier les différentes parties de la médecine. L'ouvrage dans lequel ils sont consignés a été beaucoup augmenté par M. de Haller. On trouve dans l'édition qu'il en a donnée en deux volumes in-4.° en 1751, un nombre prodigieux d'auteurs à consulter sur chaque matière. L'absence ou la présence d'une ou de plusieurs étoiles désigne le degré d'approbation que mérite chaque ouvrage. M. de Haller auroit peut-être mieux fait de garder le silence sur les auteurs vivans, parmi lesquels plusieurs ont été choqués de ce que l'étoile ne s'est pas arrêtée sur eux. Des jugemens semblables sont en effet trop précipités, et ceux qui les portent, quels qu'ils soient, méritent des reproches, en ce qu'ils anticipent sur les droits de la postérité.

Un des projets les plus utiles que M. de Haller ait formés a été celui de réunir en un corps d'ouvrage les dissertations que chaque Faculté publie, et dont

(1) Celle qui précède l'édition allemande de l'Histoire naturelle de M. le comte de Buffon mérite aussi d'être remarquée; elle a été elle-même publiée en français.

peu de personnes profitoient auparavant. Il fit imprimer celles qui sont relatives à l'anatomie, en huit volumes, celles qui concernent la chirurgie en cinq vol. in-4.°, et celles dont la médecine pratique est le but principal, et qu'il ne trouva pas en aussi grand nombre qu'il l'avoit imaginé, en sept volumes : ce travail l'occupa pendant dix années, depuis 1747 jusqu'en 1756.

Deux propriétés particulières aux fibres animales, la sensibilité et l'irritabilité, sont tellement confondues entre elles qu'il étoit très-difficile de les distinguer et de déterminer leur étendue respective. Depuis long-temps M. de Haller méditoit sur cet objet important lorsqu'il publia, étant à Gottingue en 1751, ses premiers aperçus à ce sujet, auxquels il a donné tout le développement nécessaire en 1755 et en 1759. La famille nombreuse des polypes lui avoit offert des phénomènes d'une irritabilité portée au plus haut degré, sans que l'on y trouve ni cerveau ni nerfs. Les vers, très-contractiles, dans lesquels les nerfs sont d'une ténuité excessive, lui avoient présenté une nuance de plus dans leur structure ; il avoit remarqué que les parties qui se meuvent le plus souvent et avec le plus de force, telles que le cœur, reçoivent peu de nerfs, et sont peu sensibles. Des expériences très-multipliées lui avoient appris que la contraction, soit naturelle, soit excitée par des stimulans mécaniques ; et la sensibilité, sont distribuées inégalement, et que leurs proportions sont très-différentes dans les corps organiques. Il avoit poussé l'exactitude jusqu'à en détermi-

ner l'ordre et les variétés dans tous les organes; il s'étoit assuré que les nerfs, qui sont le siége immédiat de la sensibilité, ne se resserrent par aucun stimulant connu; enfin l'effet de certaines maladies étant ou de détruire le mouvement dans une partie sans qu'elle cesse d'être sensible, ou la sensibilité sans que le mouvement en souffre, il s'étoit convaincu de plus en plus que ces deux modifications de la matière doivent être distinguées avec soin l'une de l'autre.

M. de Haller avoit conclu de ces différentes expériences et observations que la fibre sensible et la fibre irritable diffèrent entre elles autant que la sensation diffère du mouvement, et qu'il existe dans les animaux une force particulière, qu'il a désignée sous le nom d'IRRITABILITÉ.

Ce principe est devenu fécond entre ses mains; il lui a servi pour expliquer de la manière la plus naturelle les mouvemens alternatifs des cavités du cœur, et les ondulations péristaltiques des intestins.

L'envie a fait des efforts inutiles pour lui enlever la gloire de cette découverte. Le mérite de son travail consiste dans l'exactitude, dans le nombre et dans la concordance des expériences qu'il a tentées. Il n'a jamais prétendu avoir dit le premier que le cœur et les intestins se contractent lorsqu'ils sont irrités, non plus que Newton n'a point découvert les premiers effets de la gravitation; mais ces deux grands hommes ont aperçu des lois générales, et ils ont classé des phénomènes dont les rapports étoient inconnus avant eux. Observons ici qu'il y a plusieurs espèces de découvertes;

les unes sont dues au hasard ou à l'adresse; les autres sont le fruit du génie : il est facile de voir dans quel ordre celle de M. Haller doit être rangée.

Indépendamment de ces grands travaux qui l'ont occupé pendant son séjour à Gottingue, c'est-à-dire depuis 1736 jusqu'en 1753, il a publié plusieurs autres dissertations qui auroient suffi pour lui mériter la réputation la plus brillante. Il a donné des détails très-intéressans sur la manière dont le sang circule dans la propre substance du cœur, sur la forme de la valvule d'Eustache, considérée dans les différens âges; sur la membrane moyenne du fœtus, et sur l'espèce de tissu qui réunit le chorion avec l'utérus; sur les principales racines du réservoir du chyle; sur la membrane pupillaire découverte par Wachendorff, et qui bouche l'ouverture de la prunelle de l'œil du fœtus avant le sixième mois; sur l'origine du nerf intercostal, qui ne communique point avec le nerf ophthalmique; sur certaines productions de l'épiploon voisines du cœcum; sur la sensibilité respective du cerveau et du cervelet; et sur le mouvement découvert par Schliting, que la respiration communique à ces deux organes.

Au milieu de ces occupations M. de Haller trouva le temps de former plusieurs établissemens qui manquoient à Gottingue. Il obtint en 1751 que les chirurgiens qui n'étoient point réunis en corps fussent érigés en collége, et il en fut nommé président. Il le fut aussi de la Société de Gottingue, dont il rédigea les règlemens. On dut à son crédit l'établissement d'un hôpital destiné aux accouchemens, dans lequel on enseigne

cet art si important pour l'humanité; il réunit dans un cabinet des préparations d'anatomie très-curieuses, et dont plusieurs étoient son ouvrage. Enfin il fonda une école pour des artistes destinés à peindre ou à dessiner des plantes et des animaux; institution dont il n'y a jamais eu d'exemples, et qui prouve combien il avoit mis l'anatomie et la botanique en vigueur à Gottingue.

Des travaux aussi multipliés et aussi utiles acquirent à M. de Haller une très-grande célébrité. Presque toutes les académies de l'Europe s'empressèrent de se l'associer. Il reçut aussi de sa patrie une marque de considération à laquelle il fut très-sensible: en 1745 la république de Berne lui conféra une place dans le conseil souverain.

Georges II, alors roi d'Angleterre, prenoit la plus grande part aux succès de M. de Haller. Étant à Gottingue il le combla de ses bontés: déja en 1739 il l'avoit nommé son premier médecin dans l'électorat de Hanovre; il lui donna le titre de conseiller aulique et demanda pour lui à l'empereur des lettres de noblesse qui furent expédiées de la manière la plus honorable le 29 avril 1749. M. de Haller savoit sans doute que l'estime et la considération publique sont des titres supérieurs à ceux que donne la convenance; mais il respecta les intentions de son bienfaiteur, et il n'eut pas assez d'amour-propre pour s'y refuser.

Il est cependant une qualité qu'il n'a jamais pu se résoudre à accepter, quoiqu'elle lui ait été prodiguée tant de fois: c'est celle de baron. On ne peut qu'ap-

plaudir à cette modestie. En effet, outre que le nom des savans se répète trop souvent pour être ainsi surchargé d'épithètes et de longueurs, quel titre, dans un pareil assemblage, n'est pas effacé par le nom d'un grand homme? MM. ses fils ont eu la même délicatesse. Le nom de Haller est pour eux un bien qu'ils ne veulent altérer par aucun mélange.

Différentes universités envièrent à celle de Gottingue la gloire de posséder M. de Haller. Le célèbre Dillenius le désigna en 1747 pour être son successeur dans la chaire de Botanique à Oxford. L'année suivante il fut vivement sollicité pour se fixer à Utrecht en qualité de chancelier de l'Université, et peu de temps après un prince qui cultive les lettres et qui aime les savans lui proposa les conditions les plus avantageuses, et la présidence de l'Académie de Berlin; mais il fut inébranlable.

Il n'y avoit qu'un seul pays que M. de Haller pût préférer à Gottingue, c'étoit sa patrie. Il y retourna en 1753 lorsqu'il s'aperçut que ses forces ne pouvoient plus suffire aux travaux dont il été surchargé (1). Son retour à Berne y répandit la joie la plus vive; peu de temps après, comme membre du conseil souverain, il obtint par le sort la place de gouverneur de la maison de ville: de sorte que le hasard sembla oonspirer cette fois avec le vœu de la nation pour récompenser ce grand homme.

---

(1) Les trois chaires qu'il occupoit à Gottingue ne lui laissoient point assez de temps pour exécuter les grands projets qu'il avoit formés.

Tout autre que M. de Haller se seroit reposé après tant de fatigues. C'étoit beaucoup à la vérité d'avoir abandonné les fonctions de professeur et les travaux de la dissection. Le gouvernement de Berne, glorieux d'avoir recouvré un citoyen illustre, et dont les talens devoient lui appartenir, l'employa pendant plusieurs années à faire des voyages utiles en même temps au public et à sa santé (1). Mais il reprit bientôt la suite de ses occupations littéraires. Un an après son retour à Berne il publia un recueil d'observations de médecine pratique, intitulé : *Opuscula pathologica*, dans lequel il a consigné des faits très-curieux et très-dignes d'être conservés (2). Nous insisterons princi-

(1) En 1753 et en 1754 il parcourut plusieurs cantons de la Suisse, et sur-tout les montagnes dn gouvernement de Laigle, pour y chercher de nouvelles sources d'eau salée : celles qu'il y trouva lui parurent trop foibles pour mériter l'attention de la république. En 1757 il fut député avec M. Bonsteller à Lausanne pour donner de nouveaux règlemens à l'académie de cette ville. En 1758 il fut envoyé à Kulm pour examiner des morceaux antiques très-curieux qui y avoient été trouvés, et dont M. Schmidt a donné depuis une description intéressante.

(2) Le cervelet, trouvé squirreux dans un sujet dont les fonctions animales avoient peu souffert; les sinus du cerveau, remplis de chaque côté d'un fluide de nature différente; le poumon tout gorgé de sang épanché dans les bronches à la suite d'une péripneumonie très-aiguë; ce viscère adhérent dans presque tous ses points avec la plèvre, sans qu'il en ait résulté une grande gêne pour la respiration; une hydropisie enkistée de la plèvre; l'oblitération entière d'une des artères carotides internes, et d'une veine jugulaire; la description des hernies de naissance; des expériences qui prouvent que tous les calculs de la vésicule du fiel ne sont pas inflammables; une concrétion calcaire sortie du sein; une

palement sur la description d'une épidémie contagieuse qui parut en 1762 aux environs de Berne, dans le diocèse d'Etives et dans le canton de Gruyères. Cette maladie se masquoit sous les apparences d'une pleurésie bilieuse, à la guérison de laquelle les saignées étoient très-contraires. M. de Haller établit une méthode de traitement qui eut le plus grand succès. Ce trait de sa vie nous est d'autant plus précieux qu'il le rapproche davantage de nos occupations.

L'électricité médicale, rendue maintenant si intéressante par M. Mauduyt, qui, après avoir douté long-temps de ses succès, a été forcé de les reconnoître, fixa aussi l'attention de M. de Haller (1). Il essaya de guérir la surdité d'un de ses parens en lui tirant des étincelles et en lui faisant recevoir des commotions; ce qui fut continué pendant vingt jours. Quoiqu'il se soit découragé trop tôt, on s'aperçoit par son récit que la surdité du malade diminuoit sensiblement. Pour cette fois M. de Haller ne mit point dans son travail toute la patience et la circonspection qui lui ont si souvent réussi, et il porta un jugement trop

espèce de calcul trouvé dans une des cavités du cœur; le sang vu à la suite d'une inflammation, absolument hors des vaisseaux et répandu dans le tissu cellulaire sous la forme d'herborisation, et un tableau de comparaison entre les symptômes de la petite-verole inoculée, et de celle qui régna en 1735 à Berne, sont des observations de la plus grande importance, dont nous laissons aux gens de l'art à tirer les résultats.

(1) L'expérience par laquelle Daniel Bernouilli avoit assuré qu'en tirant des étincelles des oiseaux noyés on peut les rappeler à la vie, ne lui réussit point.

précipité contre l'électricité médicale qu'il n'avoit pas assez suivie.

Éloigné de l'amphithéâtre d'anatomie et du jardin de botanique de Gottingue, on seroit tenté de croire qu'il avoit renoncé à ces deux genres d'étude. Mais il trouva des plantes dans la campagne, des amphibies et des poissons dans les étangs, des quadrupèdes dans les parcs, et il fut amplement dédommagé. Alors il recommença ses herborisations et ses dissections anatomiques, et il fit sur la circulation, vue au microscope (1), sur l'accroissement des os (2), sur la

(1) Ses expériences, faites avec le microscope sur la circulation, prouvent que les globules rouges sont en grand nombre dans les animaux robustes et bien portans; qu'ils sont quelquefois séparés les uns des autres par un fluide transparent et concrescible; que ces globules sont de forme ronde, et qu'ils ne jouissent d'aucun mouvement de rotation; qu'ils se moulent sur la grandeur des vaisseaux qu'ils parcourent; qu'ils se précipitent vers le lieu où l'on a fait une ouverture; que tous les courans s'y dirigent; que les vaisseaux paroissent quelquefois n'être pas tout-à-fait remplis; que l'épaisseur des parois surpasse dans certains cas l'étendue du calibre; que la circulation peut se faire et s'entretenir avec un fluide tout-à-fait séreux, et substitué au sang; et qu'enfin le sang veineux et le sang artériel diffèrent bien peu l'un de l'autre.

(2) Dethlef, alors élève de M. de Haller, fut spécialement chargé de suivre ces expériences. La structure du périoste est suivant lui très-différente de celle des os. Cette membrane n'a point d'usage plus important que toutes les autres expansions membraneuses du corps humain. Le premier noyau d'ossification qu'un cercle vasculaire environne est toujours placé au milieu d'un cartilage, sans que le périoste y participe. Enfin la couleur que la garance donne aux os ne se borne point à la surface; mais elle

génération (1), sur le cerveau et sur les yeux des poissons et des oiseaux (2), des observations qu'il publia depuis 1756 jusqu'en 1765.

Lors même que M. de Haller étoit retenu chez lui, il y trouvoit encore des objets dignes de toute sa curiosité; son activité savoit tout mettre à profit. Alors il cherchoit dans l'œuf la structure fine et délicate de ses membranes, leur circulation, leurs duplicatures,

---

pénètre tout leur tissu. Tels sont les résultats de leurs travaux, qui, comme on le sait, ne sont pas d'accord avec ceux que l'illustre M. Duhamel a obtenus en 1739, 1741, 1743 et 1746.

(1) Les expériences de M. de Haller sur la génération ont été faites en grand comme celles d'Aristote et de Harvée : c'est la troisième suite que nous ayons de faits recueillis sur cet objet important. M. de Haller a sacrifié des brebis, des chèvres, des vaches qui ont été disséquées à différentes époques depuis le moment où elles avoient été couvertes. Ces recherches nous ont appris que les vésicules des ovaires, qui se trouvent même dans les vierges, ne sont point des œufs; que la liqueur qui en sort, et qui prend ensuite de la consistance, paroît plutôt en tenir lieu; que le corps jaune se forme des débris de la vésicule rompue, et que les trompes ont un mouvement de contraction très-considérable.

(2) M. de Haller n'a point trouvé de circonvolutions, ni de corps calleux, ni de tubercules quadrijunaux dans le cerveau des oiseaux: leur cervelet est très-petit, et les couches optiques sont très-grandes. Il y a beaucoup de poissons dans lesquels on ne trouve point de glande pinéale : dans ces derniers la glande pituitaire fournit des nerfs, et les couches optiques sont excavées. On observe dans leurs yeux un muscle annulaire; la rétine y est divisée en trois lames, et le corps vitré est entouré d'un cercle vasculaire.

Mémoires de l'Académie royale des sciences, année 1762.

leurs rapports avec le germe et les développemens de ce dernier, qu'il a beaucoup mieux connus que Malpighi, et qu'il a démontrés en 1757 d'une manière nouvelle. Si ces découvertes en ce genre sont un jour constatées, on pourra dire avec le savant M. Bonnet qu'il étoit réservé à M. de Haller de trouver dans un œuf la solution du grand problème de la génération.

Il a ajouté les observations suivantes à ce qui a été dit avant lui sur le développement du poulet (1) dans l'œuf. Lorsque le poulet commence à paroître aux yeux de l'observateur, ses viscères sont très-écartés les uns des autres, et c'est dans leur rapprochement que consistent les premiers progrès de sa formation. Il est alors comme composé de deux corps distincts, dont l'un est formé par les extrémités, par la tête, la poitrine et le ventre; l'autre résulte de l'union des intestins, qui font une saillie très-remarquable avec la membrane ombilicale et le jaune. Leurs vaisseaux sont communs; le pharinx, l'estomac, les intestins du poulet et le jaune de l'œuf sont absolument continus: d'où il conclud, en étendant ces considérations aux autres animaux, que le fœtus appartient entièrement à la femelle, et qu'elle a par conséquent la plus grande part à la

(1) Aristote a vu le premier les mouvemens que le cœur du poulet exécute lorsque, tout étant encore transparent, ils paroissent comme un éclair qui fait son explosion au milieu d'un fluide. C'est ce qu'on désigne sous le nom de *punctum saliens*. Aldovrande a décrit les membranes de l'œuf. Harvée a vu les différentes périodes de la formation du cœur; le cercle vasculaire du jaune a été décrit par Nicolas Stenon, et en 1669 Malpighi a donné une description plus suivie de l'œuf et du poulet.

reproduction de l'espèce. Ce système plaira sans doute au sexe qui nous prodigue dans l'âge le plus tendre tant de caresses et de soins, et auquel nous devons un juste tribut d'amour et de reconnoissance.

Les travaux nombreux dont nous avons rendu compte ne devoient pas rester isolés : c'étoient autant de matériaux destinés à former un vaste édifice dont M. de Haller avoit tracé le plan, dix ans auparavant, dans son Abrégé de physiologie. Il commença l'exécution de ce projet en 1757, et elle fut terminée en 1766. Huit volumes in-4.° lui suffirent à peine pour exposer ses connoissances sur le mécanisme du corps humain. Dans cet ouvrage, le plus complet sans doute que nous ayons sur cette matière, et que l'on peut regarder comme un modèle pour tous les genres, il règne par-tout un ordre étonnant. Les détails des phénomènes, les descriptions anatomiques, l'histoire des découvertes, celle des erreurs de l'esprit humain célébrées sous le nom de systèmes, tout y est méthodique, tout y est complet. Une révolution heureuse et presque universelle s'est opérée dans la physiologie lorsque ce traité a paru. On a abandonné ces vaines suppositions dont l'ignorance ou l'habitude ont prolongé si long-temps la durée, et l'on a vu la partie élémentaire de notre art changer absolument de face en se dépouillant des richesses imaginaires dont elle étoit surchargée, pour ne recueillir que des faits, et pour jeter avec lenteur, mais avec sûreté, les fondemens d'une sage théorie.

Ce fut pour se délasser de ces grands travaux que

M. de Haller s'amusa en 1772, 1773 (1) et 1774 à rédiger ses réflexions sur la meilleure forme possible des trois principaux gouvernemens. Il les publia en trois volumes, qu'il appela ses Romans (2). Ceux qui, trompés par ce titre, y chercheroient des frivolités, seroient bien surpris de n'y trouver que des vues d'administration très-sages, des vérités politiques qu'il a osé dire sous ce déguisement, et sur-tout la morale et les lois en action.

Peu de temps après, il a rédigé plusieurs articles pour le Supplément du Dictionnaire encyclopédique. On en trouve dans les journaux allemands de Gottingue plus de quinze cents dont il est l'auteur.

Les derniers ouvrages qu'il a fait paroître sont ses Bibliothèques de botanique, d'anatomie, de chirurgie et de médecine pratique, en huit volumes in-4.°, depuis 1772 jusqu'en 1777. Un de ces volumes sur

---

(1) En 1773 M. de Haller consigna parmi les Mémoires de la Société économique de Berne des réflexions très-sages sur la nature de l'épizootie qui a fait depuis quelques années tant de ravages en Europe. Il prouva qu'après s'être donné beaucoup de peine pour la détruire en Suisse, la contagion y étoit toujours apportée des frontières de la France, où l'on n'avoit pas encore pris des mesures assez efficaces pour en prévenir la reproduction; et il établit la nécessité des moyens que la Hongrie, les Pays-Bas autrichiens, le Brabant, la Suisse et la France emploient actuellement de concert.

(2) Ces romans sont Usong, Alfred, et Fabius et Caton. Les deux premiers ont été traduits en français, et ils donnent la plus haute idée des connoissances de M. de Haller dans l'histoire et dans la politique.

la chirurgie est dédié à M. de Lassone, président de cette compagnie, pour lequel il avoit beaucoup d'amitié. Possesseur d'une immense collection de livres choisis en tout genre, dont il ne pouvoit se flatter de faire un long usage, il vouloit jouir du plaisir de les parcourir encore une fois : il voulut rendre aux sciences un dernier hommage, et aux savans un dernier service, en indiquant les sources où il avoit puisé avec tant de succès.

La république de Berne donna en différens temps à M. de Haller plusieurs places dans ses tribunaux, et des emplois dont il s'est toujours acquitté avec le plus grand zèle (1). La direction de la province de Roche (2) lui fut donnée en 1758; en 1762 il fut nommé gouverneur du canton de l'Aigle (3), auquel il rendit des services importans. La rédaction du code des lois de cette république fut achevée par ses soins, et il détermina par des essais faits en grand, qu'il communiqua en 1764 à l'académie royale des sciences, la meilleure manière de préparer le sel par évaporation.

C'étoit un singulier spectacle que de voir l'administration des salines et du sel en Suisse confiée à un savant qui ne s'occupoit que du soin de simplifier les

(1) En 1766 il fut nommé membre du conseil des appellations.

(2) Cette direction vaut 15,000 liv. argent de France; il faisoit alors imprimer sa grande Physiologie; il y passa six ans.

(3) La description que M. de Haller a faite des salines de l'Aigle, a été traduite en français par M. de Leuze.

opérations par lesquelles on l'obtient, d'en augmenter l'abondance et la pureté, et de le rendre moins coûteux au peuple. On peut dire que M. de Haller a fourni un bel exemple à ceux qui sont chargés de ce département dans les autres royaumes de l'Europe (1).

Les orphelins devant être regardés comme les enfans de la patrie, M. de Haller donna en 1757 le projet (2) d'une maison d'éducation destinée à les recevoir, et dans laquelle les enfans des citoyens pauvres devoient aussi être admis. Il en a été directeur pendant plusieurs années. La république de Berne a de plus établi, d'après son projet, une école où la jeunesse patricienne est instruite dans tous les genres aux dépens du gouvernement, et il a désiré qu'un de ses fils, qui est le plus jeune, y reçût son éducation. Il eut une autre occasion de se montrer juste et bienfaisant. Le clergé du pays de Vaud étoit réduit depuis long-temps à une détresse extrême : M. de Haller, qui fut nommé commissaire pour en prendre connoissance, obtint du gouvernement une pension extraordinaire en faveur

---

(1) Les troubles de la république de Genève et l'établissement de Versoy avoient répandu des inquiétudes en Suisse. On forma à ce sujet un conseil secret composé de quatre personnes. Outre que M. de Haller fut un de ces commissaires, il rédigea tous les mémoires, et il fut chargé d'aller à Soleure pour s'aboucher avec l'ambassadeur de France. Déja en 1758 étant à Roche, il avoit terminé plusieurs différens qui s'étoient élevés au sujet des confins entre le gouvernement de Berne et la république du Valais.

(2) Il publia un Recueil de mémoires relatifs à cet établissement en 1758. C'est un des projets dont l'exécution lui a été le plus agréable.

de ce clergé (1). Il savoit que les ministres des autels doivent être sur-tout riches de leurs vertus, respectables par la pureté de leurs mœurs et chéris par leurs bienfaits; il savoit que la pauvreté leur sied encore mieux que le luxe et l'opulence : aussi ne vouloit-il pas les enrichir. Son but étoit seulement de pourvoir à leur subsistance, et de les mettre à portée de fournir à celle des pauvres, qui ne peuvent attendre des secours que de ceux qui en connoissent la nécessité.

Le vide que M. de Haller avoit laissé à Gottingue fit désirer vivement son retour dans cette ville. Le roi d'Angleterre lui offrit à diverses reprises les conditions les plus avantageuses, et, afin de le déterminer plus facilement, il écrivit à la république de Berne pour l'engager à faire ce sacrifice. L'impératrice de Russie fit aussi tous ses efforts pour l'attirer à Pétersbourg. Cette princesse se souvenoit sans doute que le czar Pierre avoit consulté Leibnitz sur la constitution de ce nouvel empire; elle étoit bien sûre de trouver dans M. de Haller un savant et en même temps un homme d'état. Mais quelle jouissance peut suppléer à celle qu'un citoyen éprouve dans le sein de sa patrie lorsqu'il en est estimé, et sur-tout lorsqu'il a le bonheur de lui être utile? M. de Haller resta donc attaché à la république de Berne, qui lui en marqua sa reconnoissance en lui faisant une pension extraordinaire.

En 1776 le roi de Suède le nomma chevalier de

---

(1) La république lui accorda un fonds d'un million argent de France.

l'étoile polaire, premier ordre de ce royaume; mais qu'un particulier peut obtenir lorsqu'il a les talens de Linnæus ou de Haller.

L'empereur, qui connoît tout le prix des sciences, et qui recherche avec tant d'empressement les grands hommes, se détourna, dans son dernier voyage pour rendre une visite à M. de Haller et pour s'entretenir avec lui. Il le trouva accablé d'infirmités, et pour ainsi dire au lit de la mort. Le prince et le philosophe furent également émus par cette situation. L'entrevue fut longue, et ils se quittèrent avec un sentiment profond de satisfaction et d'estime. L'empereur, peu de temps après son retour à Vienne, envoya à M. de Haller plusieurs bouteilles d'un vin très-précieux, et une certaine quantité d'excellent quinquina qu'il prévoyoit pouvoir être utilement employé dans le traitement de sa maladie; mais il n'étoit plus temps : M. de Haller étoit mort quelques jours avant l'arrivée de cet envoi. Il fut ainsi privé du plaisir de recevoir de la part d'un souverain un présent sans faste, et qui, au lieu de porter l'empreinte de la grandeur, n'offroit que celle de la bienfaisance et de l'humanité. L'empereur a appris avec beaucoup de peine la mort du savant que nous regrettons, et, jaloux d'en recueillir les restes, il a ordonné que sa bibliothèque seroit achetée à ses frais, et transportée à Milan.

La santé de M. de Haller avoit été très-foible jusqu'à vingt ans (1) : à vingt-huit ans, il devint très-

(1) Il étoit si foible dans son enfance qu'il n'avoit pas assez de

robuste; il fut cependant toujours sujet à de fortes migraines. En 1776, l'humeur goutteuse dont il avoit essuyé les attaques les plus violentes dans le pays d'Aigle et à Bex, se porta sur sa vessie, et lui fit éprouver plusieurs incommodités qui l'obligèrent à rester absolument chez lui. L'opium, dont il abusa, fut le seul remède capable de calmer les douleurs qu'il ressentoit : toujours observateur, aucun des effets de ce remède n'a échappé à son exactitude; il en a consigné les détails, ainsi que ceux de la maladie qu'il a éprouvée, parmi les mémoires de la société de Gottingue. Dans un corps épuisé son ame conservoit toute sa vigueur. Il projeta alors, et il acheva même au milieu de ses douleurs, la seconde édition de sa grande Physiologie, sous le nom de *Functiones corporis humani*, de sorte qu'il n'a presque rien laissé d'incomplet. Il semble que la mort, qui n'épargne pas les grands hommes, mais qui n'a aucune prise sur leurs ouvrages, ait respecté ceux de M. de Haller en lui donnant le le temps d'y mettre la dernière main (1).

Voyant ses forces diminuer de jour en jour, et

force pour se livrer aux jeux et aux amusemens de son âge. Pendant son séjour à Gottingue il éprouva plusieurs fièvres putrides que l'odeur des cadavres occasionna. En 1753 il fut attaqué d'une fièvre miliaire qu'il contracta auprès d'un ami dont il prenoit soin. En 1775 une maladie de poitrine le réduisit à l'état le plus fâcheux; il continua cependant de présider aux séances de la Société économique de Berne.

(1) Sa Bibliothèque de médecine pratique n'est pas entièrement achevée, et il se proposoit de publier aussi une Bibliothèque de physique.

l'écoulement d'une plaie qui s'étoit ouverte à une de ses jambes augmenter considérablement, il s'aperçut bien qu'il falloit succomber à tant de maux. Désirant en connoître le terme, il conjura le docteur Rosselet, médecin célèbre de Berne, et son ami, de lui parler à ce sujet sans déguisement. Comment cacher la vérité à un homme qui a toujours eu tant de passion pour elle? L'ami qu'il avoit consulté répondit à sa confiance et fixa cette époque à la fin de l'automne : M. de Haller l'entendit, lui serra la main, et continua de partager ses momens entre des occupations littéraires et des exercices de piété qui lui avoient toujours été très-familiers. Un moment avant d'expirer ayant voulu savoir par lui-même quel étoit l'état de son pouls, il dit à M. Rosselet : « Mon ami, l'artère ne bat plus ». Il aperçut ainsi le moment où il alloit cesser de vivre, et il mourut, le 12 décembre 1777, âgé de soixante-neuf ans.

Il s'étoit marié trois fois : il épousa en 1731 mademoiselle Marianne Wys, fille du seigneur de Mathod, et il la perdit en 1736, quelques mois après son arrivée à Gottingue. C'est elle qu'il a célébrée dans ses poésies sous les noms de Doris et de Marianne (1).

En 1738 ses amis l'engagèrent à épouser mademoiselle Elisabeth Buiher, fille de M. Builier, conseiller

---

(1) Il est impossible de ressentir un amour plus délicat et plus pur que celui qu'il éprouva pour elle; et l'on ne peut avoir le cœur déchiré par des regrets plus vifs que ceux qu'il a exprimés dans son ode sur la mort de cette épouse chérie.

d'état, et banneret à Berne ; elle mourut peu de temps après. Enfin en 1741 il se maria avec mademoiselle Sophie-Amélie Teichmeyer, fille du docteur Teichmeyer, conseiller aulique et professeur de médecine à Yena. Ces trois mariages se sont succédés rapidement, et les deux odes sur la mort de ses deux femmes, placées à la suite l'une de l'autre dans ses poésies, offrent une contradiction apparente. Mais un savant qui se renferme dans sa bibliothèque, loin de toute société, peut-il se passer d'une compagne qui rende sa solitude aimable? N'ayons pas au reste l'air de le justifier d'une suite d'actions honnêtes : cette délicatesse rigoureuse que trois mariages semblent offenser, a souvent elle-même besoin d'indulgence.

M. de Haller étoit père d'une nombreuse famille. Il a eu onze enfans, vingt petits-fils, deux arrière-petits-fils, auxquels il a laissé avec son héritage son nom et son exemple.

L'un de ses fils est membre du conseil souverain et lieutenant civil et criminel à Berne ; le second, qui jouit d'une estime générale, est à la tête d'une des principales banques de Paris avec M. Girardot ; le troisième est officier dans le régiment d'Erlac, actuellement en France ; le quatrième se destine à l'étude des lois, et tous ses gendres occupent en Suisse des places importantes (1).

(1) M. de Haller auroit pu acquérir une grande fortune ; il a vécu riche de ses travaux et des bienfaits de sa patrie. Deux seigneuries peu considérables et sa bibliothèque sont la plus grande

M. de Haller a rempli rigoureusement les devoirs de sa religion, qui étoit la réformée; il a publié plusieurs traités pour la défendre; on lui doit même une bonne édition de la Bible. En 1747, La Méthrie ayant voulu lui dédier un ouvrage intitulé L'homme machine, non seulement il refusa cette dédicace, mais il déclara, dans le Journal des Savans et dans la Bibliothèque raisonnée, qu'il ne reconnoissoit point pour son ami l'auteur de semblables assertions (1).

---

partie du bien qu'il a laissé à ses enfans. Les places qui lui furent conférées, et dont plusieurs étoient très-lucratives, le mirent dans le cas de faire ces acquisitions. Si la mort l'avoit enlevé à son retour de Gottingue, étant alors âgé de près de cinquante ans, il auroit laissé ses enfans absolument sans fortune et à la charge de la république, à laquelle il n'avoit encore rendu presque aucun service. Cette idée ne se présenta jamais à lui sans lui arracher des larmes.

Le roi d'Angleterre lui faisoit une pension dont la république lui permit de jouir; car en Suisse un citoyen ne peut accepter aucun bienfait d'une puissance étrangère sans la permission du sénat.

Parmi les amis qui lui ont toujours été tendrement attachés MM. Werlhof, Bonnet, Stælin, Gesner, Rosen, Tissot et Herrenschwand ont tenu le premier rang.

Ses élèves les plus chéris ont été MM. Zimmermann, actuellement à Hanovre, où il remplace feu M. Werlhof; Zin, Meckel, Hubert, le baron d'Asch, Langhans, Dethlef et Sproëgel, parmi lesquels il n'y en a aucun qui ne se soit montré digne d'un pareil maître, et qui n'ait fait ses preuves.

(1) M. de Haller a toujours vécu de la manière la plus sobre et la plus frugale. Il mangeoit peu de viande et ne buvoit que de l'eau; aussi, dans son Poëme sur les Alpes, loin de plaindre les habitans de ces montagnes de ce que la vigne ne croît point dans leur climat, il regarde cette privation comme un bienfait de la nature.

M. de Haller écrivoit et parloit l'allemand avec beaucoup d'élégance et de pureté. Le docteur Heyne, célèbre professeur d'éloquence à Gottingue, assure même qu'il a perfectionné et simplifié les tours de cette langue, et qu'il l'a enrichie de plusieurs expressions nouvelles. Il savoit aussi le français, l'anglais, l'italien, le danois, le hollandais et le suédois, et il écrivoit dans toutes ces langues aux savans de ces divers pays (1).

On convenoit unanimement à Berne que personne ne connoissoit mieux que lui la constitution politique de l'Europe, et sur-tout celle de la république. Cependant il ne fut point admis dans le sénat ou petit conseil. Si cet oubli l'affligea pendant quelques années, il ne faut pas pour cela, comme quelques-uns l'ont fait, l'accuser d'orgueil et d'ambition : un pareil reproche doit être réservé pour ceux qui regrettent des places dont ils ne sont pas dignes. Au reste, M. de Haller ne s'en plaignit jamais. En continuant d'être utile, il remplit les devoirs d'un bon citoyen, qui sont de contribuer de toutes ses forces au bien public, dans quelque ordre que l'on soit placé, et de ne pas se

(1) Sa mémoire, qui étoit prodigieuse, ne laissoit échapper aucun des faits qu'il avoit lus ou entendus. Il lui est arrivé une fois, en présence de M. Tissot, de rappeler avec la plus grande exactitude à un officier de Charles XII, roi de Suède, qui faisoit le récit de ses campagnes, tous les noms relatifs au local, qu'il avoit oubliés : ce qu'il fit avec tant de précision que le vieux militaire resta persuadé que M. de Haller avoit parcouru le pays dont il avoit une idée si positive.

croire dispensé d'être juste, parce que l'on a éprouvé des injustices.

Les talens distingués de M. de Haller en plusieurs genres ne peuvent être révoqués en doute, puisqu'ils sont reconnus (1) par tous les gens de lettres; il ne doit donc pas être confondu avec ces hommes superficiels qui, désavoués par toutes les classes de savans, et réduits à leur juste valeur, n'ont à eux qu'une masse de systèmes que l'imagination enfante, que le style embellit, et qui, en multiplant et en répandant les erreurs, retardent singulièrement les progrès des sciences.

Pour suffire à tant d'ouvrages la vie de M. de Haller a dû être très-occupée : la lecture des livres nouveaux qui lui étoient envoyés de toutes parts étoit le seul délassement qu'il se permit. Il couchoit dans sa bibliothèque, et quelquefois il y passoit plusieurs mois sans en sortir (1) : il y prenoit toujours ses repas, et lorsque sa famille s'y rendoit pour les partager avec lui, il réunissoit tout ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Nous rapporterons l'anecdote suivante pour donner une idée de son activité. Peu de temps après son retour de Gottingue à Berne, en montant l'escalier de l'hôtel-de-ville il tomba et se cassa le bras droit. Le traitement en fut confié à un chirurgien habile. M. de Hal-

---

(1) M. de Haller a toujours regretté de ne s'être point assez appliqué au dessin, dont il a tant de fois senti la nécessité dans ses travaux d'anatomie et de botanique.

ler l'oublia bientôt pour ne s'occuper que des moyens d'y suppléer. Il en vint aisément à bout; et dès le lendemain son chirurgien le trouva au milieu de ses livres, écrivant facilement avec la main gauche; il eut même beaucoup de peine à obtenir le temps nécessaire pour le pansement du bras blessé, que M. de Haller ne regardoit plus que comme un instrument inutile à ses travaux.

Son amour excessif pour l'étude avoit influé, non seulement sur son caractère mais encore sur tout ce qui l'environnoit; sa maison étoit devenue le sanctuaire des sciences; tout y étoit consacré à leur culte. Des élèves qui travailloient en grand nombre sous ses yeux dans sa bibliothèque et dans son amphithéâtre, ses enfans, madame Haller elle-même, qui avoit appris à dessiner et à peindre, afin de se rendre utile; ses amis et ses concitoyens, se faisoient un devoir de contribuer à ses travaux. Cette impulsion s'étoit communiquée de proche en proche; lui seul recueilloit tout, suffisoit à tout et animoit tout. Placé dans ce centre, tout aussi réagissoit sur lui. Son imagination ne cessoit de lui offrir des couleurs vives et soutenues; sa sensibilité, qui étoit extrême, ne laissoit pour lui rien d'indifférent. Il conservoit long-temps les impres-

(1) M. de Haller avoit coutume de faire des extraits de tout ce qu'il lisoit : ces extraits étoient rangés par ordre de matières, et il s'en servoit dans le besoin. Ceux qui travailloient sous ses yeux suivoient la même marche. C'est ainsi qu'il a acquis cette érudition incroyable dont tous ses ouvrages sont remplis.

sions dont il avoit été affecté, et les bienfaits, ainsi que les offenses, s'effaçoient difficilement de son souvenir (1).

Il montra dans quelques occasions à ses enfans une volonté absolue, et il exigea d'eux plusieurs sacrifices. Son humeur devint de plus en plus austère vers les dernières années de sa vie. Accablé d'infirmités, comblé d'ailleurs de dignités et de faveurs, n'ayant pas même la ressource de former de nouveaux désirs, uniquement abandonné à la passion de l'étude, qui n'étoit plus contrebalancée par aucune autre; tout ce qui n'étoit pas lié avec elle ne pouvoit l'émouvoir: ce n'étoit plus le même homme, et l'on ne retrouvoit plus en lui le fidèle ami de Gesner et le tendre époux de Marianne.

M. de Haller étoit d'une taille au-dessus de l'ordinaire; il avoit, suivant le rapport de ceux qui l'ont connu, beaucoup de vivacité dans les yeux, de noblesse et d'expression dans la physionomie, et il joignoit une grande force à une prodigieuse activité; en un mot, la nature l'avoit traité avec ce soin qu'elle ne prend que pour quelques hommes rares dont cha-

(1) Quoiqu'il fût sérieux et réfléchi, cependant la vivacité de ses sensations et la variété de ses connoissances ne permettoient pas à son caractère d'être toujours le même. Il éprouvoit rapidement les alternatives de la peine et du plaisir. Cette inégalité le rendoit quelquefois aimable dans la société, à laquelle il se livroit rarement; mais sa conversation étoit toujours savante, et il portoit, jusque dans l'examen des plus petits objets de l'application et de la profondeur.

que siècle s'honore, et dont nous voyons dans le nôtre le nombre diminuer avec tant de regret.

Nous prévenons le public que nous n'avons pas annoncé dans cet éloge, à beaucoup près, tous les ouvrages de M. de Haller. C'est peut-être le savant qui a le plus écrit depuis Galien. On peut lui reprocher d'avoir été quelquefois obscur; mais ses énigmes méritent d'être méditées. Ce qui prouve sur-tout la solidité de sa doctrine, c'est que tout est lié dans ses nombreuses productions, et que l'on y trouve par-tout le même esprit, les mêmes vues et la même méthode.

M. de Haller a envoyé à la Société divers extraits des registres du bureau de santé de Berne, la description d'une petite-vérole qui a régné en 1776, et des réflexions sur les moyens de détruire l'épizootie.

La place d'associé étranger, vacante par la mort de M. de Haller, a été remplie par M. le docteur Zimmermann, premier médecin du roi d'Angleterre, et médecin de la ville à Hanovre, et l'un des plus illustres élèves du savant que l'Europe a perdu.

HUNTER (GUILLAUME).

GUILLAUME HUNTER, agrégé au Collège royal de médecine de Londres, médecin extraordinaire de la reine d'Angleterre, médecin consultant de l'hôpital des femmes en couche, professeur d'anatomie de l'Académie royale des arts (1), membre de la Société royale (2) et de celle des antiquaires, président de la Société de médecine de Londres (3), associé étranger de l'Académie royale des sciences (4), et de la Société royale de médecine de Paris (5), naquit, le 23 mai 1718, à Kilbridk, dans la comté de Lanerk, de Jean et d'Agnès Hunter. Son père résidoit dans une petite terre appelée Long-Caldervood, qui appartenoit depuis long-temps à sa famille. Riche dans sa médiocrité par son économie, ce père généreux avoit dix enfans auxquels il donna l'éducation la plus soignée. Heureusement pour eux, l'état de sa fortune ne lui permit pas de confier à un autre aucun de ces détails; et tandis que des champs cultivés et transmis par ses ancêtres fournissoient à

---

(1) En 1776. Cette académie comprend la peinture et la sculpture.

(2) En 1767.

(3) En janvier 1781, à la place de M. Fothergill.

(4) En 1782.

(5) En 1780.

leur subsistance, sa tendresse éclairée et active suffisoit à tout ce que l'instruction de dix enfans avoit de pénible; mais il goûtoit en même temps ce qu'elle offroit d'agrément et de douceur.

M. Hunter étoit un des plus jeunes (1). Il fut mis à quatorze ans au collége de Glascow où il passa cinq années. Son père qui le destinoit à l'état ecclésiastique, dans lequel on lui promettoit les succès les plus prompts et les plus assurés, lui en fit connoître en vain tous les avantages. M. Hunter refusa de se soumettre à un joug qui auroit pesé sur sa vie entière, et qui, dans des circonstances semblables, ne peut devenir léger que pour ceux sur lesquels les sermens et la reconnoissance n'ont aucun droit. Son esprit, libre et indépendant, avoit d'ailleurs besoin de s'exercer dans une carrière où il fût permis de douter, et où l'on cherchât la vérité par la voie de l'expérience.

M. Cullen, maintenant le Nestor de la médecine, pratiquoit alors à Hamilton. Il inspira bientôt à M. Hunter, qu'un heureux hasard avoit amené près de lui, le goût d'une science dans laquelle il excelloit déja. Le zèle du jeune homme intéressa si vivement M. Cullen, que, devenu son maître et son ami, il le reçut chez lui, où il passa les trois plus heureuses années de sa vie. C'étoit au moins, ainsi que M. Hunter en parloit, lorsque, jetant un coup d'œil sur le passé, il n'apercevoit point de véritable bonheur dans les époques marquées par la réputation et la for-

(1) Il étoit le sixième de ces dix enfans.

tune, mais bien dans celle dont la confiance et la tendre amitié lui rappeloient le souvenir sans aucun mélange de trouble ni d'amertume.

Instruit par les savantes conversations de M. Cullen, prévenu par ses sages conseils contre l'attrait dangereux des systèmes, M. Hunter n'avoit rien à redouter de la médecine scolastique qu'il étudia à Édimbourg en 1740. Il s'y appliqua sur-tout à l'étude de l'anatomie, et il suivit les leçons du célèbre Alexandre Monro qu'il a toujours appelé depuis son ancien, son respectable maître.

Les deux amis s'étoient promis de se réunir à Hamilton, et d'y passer dans le silence des jours tranquilles. Ils étoient réservés pour un sort, je ne dirai pas meilleur, mais plus brillant. Ils devoient acquérir, l'un à Londres, l'autre à Édimbourg, une grande célébrité, et par conséquent éprouver les chagrins et les dégoûts qui se trouvent toujours sur le chemin de la gloire. M. Hunter vint à Londres en 1741 sans aucun autre secours qu'un grand zèle et de l'espérance. Cette dernière fut justifiée par les services du docteur Douglass, célèbre accoucheur, et grand anatomiste. Ce médecin étoit si passionné pour les beautés d'Horace dont il ne se lassoit point de lire et de réciter les vers, qu'il avoit résolu d'en recueillir toutes les éditions (1). M. Foulis, libraire de Glascow, qui lui en avoit fourni un grand nombre, lui écrivit une lettre des

---

(1) M. Watson, dans le premier volume de son édition d'Horace, a parlé avec éloge de celles que M. Douglass avoit recueillies avec tant de soins et de peines.

plus pressantes en faveur de M. Hunter, auquel cette recommandation obtint l'accueil le plus distingué. M. Hunter s'empressa de relire un poëte sous les auspices duquel il avoit été si bien reçu. Soit par conformité de goût, soit par un juste retour, il partagea l'enthousiasme de son bienfaiteur, qu'il remercioit souvent, en lui adressant quelques-uns de ces beaux vers composés pour Mécène, et qui n'étoient dans la bouche de M. Hunter que les interprètes de l'amitié.

Le docteur Douglass faisoit sur l'anatomie des os des recherches qu'il n'a pas eu le temps d'achever : il fut si content des dispositions de M. Hunter qu'il lui proposa de s'attacher à son travail, et lui offrit sa maison.

Mais il falloit obtenir le consentement du père de M. Hunter : et ce vieillard regardoit le retour de son fils comme une consolation due à ses soins, et nécessaire à son grand âge. Si les liens du sang, que l'on réclame et que l'on viole si souvent, sont sacrés, c'est surtout parce qu'ils supposent une bienfaisance active, des secours continuels et de toute espèce, des yeux toujours ouverts, des entrailles toujours émues; c'est parce que la tendresse paternelle est vraiment la source de la piété filiale. Le père de M. Hunter avoit acquis par son dévouement les droits les plus respectables à l'obéissance de son fils : il les exposa dans une lettre. Le jeune homme fit des représentations et l'emporta; car il n'est point de sacrifice qu'un père généreux ne soit capable de faire à ses enfans.

Jusque-là les circonstances ne lui avoient offert que

des événemens heureux ; mais il paya bientôt un tribut à l'infortune. Son père et son bienfaiteur moururent à peu de distance l'un de l'autre. Resté sans appui, il éprouva une de ces secousses, qui, rompant tous les liens de la vie, semblent isoler celui qu'elles affligent, et le laisser seul avec sa douleur.

La veuve de M. Douglass fut touchée de la position de M. Hunter ; elle lui offrit les mêmes secours, et il continua de veiller à l'éducation du fils de son protecteur.

Les instructions de Monro et de Nichols, et l'exemple de Douglass avoient enflammé son zèle : il s'étoit accoutumé avec eux aux recherches les plus difficiles, et ses premiers travaux prouvèrent qu'il avoit bien profité de leurs leçons.

On avoit toujours regardé les cartilages qui recouvrent les extrémités des os comme formés par des lames concentriques appliquées les unes sur les autres: M. Hunter a démontré que leurs filets, semblables à ceux du velours, s'élèvent de l'os comme les poils de cette étoffe sortent de la chaîne ; qu'ils sont courts, à peu près parallèles, très-rapprochés, et placés verticalement sur les extrémités osseuses, auxquelles ils adhèrent. Les observations de M. Hunter, faites en 1743, ont été confirmées peu de temps après par M. de Lassone, qui, dans son second mémoire sur la structure des os, a démontré (1), par le moyen de la calcination,

---

(1) En 1752. Voyez les Mémoires de l'Académie royale des sciences pour cette année.

les filets perpendiculaires des mêmes cartilages, qu'il a comparés à ceux de l'émail des dents (1). La Société royale de Londres approuva le mémoire de M. Hunter, et le publia dans son Recueil.

Il avoit alors vingt-quatre ans, et les succès ont à cet âge, un charme qu'on ne peut exprimer, soit parce qu'on les sent d'une manière plus vive ou qu'il est plus rare de les obtenir à cette époque ; soit parce que joignant l'illusion de l'espérance au bonheur d'une jouissance prématurée, l'imagination embellit le présent par la promesse d'un avenir encore plus brillant, vers lequel notre impatience ne manque jamais de s'élancer.

M. Hunter avoit formé le projet d'enseigner l'anatomie, et d'établir une salle publique de dissection. Le célèbre Samuel Sharp le mit bientôt en état d'exécuter ce plan, en le choisissant en 1746 (1) pour son successeur, et en lui cédant son amphithéâtre.

Quelque honorable que lui parussent la confiance de M. Sharp et des fonctions qu'il désiroit depuis longtemps, son embarras fut extrême lorsqu'il fallut les remplir. Ce n'étoit pas que les talens nécessaires lui manquassent : ceux qui font de semblables entreprises, sans en avoir, ne se trouvent jamais embarrassés ; mais il s'agissoit d'occuper la place d'un grand homme ; il falloit enseigner tous les détails d'une science sur

---

(1) M. Hunter a comparé leur disposition à celles des fleurs corymbifères.

(2) M. Sharp n'enseignoit que la chirurgie. M. Hunter fit aussi des leçons d'anatomie qui eurent un grand succès.

laquelle il lui restoit, malgré ses nombreux travaux, beaucoup de recherches à faire ; et le vrai savant est rarement satisfait de ses propres connoissances. Soit qu'il se compare aux grands maîtres de son art : et sous cet aspect il est difficile qu'il se juge favorablement ; soit qu'il considère sa supériorité sur ces hommes médiocres et présomptueux qui se font une renommée comme tant d'autres acquièrent des richesses : tout l'invite à la modestie, tout lui retrace le néant de l'orgueil. A la vérité, la ruse de ces derniers, leurs argumens subtils et faux, leur marche incertaine et cachée, le bruit qu'ils font et celui qu'ils font faire, sont propres à récréer l'homme instruit et honnête qui en est le témoin : mais si le spectacle de leurs manœuvres l'amuse un moment, bientôt celui de leurs succès le décourage et l'afflige. M. Hunter eut de bonne heure à combattre ces ennemis communs de la science et de la probité sous le masque desquelles on les reconnoît, en ce qu'ils préfèrent toujours le profit à l'honneur lorsqu'ils ont à choisir entre eux.

M. Hunter fit avec le plus grand éclat ses premiers cours d'anatomie. Il disoit souvent qu'il n'avoit jamais parlé en public sans avoir éprouvé un violent serrement de cœur. Le public l'en dédommageoit par des applaudissemens, et lui tenoit compte de sa timidité ; qualité estimable lors même qu'elle se trouve avec l'ignorance, parce qu'elle annonce de la pudeur et de la bonne foi qui ne l'accompagnent pas toujours.

Les chirurgiens de la marine s'étant réunis en très-grand nombre pour suivre les leçons de M. Hunter,

ses honoraires montèrent à une somme considérable. Jamais il n'avoit été aussi riche. Entouré de jeunes amis, la plupart sans fortune, il pensa que cette somme suffiroit à leurs besoins et aux siens ; mais sa générosité et son inexpérience la dissipèrent plus promptement qu'il ne l'avoit acquise. Cet état de détresse lui fit faire les plus sérieuses réflexions, et, depuis ce moment, il mit dans ses affaires un ordre que plusieurs ont pris pour de l'avarice. Si ce récit ne le justifie pas assez, la suite de cet éloge ne laissera aucun doute sur l'injustice du reproche. Nous verrons M. Hunter travailler sans relâche et tout sacrifier pour sa gloire ; passion qui ne peut exister dans un cœur avili par la soif de l'or.

En 1747 il fut en état de faire la dépense qu'exige l'agrégation au corps des chirurgiens de Londres, et de suffire aux frais d'un voyage coûteux, dans lequel Jean Douglass, fils de son protecteur, l'accompagna. Ils séjournèrent pendant quelques mois à Paris et à Leyde. M. Hunter fut transporté d'admiration à la vue des injections d'Albinus : celle de la membrane pupillaire lui parut si belle, qu'il la citoit comme ce qu'il avoit vu de plus parfait dans ce genre. Il conçut dès ce moment le projet de faire tous ses efforts pour égaler ce grand anatomiste ; projet qu'il ne communiqua qu'après s'être assuré qu'il ne le cédoit à personne dans l'art d'injecter les vaisseaux : ainsi la sagesse ne consiste pas à contraindre son émulation et à s'interdire de grandes vues, mais à se défier assez de soi-même et des autres pour ne montrer que ses tra-

vaux, sans indiquer le but où ils tendent, et pour dissimuler une fin qui, plus elle est éloignée, plus elle doit être un secret pour tout le monde.

M. Douglass joignoit aux connoissances anatomiques une expérience consommée dans l'art des accouchemens. M. Hunter suivit ce double exemple, et il mérita, dans un âge peu avancé, la réputation d'un des plus habiles accoucheurs de Londres : car, dans cette ville comme à Paris, on n'exige plus qu'ils aient vieilli pour leur accorder de la confiance ; et ce changement dans l'opinion publique n'est point une de ces révolutions que la mode amène quelquefois ; il est produit par les progrès de l'art lui-même, dont les principes sont plus clairement et plus solidement établis, les manœuvres plus simples et mieux déterminées, et par conséquent l'expérience plus rapidement et plus sûrement acquise.

M. Hunter fut reçu en 1748 un des chirurgiens de l'hôpital de Midlesex, et l'année suivante un de ceux de l'hôpital des femmes en couche. Smellie pratiquoit alors à Londres ; et tandis que par ses leçons et par ses écrits son nom étoit fameux dans toute l'Europe, l'austérité de ses mœurs et la rudesse de ses manières avoient rendu son succès incomplet en Angleterre. A cet extérieur sauvage, il ne joignoit aucune qualité piquante, pas même un peu de méchanceté : simple et bon en même temps qu'il étoit sévère, il n'avoit aucun moyen de plaire dans le monde ; aussi l'appeloit-on le plus tard et le moins qu'il étoit possible, et on sembloit n'attendre qu'un homme de mé-

rite pour lui donner la préférence. M. Hunter l'obtint aisément, mais il en jouit avec modestie, et en rendant, toutes les fois qu'il en trouva l'occasion, des hommages empressés aux talens du docteur Smellie.

Richard Manningham et le docteur Sandys, très-célèbres dans l'art des accouchemens, cessèrent aussi de pratiquer à cette époque (1), et M. Hunter se trouva le premier dans cette partie importante et très-lucrative de l'art de guérir.

Il continua de pratiquer la chirurgie jusqu'en 1750; il fut alors reçu docteur en médecine. Ce n'étoit point un vain titre qu'il vouloit ajouter à ses autres qualités, mais un droit qu'il avoit besoin d'acquérir pour exercer sans trouble le nouvel état auquel il devoit se livrer tout entier.

Le docteur Cullen professoit et pratiquoit la médecine dans l'Université de Glascow lorsque M. Hunter s'y présenta. Ces deux amis s'embrassèrent étroitement et se félicitèrent sur leurs succès mutuels. Leur union n'étoit pas seulement fondée sur ce que deux hommes également heureux, ou plongés dans la même infortune et qu'un même sort rapproche, ont un intérêt commun à ne point se séparer. Les deux amis étoient sûrs de leurs sentimens réciproques; ils avoient subi l'épreuve rigoureuse de l'inégalité des conditions: l'un avoit reçu de l'autre des services impor-

---

(1) Le premier mourut peu de temps après, et le second se retira à la campagne.

tans, et la reconnoissance resserroit entre eux les liens de l'amitié.

Avant de quitter l'Écosse, il ne put résister au désir de visiter sa famille et de retourner à Longaldervood. Ses entrailles furent émues lorsqu'il revit la maison paternelle; il en sortit baigné de ces larmes qu'une mère ne manque jamais de répandre sur son fils lorsqu'elle croit l'embrasser pour la dernière fois; mais elles coulèrent avec douceur, parce qu'elle le retrouvoit tendre, respectueux, honoré de l'estime publique et comblé des biens de la fortune.

Arrivé à Londres, il succéda au docteur Layard (1) dans la place d'un des médecins de l'hôpital des femmes en couche, où il avoit rempli pendant plusieurs années les fonctions de chirurgien; mais on ne suivit point dans son élection les formalités d'usage : il fut nommé par acclamation, et on porta sur les registres que les administrateurs remercioient M. Hunter des soins qu'il avoit déja donnés et de ceux qu'il offroit encore aux malades de la maison. Nous ne parlerions point de cette anecdote, si elle n'annonçoit que de l'habileté; la réputation de M. Hunter n'a pas besoin de cette preuve : mais elle nous le représente comme un homme généreux, attentif aux besoins du pauvre; elle nous dévoile sa bienfaisance, sa sensibilité, qualités qu'il est si beau de réunir au savoir, et sans lesquelles

---

(1) En 1755.

(2) En 1756, le 30 septembre.

un médecin ne contribue jamais que foiblement au soulagement de l'humanité.

Le Collége royal de médecine l'admit à peu près dans le même temps à la licence (1), la Société de médecine de Londres le reçut parmi ses membres. Cette académie alors naissante avoit besoin que ses associés eussent plus que du talent ; il leur falloit du courage pour vaincre les difficultés. M. Hunter se réunit au docteur Fothergill et à plusieurs autres médecins célèbres ; ils firent paroître un Recueil d'observations que le public agréa, et leurs efforts furent couronnés par le succès : car les bons ouvrages sont la seule réponse que les corps de cette nature doivent opposer à leurs détracteurs ; toute autre, avec ou sans celle-là, seroit également superflue.

---

(1) Les Mémoires de la Société médicale de Londres contiennent un grand nombre de faits et d'observations analogues. Voyez 1.° The history of an anevrisma of the aorta with some remarcks on anevrism in general, by W. Hunter. — Medical obs. and inquiries, tom. I, p. 323.

2.° Farther observat. upon a particular of anevrism, by W. Hunter. *Ibid.* tom. II, p. 390.

3.° An anevrism....... perfectly curated by the operations, etc. by M. Burchall communicated, to W. Hunter *Ibid.* tom. III. p. 106.

4.° The cas of an anevrismal varix related and descripted in two letters from G. Cleghorn to W. Hunter. *Ibid.* tom. III, p. 110.

5.° A Letter from M. Th. Armiger, surgeon to W. Hunter, or the varicos anevrism. *Ibid.* tom. IV, p. 382.

6.° Aposcript. to te preceding case of the varicos anevrism, by W. Hunter. *Ibid.* tom. IV, p. 388.

7.° Two letters on the varicos anevrism from M. W. Whytt to W. Hunter. *Ibid.* tom. IV.

Le premier volume des Mémoires de la Société royale de Londres contient les observations de M. Hunter sur la nature et le traitement des anévrismes (1). L'espèce sur laquelle il a fait les remarques les plus neuves est celle que M. Cleghorn, célèbre anatomiste de Dublin, et un de nos associés, a désignée sous le nom d'anévrisme variqueux. Dans ce dernier, l'instrument qui perce les deux parois opposées de la veine et de l'artère leur fait des blessures exactement correspondantes et établit entre ces deux vaisseaux une communication facile : de sorte que le sang artériel coule dans les veines du bras(1), qu'il gonfle sans se répandre dans le tissu cellulaire. Cette maladie que l'on a confondue avec l'anévrisme faux, exige plutôt du ménagement et des soins que les secours d'une chirurgie vraiment active. Elle offre un de ces cas plus communs qu'on ne pense, dans lesquels, pour être utile au malade, il faut l'abandonner à lui-même, et sous ce rapport il étoit important d'en conserver l'histoire ; car de tous les reproches c'est celui de l'inaction que les médecins ignorans redoutent le plus sans doute, parce qu'aux yeux des spec-

(1) En y passant il produit un son que l'on entend lorsque l'on prête une oreille attentive. Son jet frappe immédiatement la cicatrice de la veine avant de se distribuer dans ses rameaux. M. Hunter s'en est assuré en appliquant une ligature pour comprimer les veines au-dessous de l'endroit piqué, et en pressant fortement l'artère au-dessus : alors l'espace intermédiaire reste vide; et si l'on cesse brusquement la compression faite sur l'artère, le sang est lancé rapidement et avec bruit par l'ouverture qui établit entre les branches artérielles et veineuses un libre passage.

tateurs plus ignorans encore, c'est le seul dont ils ne peuvent se justifier en l'imputant à la nature.

Une pratique très-étendue fournissoit à M. Hunter des occasions fréquentes d'observer, dont le nombre, quelque grand qu'il soit, ne contient le germe des vérités nouvelles que pour ceux qui sont propres à les connoître et à les bien juger. Semblables à ces hommes qui croient n'avoir besoin que de mémoire lorsque l'esprit est sur-tout en défaut, la plupart se persuadent que pour obtenir des succès dans l'exercice de la médecine il ne leur manque que des moyens capables de remplir les vues qu'ils se proposent; et ces vues sont presque toujours ce qu'il y a de plus défectueux. Égarés par cette erreur, ils ne s'occupent qu'à chercher des procédés nouveaux lorsqu'ils devroient plutôt se livrer à l'étude des maladies et à l'examen de leurs complications pour en déterminer avec précision les espèces. M. Hunter excelloit sur-tout dans ce genre de recherches, sans lequel notre art ne peut se perfectionner. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans la maladie qu'il a appelée *retroversio uteri*, et qui est très-différente du renversement de cet organe. C'est vers le troisième ou quatrième mois de la grossesse qu'elle arrive le plus souvent (1). Les femmes dont les os du

(1) La matrice, en se développant et en prenant son accroissement ordinaire, réagit plus ou moins sur les parties voisines, et l'urètre étant comprimé il en résulte, soit une dysurie, soit une suppression d'urine qui précède la maladie dont il s'agit. La rétroversion de l'utérus n'est pas toujours complète. M. Hunter en a exposé les nuances. On rétablit la matrice dans sa place par des moyens

bassin forment une cavité bien développée vers le bas, mais trop resserrée dans le détroit supérieur, y sont le plus sujettes. Le conduit urinaire étant comprimé, la vessie se dilate peu à peu et s'étend dans le ventre; elle entraîne avec elle le col de l'utérus et ses annexes; le fond de ce viscère se précipite en bas et en arrière; l'orifice remonte derrière la symphyse du pubis; l'urine ne peut couler, et tous les organes que le bassin contient sont dans un état de gêne qui peut devenir funeste. Plusieurs femmes en ayant été les victimes sous les yeux de M. Hunter (1), il en chercha et il fut assez heureux pour en trouver la cause et le traitement (2).

---

dont la pratique est en général assez facile, et tous les accidens cessent par cette manœuvre. Voyez :

1.o The history of a fatal inversion of the uterus and rupture of the bladder, by M. Lynn communicated, by W. Hunter, etc. et an appendix to the preceding article, by W. Hunter. — Obs. med. and inquiries, tom. IV, p. 388 et 340.

2.o An account of a retroversio uteri by M. Bird communicated by W. Hunter. *Ibid.* tom. V, pag. 110.

3.o The cases of a retroversio uteri by M. Hopper, communicated by d.r Fothergill. *Ibid.* tom. V, p. 104.

4.o Two cases of the retroversio uteri by M. Grathshore communicated by W. Hunter. *Ibid.* tom. VI, p. 381. — Summary remarks on the retroversio uteri, by W. Hunter. *Ibid.* tom. V, p. 388.

(1) Dans l'hôpital des femmes en couche, dont il a été le chirurgien, et ensuite le médecin.

(2) Il fit voir que pour prévenir cet accident dès le principe il suffisoit, lorsqu'une femme en étoit menacée, d'empêcher par l'introduction de la sonde, l'urine de s'accumuler dans la vessie. Il exposa dans ses leçons et dans ses écrits les procédés que l'on

Nous ne dirons pas de lui qu'il a découvert une maladie nouvelle, ce qui seroit affligeant pour l'humanité; mais qu'il a le premier fait connoître une lésion confondue jusqu'alors parmi les autres maux auxquels les femmes enceintes sont exposées, qui a souvent été meurtrière, parce qu'on en ignoroit la nature, et dont il a si bien indiqué les circonstances que les moyens curatifs naissent sans effort de la description, et se présentent d'eux-mêmes à sa lecture.

Tous les faits que M. Hunter a consignés dans les Mémoires de la Société de médecine, dans ceux de la Société royale de Londres et dans ses propres écrits, méritent également d'être connus du public; il n'en a recueilli qu'un petit nombre, parce qu'il étoit très-difficile dans le choix, et qu'il regardoit comme superflu, tout exposé, tout discours qui ne détruit aucun préjugé, ou ne fournit aucune instruction nouvelle : leçon utile, et qu'on ne sauroit trop répéter à ceux qui croient tout ce qu'ils ont vu digne d'être inscrit dans les fastes de la médecine; heureux encore s'ils n'écrivoient que ce qu'ils ont vu!

L'exactitude n'étoit pas le seul mérite des productions

---

devoit suivre pour replacer l'utérus dans sa véritable position (*). Cette observation, dont nul auteur n'avoit parlé, fut bientôt confirmée par les médecins et les accoucheurs les plus célèbres, qui lui en témoignèrent leur satisfaction et leur reconnoissance.

(*) Il est important de mettre alors les femmes dans une situation qui favorise la réduction de la matrice. Quelques-unes des obliquités de l'utérus décrites par Deventer ne semblent-elles pas se rapporter au genre de maladie observé par M. G. Hunter?

de M. Hunter. On y trouve cette érudition, cette réunion de connoissances qui rend l'objet plus intéressant en le présentant sous plusieurs faces. Ainsi, en parlant de l'anasarque, dans le traitement de laquelle il préféroit, d'après des expériences comparatives, les petites piqûres aux grandes incisions, il a exposé son opinion sur la structure du tissu cellulaire. Suivant lui, tout ce que nos yeux peuvent apercevoir dans cette toile est vasculaire : l'on n'y voit rien qui soit inorganique, comme Haller l'a pensé. Les cavités cellulaires où la graisse s'accumule ne lui paroissent pas être les mêmes que celles où les eaux des hydropiques (1) sont épanchées. En décrivant une maladie du tibia, affecté dans toute son épaisseur, il a prouvé que le cal ne pouvoit se former et conserver à la jambe sa longueur naturelle sans que l'ancien os eût été séparé par exfoliation. L'emphysème (2), l'hydropisie de l'ovaire, les maladies du cœur, celle de l'estomac (3), l'incertitude des signes que l'on croit propres à faire reconnoître le meurtre des enfans nouveau-nés, et les luxations (4), ont été successivement le sujet de ses remarques, quoiqu'il regardât, avec Haller, la dure-mère,

---

(1) Dans l'anasarque et les infiltrations.

(2) Il a guéri un emphysème par le moyen des scarifications, recommandées par Ambroise Paré.

(3) Ces observations devoient faire partie du sixième volume des Medic. observ. and inquiries.

(4) Il pensoit que, dans tous les cas où la luxation se faisoit avec violence dans l'état de santé, le ligament capsulaire étoit déchiré. Voyez aussi Kirkland, on fractures.

le périoste et les tendons (1), comme insensible dans l'état de santé, et qu'il eût enseigné depuis long-temps cette doctrine dans ses leçons, il insistoit cependant sur le danger de leurs blessures, à la suite desquelles un gonflement inflammatoire produit presque toujours de la douleur; et il traitoit ces différentes questions théoriques comme un physicien exercé dans la pratique de notre art, dont on ne sait pas assez que les connoissances et les lumières peuvent éclairer la physiologie, sans lui faire courir aucun des dangers auxquels elle a tant de fois exposé la médecine.

Parmi les maux auxquels l'homme est sujet, quelques-uns naissent et ne finissent qu'avec lui : de ce nombre est l'espèce de hernie inguinale dans laquelle l'intestin n'étant point recouvert par un sac, est contenu dans la tunique vaginale (2) elle-même. Sharp en avoit parlé comme d'un déplacement accompagné de rupture du péritoine. Haller avoit porté ses vues plus loin : il avoit observé dans le ventre du fœtus l'ouverture qui, si elle ne se ferme pas de bonne heure, favorise la sortie de l'intestin et la formation de la hernie appelée de naissance (3). M. Hunter avoit traité plusieurs malades qui en étoient atteints, et ce fut à

(1) Dans le quatrième tome des Medical observ., il rapporte une observation qui confirme son opinion et celle de Haller sur l'insensibilité des tendons.

(2) Cette tunique sert d'enveloppe au testicule.

(3) Il en avoit parlé dans une dissertation en 1749, et ensuite en 1754.

sa sollicitation que le célèbre M. Jean Hunter son frère, et aussi notre associé, commença ces belles recherches sur la situation respective des testicules dans le fœtus, qui lui ont mérité les suffrages de tous les savans (1). Ainsi, réunis pendant plusieurs années, on les a vus travailler de concert, multiplier les expériences, recueillir des faits, les examiner avec scrupule et les exposer avec une précision et une vérité malheureusement trop rares parmi les écrivains; car le nombre des mauvais raisonnemens contre lesquels on s'élève avec tant de force, est peut-être moins grand que celui des observations défectueuses; et les erreurs que ces dernières repandent sont les plus dangereuses, parce qu'elles sont les plus difficiles à déraciner.

---

(1) Voyez Medical commentaries, by W. Hunter, in-4.°, part. 1, pag. 70, of the rupture in which the testis is in contact with the intestine. En 1748 M. Sharp dit à M. Hunter qu'il avoit vu trois fois dans des hernies l'intestin en contact avec le testicule. Voyez ce que M. Sharp en a écrit, Critical inquiry. London 1750, pag. 3. M. Hunter, qui le crut avec peine, n'en fut bien convaincu qu'après avoir disséqué un sujet dans lequel cette espèce de hernie avoit lieu des deux côtés. M. Cheselden en parla d'après M. Hunter dans les remarques ajoutées à la traduction des opérations de Ledran, pag. 363, 1749. M. Haller en avoit traité d'une manière bien précise avant que M. Pott eût rien publié à ce sujet dans ses Opusc. pathol.; enfin M. Jean Hunter n'a presque rien laissé à désirer sur le développement et les diverses positions du testicule du fœtus, depuis le quatrième mois de la conception jusqu'au terme de l'accouchement. Voyez Observ. on the state of the testis in the fœtus and on the hernies congente, by John Hunter, in Medical comment. p. 75. J'ai publié dans le Recueil de l'Académie royale des sciences des observations sur le même sujet, qui font suite à celles de M. Jean Hunter.

M. Hunter a eu le malheur d'entrer dans quelques discussions littéraires qui l'ont sans doute mené plus loin qu'il ne l'avoit prévu. Aigri, irrité par les obstacles, son caractère n'étoit plus le même. Ses meilleurs amis nous l'ont peint à cette époque comme un homme impatient, et ne pouvant supporter la contradiction, quoiqu'il lui arrivât souvent de contredire. L'ouvrage qu'il a écrit avec le plus de soin est celui dans lequel il a rendu compte de sa querelle avec M. Monro. On y trouve de la saillie, du trait, et cette plaisanterie fine et déliée, si nécessaire pour répandre quelque intérêt sur les détails arides et minutieux dont les auteurs surchargent toujours ces sortes d'écrits. Malheureusement dans cette carrière, que tout homme honnête et délicat devroit s'interdire pour toujours, il faut être ou un peu satirique, ou très-ennuyeux; et celui qui prend la plume a bientôt fait son choix. Il s'agissoit de savoir qui de MM. Hunter ou Monro avoit parlé le premier de l'origine et du véritable usage des vaisseaux lymphatiques, des injections de l'épididyme (1) et des conduits excrétoires de la glande lacrymale. Déja Harder avoit observé ces derniers dans le daim, Stenon et Duverney dans le bœuf, Santorini et Winslow dans l'homme; mais ils avoient échappé aux recherches de Morgagni, de Haller et de Zinn; et il est permis de se glorifier d'un succès que ces grands anatomistes n'avoient point obtenu (1). Dès l'année

(1) Il s'agissoit des vaisseaux de l'épididyme, et de ceux du corps du testicule.

(2) M. Monro a fait connoître en 1753 un procédé pour rendre

1745, Haller avoit rempli de mercure les vaisseaux de l'épididyme et ceux du testicule; ce qui diminue le prix attaché par MM. Hunter et Monro à cette prétendue découverte (1).

Lorsque M. Hunter commença à enseigner l'anatomie, on regardoit les vaisseaux lymphatiques comme un prolongement d'un ordre particulier d'artères connues sous le même nom, et on pensoit qu'elles formoient ensemble un système de circulation propre à la lymphe, et comparable à celui du sang dans les artères rouges. MM. Hunter et Monro prouvèrent que tous les vaisseaux lymphatiques, semblables aux lactées, étoient veineux et absorbans, et qu'ils s'ouvroient dans les cavités, et sur toutes les surfaces internes ou externes du corps humain.

Ils trouvèrent des preuves de cette assertion dans les effets des venins et de plusieurs contagions dont les progrès suivent les traces des vaisseaux et des glandes lymphatiques. La facilité avec laquelle l'injection y pénètre lorsqu'elle est épanchée dans le tissu cellulaire est une autre démonstration de cette doctrine. Suivant eux, les veines sanguines sont incapables de

---

leur préparation facile; et M. Hunter a prouvé qu'il les avoit démontrés en 1747. Voyez Observations anatomical and physiological wherein d.r Hunter, etc. 1758; et les Medical commentaries de M. Hunter. London 1762.

(1) Des témoignages authentiques ne permettent pas de douter que MM. Hunter ne les aient injectées en 1752 (a). Les observa-

(a) Voyez le cap. I des Medical comment. de M. G. Hunter, 1762.

toute absorption, et tous les vaisseaux qui contiennent de la lymphe se réunissent par eux-mêmes, ou par leurs communications, au conduit thorachique (1).

Cette opinion, qui est maintenant la plus généralement répandue, appartient-elle à M. Hunter ou à M. Monro ? Celui-ci l'a publiée dans une dissertation en 1755, et deux ans après (2) il en a traité plus en détail dans un ouvrage très-curieux sur l'origine de ces vaisseaux. M. Hunter avoit exposé la même théorie dans ses leçons dès l'année 1746, et, parmi les témoins qu'il cite pour garans de cette réclamation, on distingue les noms de MM. Cullen, Black (3), Watson (4). Mais M. Monro en avoit-il eu connoissance ? .... Gardons-nous de répéter ce qu'ils se sont dit mutuellement dans la chaleur d'une dispute dont nous désirerions pouvoir effacer le souvenir. Pourquoi

---

tions de M. Monro sur le même sujet ont été publiées en 1765 (a) et 1755 (b) : mais ce dernier ne s'est point borné à l'injection de ces corps glanduleux; il les a décrits dans plusieurs animaux, et l'on peut dire, à sa louange, qu'en le lisant on oublie le sujet de la dispute pour ne s'occuper que du mérite même de ses recherches.

(1) Meckel ne pensoit pas sur tous ces objets comme MM. Hunter et Monro.

(2) *De venis lymphaticis et de earum origine*. Edimb. 1757.

(3) Medical comment., p. 22.

(4) *Ibid*. p. 9.

(a) Dans les Essais de médecine d'Edimbourg.

(b) Dans une dissertation intitulée : *Dissertatio inauguralis de testibus et semine in variis animalibus*. Edimb. 1755.

faut-il que l'histoire des sciences, qui n'est destinée qu'à éclairer les hommes, soit souillée de leurs haines! N'est-ce pas donner trop d'importance à des querelles d'un moment que de vouloir en instruire la postérité? Et ceux qui se font de semblables procès ne s'épargneroient-ils pas la peine de l'information, s'ils réfléchissoient que dans une affaire de ce genre, comme dans tant d'autres, les juges prononcent quelquefois sans avoir lu les pièces?

L'honneur d'avoir fait connoître l'origine des vaisseaux lymphatiques n'appartient, au reste, ni à M. Hunter ni à M. Monro : le docteur Nouguez, dans un ouvrage publié en 1726, à la tête duquel il a pris le titre de démonstrateur d'histoire naturelle au Jardin du roi à Paris, a clairement exposé la fonction absorbante de ces vaisseaux, leur origine des différentes cavités et surfaces du corps humain, et même les usages des artères blanches, avec lesquelles il n'ignoroit pas que les veines lymphatiques n'avoient aucune connexion.

N'oublions pas de dire qu'en rendant cette justice au docteur Nouguez, nous ne faisons que traduire les expressions de M. Simmons, savant médecin anglais (1), et un de nos plus célèbres associés, qui, dans un éloge de M. Hunter, a eu le courage d'enlever à deux de ses compatriotes une découverte que l'opinion publique leur attribue, pour la rendre à un anatomiste

(1) M. Simmons est aussi très-recommandable par ses connoissances anatomiques.

français, son véritable auteur. Puisse cet exemple d'impartialité, également honorable pour les deux nations, avoir beaucoup d'imitateurs ! Et montrons-nous aussi justes que M. Simmons en avouant que si le docteur Nouguez a connu l'origine et les fonctions des vaisseaux lymphatiques avant MM. Hunter et Monro, ceux-ci l'ont surpassé, ainsi que la plupart des modernes, dans l'exposition anatomique de ces mêmes vaisseaux ; et ajoutons que M. Hewson (1), digne élève de M. Hunter, en a démontré le système dans l'homme et dans plusieurs animaux, avec une précision qui n'est point assez connue des médecins.

Les découvertes, les inventions, sont de toutes les propriétés celles que l'homme acquiert et qu'il possède le plus légitimement ; ce sont aussi celles qu'il partage le moins, et qu'il défend avec le plus d'opiniâtreté ; sans doute parce qu'étant le fruit de ses idées, de ses combinaisons, leur existence se confond avec la sienne, et que les lui enlever ce seroit lui ravir une partie de lui-même. M. Hunter étoit du nombre de ceux auxquels cette privation auroit le plus coûté. M. Jean Hunter son frère lut en 1780, à la Société royale de Londres, un mémoire sur la structure et les vaisseaux du placenta, et sur sa connexion avec l'utérus. M. Guillaume Hunter réclama l'antériorité

(1) M. Simmons, dans An account of the and writings of the life late W. Hunter, p. 39, a publié des détails intéressans sur la vie de M. Hewson. On en trouve aussi dans la Traduction latine des Observations de cet anatomiste par M. Hahn.

avec chaleur (1), et l'intérêt de la gloire divisa deux frères, dont aucun motif n'avoit encore altéré l'union. M. Hunter s'étoit sans doute aperçu qu'il poussoit trop loin cette inquiétude ; il est au moins permis de le soupçonner, en lisant son supplément à la première partie de ses Commentaires, où il semble vouloir s'excuser lorsqu'il dit que l'on ne peut ressentir l'enthousiasme, qui seul accélère le progrès des sciences, s'en tenir fortement à l'honneur d'y avoir contribué, et qu'il n'y a point de grand anatomiste qui n'ait été engagé dans quelque grande querelle. On peut assurer qu'il n'a rien manqué à M. Hunter, même sous ce dernier rapport, pour être mis au premier rang.

L'homme est pour lui-même une énigme d'autant plus inexplicable, qu'il se considère plus près de son origine ou de sa fin ; et l'agent par lequel sa fibre commence ou cesse de palpiter, les premiers et les derniers battemens de son cœur sont également soustraits à ses connoissances et à ses recherches : mais s'il ne peut s'élever jusqu'à la source de son être, il peut au moins jeter un regard curieux sur son développement et observer sa décadence.

M. Hunter a rempli le premier de ces deux objets en publiant son ouvrage sur l'utérus, considéré dans l'état de grossesse. La beauté, l'exactitude et le nombre des planches dans lesquelles cet organe et le fœtus sont représentés en grandeur naturelle et à toutes les époques

(1) Le mémoire que M. G. Hunter a lu à ce sujet dans les assemblées de la Société royale n'a point été publié.

de leur accroissement, rendent ce traité précieux à l'anatomie et à la médecine (1). L'embryon, recouvert de ses enveloppes, adhère à la face interne de l'utérus par un tissu cotonneux et vasculaire, dont l'expansion forme une membrane qui se réfléchit sur le corps de l'enfant, et que M. Hunter a désignée sous le nom de *decidua* (2). C'est dans l'épaisseur de cette membrane que se développe le placenta, qui pendant les premières semaines n'offre qu'une vésicule appelée ombilicale, et dans lequel M. Hunter a distingué deux portions: l'une, que l'on injecte en poussant le fluide dans les vaisseaux de l'utérus, auquel elle appartient; l'autre, qui sans doute est l'épanouissement de la vésicule ombilicale et qui reçoit le sang du cordon. Moins l'accroissement de l'enfant est avancé, plus la membrane cotonneuse, décrite par M. Hunter, adhère à l'utérus, et plus l'étendue respective du placenta est considérable. De la théorie de M. Hunter, ou plutôt de son exposition anatomique (3), se déduit l'explication d'un grand nombre de phénomènes, tels que les douleurs et les dangers de l'avortement, la sortie du fœtus dans l'accouchement naturel et la circulation du sang dans des vaisseaux, soutenus par une substance pulpeuse qui

(1) Il est intitulé : *Anatomia uteri gravidi tabulis illustrata.* L'auteur l'a commencé en 1751, et publié en 1774.

(2) En 1739 et 1740 Haller en avoit parlé sous le titre de *Membrana media.*

(3) Voyez, dans le tom. I, p. 351 des Mémoires de la Soc. royale, un abrégé de la doctrine de M. Hunter que j'y ai inséré, en rapportant des observations qui me sont particulières sur le même sujet.

s'attache étroitement à l'utérus, croît, se développe avec lui et peut s'en séparer sans qu'il se fasse aucune rupture dans ses fibres : admirable prévoyance de la nature, dont les lois si souvent contredites par les hommes, en ordonnant les rapports des êtres, ont toujours mesuré l'intimité de leur connexion sur ce qu'exigent leurs besoins, c'est-à-dire, leur conservation ou leurs plaisirs.

Les belles planches de M. Hunter seroient encore plus utiles, si les explications qu'il y a jointes étoient accompagnées d'un texte ou description des organes qu'il a si bien représentés. C'étoit aussi son projet; il en avoit même commencé l'exécution. M. Simmons, en nous transmettant le plan de cet ouvrage, tel qu'il a été écrit de la main de M. Hunter, ajoute que ce savant avoit fait les recherches les plus multipliés sur la nature, la forme et l'accroissement des concrétions de toute espèce qui se forment dans le corps humain; qu'il les avoit fait dessiner avec beaucoup de soin, et que tous ses travaux sont restés incomplets (1).

---

(1) Au milieu des éloges mérités que nous donnons à M. Hunter, qu'il nous soit permis de soumettre à une juste critique quelques-unes de ses productions.

Dans l'une, il s'est élevé contre la section de la symphyse du pubis. Cet écrit contient plutôt l'opinion de M. Hunter que ses motifs, qui n'y sont que sommairement exposés. Quand bien même les recherches et expériences de M. Sigault sur cette opération se réduiroient à prouver que l'on a coupé impunément la substance qui unit les os pubis; que cette division a été faite sans qu'aucun organe important ait été déchiré; qu'il s'y est formé une cicatrice solide, et que l'écartement qui en est résulté,

Il n'y a point de connoissance positive qui n'ait détruit quelque fable : toute la force et la hauteur des géants n'ont pu tenir contre les lumières de l'anatomie comparée. Les os énormes du fameux Teutobochus,

---

quelle qu'ait été son étendue, a rendu facile un accouchement qui offroit de grands obstacles : ces résultats, qui ont tout le mérite de la nouveauté, auroient dû mériter à l'inventeur plus d'égards que M. Hunter ne lui en a témoigné dans sa réfutation. Ses réflexions sur l'usage du forceps dans la pratique des accouchemens annoncent d'ailleurs un médecin sage. Il mettoit toute sa gloire et son adresse à s'en passer, loin de les faire consister comme tant d'autres, à s'en servir. Nous sommes encore de son avis lorsqu'il expose combien il est important en médecine de ne publier des procédés qu'après leur avoir donné un certain degré de perfection : tant on doit redouter, soit la stupide crédulité des malades subjugués par la mode, et livrés sans réserve aux remèdes nouveaux, soit la hardiesse coupable des empiriques, qui, prompts à expérimenter, multiplient en même temps les essais et les victimes.

Il faut que les hommes soient malheureux et infirmes depuis bien long-temps, puisque l'histoire de leurs calamités et de leurs souffrances se perd dans l'obscurité des siècles les plus reculés. La plupart des auteurs avoient pensé que le mal vénérien étoit le produit d'une contagion communiquée à l'Ancien Monde par le Nouveau, et répandue depuis l'époque de sa découverte. Cette origine a été niée par quelques écrivains, au nombre desquels M. Hunter s'étoit rangé. Il avoit principalement insisté dans son mémoire, lu en 1774 à la Société royale de Londres, sur l'autorité de Pierre Martyr, que le feu docteur Musgrave lui avoit ensuite rendue suspecte; mais il n'avoit point cité M. Sanchez dans l'ouvrage duquel le témoignage de Pierre Martyr est non seulement apprécié, mais qui s'est encore efforcé d'établir que parmi les injustices faites aux habitans du Nouveau Monde on doit compter l'inculpation qui les accuse de nous avoir fait ce funeste présent.

M. Simmons assure que M. Hunter n'a point publié sa disser-

ceux des Mamas ou Mamutes des Ostiaques, ceux que Delisle apporta de Sibérie, et le baron de Longueil (1) des bords de l'Ohyo en Amérique, ont été reconnus pour des os d'éléphant. M. Daubenton (2) les a comparés avec le squelette de celui de la ménagerie royale, disséqué par Duverney, et il n'a observé entre eux que des différences accessoires relatives à la largeur, à la longueur ou à la courbure, et si légères d'ailleurs, que les os de plusieurs squelettes humains, considérés suivant les mêmes proportions, qui lui ont paru différer plus entre eux que ceux de ces animaux. Il a trouvé dans les défenses ces plans de fibres qui se coupent et forment des arcades; caractère que l'on sait être celui de l'ivoire, et qui est particulier à l'éléphant. Il lui étoit donc permis de rapporter à cette espèce les grands ossemens qu'il avoit examinés; car il falloit qu'ils eussent appartenu à un éléphant ou à un autre animal qui eût plusieurs de ces caractères individuels, et tels qu'on

---

tation, parce que le docteur Musgrave lui avoit prouvé que plusieurs lettres de Pierre Martyr n'avoient été écrites que long-temps après leur date. Voyez ce que M. Sanchez a dit à ce sujet dans ses Recherches sur l'apparition du mal vénérien. Nous renvoyons aussi le lecteur à l'article de l'Eloge de M. Sanchez, dans lequel cet objet est traité.

(1) Il a rapporté des os et des défenses qui ressemblent à ceux des éléphans, et des dents qui sont analogues avec celles de l'hippopotame. C'est ce mélange qui rend les comparaisons difficiles.

(2) Voyez tom. XI de l'Histoire naturelle, et les Mémoires de l'Académie royale des sciences, 1762.

n'en connoît aucun. Ce dernier sentiment a cependant été adopté par M. Hunter, qui a rejeté celui de M. Daubenton, dans un mémoire publié parmi ceux de la Société royale de Londres; mais il offre une difficulté de plus que les autres systèmes, celle d'un quadrupède de la plus grande taille, que l'on ne retrouve plus; et il ne donne pas une meilleure explication des changemens qui doivent être arrivés, puisque cet animal, quel qu'il soit, a disparu des contrées du Nord, où l'on n'en rencontre plus que les restes. Content d'en observer la disposition et d'en comparer la forme avec celle des objets qui lui sont analogues, l'anatomiste, qui s'élève rarement au-dessus de l'objet qu'il considère, doit laisser au génie la gloire de rechercher et de nous dire si ces climats qu'un froid continuel resserre ont été, dans un autre ordre de choses, brûlés par les ardeurs du midi; si là où végète la mousse rampante on a vu croître le lis superbe; si le même sol doit nourrir successivement l'hippopotame et l'ours blanc, ou s'il n'est pas possible que certaines races d'animaux acclimatés à force de soins aient été détruites par des circonstances particulières dans un pays très-éloigné de celui qui leur étoit destiné par la nature.

La célébrité littéraire nuit moins à Londres que par-tout ailleurs à celle que donne la pratique de la médecine. L'une et l'autre se réunirent en faveur de M. Hunter, et portèrent sa réputation et sa fortune au plus haut comble: jugeons-le par l'usage qu'il fit de ses richesses. Il aimoit l'anatomie avec passion; il

cultivoit ensemble toutes les branches de l'histoire naturelle ; personne n'étoit plus sensible aux beautés de l'ancienne littérature grecque et latine, et dès sa plus tendre jeunesse il avoit recueilli quelques médailles. Auquel de ces goûts se livra-t-il ? A tous, parce que tous, parce que son courage, son activité et ses moyens peuvent y suffire ; mais il commencera par celui qu'il sera le plus sage, le plus utile de satisfaire.

Il ne perd point de temps à faire des essais en petit, à réunir des échantillons. Son premier projet est grand et digne, soit de la hardiesse de ses vues, soit des sacrifices qu'il se propose de faire à leurs succès. Il achète un terrain, il y élève à grands frais un monument qu'il consacre à l'anatomie et à l'histoire naturelle. Dans cet édifice où le luxe est permis, parce qu'il le destine à des usages publics, un bel amphithéâtre doit servir à l'enseignement ; et dans un superbe cabinet où tout, jusqu'à la lumière, est disposé avec art, seront classés les morceaux de différens genres qu'il rassemble de toutes parts, les pièces anatomiques qu'il fait préparer, auxquelles il travaille lui-même. Bientôt il y ajoute les riches collections de Sandys, de Hewson, de Blackall, de Flaconar, anatomistes célèbres : les organes du tissu le plus pulpeux, le plus délicat, disséqués, injectés par ces grands maîtres, sont rangés suivant l'ordre de leurs usages ; l'on y voit les instrumens des différentes fonctions, pris dans toute l'étendue du règne animal, former des séries croissantes et décroissantes, suivant qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche de

l'homme, qui est le premier modèle. Les artères et les veines remplies d'un fluide étranger; la lymphe remplacée par le mercure, dont l'éclat brille au travers des membranes; des milliers de ramifications dégagées de leur parenchyme; des viscères plongés dans des fluides où ils conservent leur souplesse; les ressorts de la vie et des mouvemens développés aux yeux avides des spectateurs; les véritables formes ménagées; la putréfaction suspendue; l'appareil imposant de tant de corps, dont le silence et l'immobilité parlent éloquemment à la pensée: tout, au milieu de ces merveilles, annonce à l'homme la grandeur et les bornes de son industrie.

Ce tableau ne comprend qu'une partie du cabinet anatomique de M. Hunter. Auprès des organes considérés dans l'état de santé se trouvent ceux que les maladies de différentes espèces ont dénaturés; et ces foyers de tant de douleurs et de tant de morts étoient des énigmes pour tout autre que pour M. Hunter, qui seul en savoit le mot et pouvoit les expliquer.

C'étoit dans ce musée qu'il faisoit ses leçons d'anatomie, de médecine et d'accouchement: ne parlant que de ce qu'il connoissoit bien, ayant autour de lui les preuves de ses assertions, et toujours prêt à les démontrer, ses paroles sembloient être autant d'oracles. De là cet empressement avec lequel on a suivi, sur-tout pendant les dernières années de sa vie, les leçons qu'il faisoit en petit nombre, et dans lesquelles il avoit concentré tous ses principes et sa doctrine. Il avoit, comme

Ruysch, de la véhémence : il s'écrioit souvent avec ce grand homme : Venez et voyez (1): et il pouvoit en effet parler aux yeux. Devenu sévère dans sa critique autant que dans ses mœurs, il ne faisoit et ne vouloit point qu'on lui fît de grace. Il regardoit la foiblesse dans le caractère comme un des plus grands défauts, parce qu'elle n'ose faire le bien ni s'opposer au mal. M. Hunter étoit en médecine et parmi ses confrères une sorte de censeur pour lequel on n'avoit pas autant d'amitié que d'estime. Ce dernier sentiment, dont il étoit digne, lui suffisoit, et il y avoit peu de personnes dont il en attendît un autre : mais ce ressort, cette énergie, dont il aimoit tant à donner des preuves, sont opposés au désir de plaire, à l'amabilité, qualités douces, affectueuses, aussi sûres d'obtenir que promptes à montrer de l'indulgence, et qui répandent sur les imperfections des hommes un voile dont l'illusion les rend plus supportables. Sans doute il auroit mieux valu qu'il eût réuni la douceur de l'esprit à la vivacité de la pensée, la modération dans les actions à la hardiesse dans les desseins, l'impartialité du jugement à la chaleur de l'imagination : mais ce degré de perfection est-il possible ? Peut-on reprocher aux hommes vifs et bouillans une impétuosité qui tend d'elle-même vers le bien et sans laquelle la scène du monde ennuieroit peut-être par son uniformité ?

---

(1) *Veni et vide*. C'étoit le mot de Ruysch.

Une belle suite de coraux et de coralines recueillis et mis en ordre par Ellis, les coquilles et les litophytes conservés par Fothergill, furent, dans un autre temps, ajoutés à la collection de M. Hunter. Il ne mit pas moins de choix et de magnificence dans la disposition des médailles et des livres qui ornoient son cabinet. Les premières ont été décrites par M. de Combe son ami, dans un bel ouvrage (1) que M. Hunter a dédié à la reine d'Angleterre. Parmi ces livres, plusieurs originaux précieux ont été cités par le docteur Harwood(2); et M. Hunter a fait lui-même sur une édition de Théocrite qui a paru en 1495 (3) à Venise, des remarques curieuses qui avoient échappé à tous les bibliographes. Il étoit trop exact pour annoncer publiquement un goût dans lequel il n'auroit pas excellé; et ses connoissances, quelqu'étrangères qu'elles paroissent à la médecine, lui furent d'un grand secours, soit comme un délassement au milieu de ses travaux, soit pour en imposer à ces esprits forts qui n'estiment un médecin qu'autant qu'ils trouvent en lui un mérite indépendant de son état; soit pour son propre bonheur, sur-tout dans quelqu'un de ces instans où l'homme instruit a besoin des consolations de l'amour-propre.

---

(1) Voyez la préface de la première édition des Auteurs classiques grecs et latins, par le docteur Harwood.

(2) *Nummorum veterum populorum et urbium qui in museo Guilleimi Hunter asservantur descriptio, figuris illustrata operâ et studio Caroli Combe.* in-4.°. Lond. 1783.

(3) Grand in-fol. Venise, 1495.

Sans cesse appelé auprès des grands, nommé médecin de la reine d'Angleterre, il y parut toujours avec ce caractère d'assurance et de fierté qui s'ennoblit lorsqu'on a la hardiesse de le porter à la cour.

Il a toujours, et sur-tout vers la fin de sa vie, donné de grandes marques de courage et de fermeté. Quoique les attaques de goutte auxquelles il étoit sujet fussent devenues plus fréquentes et plus irrégulières (1), il n'interrompit point ses travaux; et, treize jours avant de succomber aux atteintes de ce mal, il voulut faire une leçon de chirurgie qu'il avoit annoncée. Elle touchoit à sa fin lorsque, abattu par la douleur, il perdit la parole et s'évanouit au milieu d'un auditoire consterné. Pendant les jours suivans le mal ne fit que s'accroître, mais son ame conserva toute sa force. « Je voudrois, disoit-il à M. de Combe son ami, qu'il me fût possible de tenir la plume, j'écrirois combien il est facile et doux de mourir (2) ». Ce dernier trait, digne du stoïcisme le plus sévère, nous peint assez le caractère de M. Hunter. Il est des vertus dont le charme attendrit, parce qu'on trouve en soi quelques-uns des sentimens qui les produisent; il en est d'autres qui causent plus de surprise que d'intérêt, parce qu'elles sont étrangères au plus grand nombre : couverts de chaînes de toute

(1) En 1783.

(2) Il est mort le 30 mars 1783. M. Simmons, pag. 51 et 52 de la vie de M. Hunter, nous apprend que l'on a trouvé parmi les papiers de cet anatomiste, 1.° des leçons qui servoient d'introduction à ses cours; 2.° des observations sur l'art des accouchemens.

espèce, comment la plupart des hommes ne mourroient-ils pas en esclaves? Mais parmi ces chaînes il en est de si douces, de si respectables, qu'il sera toujours plus facile d'admirer que d'imiter ceux qui, comme M. Hunter, meurent sans regret, parce qu'ils ont vécu sans dépendance.

Lorsque M. Hunter fut nommé notre associé étranger, il nous adressa une lettre remarquable par la manière dont il y parloit de sa reconnoissance et de nos travaux. « Parmi les marques de considération que » j'ai reçues, celles que mes confrères m'ont données, » nous écrivoit-il, m'ont toujours paru les plus agréa» bles, parce qu'elles sont les mieux senties et les plus » difficiles à obtenir. On m'a dit, ajoutoit-il, que vos » travaux étoient pénibles, mais n'en soyez ni surpris » ni découragés; car le peu de bien que j'ai fait est ce » qui m'a coûté le plus de peine et ce qui a rencontré » le plus d'obstacles. »

Le cabinet de M. Hunter doit, conformément à ses dernières volontés, rester pendant trente ans à Londres, d'où il sera transporté à Glascow; mais il a perdu la plus grande partie de son mérite. Les morceaux précieux et rares qu'on y admire n'ont pas été disposés seulement pour plaire aux yeux: chacune des parties de ce bel ensemble étoit, sous la main de M. Hunter, un foyer d'instruction et de lumières; et leur réunion devoit être considérée comme un dépôt où sa mémoire retrouvoit le tableau de toutes ses idées, le précis de toutes ses observations. Au milieu de son cabinet, M. Hunter étoit plus savant; et sa collection prenoit

elle-même une nouvelle face et inspiroit un nouvel intérêt. Maintenant la chaîne de toutes ces vérités est rompue; tout est muet dans ce vaste édifice, ou plutôt tout y annonce la perte d'un grand homme, dont les débris méritent encore des hommages, en ajoutant à nos regrets.

LAMURE (DE).

FRANÇOIS DE BOURGUIGNON BUSSIÈRE DE LAMURE, seigneur de Lamure, doyen des professeurs royaux de l'Université de médecine de Montpellier, membre de la Société royale des sciences de la même ville, affilié régnicole de la Société royale de médecine, naquit le 11 juin 1717, au fort Saint-Pierre de la Martinique, de François de Lamure, commandant du quartier de Macouba dans la même île (1), et de Marianne Ferry.

La famille de M. de Lamure est originaire de Provence, et des titres authentiques font remonter sa noblesse jusqu'au quinzième siècle.

Il reçut sa première éducation à Nantes (2); il fit ses humanités à la Flèche (3) d'où il repassa à la Martinique. Revenu en France par Marseille (4), ce fut en 1737 qu'il prit ses premières inscriptions dans l'Université de médecine de Montpellier, où trois années après (5) il reçut le grade de docteur.

(1) Il étoit chevalier de l'ordre royal et militaire de St.-Louis.

(2) Il y fut envoyé en 1724.

(3) Il y demeura jusqu'à la fin de l'année 1733.

(4) En 1736.

(5) En 1740.

La guerre ayant interrompu toute communication entre l'Amérique et la France, M. de Lamure se trouva dépourvu des secours de sa famille.

Les jeunes gens qui se disposent à paroître sur la scène du monde ont pour l'ordinaire à combattre la bonne ou la mauvaise fortune, et de ces deux ennemis le dernier n'est pas toujours le plus à redouter.

M. de Lamure, reçu docteur à vingt-trois ans, ne trouva ni malades à traiter, ni place à remplir. Les routes nombreuses de l'intrigue répugnoient toutes à sa délicatesse; il ne connoissoit d'ailleurs que les seuls étudians en médecine, et il n'étoit connu que d'eux: il ne les quitta point. Il ouvrit des conférences dans lesquelles il leur expliquoit les Instituts et les Aphorismes de Boërrhaave; le modique honoraire qu'il en retiroit lui servoit pour sa subsistance, et l'estime qu'il avoit inspirée suffisoit à son ambition; sentiment toujours foible lorsque les premiers besoins ne sont pas satisfaits.

En essayant ainsi ses forces, on découvrit et il s'aperçut qu'elles étoient grandes. Une mémoire des plus heureuses et un esprit juste, une élocution facile, une manière agréable, du talent avec de la gaieté et du désintéressement sans fortune, étoient les qualités que l'on remarquoit en lui. Il commença un cours d'anatomie et de physiologie, qui eut un grand succès; et les étudians, dont jusqu'à cette époque il avoit été l'ami, le reconnurent alors pour leur maître.

Ainsi croissoit sa renommée : il fréquentoit les hôpi-

taux ; il méditoit sur l'art de guérir ; tout ce que l'étude, l'expérience et la réflexion lui montroient d'utile et de vrai, il s'empressoit de le transmettre à ses nombreux élèves. Une émulation commune les animoit tous et les faisoit marcher rapidement, eux vers l'instruction et lui vers la célébrité.

C'est un bel art que celui de l'enseignement! Quand en effet l'homme offrit-il à l'homme le témoignage le plus flatteur de son respect? Ce fut sans doute lorsqu'il se tut pour écouter son semblable, pour recueillir ses paroles, pour se pénétrer de son esprit. Comme M. de Lamure s'exprimoit avec clarté et que son discours avoit du mouvement, on l'entendoit et il intéressoit toujours. Pour agir sur l'imagination, il n'avoit pas besoin de la tromper. Il a enseigné pendant plus de quarante années, et l'on n'auroit pas à lui reprocher un seul système.

Aux leçons d'anatomie et de physiologie, il ajouta successivement celles de matière médicale et de médecine pratique. Les étudians y trouvoient des connoissances positives ; avec lui ils fixoient leurs idées et ils arrêtoient leur jugement, condition sans laquelle on ne peut faire de progrès dans une étude quelconque : car on se fatigue de beaucoup apprendre sans rien savoir, et de rassembler des faits sans s'en servir.

M. de Lamure étoit bien loin de croire que ses leçons pussent tenir lieu de toute autre étude ; il prenoit au contraire beaucoup de peines pour diriger les lectures de ses élèves, et pour leur indiquer le meilleur usage à faire d'une grande collection de livres.

Parmi les diverses combinaisons dont les livres sont susceptibles, une des plus curieuses, et, quoique bizarre, une des plus utiles, seroit peut-être de les distribuer, à la manière des naturalistes, en classes, ordres, genres, et espèces, de sorte que les originaux, mis en tête de leurs dérivés, dominassent sur tous ceux que l'on jugeroit avoir emprunté leur style, leurs formes, leur marche ou leurs sujets. On verroit alors un petit nombre de grandes idées et de principes féconds marquer les premières places; à des ouvrages d'un petit volume, mais d'un grand sens, se rapporter les filiations les plus étendues : on verroit les grands modèles, suivis au loin du servile troupeau des traducteurs, des imitateurs et des copistes, tenir seuls et sans cortége la route de l'immortalité; et l'œil distinguant sans peine dans cette foule immense les auteurs (1) d'avec les écrivains, on ne consumeroit point, à chercher les sources de l'esprit et du savoir, un temps toujours perdu lorsqu'on est éloigné d'elles.

Malgré sa réputation et ses talens reconnus, peut-être même à cause de sa réputation et de ses talens, M. de Lamure eut beaucoup de peine à obtenir une place parmi les professeurs royaux de l'Université de médecine de Montpellier. M. Fitz-Gérald étant mort en 1748, personne ne douta qu'il ne fût nommé son successeur. Il se présenta en effet au concours (2);

---

(1) *Autor vel auctor*, ab augendo.

(2) MM. Gourraigne, Fitz-Maurice, Farjon, Petiot, Serane et Imbert, concoururent avec lui.

mais son nom ne fut pas même inscrit parmi ceux des trois sujets qu'il est d'usage de présenter au roi. Le public et les étudians en gémirent, et M. de Lamure en fut tellement découragé qu'il cessa tout travail : mais comme il avoit du caractère, il ne s'abandonna point à de vains regrets; il partit et il vint discuter ses intérêts devant le chancelier d'Aguesseau. L'injustice étoit consommée : M. de Lamure n'en fut pas moins écouté; personne ne parloit aussi bien que lui de la médecine. Séduit par ses discours, M. d'Aguesseau voulut être convaincu par l'examen de ses écrits (1). Toutes les autorités s'étant réunies en sa faveur, il reçut (2) la promesse de la première place vacante parmi les professeurs royaux de l'Université de médecine de Montpellier, et il partit pour cette ville, je ne dirai pas triomphant, il avoit trop d'esprit pour s'énorgueillir d'un petit succès; mais content de voir se renouer la chaîne de ses travaux et d'espérer qu'il recevroit un jour la récompense à laquelle il avoit borné tous ses vœux.

Pendant son séjour à Paris, M. Hilaire Mercier, l'un de ses plus anciens amis, le retrouva, l'appuya de son crédit et le força d'accepter une somme dont il n'avoit pas prévu qu'il pourroit avoir besoin. Non

---

(1) *Quæstiones medicæ* 12 *pro cathedra vacante*, *anno* 1749. M. de Lamure publia aussi alors, 1.° *Pathologicarum de febre et palpitatione lectionum vindiciæ et examen responsionis d.ⁿⁱ Serané ad scripium præcedens.* 2.° *Examen animadversionum d.ⁿⁱ Petiot in parergon de anevrismate conscriptum.*

(2) A la fin de l'année 1749.

seulement M. de Lamure ne l'oublia point, mais il rendit sa reconnoissance publique en lui dédiant son meilleur ouvrage. « Tu savois, lui dit-il (1), que ma » situation exigeroit d'autres secours que des conseils; » tu m'as cherché, et tu m'as découvert; plus tu as » pris soin de cacher ce service, plus il est indispen» sable que je le publie. Souvent, ajoute-t-il, l'adver» sité m'a fait connoître qu'il étoit doux d'être heureux » par mes amis; tu tiens, mon cher Mercier, le premier » rang parmi eux; mais permets-leur de croire que » tu ne le dois qu'à l'ancienneté de notre liaison ». Ami délicat il craignoit d'offenser ceux (2) qu'il avoit laissés loin de lui, et ce souvenir obligeant ne pouvoit déplaire à M. Mercier, dont il avoit accepté le bienfait et que tant d'autres motifs plaçoient le plus près de son cœur.

Plus on avance dans l'histoire de M. de Lamure, je ne dirai pas plus on l'admire, je dirai plus on l'aime. Cet homme vertueux et sensible, au sort duquel il est impossible de ne pas s'attacher, reprit à Montpellier ses premières habitudes de travail et d'enseignement. M. Rideux, doyen des professeurs

(1) Epître dédicatoire de l'ouvrage intitulé : Recherches sur la cause de la pulsation des artères, sur les mouvemens du cerveau et sur la couenne du sang, par M. de Lamure, à Montpellier, in-8.°, 1769.

(2) MM. de Castillon, procureur-général du parlement de Provence, Venel, Moulton de Genève, Daumont et Lebrun, ont aussi été ses amis intimes. C'est le dernier qui m'a fourni les renseignemens dont je me suis servi pour écrire cet Éloge

royaux, mourut en 1750, et il lui succéda. Toute la ville applaudit à ce choix; les étudians allumèrent des feux : quelques précautions qu'il eût prises pour contenir leur joie, elle éclata, et il vit se multiplier de toutes parts les marques de l'allégresse publique.

Ses leçons à l'Université ne l'empêchèrent pas d'en faire aussi de particulières en faveur des étudians : il tenta de nouveau diverses expériences sur des animaux; sa pratique s'accrut. Les jeunes médecins formés à son école le consultoient de toutes parts; il travailloit à la rédaction de plusieurs ouvrages, et son temps suffisoit à peine à tant d'occupations.

Pourquoi, dit froidement la critique, faire tant de choses à la fois? Mais est-on le maître de fixer sur un seul point l'activité d'un esprit qui s'applique à tout? Qui sait s'il ne faut pas que plusieurs efforts concourent en même temps à l'agrandir; si cet état violent n'est pas indispensable pour que les grandes combinaisons s'opèrent? Et pourquoi voudroit-on que la jeunesse et la vigueur de l'âme obéissent à des lois que nul n'a droit de leur dicter?

Animé par ce zèle qui produit les grands ouvrages et qui mène aux grandes réputations, M. de Lamure composoit alors un Traité de médecine dont il a publié des sommaires (1) très-recherchés, une physio-

---

(1) Tels sont les ouvrages suivans :

1.° *Primæ lineæ pathologicæ.*

2.° *Primæ lineæ therapeuticæ.*

3.° *Positiones semeïoticæ.*

logie dont on connoît le compendium, qu'il dictoit à ses élèves (1), et un ouvrage sur la matière médicale auquel il n'a pas mis la dernière main, et que l'on a imprimé avec tant d'imperfections (2) qu'il n'a pu se dispenser d'en faire un désaveu public.

M. Fises, praticien célèbre, étant mort en 1769, M. de Lamure, plus occupé que jamais de l'exercice de la médecine, fut alors enlevé pour toujours à ses travaux littéraires. Cependant il continua de remplir ses fonctions à l'Université; et lorsqu'on le félicitoit sur le plaisir qu'il faisoit toujours à ses auditeurs, c'étoit dans ma jeunesse, disoit-il, qu'il falloit m'entendre! Réponse très-remarquable, soit parce que cette sorte de modestie se trouve rarement dans les vieillards, soit parce qu'il disoit alors une vérité que l'on n'a point assez sentie.

Combien en effet cette jeunesse dont on se méfie tant n'a-t-elle pas opéré de prodiges! Combien est féconde cette chaleur qu'elle met à tout! Infatigable et généreuse, elle ne recueille que pour répandre. S'agit-il d'enseignement : par combien de moyens le jeune homme que de grands talens y appellent, frappe

---

4.° *Positiones medico-chirurgicæ de suppuratione.*

5.° *Positiones ex physiologia generali corporis humani depromptæ.* En 1781.

(1) Il dictoit à ses élèves un *Compendium anatomico-physiologicum* qui n'a point été imprimé.

(2) Nouveaux élémens de matière médicale, extraits des leçons de M. de Lamure. A Amsterdam et à Montpellier 1784.

à la fois l'attention de son auditoire! Comme on aime le contraste de son savoir avec son âge, et celui de son ardeur avec sa modestie! Sa mémoire est riche en images, que son imagination embellit; son discours est plein d'enthousiasme; il ne récite pas, mais il peint : avec quelle perfection il expose l'enchaînement des connoissances acquises! Avec quelle force il poursuit l'erreur! Avec quel respect il prononce les grands noms, même ceux de ses contemporains! L'envie n'a point encore pénétré dans son cœur; celui qu'une longue expérience a formé l'emporte sans doute par la précision des idées; il a rassemblé plus de faits, et la vérité lui est mieux connue; on y parvient plus difficilement avec l'autre, mais on la désire plus vivement, et il sait mieux la faire aimer. L'un, élevé au faîte de la gloire, ne voit que du repos dans l'enseignement; son langage est froid et sérieux : pourquoi s'agiteroit-il? Il n'a plus de souhait à former. L'autre est loin du but; il se hâte de l'atteindre, l'on marche et l'on avance avec lui. Ne semble-t-il pas que tous deux rempliroient leur tâche, l'un en fixant les règles de l'art dans des écrits, l'autre en les développant dans des leçons. Disons plutôt que, dans les grandes écoles, comme dans celles de Montpellier, il importe que la vérité soit annoncée par des savans de divers âges, afin que les élèves en connoissent tous les tons, qu'ils y trouvent des modèles de tous les genres, et que prenant des conseils de sagesse et de courage, ils sachent ce qu'ils doivent espérer ou craindre dans la carrière où ils sont entrés.

Cette facilité d'expression, cette douceur, cette sagacité, qui lui avoient concilié tous les suffrages dans l'enseignement, lui furent aussi d'un grand secours dans la pratique de la médecine. La confiance qu'il avoit inspirée étoit générale; ses talens étoient reconnus par tous les partis, par les étrangers comme par les nationaux; et c'étoit à Montpellier même, parmi les étudians qui se succédèrent en se transmettant toujours les mêmes sentimens de tendresse pour ce maître chéri; dans cette même école, où des bancs il avoit passé dans la chaire; où du plus jeune des élèves il étoit devenu le doyen des professeurs : c'étoit dans cette ville qu'il regardoit comme sa patrie, où, sans fatigue et sans efforts, il s'étoit environné de bonheur, d'estime et de gloire. Son secret avoit toujours été de ne vouloir de cette dernière qu'autant qu'il en falloit pour ne pas trouver les deux autres. Il réunissoit, disent ceux qui m'ont communiqué des mémoires sur sa vie, les qualités du médecin dont parle Baglivi; puissant par ses conseils, puissant par ses discours, *medicus sermone potens :* et du fond de l'Allemagne, de Haën écrivoit : Pourquoi vous adresser si loin? Consultez Lamure; c'est un médecin guérisseur.

Lorsqu'on cherche à se rendre compte des motifs de cette grande célébrité, on trouve qu'elle étoit due au caprice de la mode, pour laquelle il ne fit rien, et qui ne fit aussi rien pour lui; non à l'enthousiasme de la nouveauté; content de la place qu'il occupoit, il n'en chercha point d'autre; mais à une instruction profonde, à un esprit vraiment philosophique, à un

petit nombre d'écrits, qui décèlent un talent rare et qui attesteront à jamais que leur auteur fut un grand homme.

Ses travaux sur quelques points de physiologie ne le cèdent point à ceux de Haller. Deux questions importantes sur la pulsation des artères et sur les mouvemens du cerveau étoient encore indécises : M. de Lamure les a résolues, et il a attaché son nom à cette partie de notre histoire.

On sera peut-être étonné d'apprendre que le mécanisme du pouls, si souvent consulté par les médecins, leur ait été aussi long-temps inconnu. Jusqu'à Weitbrecht, c'étoit seulement à la dilatation des vaisseaux que l'on en avoit attribué la cause, sans la nier tout-à-fait: cet anatomiste déclara qu'il la regardoit comme insuffisante pour expliquer le battement des artères, qui, suivant lui, ne frappent le doigt qu'en se soulevant et en se déplaçant dans le sens de leur longueur.

C'est ce travail que M. de Lamure a suivi et perfectionné : ses nombreuses expériences en ont éclairé toutes les parties. Il s'est assuré d'abord que toutes les branches artérielles battent ensemble, à moins que le ressort de quelques-unes ne soit affoibli. Son second résultat a été, comme M. Weitbrecht l'avoit dit, qu'elles battent en se déplaçant; il a vu l'aorte se soulever par secousses le long de la colonne vertébrale; il a vu les artères des intestins et celles des espaces intercostaux se mouvoir de même; sur-tout il a prouvé que les pulsations des artères correspondoient aux contractions des ventricules du cœur, et

il a dit : Le cœur conserve encore ses mouvemens lorsqu'il est séparé des artères qui sont privées des leurs, dès qu'elles ne communiquent plus avec lui. D'ailleurs la pointe de cet organe se porte en devant et frappe les côtes, non lorsqu'il se dilate, mais lorsqu'il se resserre. De même, ce n'est point la dilatation, mais le déplacement des artères qui produit le pouls, et c'est l'impulsion donnée au sang par le cœur, et modifiée dans les flexuosités des canaux où (1) il circule, qui les anime et qui les soulève.

Pour le démontrer, il a fait sur l'artère crurale d'un chien vivant deux ligatures, entre lesquelles, toutes les fois qu'il a eu soin d'y comprendre une assez grande quantité de sang, le battement, sans être à beaucoup près aussi fort (2), a continué de se faire sentir (3).

---

(1) Ferrein appeloit ces sortes de déplacemens des mouvemens de conversion.

(2) J'ajoute cette circonstance qui s'est toujours offerte à moi dans mes expériences. M. de Lamure n'a pas fait la même restriction.

On lit dans Galien qu'ayant introduit un tube dans la cavité d'une artère, et ayant lié l'artère sur ce tube, il avoit toujours vu les battemens cesser au-dessous de la ligature. Harvey et Vieussens ont répété cette expérience avec un résultat contraire. On ne peut donc l'opposer aux partisans de l'explication donnée par M. de Lamure.

(3) Pour démontrer le soulèvement de l'artère, il a placé un doigt sous l'artère et un autre dessus : le premier n'a pas ressenti la pulsation que l'autre a éprouvée. On a contesté à M. de Lamure le résultat de cette expérience, qu'il faudra répéter avant que de prononcer définitivement sur ce sujet.

M. de Lamure a bien distingué ce mouvement du vaisseau d'avec le pouls produit par la pression du doigt, qui ne peut, selon la remarque de M. Jadelot, changer la forme ronde de l'artère sans rendre sa cavité plus étroite, et sans opposer un obstacle à la circulation dont ce canal est l'instrument.

Malgré la précision de ces idées et l'exactitude de ces preuves, M. de Lamure paroît avoir trop négligé la force inhérente aux conduits artériels qui sont musculaires (1), et trop diminué les effets de la pression latérale, que d'autres nient absolument (2). J'ai vu, comme Haller, des artères se renfler lorsqu'elles battoient; et dans plusieurs quadrupèdes ovipares cette dilatation est telle qu'on ne peut la révoquer en doute.

On sait que les efforts, tels que les cris, le rire, la toux, le vomissement et l'éternuement, poussent le sang vers la tête. Riolan avoit vu le cerveau, découvert à la suite d'une carie de l'os pariétal s'élever et s'abaisser. Schliting s'étoit aperçu que l'élévation de ce viscère dans les animaux trépanés correspondoit à leur expiration; il avoit senti des pulsations artérielles autour de son doigt introduit dans la subs-

(1) On trouve des fibres musculaires très-marquées dans les grosses artères des jeunes animaux. Les ossifications circulaires de certaines parties du tube artériel n'empêchent pas les battemens de s'étendre au loin; ce qui est favorable à l'opinion de M. de Lamure.

(2) MM. Jadelot et Artaud sont de ce nombre. Voyez ce qu'ils ont écrit sur ce sujet, et la lettre de M. Coulomb sur un cours de pyhsique expérimentale fait par M. Portal en 1771.

tance cérébrale des animaux vivans, et il avoit terminé ses recherches en demandant si c'étoit l'air ou le sang qui se portoient ainsi vers cet organe.

M. de Lamure a répondu de la manière la plus précise à cette question intéressante.

La section des nerfs vague et grand sympathique de la trachée-artère et de l'œsophage, n'ayant apporté aucun changement dans la correspondance des mouvemens des poumons et du cerveau, M. de Lamure dirigea ses vues du côté des vaisseaux sanguins. L'artère carotide et les veines jugulaires furent liées, et le cerveau continua de se mouvoir. Il comprima fortement la poitrine de ces animaux et même, après leur mort, le cerveau s'éleva par ce procédé; il pressa la veine cave de bas en haut, et l'effet fut le même; il ouvrit les veines jugulaires, et ce mouvement s'affoiblit et cessa; il ouvrit à la fois les veines jugulaires et les vertébrales, et le cerveau devint aussitôt immobile. La veine cave ou les sinus de la tête ayant été largement incisés, le cerveau perdit encore tout son mouvement. Pour que ce viscère s'élève comme dans les expériences précédentes, il suffit qu'après avoir dilaté les poumons on oppose, en fermant la glotte, un obstacle invincible aux causes qui tendent à l'affaisser. Dans tous ces cas, les parois mobiles de la poitrine pressent les poumons, par lesquels sont comprimées les veines de cette cavité. Le sang est repoussé dans les veines jugulaires et dans les vertébrales; il gonfle les sinus de la base de la tête sur lesquels est soutenu le cerveau

qu'il soulève, et des sinus il passe dans les veines de cet organe, qu'il distend : ce qui explique toutes les circonstances du fait observé par Schliting.

Haller avoit parlé des mouvemens du cerveau et de leurs rapports avec ceux de la poitrine dans un article de sa Dissertation sur les parties irritables (1); il réclama avec humeur. « Je ne veux pas, dit-il, que l'on m'impute un plagiat »; mais il vouloit bien que M. de Lamure en fût accusé (2). Les voilà donc ces grands observateurs de la nature se disputant, par un calcul de date, le noble patrimoine de la gloire! Les voilà comptant les jours (3), j'ai presque dit les heures, dont l'un avoit devancé l'autre! La dissertation de Haller avoit été lue à la Société des sciences de Gottingue,

(1) Dissertation de M. Haller sur les parties irritables, etc. p. 92.

(2) En lisant attentivement leurs ouvrages, on voit que plusieurs de leurs opinions sur les phénomènes dont il s'agit diffèrent essentiellement entre elles. Suivant Haller, le sang stagne dans les veines jugulaires et dans les vertébrales pendant l'expiration; suivant M. de Lamure, il y est repoussé des veines caves, et c'est un véritable refoulement : ce qui arrive en effet dans tous les efforts un peu considérables. M. de Lamure admettoit avec Schliting un espace vide entre la dure et la pie-mère, et ils pensoient que, dans l'état naturel, le cerveau s'élevoit toutes les fois que l'air sortoit des poumons : ce que Haller a nié avec raison.

(3) Voyez 1.° la lettre de M. de Lamure, etc. à M. Daumont, professeur royal en médecine à Valence, dans laquelle il fait voir qu'on ne peut pas le soupçonner d'avoir copié M. de Haller au sujet de l'explication des mouvemens du cerveau qui paroissent dans l'homme et dans les animaux trépanés. A Lyon 1756, in-8.°.

2.° Recherches sur la cause de la pulsation des artères, sur

le 22 avril 1752; le Mémoire de M. de Lamure l'avoit été, à l'Académie des sciences de Paris, le 2 août de la même année; mais Haller ignoroit que ce mémoire avoit été présenté à la Société des sciences de Montpellier, le 4 mai (1); ce qui réduit la différence à quelques jours (2).

Au reste, en repoussant les coups de son adversaire, M. de Lamure s'abstint toujours d'en porter, et il se montra dans cette défense si généreux et si fort, qu'enfin Haller lui rendit justice en publiant que c'étoit (3) à M. de Lamure qu'appartenoit l'honneur d'avoir fait connoître par de nombreuses expériences la cause de l'élévation et de l'abaissement du cerveau (4).

---

les mouvemens du cerveau dans l'homme et dans les animaux trépanés, et sur la couenne du sang, par M. de Lamure, in-8.°, 1769, pag. 197, 199 et 205.

(1) De la même année 1752.

(2) Haller écrivit à ce sujet une lettre à Sauvages, qui la reçut au commencement de l'année 1752, et sur laquelle il fondoit en partie sa réclamation. Dans cette lettre, il annonçoit la stagnation du sang dans les veines du cou comme la cause du soulèvement du cerveau. M. de Lamure n'a point laissé ignorer cette circonstance en parlant, dans son Mémoire, de la vraie cause de ce soulèvement. M. de Haller, dit-il, l'a indiquée.

(3) *Verùm omnino uberius hæc cum experimentis conjunxit Franciscus Lamure, et etiam mea experimenta non sinunt dubitare quin veram phenomeni causam aperuerit.* Halleri Phys. tom. II, lib. IV, sect. IV, et pag. 241 des Recherches publiées par M. de Lamure en 1769.

(4) Il s'agit toujours ici des animaux trépanés.

Dans une autre Dissertation (1) physiologique sur la respiration, M. de Lamure traita des mouvemens des côtes : on y trouve une expérience de laquelle il suit que pendant l'inspiration les espaces intercostaux augmentent. Dans l'état naturel cet accroissement est peu sensible; mais lorsqu'on a fait une ouverture à la poitrine la gêne de la respiration devient plus grande, et les côtes s'écartent davantage. Cette expérience très-remarquable fut faite en 1752 par M. de Lamure en présence de Sauvages (2).

La thèse qu'il a redigée pour M. Salmon, alors étudiant en médecine à Montpellier (3), contient une observation curieuse. Ayant plusieurs fois fait peser des personnes du sexe immédiatement avant et après la menstruation, il vit que le poids du corps étoit le même à ces deux époques. Il fut encore attaqué sur cette expérience et on le força de prouver (4) qu'il n'avoit point profité dans cet écrit des idées de Simpson, médecin anglais, au nom duquel M. Fitz-Gerald, l'un des professeurs royaux de l'Université de Mont-

(1) *Dissertatio physiologica de respiratione, respond. Joanne Capdevielle. Præsid. Francisc.* de Lamure, in-8.°. Montpellier, 1752.

(2) Page 24.

(3) *Dissertatio physiologica de fluxu menstruo respond. Nicol. Salmon. Autore* de Lamure. Montpellier, 1745, pag. 11, § VI.

(4) Voyez *Francisci Lamure, etc. Epistola ad D.... doctorem medicum, quâ suam de fluxu menstruo dissertationem à plagii accusatione vindicat.* In-8.°, 1745.

pellier, le poursuivoit avec chaleur. Trois sortes de personnes trouvent toujours des défenseurs zélés dans la carrière des lettres, les étrangers, les morts et les vieillards. On leur prodigue la louange, sorte de tribut que l'on aime à répandre au loin, mais que de près on paie avec regret, et que l'on refuse à ceux qui sont le plus dignes de l'obtenir.

Dans une Dissertation sur les sécrétions (1), il a indiqué la pesanteur spécifique des humeurs animales, et il a essayé de faire voir que la force d'impulsion de leurs molécules étoit proportionnelle à la résistance des fibres des divers organes. Ici M. de Lamure a fait preuve d'habileté dans la science de la mécanique et dans celle du calcul.

On peut en dire autant de ses réflexions sur l'inflammation (2).

Dans ses écrits sur la fièvre (3), il adopta plusieurs

---

(1) *Dissertatio physiologica de secretionum in humano corpore mechanismo. Resp. Claudio de Chavane*, in-8.°. Montpellier, 1748.

Jusqu'à ce que la chimie animale ait fait des progrès suffisans, nous ne saurons rien de certain sur les sécrétions.

(2) *Theoria inflammationis*, in-8.°, 1743.

(3) Voyez 1.° sa thèse intitulée : *Theoria febris;* 2.° *Quæstiones medicæ*, 1749; 3.° *Pathologicarum de febre et palpitatione lectionum vindiciæ*. 1748. C'est une réponse à une critique de M. Serane. Celui-ci répliqua par l'écrit suivant. *Responsio Caroli Serane ad scriptum Francisci Lamure, cui titulus est :* Pathologicarum de febre palpitatione lectionum vindiciæ.

M. de Lamure répondit une seconde fois à M. Serane par un écrit intitulé : *Examen responsionis Caroli Serane ad scriptum*

idées de Stahl, et il s'unit à Sauvages pour combattre les systèmes de Boërrhaave sur la phlogose et sur l'obstruction (1).

Il pensoit que les palpitations opiniâtres avoient souvent pour cause la dilatation des sinus du cœur (2).

Francisci Lamure, cui titulus est : Pathologicarum de febre, et palpitatione lectionum vindiciæ, 1749. M. de Lamure a fait preuve dans cet écrit d'une grande étendue de connoissances en mathématiques. Il s'exprime comme il suit, sur la fièvre. *Febris dici potest morbus in quo vis cordis ad vim constantem musculorum voluntati subditorum ratio major est, quàm in statu sanitatis* : et il ajoute : *Nam mathematicè loquendo magnitudo pulsus est ut quadratorum dyastoles et systoles diametrorum differentia, quæ quadrata cum medicum lateant, eorum diametrorum simplicem differentiam ut pote veritati physicè proximam digito subjectam, indigitare sufficit.*

(1) M. Garnier, médecin, qui pratique avec célébrité à Neuf-Château en Lorraine, soutint à peu près dans le même temps, sous la présidence de Sauvages, une thèse très-connue et très-estimée, intitulée : *Pathologia methodica*, 1739, dans laquelle il défendit la théorie de Stahl.

(2) *Francisci Lamure pathologicarum de febre et palpitatione lectionum vindiciæ*. 1748. Cet ouvrage est terminé par un article intitulé : *Parergon de anevrismate*. En 1749 parut la critique de M. Petiot, intitulée : *In Clar. Lamure parergon de anevrismate animadversiones honorati Petiot*, in-4.° 1749. M. de Lamure y répondit par l'écrit suivant : *Examen animadversionum clarissimi Petiot, in parergon de anevrismate conscriptum à Francisco Lamure*. Il y soutint l'opinion de Monro sur les tuniques des artères. Willis avoit indiqué la même cause des anévrismes, et M. de Lamure nous apprend que Ferrein avoit fait plusieurs observations dans le même genre.

M. de Lamure a peint avec les couleurs les plus vraies les

On connoît, sous les noms de couenne ou de croûte inflammatoire, une concrétion blanchâtre ou citrine de forme irrégulière, dont l'épaisseur varie, et qui se trouve quelquefois à la surface de la partie solide du sang refroidi. Les anciens n'en ont point parlé (1); et Sydenham est un des premiers qui l'aient décrite avec soin (2). Lorsque M. de Lamure voulut fixer ses idées sur ce sujet, il consulta les livres et il y trouva une prodigieuse variété d'opinions sur la nature de cette substance, et sur le pronostic que l'on doit en tirer (3). Ce que Sydenham a transmis, comme le résultat de ses observations a été nié par Triller. Celui-ci s'est assuré que la couenne recouvroit quelquefois le sang qui avoit coulé lentement le long du bras, aussi bien que celui qui étoit sorti par un jet rapide; et van Swieten a vu le caillot du sang des personnes saines devenir couenneux comme celui des pleurétiques et des femmes

---

symptômes effrayans qui accompagnent l'inflammation de l'estomac : *Dissertatio medica de inflammatione ventriculi*, *resp. Ludovico Francisco du Cair. Præs. Francisco de Lamure.* in-4.°, Montpellier, 1759.

(1) A moins qu'ils ne l'aient désigné par les noms de sang cru et pituiteux dans les maladies aiguës.

(2) Tom. I de Pleuritide.

(3) On l'a regardée successivement comme le produit du chyle (Baglivi), du pus (Triller), de la partie rouge du sang altérée (Schwenke), et de la sérosité (Hoffman, Haller, Bordeu et Sauvages lui-même, suivant lequel la croûte inflammatoire étoit formée de la sérosité avec un miasme particulier).

grosses. De ces variations que M. de Lamure rencontra près des malades comme dans ses lectures, il conclut qu'il n'y avoit aucune induction certaine à tirer de l'existence, ni des différentes formes de cette couenne (1), et qu'en général son examen n'étoit qu'un objet de théorie rationnelle jusqu'à ce moment peu utile à la pratique de notre art (2).

Cet exposé de ses écrits prouve qu'en médecine il ne jugeoit que d'après l'observation, comme en physiologie il ne raisonnoit que d'après l'expérience. Il en avoit tellement répandu le goût que la plupart des thèses soutenues à cette époque dans l'Université de Montpellier contiennent des essais physiques sur quelques points de doctrine.

On peut réduire les dissertations que l'on publie dans les différentes écoles de médecine à trois classes. Les unes sont consacrées à des recherches d'érudition, les autres à des spéculations systématiques, dans lesquelles on range et on interprète les faits suivant le besoin qu'on en a; dans celles de la troisième classe,

(1) Recherches sur la couenne du sang, publiées in-8.°, avec les recherches sur la pulsation des artères, et sur les mouvemens du cerveau, par M. de Lamure. Montpellier, 1769.

(2) C'est, on n'en saurcit douter, par la nature et l'intensité des symptômes fébriles et inflammatoires que nous devons être dirigés en pareil cas; mais aussi nous pouvons croire que les conclusions de M. de Lamure auroient été moins rigoureuses si, à l'époque où il a écrit son mémoire sur la couenne du sang, on avoit su que cette croûte n'est qu'une partie de la substance albu-

on rend compte, non de ce que les autres ont dit, mais de ce que l'on a fait et de ce que l'on a vu. De ces trois procédés, le dernier seul est utile; et, soit pour hâter les progrès des sciences, soit pour tracer aux étudians une marche sûre, il seroit à souhaiter qu'ils fussent astreints à ne s'en écarter jamais. Pourquoi les professeurs, au commencement de chaque année, ne publieroient-ils pas un tableau d'expériences, de dissections ou d'analyses, que les étudians seroient tenus de faire et dont ils discuteroient les résultats dans leurs thèses? Ainsi toutes les questions sur lesquelles il resteroit des doutes pourroient être éclaircies, et les actes publics, au lieu de consister dans de vaines déclamations, seroient un nouveau champ ouvert à la recherche de la vérité.

Pour remplir ces vues il faudroit que chaque Faculté eût deux laboratoires, l'un d'anatomie, l'autre de chimie, un jardin de botanique et un hôpital, à peu près comme on le voyoit en Espagne lorsque les arts y florissoient sous le gouvernement des Sarrasins, ou

---

mineuse que la sérosité tient en dissolution; qu'il est possible, par la seule évaporation du sérum, de préparer une couenne artificielle, et que c'est toujours l'excès de la chaleur qui dispose à sa formation.

Lorsqu'on se propose de dessécher la couenne du sang pour la conserver, il faut qu'elle soit mince, sans quoi elle se pourrit avant que l'opération soit achevée : souvent elle se boursoufle parce qu'il s'échappe un gaz qui distend les parties entre lesquelles il est épanché.

à Bagdad sous les califes (1). Là, près des mosquées s'élevoient toujours un hôpital et un collége de médecine, dont la réunion avec ces temples offroit trois grandes idées bien propres à naître l'une de l'autre et à s'accompagner par-tout; celles de la science, de la bienfaisance et de la divinité.

L'auroit-on pensé que l'histoire de ces peuples nous eût fourni des modèles, et que l'Europe, toute savante qu'elle est, eût pu y trouver des leçons? Lorsque la médecine quitta ces asiles de l'humanité souffrante pour prendre sa place parmi les autres corps littéraires, séduite par l'éclat de ces institutions, elle oublia toute sa simplicité : au lieu d'observer, elle disserta. Qu'on la reporte aux lieux qu'elle a quittés; que son enseignement se fasse au sein des hôpitaux; les malades et les convalescens, les mourans et les morts y seront pour elle un sujet de méditation et d'étude. L'anatomiste ne se bornera point à décrire des organes; toutes les circonstances des maladies lui étant connues il en recherchera les effets et les causes; il sera facile et peu coûteux d'y joindre aux instrumens de pharmacie ceux de chimie et de physique, dont on aura besoin dans les démonstrations; les végétaux salutaires que la médecine emploie, cultivés autour de ces demeures, y serviront à l'instruction des

(1) Voyez page 10 de la Préface des Mémoires pour servir a l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier, par M. Astruc; revus et publiés par M. Lorry, in-4.°, Paris 1767.

élèves; les pauvres en y entrant les contempleront avec espoir, et ils les béniront en sortant de ces hospices pour retourner à leurs travaux.

La pratique de M. de Lamure étoit simple et rarement active; jamais il n'entreprit de faire ce qu'il pouvoit attendre de la nature. C'est en effet avoir assez de part à ses efforts et à ses succès que de les connoître et de ne pas les troubler. Quelques-uns conclurent de cette grande circonspection qu'il ne croyoit point à la médecine. Il faut lire ses écrits pour savoir à quelle médecine il croyoit. Quant à la modération qu'il apportoit dans sa conduite, elle tenoit à celle de son caractère. Ce seroit une assez bonne manière de juger les médecins que de les considérer sous ce rapport. Mais tous les hommes ne sont pas assez sages pour le sentir. Tant de réserve déplaît à plusieurs: il en est qui veulent que leur médecin brusque la nature, comme ils brusquent eux-mêmes ceux dont ils sont environnés, et quelques-uns se persuadent que l'on peut jouer sur la santé comme sur tous les autres biens de la vie.

La juste célébrité de l'école de Montpellier et la beauté du climat y attirent de toutes parts des étrangers qui viennent y chercher des remèdes à leurs souffrances: M. de Lamure jouit long-temps de la confiance de ces malades. Lorsque l'empereur voyagea dans le Languedoc, sous le nom de comte de Falkenstein, il voulut remercier M. de Lamure des soins qu'il avoit donnés à M. le baron de Lassy, président

du conseil de guerre de sa majesté impériale. Vous m'avez rendu, lui dit-il, un des hommes qui me sont le plus utiles et le plus chers. En vérité, M. le comte, répondit M. de Lamure, je suis pour bien peu de chose dans cette cure : c'est le climat de Montpellier qui a tout fait.

M. de Lamure éprouva un accident des plus fâcheux pendant ses dernières années : sa vue s'affoiblit ; mais il ne la perdit pas tout-à-fait, comme quelques-uns s'empressèrent de le répandre. Les médecins ont besoin de tous leurs sens, et, pour eux, cesser de voir, c'est presque être forcé de cesser d'agir. M. de Lamure, ménacé depuis long-temps de ce malheur, fut atteint d'une tristesse profonde ; il n'étoit plus le même, et sa santé dépérissoit. Peu de temps avant sa mort, un bouton gangréneux parut sur sa joue, et il en connut tout le danger. Il ne dissimula point qu'il regrettoit beaucoup la vie (1). Ceux qui savent, comme M. de Lamure, se la rendre agréable et douce doivent, comme lui, craindre de la quitter. Heureux par ses goûts et surtout par les soins de son épouse, les liens les plus attachans le retenoient ; il laissa couler des larmes qu'il devoit à la tendresse et à l'amitié. Plus de résolution se trouve sans doute dans ceux en qui de fortes passions se sont éteintes : ils ne tiennent au monde que par des souvenirs ; ou dans ceux qui, célèbres depuis long-temps, voient enfin se fermer pour eux la car-

(1) Il est mort le 18 mars 1787, âgé de soixante-dix ans.

rière de la gloire. Ils doivent peu s'effrayer de l'avenir pour lequel ils ont vécu; ce n'est pas auprès d'eux, c'est près des hommes modestes et sensibles qu'il faut apprendre à mourir. On loue et on admire les uns; on regrette et on pleure les autres. M. de Lamure mérita ces divers tributs d'estime et d'attachement. Son nom sera long-temps cher à ses amis et à ses concitoyens; il écrivit peu, mais assez pour le transmettre à la postérité.

LEFEVRE DESHAYES.

C'est dans les colonies anglaises que, pour la première fois, l'Amérique a vu des savans réunis en corps former une académie. Le Cercle des Philadelphes, établi au Cap-Français à Saint-Domingue, est la seconde institution de ce genre dont puisse se glorifier le Nouveau-Monde. M. le chevalier Lefevre Deshayes étoit un des membres les plus distingués de cette compagnie, à laquelle il a communiqué des mémoires sur l'histoire naturelle et sur l'économie rurale.

Ce physicien s'est fait connoître à la Société par un ouvrage qui a remporté l'un de nos prix sur la topographie médicale du Cap, et principalement sur les Albinos ou nègres blancs.

On appelle du nom d'Albinos des hommes à peau blanche et blafarde, dont la chevelure est blonde, dont les yeux soutiennent difficilement l'éclat de la lumière, et qui sont nés d'un père et d'une mère de l'espèce nègre. M. Deshayes ajoute que les Indiens de l'Amérique et les Caraïbes des Antilles, dont la peau est de la couleur du cuivre; que les Banbaras, dont la peau est rougeâtre, et que les blancs eux-mêmes, pourvu qu'il n'y ait aucun mélange d'une autre couleur,

produisent aussi des Albinos. L'auteur de la Philosophie de la nature, l'abbé Richard, et plusieurs autres avec lui s'étoient trompés en écrivant que ces individus composoient un peuple particulier, soit au Sénégal, soit au royaume de Loango : ils n'offrent par-tout au contraire que des variétés accidentelles et rares, dont M. Lefevre Deshayes a fait connoître les différences et les rapports.

Chaque écrivain semble avoir pris à tâche d'ajouter un trait de plus au tableau de leur difformité.

Suivant M. de Paw, leur aspect effraie, leur taille est celle des Lapons; leur teint est d'un blanc de lait, sans aucun mélange d'incarnat; souvent même, ajoute l'un des auteurs de l'Encyclopédie, il est livide et cadavéreux. Leur chevelure est soyeuse, ou plutôt ils sont chauves; les poils de leurs cils et de leurs sourcils ont été comparés au duvet du cygne : on les peint enfoncés dans des cavernes, et fuyant le jour dont l'impression blesse leurs organes; on répète qu'ils ne voient qu'au clair de la lune, et que leurs paupières sont toujours très-rapprochées l'une de l'autre. M. de Paw regarde comme certain que le muscle releveur de ces organes manque dans les Albinos. Plusieurs leur refusent toute intelligence, comme aux Crétins. Ils sont, dit-on, foibles, timides, sourds, presque aveugles, imberbes, imbécilles et impuissans. Leurs mains, si l'on en croit Maupertuis, sont des espèces de pattes, et Vossius les croyoit atteints de la lèpre.

Ce récit montre combien la vérité s'altère sous la

plume des meilleurs écrivains lorsqu'ils parlent de ce qu'ils n'ont point vu ou de ce qu'ils n'ont pas assez vu. M. Deshayes traite dans un grand détail les articles dont je ne rapporte ici que les sommaires.

Il assure que l'aspect des Albinos n'a rien de repoussant ; ils conservent, dit-il, avec une peau blanchâtre les traits de leurs pères. Leur teint, pendant la jeunesse est coloré d'un rouge pâle et quelquefois assez vif. Ils sont d'une taille médiocre. M. Deshayes n'en a point rencontré dont le corps eut moins de cinq pieds de hauteur. Plusieurs ont les cheveux crépus et même assez rudes. Il n'y en a peut-être aucun qui, dans un âge avancé, soit tout-à-fait dépourvu de barbe. Quoique leurs yeux soient en général plus délicats que ceux des autres hommes, il ne faut pas croire qu'ils vivent cachés dans des antres. Une femme ainsi conformée cousoit en plein jour, elle entendoit très-distinctement à voix basse. Une autre travailloit à la moisson pendant les plus fortes chaleurs ; et M. Deshayes a vu des Albinos tuer des ramiers sur la cime des arbres les plus élevés ; d'ailleurs, cette constitution n'est particulière à aucun des parallèles du globe. On voit des Albinos à Ceylan, à Java, à Congo, à Panama, à Borneo, Madagascar, dans la nouvelle Guinée, dans l'île de Bourbon, à la Guiane, à la Jamaïque, à Saint-Domingue, à la Louisiane, et dans quelques contrées encore plus septentrionales de l'Amérique. Quoiqu'ils soient moins robustes que les autres habitans de ces climats, la plupart se livrent aux mêmes

travaux, et M. Deshayes ne s'est point aperçu qu'ils leur fussent inférieurs en intelligence.

L'île de Saint-Domingue possède plusieurs sources d'eaux minérales; celles de Port-à-Piment et de Mirbalais dans la partie française, et de Banic dans la partie espagnole de cette île, ont été décrites et analysées; mais on avoit gardé le plus profond silence sur les eaux thermales de la grande Anse. M. Deshayes nous a fait parvenir un mémoire qui contient des recherches très-étendues sur leur nature. Ainsi, quoiqu'il ne fût pas médecin, il travailloit aux progrès de notre science; et la Compagnie, qui ne juge pas ses coopérateurs par leurs titres, mais par les services qu'elle en reçoit, l'admit au nombre de ses correspondans.

M. Deshayes a décrit l'art de tirer en grand une liqueur spiritueuse des baies du café; procédé qui pourra devenir utile aux habitans des Mornes, dans les temps de guerre.

Enfin il a recueilli des observations sur les vers marins, que M. l'abbé Diquemarre a publiées dans le Journal de physique, et il a fait sur les oiseaux des recherches qu'il a envoyées à M. le comte de Buffon; dont il a reçu, comme une récompense de son zèle, le titre de correspondant du cabinet.

M. Deshayes étoit né à Saint-Malo en 1732. Son père avoit été nommé commandant de quartier à Saint-Domingue où il étoit mort avec peu de fortune. M. Deshayes fut placé d'abord chez un procureur

de la juridiction des Cayes, pour y apprendre ce que peut l'usage ou l'abus des formes dans le dédale des procédures. Il y conserva toute la droiture de son esprit et toute la pureté de son cœur.

Il eut bientôt une autre épreuve à subir; il fut nommé curateur aux vacances.

Dans un pays où presque tous les fonds appartiennent à des propriétaires qu'une grande distance en sépare, il faut bien qu'il y ait un homme public chargé du soin de représenter les absens, qui reçoive les dépôts, qui prévienne les dégradations, qui préside aux recouvremens, qui recueille les héritages, qui devienne au besoin le parent ou l'ami de tous ceux qui n'en ont point au-delà des mers

Comme une magistrature aussi belle est au-dessus de tout salaire, il faudroit aussi qu'une vie longue et éprouvée mît ceux qui l'exercent au-dessus de tout soupçon; et on devroit y attacher tant de gloire que le citoyen vertueux, quelque fatigué qu'il fût de ses utiles travaux, recherchât encore un emploi dont les fonctions paternelles répandroient sur les siens et sur lui les bénédictions du peuple, seul prix que l'on puisse attendre pour tant de générosité.

M. Deshayes étoit jeune lorsqu'il fut placé dans ce poste hasardeux. Il y montra autant d'intégrité que de zèle, et il s'empressa de le quitter lorsque son économie l'eut mis à portée de vivre loin du tourbillon des affaires. Il se forma dans les déserts de Plymouth une habitation où il porta toute l'activité de son

industrie, et il a joui du plaisir d'avoir pour ainsi dire créé les champs auxquels il confioit ses moissons.

M. Deshayes passa plusieurs années dans cette solitude: heureux au milieu de ses travaux, et entouré de quelques nègres qui étoient plutôt ses compagnons que ses esclaves. Une maladie de langueur le força de venir au Cap demander des secours qu'il n'y trouva point. Il y mourut en 1786, après avoir légué ses livres et ses manuscrits au Cercle des Philadelphes, et son corps aux médecins, pour qu'ils y cherchassent la cause du mal dont ils ne l'avoient point guéri.

LE ROY.

CHARLES LE ROY, docteur et professeur émérite de l'Université de médecine de Montpellier, docteur de la Faculté de médecine de Paris, ancien correspondant de l'Académie royale des sciences, de la Société royale de Londres, de celle des sciences de Montpellier, des Académies de Toulouse et de Nîmes, associé ordinaire de la Société royale de médecine, naquit à Paris, le 12 janvier 1726, de Julien le Roy, si célèbre par la révolution qu'il a opérée dans l'horlogerie, et de Jeanne Delafonds, d'une ancienne famille du Poitou : son grand-père, qui jouissoit à Tours, où il demeuroit, de la plus grande considération, avoit déja rendu son nom recommandable dans le même genre.

Un art vraiment utile est sans doute celui qui, par une suite de mouvemens réguliers et non interrompus, fixe en quelque sorte la marche rapide du temps, en divise les intervalles, et montre aux hommes ce que vaut chaque instant de la journée. M. Julien le Roy, qui avoit consacré sa vie à ce travail, connoissoit et faisoit connoître à ses enfans tout le prix du temps qu'il mesuroit si bien. Très-versé dans les sciences accessoires à cet art utile, il jeta les premiers fondemens de leur éducation; il leur expliqua, dès leur plns tendre enfance, les élémens de la mécanique; il leur inspira le goût

des sciences exactes, et il fit naître en eux cette ardeur pour le travail qui les a conduits à une célébrité méritée dans les différentes branches de la physique, de la littérature et des arts : ainsi les talens du fils ayant eu leur première source dans ceux du père, nous devions offrir à sa mémoire le premier hommage de notre reconnoissance.

M. Charles le Roy étoit le plus jeune de quatre fils de cet artiste illustre. Né avec une constitution très-délicate, la foiblesse de sa santé ne retarda point le développement de son esprit, mais elle rendit son caractère plus sérieux; et dans un âge où les idées incohérentes se multiplient sans qu'on cherche à en connoître les rapports, où les tableaux se dessinent en foule et se succèdent rapidement, où l'ame incertaine, neuve pour ainsi dire dans ses fonctions, et affectée de toutes parts, se répand au-dehors sans réagir sur elle-même, il avoit l'air de méditer ses réponses; la raison paroissoit diriger ses actions; il fuyoit les plaisirs bruyans de l'enfance, dont il n'avoit ni les goûts, ni la légèreté; et ses parens le voyant avec surprise tranquille au milieu des jeux de ses frères, avoient coutume de l'appeler leur petit philosophe.

Après avoir fait ses premières études au collége de Mazarin, il suivit au collége d'Harcourt les leçons de philosophie du célèbre M. le Monnier de l'Académie royale des sciences, qui professoit encore; et il eut l'avantage alors très-rare dans les écoles, d'y recevoir les principes de cette doctrine que les académies

ont répandue dans le monde savant, et qui apprend à ne respecter dans les anciens que ce qui est vraiment digne de l'attention de la postérité.

M. le Roy n'eut point à délibérer long-temps sur le choix de son état. La médecine convenoit à son goût pour le travail et pour la méditation, et il se détermina sans balancer. Dans quelle étude faut-il en effet apporter plus de réflexion, plus de recueillement et de courage que dans celle de la médecine? C'est au milieu des symptômes effrayans que présentent les maladies les plus funestes, c'est parmi les horreurs de la mort, c'est dans le sein même des cadavres qu'il faut en chercher les élémens. M. le Roy savoit que le plus coupable de tous les hommes est celui qui, sans avoir pris la peine de s'instruire dans cet art difficile, osę s'annoncer comme capable de secourir la nature souffrante lorsqu'il ne peut qu'augmenter ses entraves, et qui, se jouant de la vie de ses semblables, offre le tableau humiliant et terrible de l'humanité soulevée contre elle-même. Il savoit que, dans l'exercice de la médecine, le moindre abus, le plus léger oubli est un crime; et plus il se livroit à ces réflexions, plus il sentoit la nécessité de se mettre, par son application, en état de ne mériter aucun reproche.

Une connoissance aussi réfléchie de toute l'étendue de ses devoirs fit naître en lui le plus grand désir de les remplir. Donnant à l'étude une partie du temps qui devoit être destiné au repos et à la réparation des forces, il fut bientôt obligé d'interrompre absolument des travaux aussi pénibles. Mais un esprit actif peut-

il jamais être dans l'oisiveté ? M. le Roy ne trouva point de véritable délassement dans cette inaction. On lui conseilla de changer de climat, et de faire à Montpellier un nouvel essai de ses forces.

Peu de temps après son arrivée dans cette ville, il éprouva le sentiment d'une sorte de révolution intérieure, dont il aimoit à parler comme de l'époque à laquelle il s'étoit senti animé par une force jusqu'alors inconnue.

Il profita de ce changement heureux pour suivre les leçons de l'Université de Montpellier; mais, loin de marquer pour le doctorat cet empressement qui est si souvent le caractère de la médiocrité, il différa le moment où ce grade devoit lui être conféré, et il résolut de faire auparavant un voyage en Italie.

M. le Roy tint un journal exact de tout ce qu'il remarqua dans ce pays intéressant, où, parmi les débris de la grandeur romaine, les observateurs trouvent à chaque pas des sujets d'étonnement et d'amiration; où, tandis que l'artiste contemple les restes précieux de l'ancienne architecture, tandis que le littérateur cherche les monumens qui lui rappellent la mémoire des grands hommes dont l'Italie a été le berceau, le physicien ose parcourir ces monts brûlans dont l'éruption a été funeste à un des plus grands naturalistes de l'antiquité; il pénètre avec respect e attendrissement dans ces cités malheureuses qui on disparu au milieu des abîmes de la terre ébranlée, et que notre curiosité rend à la lumière; il compare enfin avec les observations des anciens l'état actuel

d'un climat où la nature semble s'être épuisée après avoir produit les maîtres du monde.

M. le Roy n'oublia point de visiter la fameuse grotte du Chien dans le royaume de Naples, et d'en soumettre la vapeur méphitique à différentes épreuves (1). Il revint par mer d'Italie à Marseille. Le calme qui régnoit, et la beauté des nuits l'engagèrent à rester presque toujours sur le pont du vaisseau, où, tandis que personne ne songeoit à s'occuper, il cherchoit des objets capables d'exercer l'activité de son esprit : il fut bientôt satisfait en observant que la proue, contre laquelle les flots venoient se briser, lançoit de petits grains brillans dans le jour, et lumineux pendant la nuit, qui, après avoir retombé, paroissoient rouler sur la surface de l'eau pendant deux ou trois secondes. L'eau de mer, puisée, et exposée à l'air pendant un ou deux jours, perd sa qualité phosphorique ; elle en est également privée après avoir subi l'action du feu ; elle la conserve plus longtemps, si l'on bouche le vase qui la contient : l'esprit de vin, mêlé avec l'eau de mer récente, y produit dans l'obscurité un grand nombre d'étincelles ; enfin, si on la filtre, les corps brillans restent sur le tamis, qu'une légère secousse rend lumineux. M. le Roy les regardoit comme étant de nature huileuse ou bitumineuse,

---

(1) Il a donné à l'Académie royale des sciences les détails des accidens que cette vapeur fit éprouver sous ses yeux à divers animaux : ce sont ceux auxquels le méphitisme expose. M. le Roy partit pour l'Italie en 1750, et il communiqua en 1751 ses observations à l'Académie, qui le nomma son correspondant.

et comme ne pouvant se dissoudre dans l'eau, puisqu'ils ne passoient point au travers du filtre. L'opinion de M. Vianelli, admise par M. l'abbé Nollet, qui attribuoit ces phénomènes à de petits vers luisans, est maintenant généralement adoptée. M. Griselmini a publié en 1762 un ouvrage où il a établi le même sentiment. MM. Mauduyt et Fougeroux ont observé ces animalcules sur les côtes de Venise; et M. Rigaud, correspondant de l'Académie royale des sciences, les a vus sur celles de France (1).

La santé de M. le Roy s'étoit encore fortifiée pendant ce voyage; il n'avoit cependant point cessé de faire des recherches : mais l'esprit, livré successivement à divers travaux, éprouve plus de plaisir que de fatigue; et ce genre de délassement est le seul propre aux personnes qui ont une véritable passion pour l'étude.

---

(1) L'été et l'automne sont les saisons dans lesquelles cette lumière a le plus d'intensité. Boyle l'a observée sur les côtes d'Angleterre; M. le chevalier de Godeheu aux environs des îles Maldives, M. Séer dans la mer Baltique, et un autre physicien près de Cadix. Suivant M. le Roy, cette propriété est commune à toutes les mers. Les grains qu'il avoit vus à la loupe lui avoient paru égaler en volume la tête d'une grosse épingle. Il assuroit n'y avoir remarqué aucun des caractères des vers luisans. Certains phénomènes lumineux produits en pleine mer, très-loin des côtes, semblent tenir à l'électricité. Des physiciens habiles ne sont pas éloignés d'admettre plusieurs causes capables de rendre les eaux de la mer lumineuses, et ils mettent en question si les vers luisans de MM. Vianelli, Nollet, Rigaud, etc. ne doivent pas leur lumière aux molécules observées par M. le Roy, dont ils seroient plus ou moins imprégnés.

Il se rendit avec empressement à Paris pour y jouir des embrassemens de son père, et pour offrir à l'Académie royale des sciences les observations qu'il avoit recueillies, dont il eut la sagesse de supprimer tout ce qui étoit connu. Il retourna ensuite à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1752, et nommé professeur en 1759.

On sait que cette place doit être le prix du mérite couronné dans un concours où tous ceux qui se présentent sont admis. On trouve dans les réponses aux douze questions qui furent proposées à M. le Roy (1) des détails curieux sur la nature et les propriétés de l'éther nitreux (2), alors nouvellement découvert par M. Navier; sur les huiles animales; sur la manière de prévenir les inconvéniens du sublimé corrosif dans le traitement des maladies pour lesquelles il est ordinairement employé, et sur plusieurs autres questions (3) importantes, relatives à la pratique de la médecine.

Il se distingua dans les fonctions de sa chaire par l'étendue et la variété de ses connoissances, par sa complaisance et par son zèle. Uniquement occupé du

---

(1) *Quæstiones chemicæ duodecim.* Monspelii, apud Rochard, 1759, in-4.°.

(2) Mémoires de l'Académie royale des sciences, 1742.

(3) Sur l'utilité des remèdes spécifiques, sur les substances propres à fondre les concrétions biliaires, sur l'usage des sels essentiels préparés à la manière de M. de la Garaye, et sur les avantages que l'on peut retirer du soufre doré d'antimoine, dans le traitement des affections dartreuses de la peau.

soin de former ses élèves, et ne songeant jamais à sa propre gloire, il ne mêloit dans ses instructions rien d'étranger, rien qui fût capable de distraire; il en écartoit sur-tout cette érudition si difficile à acquérir, mais si facile à feindre, dont le faste est toujours déplacé dans l'enseignement, et il ne présentoit aux étudians que ce qu'ils pouvoient et ce qu'ils devoient apprendre. Ses leçons étoient autant de traités simples et élémentaires que les jeunes médecins écoutoient avec avidité, qu'ils écrivoient et qu'ils se transmettoient avec empressement. Celles qu'il faisoit sur les fièvres, que l'on savoit avoir été pendant long-temps l'objet de ses méditations, étoient principalement recherchées. Il lui est un jour arrivé, ne pouvant s'ouvrir un passage au milieu des élèves nombreux dont l'école étoit remplie, d'être porté sur leurs épaules jusqu'à la chaire, qu'ils entouroient et dont aucun ne vouloit courir les risques de s'écarter. Ses collègues lui rendoient justice à cet égard. « En sortant de mes leçons, disoit le célèbre M. Venel, les » étudians sont surpris de toute la chimie qu'ils ont » entendue; en sortant de celles de M. le Roy, ils sont » étonnés de tout ce qu'ils ont compris et retenu. »

On doit attribuer une partie de ses succès dans ce genre à ce qu'il enseignoit en français : la méthode contraire a l'inconvénient d'être moins intelligible, et de servir, soit par des contours harmonieux, à flatter l'oreille, sans ajouter au sens, et quelquefois même sans rien dire à la pensée, soit par des tournures insidieuses et consacrées au sophisme, à donner de la

vraisemblance à l'erreur : de sorte que souvent il suffiroit de traduire la leçon du latin en français pour en faire sentir toute la médiocrité.

M. le Roy a toujours mis dans son étude beaucoup de sagesse et d'économie. Ne perdant jamais de vue le but qu'il s'étoit proposé, il faisoit servir au succès de son entreprise toutes les parties de son travail. La pratique de la médecine étoit le point vers lequel il dirigeoit tous ses efforts, et il ne se livroit aux sciences accessoires qu'autant qu'elles pouvoient lui servir de guide dans la route difficile où il se proposoit de marcher. Le tableau de ses ouvrages, en justifiant cette partie de son éloge, et en donnant au public une idée de ce qu'il est indispensable de faire pour mériter sa confiance, offrira peut-être le plan le mieux entendu qu'un médecin puisse concevoir de sa propre éducation. Nous trouverons successivement en lui un physicien sage, un anatomiste instruit, un chimiste habile, et un praticien éclairé, qu'une santé délicate a souvent troublé dans ses recherches, qu'un caractère froid et sérieux a plus d'une fois arrêté dans ses succès, et que la cruelle envie n'a point épargné, quoique sa réputation ait presque toujours été inférieure à ses talens.

La physique peut seule faire connoître les rapports qui existent entre la température des saisons et la nature des maladies. M. le Roy, en s'occupant de cette recherche utile, a fait, sur la suspension de l'eau dans l'atmosphère (1), des expériences qui l'ont con-

(1) Musschenbroeck, art. 1456, n.° 3 de son Essai; Bouillet,

duit à une explication très-ingénieuse de ce phénomène. Tous les physiciens savent qu'un vase rempli de glace se couvre extérieurement de petites gouttes d'eau dans le temps le plus chaud et le plus sec. Un ballon rempli d'air et bouché exactement se mouille en dedans lorsqu'on l'expose à une température plus froide; si on l'échauffe, l'humidité disparoît. M. le Roy conclut de ces faits que l'air de l'atmosphère est toujours chargé de molécules d'eau, sans que sa transparence en soit troublée; que cette eau est vraiment combinée, et qu'à un certain degré l'air ne pouvant en dissoudre une quantité nouvelle, ce point est celui d'une saturation parfaite; que l'eau dissoute dans l'atmosphère devient visible en se précipitant, lorsque la variation des vents (1), ou quelque autre

---

Mémoires de l'Académie, 1741; et M. Barberet dans le Mercure de novembre 1752, ont parlé de la dissolution de l'eau dans l'air; mais ils n'ont rien dit de plus. M. le Roy en a développé le mécanisme.

(1) Lorsque le vent du nord souffle, l'air contient moins d'eau en dissolution que dans le temps où le vent du nord-ouest domine. Dans un beau jour d'été, l'air en contient plus que pendant l'hiver; les couches les plus élevées sont plus froides et en contiennent moins. La dissolution des molécules aqueuses dans l'air, se faisant souvent d'une manière inégale, et les couches de l'atmosphère n'en étant pas autant chargées les unes que les autres, il doit s'ensuivre, sur-tout auprès des mers, une agitation dans ce fluide; aussi, sur les côtes de la Méditerranée, il s'élève pendant le jour un vent qui finit vers le soir.

La théorie de la suspension de l'eau dans l'atmosphère avoit conduit M. le Roy à celle de la formation de la rosée. Il en a distingué de trois espèces. L'une est due au refroidissement de

circonsconstance font changer le point de saturation ; et que, pour donner à cette théorie toute l'étendue dont elle est susceptible, de même que l'eau, lorsqu'on l'échauffe, dissout plus de sel, l'air, lorsque la liqueur du thermomètre est plus élevée, dissout aussi une plus grande quantité d'eau.

Le mémoire dans lequel M. le Roy a exposé ces principes a réuni les suffrages de tous les physiciens de l'Europe (1). Occupé des phénomènes relatifs aux différentes températures de l'atmosphère, il n'a peut-être pas fait assez d'attention à la densité de l'air, regardée par plusieurs physiciens comme une des causes qui ajoutent à sa propriété dissolvante, puisque l'on voit

---

l'air, qui, perdant aux approches de la nuit une partie de sa propriété dissolvante, rend à la terre l'eau qu'il lui a enlevée pendant le jour; l'autre est une vapeur épaisse qui s'élève à la hauteur de quelques pieds au-dessus du sol, et dont l'air ne peut se charger, son degré de saturation ayant baissé : la troisième est l'effet de l'humidité locale de certains endroits où l'eau est plus abondante. Des plantes arrachées ont été couvertes de rosée, et les observations de M. le Roy sur la première espèce ayant été faites à des hauteurs très-considérables, il étoit fondé à conclure, contre Musschenbroeck et Dufay, que toute la rosée ne s'élève point de la terre ou des plantes. Il a vu l'eau répandue avec un arrosoir sur ces dernières se rassembler en gouttelettes aux extrémités de leurs feuilles : il ne faut donc pas, a-t-il dit, inférer de cette disposition que la rosée est toujours le produit de la transpiration végétale.

(1) M. Franklin a adopté les principes de M. le Roy dans les Transactions philosophiques, année 1757. Un professeur de Dublin a publié la même théorie plusieurs années après, sans citer M. le Roy.

chaque même jour l'une et l'autre croître et diminuer en proportion. Un savant moderne pense que l'air ne peut acquérir le moindre degré de chaleur sans abandonner une partie de l'eau avec laquelle il est combiné ; mais ce physicien (1), dont on attend l'ouvrage avec impatience, a reconnu la vérité des faits avancés par M. le Roy. Il se contente de les interpréter d'une manière analogue à ses propres observations.

Le mécanisme par lequel l'œil s'accommode aux différentes distances des objets exerce depuis long-temps la sagacité des physiciens. Le sentiment de M. de la Hire qui, rejetant l'allongement de l'œil et les mouvemens du cristallin, faisoit tout dépendre de l'ouverture de la prunelle, n'avoit plus de partisans ; et les objections de M. de Porterfield paroissoient sans réplique lorsque M. le Roy entreprit d'y répondre dans deux mémoires. Il a comparé l'œil à une chambre obscure dans laquelle, si l'image n'est pas bien terminée, parce que l'objet est placé trop près, il suffit, pour détruire la confusion, de mettre devant le verre lenticulaire un carton percé d'un trou fort étroit : ainsi la prunelle, suivant qu'elle se rétrécit ou qu'elle se dilate, accommode l'œil à toutes les distances.

Si le sentiment de M. de la Hire pouvoit être soutenu, ce seroit sans doute par les moyens sur lesquels M. le Roy s'est appuyé : mais comment se dissimuler sa

(1) M. le chevalier de la Marck, de l'Académie royale des sciences, qui a bien voulu me communiquer ses Mémoires sur ce sujet.

foiblesse lorsqu'on réfléchit qu'un diaphragme placé devant le verre lenticulaire d'une chambre obscure retrécit l'image, et qu'il rend la confusion moins sensible sans la détruire; que l'objet étant placé très-près de l'œil, les rayons lumineux se réunissent toujours au-delà de la rétine; et que si l'on aperçoit double ou triple un objet vu de trop près, par deux ou trois fentes rapprochées dans un espace qui n'excède point celui de la prunelle, on ne doit l'attribuer qu'à ce que les rayons qui passent par chaque ouverture, et qui tendent à se réunir au-delà de la rétine, en sont empêchés par cette expansion dont ils affectent plusieurs points dans lesquels ils multiplient les images et les sensations (1)?

(1) La trop grande ouverture de la prunelle rend la vision confuse lorsque l'objet est très-près de l'œil. Dans ce cas, les rayons de lumière qui partent de l'objet et qui tombent sur la circonférence de la prunelle, se brisent en entrant dans l'œil; mais ils ne se brisent pas assez pour que le point de réunion puisse tomber sur la rétine: ce point se trouve au-delà, et le cône intérieur de lumière est coupé par la rétine même, entre le sommet et la prunelle: la section qui en résulte est large, et la peinture du point visible, au lieu d'être un point unique, occupe un espace trop étendu. On prévient cet inconvénient en diminuant artificiellement l'ouverture de la prunelle, c'est-à dire en regardant l'objet au travers d'un petit trou percé dans une carte, parce qu'alors la base du cône que les rayons de lumière forment en entrant dans l'œil étant très-petite, la section de ce cône par la rétine est encore plus petite, et est prise pour un point unique, quoique cette section ne soit pas faite au sommet; mais la clarté de la vision est beaucoup diminuée, à cause du petit nombre de rayons qui, dans ce cas, agissent sur la rétine.

Lors donc que l'on regarde à nu un point placé très-près de l'œil,

Deux Mémoires lus à l'Académie royale des sciences en 1751, sur la respiration de la tortue et sur la struc-

---

son image est amplifiée et mal terminée ; mais si l'on place au-devant de l'œil, et très-près, un petit obstacle moindre que le diamètre de la prunelle, ou, ce qui revient au même, si on regarde le même objet au travers de deux fentes très-rapprochées l'une de l'autre, pratiquées dans une carte, la bande intermédiaire intercepte les rayons de lumière qui tomberoient sur le milieu de la prunelle : les faisceaux qui passent par les deux fentes tendent, après leur entrée dans l'œil, à se réunir au même point que si l'obstacle n'y étoit pas, c'est-à-dire au-delà de la rétine, et chaque faisceau rencontrant cette membrane dans un point particulier, il en résulte deux peintures, et par conséquent la même sensation que s'il y avoit deux points. De plus chacune de ces peintures est nette, parce que chacune est dans le cas énoncé plus haut ; et la clarté est moindre pour chaque image qu'elle ne le seroit pour l'image confuse si l'œil regardoit à nu.

Si au lieu de deux fentes on en pratique trois dans une carte, mais de manière que les trois fentes et leurs intervalles n'occupent pas une largeur plus grande que l'ouverture de la prunelle, et qu'on regarde au travers de ces trois fentes un point placé très-près de l'œil, on verra, par la même raison, trois images assez distinctes. En général, si on fait un nombre quelconque de fentes, pourvu que l'espace total qu'elles occupent en largeur ne soit pas plus grand que l'ouverture de la prunelle, on verra autant d'images qu'il y aura de fentes, en regardant un point très-proche au travers de toutes les fentes ; mais chacune de ces images sera d'autant moins vive et moins claire, que la fente correspondante sera plus étroite, c'est-à-dire qu'il y aura moins de rayons de lumière employés à la peindre sur la rétine.

Lorsqu'un objet est placé à la portée de la vision distincte, tous les rayons de lumière qui partent de chaque point et qui tombent sur la prunelle, se réfractent, et vont se réunir sur un point de la rétine, où ils forment une peinture très-nette, parce qu'elle n'a aucune largeur. Si on regarde cet objet à la même distance, au travers de deux fentes pratiquées dans une carte,

ture de l'organe de l'ouïe, annoncent les progrès que M. le Roy avoit faits dans l'étude de l'anatomie humaine et comparée.

---

on ne voit qu'une image, parce que les rayons de lumière qui traversent l'une et l'autre fente se réunissent tous sur un même point de la rétine, comme ils le feroient si l'œil regardoit librement et à nu.

Les choses étant dans cet état, lorsqu'on place à peu près sur la même direction un second objet très-visible et très-petit, mais beaucoup plus loin, et que l'on fixe toujours le premier objet, on voit deux images du second, parce que les rayons de lumière qui viennent du second objet étant moins éloignés du parallélisme que ne le sont ceux du premier, sont plus brisés en entrant dans l'œil; leur point de réunion est alors compris entre la rétine et la prunelle; ils se croisent là et se prolongent jusqu'à ce qu'ils rencontrent la rétine, ce qui se fait en deux points distincts : ceux qui viennent de la fente qui est à gauche rencontrent la rétine à droite, et réciproquement.

Si, sans changer de place, on fixe le second point, ces deux images se confondront; il n'y en aura plus qu'une qui sera distincte; mais on en verra deux du premier.

Or il est évident que dans ce cas tout est le même pour la prunelle que dans le précédent; sa largeur artificielle est constante, puisque c'est toujours par les mêmes fentes que passent les rayons de lumière, dont les routes sont les mêmes, soit avant d'arriver à l'œil, soit après avoir traversé la prunelle dans l'un et l'autre cas. Si les impressions sur la rétine sont différentes, il faut donc que cette membrane ait changé de position par rapport aux rayons de lumière.

Dans le second cas, le second point ne peut être vu distinctement que la rétine ne se soit portée vers la prunelle pour se placer dans l'intersection des rayons qui viennent de ce second point; mais ceux du premier sont rencontrés par la rétine entre le sommet et la prunelle : il doit donc arriver le même phénomène dont on a déja parlé, c'est-à-dire que les deux faisceaux qui viennent

C'est à l'analyse des eaux minérales qu'il a principalement appliqué ses connoissances en chimie. Dans un précis très-bien fait (1), il les divise en salines martiales et sulfureuses. Il expose et discute ce que les auteurs en ont écrit, et il détermine leur nature et leurs effets d'après l'expérience et l'observation. Ce traité, d'abord uniquement destiné aux étudians, est maintenant regardé comme un des meilleurs ouvrages qui aient paru sur cette matière.

Les eaux de Balaruc étant peu éloignées de Montpellier, M. le Roy s'en est spécialement occupé (2). Outre l'analyse qu'il en a faite, et qui est plus exacte que celle de Régis, Deidier (3), et même que celle de

---

des deux fentes doivent être coupés par la rétine en des points différens.

Il résulte de ces réflexions que, par une diminution naturelle ou artificielle de l'ouverture de la prunelle, on peut, aux dépens de la clarté, rendre la vision moins confuse, mais que cette diminution ne peut pas seule détruire la confusion.

(1) *De aquarum mineralium natura et usu*, Monsp. apud Rochard, 1758, in-8.°, en français : Précis sur les eaux minérales : dans les Mélanges de physique, de chimie et de médecine.

(2) M. le Roy a indiqué les précautions qu'il est indispensable de prendre relativement à la chaleur extrême du bain de source, qui est de 41 à 42 degrés, à la manière de la modifier dans le bain de cuve et dans l'étuve, et aux remèdes auxiliaires. Ces observations utiles sont contenues dans deux Mémoires sur les eaux de Balaruc, dont M. le Roy attribue l'efficacité à la grande quantité de sel marin qu'elles contiennent, et à la chaleur dont elles sont pénétrées.

(3) Académie des sciences, 1699.

Bolduc (1), il en a déterminé les vertus avec une sagesse et une modération malheureusement trop rares parmi ceux qui écrivent sur les eaux minérales, dont l'intérêt et l'enthousiasme exagèrent si souvent les avantages.

En cherchant à composer des eaux minérales artificielles, il est un des premiers qui aient essayé tous les moyens que la chimie fournit pour y suspendre le soufre ; aucun ne lui a paru aussi propre à cet usage que la magnésie ou base du sel d'epsom. C'est d'après ce principe que sont dictées les formules utiles qu'il a publiées dans un mémoire particulier sur la manière d'imiter les eaux minérales sulfureuses.

Quel médecin étoit plus digne que M. le Roy de succéder à M. Venel dans le travail important que le gouvernement a ordonné sur les eaux minérales de France? Quel médecin réunissoit à un plus haut degré les connoissances nécessaires au succès de cette entreprise? M. le Roy, malgré ses nombreuses occupations, a mis les observations de M. Venel en ordre ; il y a ajouté des réflexions ; et nous avons lieu d'espérer que cet ouvrage, commencé par deux médecins célèbres, et confié maintenant à un chimiste habile (2), acquerra enfin le degré de perfection dont les progrès de la chimie le rendent susceptible.

Il étoit temps que M. le Roy fît l'application de ses

(1) Voyez différentes analyses de Bolduc, Académ. des sciences, 1726 et 1729.

(2) M. Touvenel, associé régnicole de la Société royale.

travaux à la pratique de la médecine. Lorsqu'il essaya de se rendre compte à lui-même des connoissances qu'il avoit acquises, il s'aperçut que la nature de certaines maladies, telles que la petite-vérole, la rougeole, la pleurésie, les fièvres intermittentes simples, etc. étoit exactement déterminée; mais il vit avec peine que les auteurs les plus recommandables étoient d'une opinion différente sur la division et la nomenclature des fièvres; que Boërrhaave a souvent donné le nom d'ardentes aux fièvres appelées malignes par d'autres médecins; que Willis, Morton et Fizes ne sont point d'accord sur l'idée qu'on doit avoir de la fièvre putride, regardée par Willis comme n'ayant point de redoublemens, et par Morton comme étant rémittente.

L'incertitude de ces opinions engagea M. le Roy à se faire une méthode particulière, fondée sur l'observation des fièvres dans le climat qu'il habitoit. Il avoit remarqué que tous ceux qui ont écrit sans établir leurs travaux sur une base semblable ont avancé beaucoup de propositions vagues, et dessiné des tableaux sans modèle et sans ressemblance. Il ne reconnoissoit que deux classes de fièvres, qu'il distinguoit, suivant le danger dont les jours du malade sont menacés, en bénignes et malignes (1), et qu'il subdivisoit chacune en quatre espèces (2). La fièvre accompagnée d'un érysipèle à

(1) Cette première division paroît un peu vague; mais, considérée dans ses détails, elle est exacte. Voyez le Mémoire de M. le Roy sur les fièvres.

(2) Celles de la première classe sont 1.° la fièvre continue, béni-

la face, qu'il rangeoit dans la première classe; la fièvre soporeuse des vieillards et la fièvre charbonneuse qu'il rapportoit à la seconde, sont des maladies assez fréquentes dans le Languedoc : il les a décrites d'une manière nouvelle, et il en a tracé la méthode curative d'après les indications les mieux présentées.

On ne doit point confondre les maladies populaires avec les épidémiques. Les premières ne doivent être regardées que comme une extension de celles qui sont propres à un climat dans lequel des circonstances particulières en augmentent le nombre et l'intensité. Les secondes se propagent dans un pays où elles sont étrangères, et où elles ont été apportées d'une autre région qui est leur berceau. Ainsi la fièvre miliaire et la catarrhale maligne, dont Hoffman a donné la description, sont propres à plusieurs provinces de l'Alle-

---

gne; 2.° la fièvre quotidienne; 3.° la fièvre tierce dégénérée en continue; 4.° la fièvre accompagnée d'un érysipèle à la face..... Celles de la seconde classe sont 1.° la fièvre maligne des vieillards; 2.° la fièvre maligne des jeunes gens; 3.° la fièvre maligne charbonneuse, endémique en Languedoc; 4.° la fièvre maligne des accouchées. Dans quelques fièvres malignes, M. le Roy a observé que le pouls ne battoit que quarante à cinquante fois par minute. Ces fièvres n'étoient pas les plus dangereuses. Il est en général plus facile d'exciter la nature trop lente, que de la modérer lorsque ses mouvemens se font avec trop d'énergie. Voyez Mémoires et observations de médecine, I.re partie, contenant deux mémoires sur les fièvres aiguës : à Montpellier 1766, in-8.°; Mélanges de physique, de chimie et de médecine : à Paris, chez Cavelier, 1771, in-8.°; et Mélanges de médecine, I.e partie, etc. chez Didot, 1776 in-8°.

magne; les fièvres pétéchiales règnent presque sans interruption dans la basse Hongrie ; les fièvres intermittentes semblent appartenir aux lieux humides, vaseux, et dans lesquels il y a des débris de végétaux en fermentation. La fièvre jaune que M. Lind a vue quelquefois épidémique dans les ports d'Angleterre, y est toujours répandue par les vaisseaux venant d'Amérique, où la petite-vérole étoit inconnue avant la conquête ou plutôt l'invasion de cette partie du monde. Enfin, quelques contrées du Levant sont assez malheureuses pour être le foyer du plus terrible des fléaux : le commerce a réuni les individus les plus éloignés ; le Nord et le Midi se sont communiqué leurs maladies : productions funestes que l'homme semble cultiver par ses excès ; et les peuples ont vu s'accroître en même temps leurs besoins et leurs malheurs.

Cette distinction des maladies populaires et épidémiques a conduit M. le Roy à une réflexion aussi utile qu'elle est simple et vraie. La connoissance de la nature et du traitement des maladies propres à chaque contrée doit nécessairement apprendre dans un autre pays où elles sont répandues et épidémiques, à en déterminer la nature et le traitement : d'où il résulte que le moyen le plus sûr pour avoir un tableau de toutes les épidémies proprement dites, soit existantes, soit même possibles, seroit de se procurer, par une correspondance exacte et très-étendue, ainsi que la Société l'a projeté, la description des maladies populaires particulières à chaque contrée. Et en effet l'illustre

Sydenham auroit-il méconnu la fièvre miliaire en 1684 s'il avoit été instruit de son apparition à Leipsick, plus de trente années auparavant, en 1652?

On donne le nom de crise aux efforts organiques qui tendent à faire sortir les substances irritantes dont la maladie est la cause ou l'effet. Séduits peut-être, comme Celse l'a présumé, par l'harmonie des nombres, les anciens ont admis des jours divisés par septenaires et demi-septenaires, lesquels étoient, selon eux, destinés aux crises : d'autres indiquoient leurs approches, et un petit nombre permettoit l'usage des médicamens. M. le Roy parle de cette disposition avec érudition et impartialité. Outre que Galien, Archigène et Dioclès diffèrent sur plusieurs points importans de cette doctrine (1), il y a beaucoup de circonstances dans lesquelles les premières nuances de la maladie se confondent tellement avec l'état de santé, qu'il est presque impossible d'indiquer le jour qui doit être le premier dans l'ordre de ce calcul (1). L'existence et l'utilité des crises n'en sont pas moins démontrées; elles sont indiquées par des redoublemens, par des efforts, qu'un médecin instruit et exercé sait reconnoître et qu'il ne trouble jamais. C'est donc plutôt aux mouvemens qui les annoncent, qu'aux jours qui les précèdent, que l'on doit donner son attention.

---

(1) Les uns regardoient le 20, les autres le 21, comme critiques. Quelques-uns accordoient à ces deux jours les mêmes prérogatives.

(2) On éprouve, sur-tout dans les fièvres des femmes en couche, cette difficulté pour le compte des jours.

L'art du pronostic est fondé sur la connoissance de ce qui s'est passé, de l'état actuel du malade, et de toutes les circonstances qui l'environnent. Hippocrate ayant jeté les fondemens de cette science, M. le Roy a réuni (1) tous les jugemens épars dans les ouvrages de ce médecin illustre; il les a rapprochés, analysés et comparés avec les observations des modernes; mais en même temps qu'il a donné cette preuve de son respect pour la mémoire et de sa confiance dans les écrits d'Hippocrate, il s'est élevé avec force contre la soumission aveugle de certains auteurs à la doctrine des anciens. Il a montré de quelles erreurs une admiration aussi peu éclairée a été la source, et combien elle a prolongé ces siècles d'ignorance, dans lesquels les écrivains de l'antiquité étoient révérés comme des dieux dont on se permettoit quelquefois d'interpréter les oracles, mais que l'on n'osoit jamais contredire. M. le Roy a au contraire établi que, dans une science de faits, l'autorité la plus respectable peut et doit même toujours être traduite au tribunal de l'expérience (2).

Une suite de travaux aussi utiles lui acquit la réputation la mieux méritée; il la vit bientôt s'étendre

---

(1) Du pronostic dans les maladies aiguës, dans les Mélanges de médecine, II.e partie, chez Didot, in-8.o.

(2) On lira aussi avec plaisir, 1.o un Mémoire de M. le Roy sur le scorbut, dans lequel cette maladie est considérée comme accidentelle et comme constitutionnelle. On y trouve, sur ce dernier genre de scorbut, des réflexions très-judicieuses; 2.o une Dissertation latine *de Purgantibus*, auctore d.re le Roy. Monsp. 1759, in-4.o.

vers la capitale, qu'il n'avoit quittée qu'à regret; il manquoit à une famille dans laquelle les talens sembloient être héréditaires, et qui, possédant quatre frères également célèbres en divers genres (1), devoit être empressée de les voir réunis, et d'offrir à la capitale un phénomène littéraire aussi rare qu'il étoit intéressant. Le plaisir de vivre dans sa patrie, et la solli-

---

(1) M. Pierre le Roy l'aîné parcourt avec succès la carrière illustrée par son père. Il s'est fait connoître en 1748 par un échappement d'une nouvelle invention. En 1755, il a présenté à l'Académie royale des sciences une pendule d'une construction très-ingénieuse, en ce qu'elle n'a pas besoin de ronage, et que de petits grains de plomb qui tombent d'un réservoir dans des augets donnent à la machine l'impulsion qui lui est nécessaire. En 1769 et 1771 il a remporté les deux prix proposés par l'Académie royale des sciences sur les montres marines. M. Jean-Baptiste le Roy, le second des quatre frères, est compté parmi les membres les plus distingués de l'Académie royale des sciences. On lui doit, sur la mécanique, sur la physique, et principalement sur l'électricité, des mémoires très-intéressans. M. Julien-David, le troisième, après avoir voyagé dans la Grèce, et y avoir contemplé les monumens qui ont échappé à la barbarie, en a décrit les ruines dans un bel ouvrage. Il a succédé au célèbre Blondel, dont il est élève, dans sa place de professeur à l'Académie d'architecture. Celle des inscriptions et belles-lettres l'a associé à ses travaux; il a communiqué à cette Compagnie des mémoires très-curieux sur la marine des anciens peuples, expliquée et considérée par rapport aux lumières qu'on peut en tirer pour perfectionner la marine moderne. M. Charles le Roy, auquel cet éloge est consacré, étoit le plus jeune des qnatre frères. Tant de connoissances et de talens réunis dans une même famille doivent être regardés comme le fruit d'une éducation dirigée par un père que le bruit de sa propre renommée n'a point détourné du plus sacré de tous les devoirs, celui de former le cœur et l'esprit de ses enfans.

citation des personnes les plus distinguées, invitoient depuis long-temps M. le Roy à y revenir : il céda enfin, et il se fixa à Paris dans le mois de février 1777.

Quel changement ! une ville immense à parcourir chaque jour; un grand nombre de concurrens à balancer; tout le monde à la fois à satisfaire; répondre à la foule des curieux, dont l'amour de la nouveauté dirige la confiance et les goûts; résister au torrent des importuns; déconcerter la critique; braver l'envie : telle est la tâche pénible qu'un médecin s'impose lorsque, appelé dans la capitale, ses talens le portent aussitôt au faîte de la célébrité, sans qu'il ait eu la peine d'en parcourir les routes et les détours. M. le Roy n'avoit pour se soutenir dans un rôle aussi difficile que sa probité et son expérience en médecine. On ne trouvoit en lui ni cette agréable urbanité qui, en donnant des graces aux talens, semble alléger le poids des infirmités, et sait répandre à propos quelques fleurs sur la fin de notre carrière; ni cette assurance qui persuade, entraîne et porte la conviction dans les esprits; encore moins cette adresse qui connoît l'art de subjuguer le public avec une force dont on sait varier les nuances suivant le besoin et la trempe des esprits. On reprochoit à M. le Roy une froideur, quelquefois même une taciturnité bien excusables sans doute, puisque, produite par l'attention profonde qu'il donnoit à l'état de ses malades, elles ne pouvoient que tourner à leur profit.

Nous ne devons pas oublier de donner une preuve de sa délicatesse, en rapportant les moyens qu'il a choisis

pour acquérir le droit de pratiquer la médecine à Paris. Il lui auroit été en même temps facile et commode d'obtenir une place qui lui en auroit donné le privilége; mais il aima mieux se présenter à la Faculté de médecine; et, après avoir professé pendant vingt années, s'exposer au désagrément et à l'ennui d'un examen et d'une thèse, persuadé qu'un médecin ne peut offrir à cette illustre Compagnie trop de témoignages de son dévouement, et au public trop de titres pour mériter sa confiance.

Les occupations fatigantes auxquelles il se livroit sans réserve épuisèrent bientôt ses forces; elles s'affoiblirent sensiblement dès le milieu de l'année 1778. Dans les premiers mois de l'année suivante, il commença à vomir après ses repas; il eut néanmoins le courage de continuer son travail avec la même ardeur, jusqu'à la fin du mois de septembre de la même année. A cette époque, ses douleurs devinrent plus vives, et ses vomissemens se rapprochèrent. M. le Roy vit sans étonnement les progrès d'un mal dont il soupçonnoit depuis long-temps la nature et le siége. Son art ne lui fournissant aucune ressource pour éloigner une mort inévitable, son courage lui donna la force nécessaire pour n'en être point effrayé. Il ne fatigua point ses confrères, en leur demandant des avis qui auroient été inutiles. Il s'empressa de mettre en ordre les cahiers de feu M. Venel qui lui avoient été confiés; il pria M. Lorry de déposer au bureau de la Société les mémoires dont il avoit été nommé commissaire; et il attendit dans les bras de ses frères, et au milieu de

ses amis, l'instant où il devoit cesser de souffrir et de vivre. Il mourut des suites d'un squirre au pylore, le 10 du mois de décembre 1779, âgé de cinquante-quatre ans moins quelques jours.

Avec moins d'amour pour l'étude et pour la célébrité qui en est la récompense, M. le Roy auroit peut-être passé des jours plus longs et plus paisibles; mais le bonheur tient-il de si près à cette tranquillité dont quelques-uns se font une froide idole? et ne doit-on pas plutôt l'estimer, en raison des jouissances qu'un homme instruit et vertueux sait se procurer? Quel état en réunit plus dans ce genre que celui d'un professeur habile, qui répand et fait circuler les vérités parmi les hommes, et d'un médecin savant, qui, sans cesse occupé de leur conservation, est assez heureux pour diminuer la somme des maux qui les accablent? M. le Roy a eu le plaisir d'être utile sous ce double aspect, et il a joui du véritable bonheur dont la foible humanité est susceptible : on ne doit donc ni le blâmer, ni le plaindre, mais faire ses efforts pour l'imiter.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE
DES ÉLOGES HISTORIQUES
CONTENUS DANS CE VOLUME.
